



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

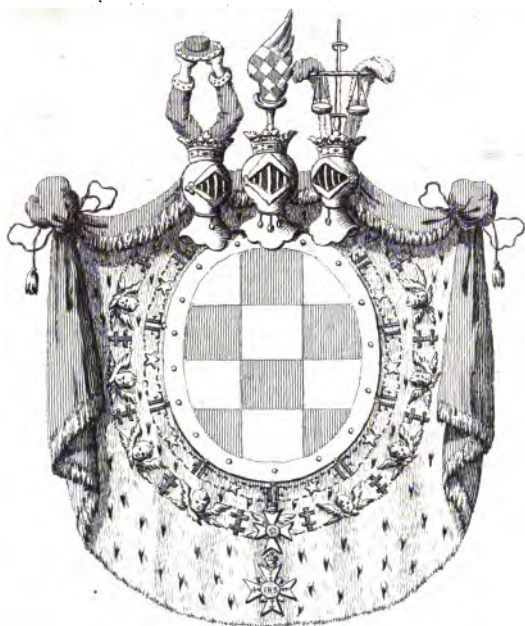
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

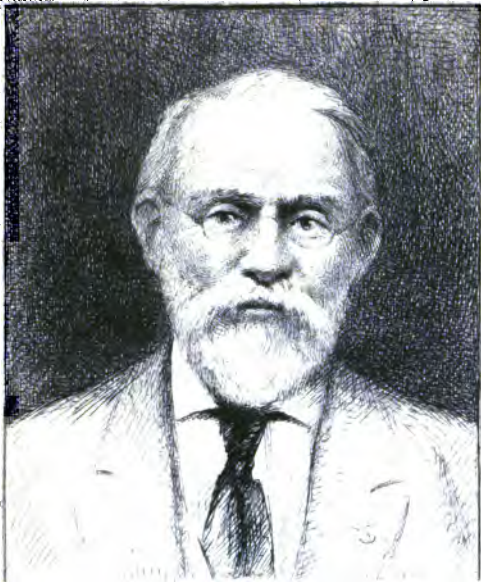
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Z

1007

B524



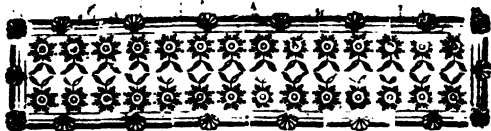
SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JANVIER, FE'VRIER, MARS,
MDCCLXXIIL
TOME TRENTE ET NEUVIEME.
PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXXIIL





Bunning
Gottschalk

11-27-39

39327

T A B L E
D E S
ARTICLES.

ART. I. **H**ISTOIRE DE L'ACADE-
MIE ROYALE DES
SCIENCES & B LETTRES,
(de Berlin) Tom. XXIV. pag. 1

II. *Discours d'un Ancien Avocat-
Général (Mr. SERVAN).* - 30

III. DISSERTATION SUR LES MI-
RACLES, *par M. FARMER.* 47

IV. ME'MOIRES DE LITTE'RATU-
RE TIRE'S DES REGISTRES
DE L'ACAD. DES INSCRIP-
TIONS ET B. L. Tome
XXXVc. - - - 69

V. RELATION DE LA RE'FOR-
ME DES ETUDES EN PORTU-
GAL &c. Second Extrait. 87

* 2

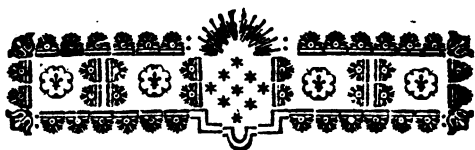
VI. AL-

IV. TABLE DES ARTICLES.

- VI. ALMANACH DES MUSES, pour
l'année 1773. - - - 112
- VII. ESSAI SUR LES DIVERS MA-
NUSCRITS HÉBREUX DU
VIEUX TESTAMENT &c.
par M. TYCKSEN. - 121
- VIII. LETTRES d'un Curé Catholi-
que SUR LES MOINES. - 134
- IX. LES MALHEURS DE L'IN-
CONSTANCE &c. par M.
DORAT. - - - 150
- X. VOYAGE DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE, par Mr.
KALM, H^d. Extrait - 178
- XI. ÉPIQUE de M. MARMONTEL. 186
- XII. NOUVELLES LITTÉRAIRES. 192



BIBLIO-



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S,

P O U R L E S M O I S

D E

JANVIER, FE'VRIER, MARS,

M D C C L X X I I I



ARTICLE PREMIER.

**HISTOIRE DE L'ACADE'MIE ROYALE
DES SCIENCES ET BELLES LET-
TRES (de Berlin), Tome XXIV.
Tome XXXIX. Part. I. A An-**

Année MDCCLXVIII. Berlin,
chez Haude & Spener, 1770. Vol.
in 4°. de 502. pp. avec deux
Planches.



CLASSE DE PHILOSOPHIE
EXPERIMENTALE. I. Ob-
servation concernant une vola-
tilisation remarquable d'une
partie de l'espèce de pierre, à laquelle on
donne les noms de Floße, Flüße, Flus-
Spath, & aussi celui d'Hesperos; laquelle
volatilisation a été effectuée au moyen des
acides; par M. MARGGRAF. La pier-
re qui fait le sujet de ce Mémoire se
trouve dans toutes les mines, mais
particulièrement dans celles d'étain. Il
ne faut pas la confondre avec le Flus-
Spath de Saxe, dont notre habile Chy-
miste a parlé dans les Tomes V. & VI.
de ces Mémoires. Cette pierre calcaire
ayant été calcinée, donne toujours un
præparatum qui, après le refroidisse-
ment, a une forte odeur de soufre, &
qui attire la lumière, particulièrement
celle du jour, en sorte qu'il reluit dans
l'obscu-

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 3

l'obscurité. Mais la pierre dont Mr. MARGGRAF traite dans le Mémoire que nous avons sous les yeux, n'a aucune de ces propriétés; en récompense elle a celle d'être en partie volatilisée par les trois acides minéraux sc. celui du vitriol, celui du salpêtre, & celui du sel commun, en sorte qu'après l'avoir soumise avec un de ces acides à un feu violent, on trouve dans le col de la retorte un beau sublimé blanc. Il est encore à remarquer que l'acide du phosphore, ou même un bon vinaigre distillé & concentré, font le même effet, avec cette différence pourtant qu'avec l'acide du phosphore on obtient en même temps un sublimé réel sec.

II. *Dissertation Physico-Oeconomique sur la manière utile dont on peut employer quelques unes des grandes espèces de la Plante dite en Allemand Riedgras (Carex Linnaei, Gen. Plant. 482.), en particulier pour faire de médiocres ou de petites chausses sur des lieux marécageux, par Mr. GLEBITSCH: Traduit de l'Allemand. Il y a bien des productions naturelles que*

4 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

l'on connoît très peu , précisément parce qu'elles sont fort communes, & que se trouvant par-tout on dédaigne de les étudier. Telle est la Plante nommée en Allemand *Riedgras* (1), dont les nombreuses espèces & les variations n'ont été jusqu'ici l'objet d'aucune attention , ou du moins l'ont été d'une fort légère. Cette Plante peut cependant avoir des usages considérables. Une de ses espèces (*Carex arenaria*) rend de bons services dans la Médecine. Ses racines fraîches, étant nettoyées, ressemblent à la racine tant vantée de *Salsapareille* , & ont dans la saison convenable de l'année une odeur balsamique, qui tient le milieu entre celle des huiles de *térébenthine* & de *Cajaput*. Son goût est douceâtre , balsamique ; & les teintures, extraits , & autres remèdes qu'on en prépare avec de l'eau, du vin, ou de l'esprit de vin , ont de l'affinité avec
ceux

(1) *Carex* Linn. *Cyperoides*, Tournef. Instit. R. Hb. 299. Scheuchzer, *Agrost.* 10, 11.

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 5

ceux qu'on tire du *Bois de Guajac*. Ses vertus surpassent celles de la *Saljapareille*, & dans les Armées de Prusse on la substitue très utilement à ce remède étranger & cher. Mais Mr. GLEDITSCH insiste particulièrement sur le parti qu'on peut tirer des espèces les plus longues & les plus fortes du *Riedgras*, pour construire des chaussées durables dans des endroits bas à travers les marais, ce qui épargneroit une grande quantité de bois dont on se sert d'ordinaire dans les chaussées.

III. *Pensées sur la nécessité d'une Ecole Vétérinaire, avec des projets sur la manière de l'établir, dressés à la réquisition du grand Directoire Royal, & soumis à l'examen de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres, par Mr. COTHENIUS, Traduit de l'Allemand.* - La funeste contagion qui règne parmi les bestiaux, & qui fait des ravages dont rien ne promet encore la fin, n'est pas une maladie nouvelle. *Virgile* la décrivait déjà au III^e. Livre des *Géorgiques*;

*Nunc quoque post tanto vident deserta
que regna*

*Pastorum, & longe saltus lateque
vacantes.*

Le même Poète se plaignoit amèrement de l'inutilité des remèdes qu'on cherchoit à apporter à ce mal :

— *Quid labor aut bene facta juvant ?*

Et ailleurs :

*Quæsit æque nocent artes : cessere Magistri
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque
Melampus.*

Il semble néanmoins qu'il devroit être bien plus facile de guérir les maladies du bétail que celles de l'espèce humaine, parce qu'il est plus aisé de découvrir la source du mal. Au moyen des dissections, le Médecin des Bestiaux doit parvenir plus vite & plus aisément que les Médecins des hommes à une connoissance exacte & certaine, tant des causes prochaines de la maladie, que des remèdes qui lui conviennent, & de leur véritable efficace. Il peut disséquer non
seu-

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 7

seulement les bêtes mortes du mal contagieux , mais aussi celles qui en sont actuellement attaquées; il peut ouvrir une pièce de bétail dès le premier période de la maladie , pour voir ce qui s'y passe d'abord , quelles sont les parties où le mal réside, quelles sont les fonctions que cela met en désordre, & ce qu'il y a de mieux à faire pour arrêter dans son principe cette contagion naissante. Continuant ainsi pendant les divers périodes du mal , il peut juger des progrès de la maladie, & s'assurer même de l'effet que produisent les remèdes qu'il administre, en ouvrant l'animal douze heures après que le remède a été donné. Avec tant de facilités, comment arrive-t-il donc que l'Art vétérinaire soit encore si peu perfectionné, & que jusqu'ici on n'ait point trouvé la vraie méthode de traiter & de guérir ce mal si funeste à nos troupeaux? C'est ce que Mr. COTHE-
N IUS recherche au commencement du **Mémoire** que nous annonçons: **Mémoire** intéressant, judicieux, & plein de vues utiles dont il seroit bien à sou-

haïter qu'on profitât dans tous les Pays où la contagion règne. Voici quelques unes des causes que notre habile Auteur indique du peu de progrès de l'Art vétérinaire. La constitution intérieure des animaux, l'usage propre des organes d'où dépendent leur santé & leur vie, & les différences qui se trouvent à cet égard entre leurs parties intérieures & celles des hommes, sont des objets presque étrangers aux Médecins, parce qu'on ne les leur présente pas dans les Universités, & que lors qu'ils sont livrés à la pratique, ils écartent soigneusement des occupations aussi pénibles que peu lucratives. Ce ne sont guère que les Oeconomés & les gens de la campagne qui s'occupent de ces soins. Mais un bon Oeconome peut être en même temps un mauvais observateur, parce que cette dernière qualité suppose qu'on a déjà au moins quelque teinture de physique, au moyen de laquelle seulement on est convaincu de la nécessité d'être attentif aux plus petites circonstances. Il faut d'ailleurs entendre bien la Physiolo-

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 9

ſiologie & l'Anatomie , connoiſſances aſſez rares à la Campagne. D'ordinaire on n'ouvre que les cadavres , & cela quelques jours après la mort des beſtiaux ; temps auquel la corruption à déjà fait de grands progrès , ce qui ne permet que des obſervations imparfaites , dont les réſultats ne ſont rien moins que des vérités décidées. Les gens de la Campagne ont tant de préjugés & d'opiniâtreté , qu'ils ne veulent pas s'écarter de leur ancienne routine , ni ſuivre les arrangemens les plus exacts & les plus ſalutaires qu'on leur propoſe. Souvent ils font plus d'attention aux fanfaronnades des Charlatans , qu'aux ſages meſures des vrais Médecins. „ Les projets les plus ſenſés ſont ordinairement ceux auxquels on fait le moins d'accueil , ou qu'on rejette même entièrement. A peine les a-t-on fait connoître , que d'autres viennent à la traverſe ; les uns chaſſent les autres ; & les expériences ne ſe font point dans l'ordre que demanderoient les différens périodes de la maladie : on veut éteindre le feu , lors qu'il

est en pleine flamme , ou bien l'on en change les étincelles en brasier. Il y a des cas où l'on s'apperçoit d'abord que ceux qui annoncent l'heureux effet de certains remèdes se sont fait illusion , & que cela répugne à la nature même de la chose ; par ex. qu'une ou deux doses d'un remède quelconque puissent dissiper l'inflammation intérieure , lors qu'elle a déjà commencé à tourner en gangrène , ou que tous les vaisseaux sont entièrement détruits. Dans de pareilles circonstances il n'a pas été possible de s'assurer par l'expérience de la vertu d'un remède. La multitude de ceux que l'on propose journellement , soit avec raison , soit sans raison & la plupart d'après de fausses expériences , plusieurs remèdes ayant rendu de bons services dans d'autres maladies épidémiques qui n'étoient pas la même que celle qui fait des ravages actuels , ou ayant été donnés mal-à-propos pour infailibles ; cette multitude devient à la fin telle qu'on en conclut l'incertitude universelle ou l'inefficace de tous les remèdes , & que ne

sa-

sachant de quel côté se tourner, on perd toute espérance, on rejette tout secours, & l'on ne s'attend plus à voir jamais paroître un remède qui ait la force de dompter cette peste des bestiaux ".

Tout cela fait sentir combien il seroit important qu'il y eût par-tout des Ecoles vétérinaires, comme celle qui s'est si heureusement établie en France sous la direction de Mr. *Bourgeois*. On ne doit pas espérer d'arrêter la contagion, tant qu'il n'y aura pas des Médecins qui se consacrent uniquement à la connoissance & à la cure des maladies du bétail. Cette Science est une étude à part, qui demande un homme tout entier, & qui peut épuiser la capacité du plus habile. Mr. COTHENIUS indique en détail les qualités que doivent avoir les Médecins des bestiaux, & il propose des vues excellentes pour l'établissement d'une Ecole vétérinaire dans les Etats du Roi de Prusse.

IV. *Sur la vitesse du Son*; par Mr. LAMBERT. Cette vitesse, déterminée
par

par des observations fort exactes, se trouve être de 1040. jusqu'à 1080. pieds de Paris, dans une seconde de temps. Mais en faisant les calculs que la théorie prescrit, il semble que cette vitesse ne devrait être que tout au plus de 900. pieds par seconde. Cette opposition entre la théorie & les expériences paroît d'autant plus étrange, qu'on ne sauroit douter de la justesse de la théorie, qui est due à Newton; & quant aux expériences elles ont été faites avec la plus grande exactitude par MM. *Maraldi*, *Halley*, *Flamsteed*, *la Caille*, *Cassini de Thuri*, &c. Les expériences étant donc bien faites, & la Théorie étant bonne, il faut nécessairement que celle-ci ait été mal appliquée, ou que dans l'application qu'on en a faite, quelques circonstances n'aient point répondu aux conditions que présuppose la théorie. C'est ce que Mr. LAMBERT fait voir évidemment dans ce Mémoire. Mais nous ne pourrions l'abrégé sans le rendre inintelligible. La même raison nous oblige à ne donner que le titre du Mé-

moire

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 13

moire suivant, quelque excellent qu'il soit.

V. *Mémoire sur la partie photométrique de l'Art du Peintre*; par M. LAMBERT.

CLASSE DE MATHE'MATIQUE I. *Additions au Mémoire sur la résolution des Equations numériques imprimé dans le Volume de 1767*; par M. DE LA GRANGE.

II. *Nouvelle Méthode pour résoudre les problèmes indéterminés en nombres entiers*; par le même.

III. *Nouvelle Méthode pour résoudre les Equations littérales par le moyen des séries*; par le même.

IV. *Observations trigonométriques*; par M. LAMBERT.

CLASSE DE PHILOSOPHIE SPE'CU-LATIVE. *Considérations sur ce qu'on peut regarder aujourd'hui comme le but principal des Académies, &c. comme leur effet le plus avantageux*: Second Discours, par M. FORMEY. Quelque intéressant que soit ce Mémoire, nous n'en rendrons point compte, parce qu'il a été inséré, de même que celui auquel il sert de suite, dans l'Encyclopédie d'Yverdon, à l'Article

ticle *Académies* (avantages des).

II. *De l'usage du principe de la Raison suffisante dans les Loix générales de la Méchanique.* Cinquième Mémoire sur les principes métaphysiques; par M. BEGUELIN. Les Loix de la Méchanique, celles de l'inertie, de la composition des forces, & de l'équilibre, sont-elles de vérité nécessaire, c. à. d. résultent-elles nécessairement de la nature des corps? C'est ce que M. BEGUELIN recherche dans ce Mémoire, & il conclut avec Leibnitz que les Loix du mouvement sont de vérité contingente, c. à. d. qu'absolument parlant elles auroient pu être autres qu'elles ne sont; qu'ainsi elles sont un effet du choix & de la sagesse de Dieu; qu'elles découlent non d'une nécessité invincible, mais des Loix suprêmes de la convenance, de cette raison éternelle qui dirige les décrets d'un Etre suprême, libre, & infiniment sage.

III. *Mémoire sur un Problème de la doctrine du Hazard;* par M. JEAN BERNOLLI. Voici le Problème que cet habile Géomètre propose & résout: Un
nom-

JANVIER , FE'VRIER , MARS , 1773. 19

nombre quelconque de personnes d'un même âge , moitié hommes , moitié femmes , je mariant ensemble le même jour , trouver la probabilité que , la moitié de ce nombre complet de personnes mariées étant morte , tous les mariages seront rompus.

IV. *Réflexions sur la nature & la nécessité des idées obscures ;* par M. DE BEAU-SOBRE. Il y a nécessairement dans notre ame un nombre infini d'idées dont nous ne nous appercevons pas : ces idées on les appelle obscures. L'homme n'agit jamais qu'en conséquence de quelques représentations , qui ont déterminé sa volonté ; mais il arrive très-souvent que ni ces représentations ni ces actes de sa volonté n'ont pas été clairement apperçus. Il y a plus : l'homme satisfait la plus grande partie des besoins de la nature sans y faire attention : cela se remarque fut-tout dans les habitudes ; aussi ne manque-t-on pas d'alléguer ce manque d'attention pour excuser ou pallier du moins les fautes dans lesquelles on retombe trop souvent : je n'y ai pas pensé , dit-on pour se disculper , c'est-

c'est-à-dire, je n'ai pas eu présent à l'esprit ce que j'ai fait. Il arrive aussi que les idées qui ont déterminé notre volonté ont été clairement apperçues, mais qu'elles ne l'ont été que pendant un si court espace de temps, que la rapidité avec laquelle ces idées ont fait place à d'autres ne nous a pas permis d'en conserver le souvenir. Souvent nos idées passent rapidement de l'état d'obscurité à un état de clarté, ou de celui-ci à celui là; & toutes les idées qui ont été une fois clairement apperçues peuvent, si elles deviennent obscures, retourner à un état de clarté. M. DE BEAUSOBRE montre très bien comment cela se fait; & il observe qu'on peut expliquer par là ce que c'est qu'enseigner. Il faut pour cet effet faire appercevoir clairement à celui qu'on instruit ce qu'il n'appercevoit qu'obscurément. Pour y parvenir, il s'agit de s'accrocher, si l'on peut ainsi parler à une idée déjà claire: c'est ce point d'appui qu'il importe de bien choisir; pour peu qu'on s'en écarte on tombe dans deux défauts opposés: en allant
cher.

chercher ce point d'appui trop loin de l'idée qu'on veut rendre claire , on conduit son disciple de trop loin , on lui fait perdre du temps; on le dégoûte s'il apperçoit déjà clairement les idées préliminaires qu'on prétend lui rendre claires; on le fatigue inutilement si ces idées préliminaires sont superflues. En supposant au contraire trop d'idées claires au jeune homme qu'on instruit , en prenant pour appui une idée qu'on croit à tort qu'il se représente clairement , on élève un édifice qui n'a point de fondement. Un talent donc essentiel à ceux qui veulent enseigner avec succès , c'est de savoir bien juger de la portée de ceux qu'ils instruisent. Ce sont les premiers principes , les vérités fondamentales qu'il faut s'efforcer de rendre bien claires; quand les principaux murs de l'édifice sont élevés solidement , le bâtiment s'achève sans peine. Il faut donner à ceux qu'on instruit des principes & des notions , & les laisser penser après cela; c'est à eux d'entrer dans les détails, ils ne doivent point y être conduits. On

voit en effet que ce l'on fait le mieux, c'est ce qu'on a appris soi-même à force d'y réfléchir, parce qu'on n'a pu faire un pas sans avoir eu des idées claires, qu'on n'a rendu telles qu'avec bien de la peine ”.

Comme les idées claires peuvent devenir obscures, il est aisé d'expliquer des phénomènes psychologiques qui paroissent fort étranges. Il semble, par ex. qu'entre la conduite des hommes & leurs principes il y ait une contradiction manifeste, & cette contradiction ne paroît pas naturelle. En effet comment se peut-il que nos actions, les actes de notre volonté soient les effets immédiats des représentations de notre ame, quand ces représentations leur sont diamétralement opposées? „ *Ce video meliora, proboque, deteriora sequor*, peut-il s'accorder avec les premières notions que nous avons de l'empire des causes sur leurs effets naturels? Faut-il que l'homme, pour être libre, puisse agir contre des vérités qu'il admet & qu'il se représente ”. Mr. D. B. répond que cette
diffi-

difficulté n'est qu'apparente. Nos actions, dit-il, sont les suites des représentations *actuellement* clairement aperçues: or nos devoirs & les motifs qui nous y portent ne le sont pas toujours. " Si notre ame ne se représente que le plaisir quelle attend & qu'elle desire, sa volonté est déterminée par ce desir, & les idées de moralité ne lui sont qu'obscurément représentées: aussi naît-il souvent au moment où la volonté est déterminée un sentiment d'inquiétude, qui n'est autre chose qu'une représentation obscure qui commence à recevoir quelques rayons de lumière. Si nous nous sommes souvent occupés de nos devoirs, & qu'il nous soit habituel de nous les rappeler, cette représentation deviendra bientôt claire; & honteux d'avoir désiré le mal & résolu de le faire, nous reviendrons sur nos pas & n'obéirons point au premier mouvement. De même, si le desir n'a pas été bien vif; si la représentation de ce prétendu avantage ne nous a pas vivement frappés, la représentation obscure de notre

devoir passe rapidement à un état de clarté suffisant, pour empêcher même notre volonté de se déterminer en faveur de ce qui a pu lui plaire un instant. Mais si le plaisir s'est emparé de l'ame, s'il n'a laissé aucune place à d'autres idées, si nous n'avons pas contracté l'habitude de juger de nos actions & de nos desirs, la représentation obscure de notre devoir restera obscure plus ou moins, suivant que nous nous serons plus ou moins occupés de l'étude de nos devoirs ”.

CLASSE DE BELLES LETTRES. I.
De la Bienfaisance considérée entant qu'agissante; par M. TOUSSAINT. Deux propositions qu'il n'est pas possible de contester, sont prouvées fort longuement dans ce Discours sc. 1°. qu'il ne faut point croire que ne pas faire du mal soit faire du bien; ni 2°. qu'on doive être réputé bienfaiteur par la seule envie d'obliger. En parlant des différens objets de bienfaisance, Mr. TOUSSAINT en indique un auquel on n'a guère pensé jusques ici, & qui mériterait bien cependant qu'on

qu'on s'en occupât. Il voudroit que comme on a doté des Maisons pour des pauvres, des orphelins, des vieillards, des blessés, & des malades, on consacraût aussi des fonds à réparer les injustices ou les bévues des Tribunaux. Il présente le touchant tableau des malheurs d'un innocent calomnié, qui est jetté au fond d'un cachot, où il passe des mois, des années entières pendant les longues formalités de la Justice; & qui lors que son innocence est enfin reconnue, est relâché sans qu'on pense à le dédommager, quoique son crédit, sa fortune, & sa santé soient quelquefois ruinés sans ressource. „ Les choses ont été quelquefois portées plus loin : des innocens ont souffert la torture (2), & leur inno-

(2) Méthode odieuse & barbare dont on connoît l'insuffisance & le vice; méthode qui semble, a-t-on dit depuis long-temps, n'avoir été imaginée que pour sauver des coupables & perdre des innocens; méthode que tout homme humain abhorre, & que cependant tant d'Etats policés pratiquent. Aurons-nous toujours la manie de perpétuer des abus reconnus pour

innocence avérée n'a produit d'autre effet que leur abolition. Loin de songer à fermer leurs plaies par le baume adoucissant des bienfaits, on a cru encore leur faire grace, en leur permettant de faire publier à leurs frais le jugement qui les déchargeoit. Quand l'arrêt définitif prononcé contre un accusé l'envoie au supplice, il y a des fonds tout prêts pour fournir aux dépenses de l'exécution: ils tarissent dès qu'il s'agit de faire satisfaction à un innocent maltraité. Je ne m'en prends point au Juge: il n'a pas le trésor public à sa disposition: mais il est bien étrange qu'il ne soit jamais venu à l'esprit de nos Législateurs, que, s'il est juste de punir un accusé convaincu, il ne l'est pas moins de réparer, autant qu'on le peut, le tort

tels? C'est bien assez que la coutume nous endormant sur nos travers, nous empêche de les redresser; mais quand à force de nous les entendre reprocher, nous sommes venus jusqu'à en rougir, ne saurions-nous aller jusqu'à les abjurer? *Note de Mr. TOUSSAINT.*

tort qu'on a fait à un innocent en le traitant comme coupable. Ils n'ont pas oublié les cas où la partie civile devoit des dédommagemens. Pourquoi l'Etat n'en devra-t-il jamais ? —

Dans les procès où le ministère public est partie, si celui qu'il a attaqué prouve son innocence, les principes du droit naturel lui adjugent une indemnité. — Les Athéniens condamnèrent au fouet un jeune insolent qui avoit mis en pièces le Tonneau de Diogène: mais ils firent plus; ils donnèrent au Philosophe un autre Tonneau: nos Gouvernemens modernes ne savent que fouetter ”.

II. *Mémoire sur cette question; le Peuple est-il juge compétent de l'Eloquence?* par Mr. BITAUBE'. L'ingénieux Académicien recherche d'abord jusqu'à quel point le Peuple est juge compétent des Beaux Arts en général, & après plusieurs réflexions également justes & fines, il conclut que dans l'enfance des Arts le Peuple est tout au plus juge de la beauté relative; que ce sont les Arts

qui, en se perfectionnant, étendent l'empire du goût; que souvent le peuple s'oppose à leurs progrès bien loin de les favoriser; que lors qu'ils sont arrivés à leur perfection, quelquefois il approuve également le beau & le médiocre; que lors même que par un très long exercice il a pu améliorer son goût, il ne sera pas capable de marquer avec précision les divers degrés de mérite entre plusieurs Artistes & plusieurs Ouvrages; & qu'enfin lors que son goût a atteint assez de perfection pour rejeter le médiocre & ne point le confondre avec le beau, c'est qu'il renferme dans son sein un très grand nombre de connoisseurs, qui ont fait une étude particulière de l'Art, & dont les jugemens l'entraînent, croyant prononcer ses propres arrêts, quoiqu'il ne fasse que répéter ceux de ces connoisseurs. Passant ensuite au but principal qu'il se propose, **MR. BITAUBE** examine si le Peuple est juge compétent de l'Eloquence. *Cicéron & Quintilien* ont décidé pour l'affirmative, mais ils parloient des Peuples d'Athènes.

d'Athènes & de Rome , qui étoient tout autrement instruits, & qui avoient le goût bien plus exercé & plus délicat que les Peuples modernes. L'Histoire raconte à cet égard des choses qui nous semblent incroyables ; l'Atticisme & l'Urbanité sembloient descendre depuis les premiers personnages jusques dans les dernières classes des citoyens. „ Si Cinéas entrant dans le Sénat, crut voir une assemblée de Rois ; l'Orateur, qui pour la première fois montoit en présence du Peuple dans la Tribune, devoit sentir glacer la langue, à l'idée que dans cette assemblée nombreuse, il se trouvoit ou peu s'en faut, autant de juges éclairés que de citoyens”. Il n'en est pas de même aujourd'hui, & s'il faut en croire notre Académicien, le Peuple n'est guère en état de juger ni de l'Eloquence politique, ni de celle du Barreau, & moins encore de celle de la Chaire. „ La plupart des auditeurs apportent aux Sermons un esprit incapable de suivre & de combiner les idées qu'on leur présente. Rarement un Discours Chrétien, quel-

quë populaire qu'il soit, est, d'un bout à l'autre, à leur portée. — De tous les objets de la Religion, la Morale est, sans doute, le plus à la portée du Peuple: mais la plupart n'apportent pas aux Discours Chrétiens ce vif intérêt qui, né d'une utilité présente, éclaire l'esprit, enfante le plaisir, & écarte toute pensée étrangère. — Si l'esprit n'est point éclairé, il arrivera de deux choses l'une, ou que rien ne pourra émouvoir le cœur, ou qu'il sera ému de tout. Les uns demeureront glacés, ou seront touchés légèrement; quand l'esprit est subjugué, le cœur ne tarde pas à se rendre. La piété des autres leur produira une illusion favorable à l'Orateur; la confusion de leurs idées leur fera admettre comme clair & certain tout ce qu'il avance; la sensibilité de leur cœur prêter du sentiment aux choses les plus sèches; il suffira qu'on leur prononce d'une voix qu'on s'est accoutumé à juger pathétique, quelques mots auxquels ils se sont familiarisés, pour qu'ils nomment l'Orateur éloquent. Alors sans le
fa-

savoir, ils placeront comme les maîtres de l'éloquence, tout l'art de l'Orateur dans l'action : mais ils différeront d'eux en ceci, c'est que ces maîtres vouloient que l'action, accommodée au sujet, fût noble, décente, & conforme aux règles de l'art; au lieu qu'un peuple ignorant sera satisfait si l'action est bruyante, & se montrera pénétré des choses les plus froides, pourvu qu'on les récite d'une manière pathétique, c. à d. pourvu que l'Orateur ait trouvé le ton le plus propre à frapper l'oreille de ses auditeurs, dût-il être faux & monotone."

III. *Plan raisonné d'une Histoire Universelle & Diplomatique de l'Europe depuis Charlemagne jusqu'à l'an 1740*, par Mr. WEGUELIN Ce Plan a été publié séparément, & nous en avons donné une idée dans le Tome XXXII. de cette Bibliothèque. pag. 253 & suiv.

IV. *Sur les Physionomies*; par M. DE CATT. Il est indubitable, qu'on peut d'ordinaire juger, à l'inspection des changemens du visage, de l'état actuel de l'ame. Mais M. DE CATT ne croit pas

pas qu'on puisse connoître le caractère habituel des hommes à leur physionomie. Les règles de cet Art sont trop incertaines. Chacun juge des physionomies à sa façon par une espèce d'instinct, ou par prévention. „ On a souvent observé que Descartes aimoit les femmes louches, parce que sa nourrice avoit été louche. — Un compétiteur s'est opposé à notre fortune; un antagoniste a détruit un projet chéri; un précepteur nous a traités durement dans l'enfance: cela suffit pour que nous regardions avec aversion toutes les physionomies analogues à celles de ces hommes que nous haïssons”. D'ailleurs les hommes dont on juge peuvent ne pas suivre les inclinations qu'ils ont, ils peuvent dementir leur caractère, ils peuvent en changer, & triompher, comme Socrate, de leurs penchans naturels. „ La connoissance des physionomies est donc dangereuse pour celui qui la possède: elle l'induit en erreur, & le précipite dans des jugemens faux. Mais fussent-ils toujours conformes à la
vé-

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 29

vérité, ces jugemens, les conséquences n'en seroient pas moins pernicieuses. Il n'est point d'homme parfait; la connoissance des physionomies nous montreroit le mal comme le bien; & la plupart des hommes s'arrêtent au mal, sans considérer le bien qui le contrebalance, & même qui le surpasse. S'il est avantageux d'être connu à la physionomie par celui qui fait plus d'attention au bien qu'au mal, il est fort nuisible de l'être par celui qui se laisse frapper par le mal, & néglige le bien". Il y auroit bien des observations à faire sur tout cela: nous les supprimons parce que ce Mémoire en a occasionné d'autres, qui forment une espèce de controverse entre MM. de Catt, & l'Abbé Pernety. Ces Pièces paroîtront dans les Tomes suivans de ces Mémoires, & nous en rendrons compte.

Ce Volume est terminé par des *Observations d'Eclipses de Satellites de Jupiter faites à l'Observatoire Royal*, par Mr. JEAN BERNOULLI.

ARTI-



ARTICLE SECOND.

DISCOURS d'un Ancien Avocat-
Général, dans la cause du Com-
te de ** & de la Dlle. de ***
Chanteuse de l'Opera; *Lyon*, chez
Sulpice Grabit 1772, grand in 12°.
de pp. 368.

CETTE Cause n'a rien de fort extraordi-
naire en elle même, & nous n'au-
rions garde d'en entretenir nos Lecteurs,
si le Magistrat qui parle ici n'étoit Mr.
SERVAN. Son zèle pour les mœurs,
son imagination vive & féconde se dé-
ploient dans ce Discours: tantôt il s'y
livre à la véhémence, tantôt il se permet
l'ironie quand il le croit nécessaire pour
combattre le vice. Cependant malgré
ses efforts, son habileté, & la droiture
de ses vues, il n'a pu parvenir au but
qu'il se proposoit, & l'Arrêt du Parle-
ment a été tout contraire aux Conclu-
sions

sions de l'Avocat-Général. Par une sorte de fatalité qui semble attachée à ce Discours, des gens pleins d'esprit & de goût n'ont pu soutenir la lecture d'une Pièce, où cependant l'on plaide avec tant d'esprit une cause qui intéresse les mœurs. Quelque singulier que cela puisse paroître, la raison n'en est pas difficile à trouver: Mr. SERVAN nous la fournit lui-même p. 301. *J'ai juré dans cette affaire la loi de l'ennui; c'est celle de tout dire.* En effet s'il eût pu se résoudre à supprimer quelques détails, & réussir à éviter certaines répétitions, la Cause, ses Auditeurs & ses Lecteurs y eussent gagné sans doute. Ce seroit dommage cependant qu'une foule de traits heureux, d'images saillantes, originales restassent ensevelis dans un Ecrit, qui peut-être ne sera pas généralement lu; & nous croyons devoir en rassembler quelques uns, après avoir exposé en peu de mots le sujet de ce Discours, & les effets qu'il a produits.

Le Comte de ** homme d'une naissance illustre, allié à la Maison d'Or*,
mais

mais d'une fortune peu proportionnée à son grand nom, avoit passé en 1761. * une obligation de 50. mille livres à une Actrice de l'Opéra de **. Revenu de ses erreurs, & marié, il prit de l'avis de toute sa famille, des lettres de rescision contre ce contrat. La Dlle ***. vint soutenir son droit au Parlement de se représenta comme la bienfaitrice du Comte, & eut soin de répandre qu'elle l'avoit nourri, logé & entretenu pendant onze mois à Bordeaux. L'intérêt qu'on prit à cette femme devint si vif qu'il ressembla bientôt à une faction populaire; mais Mr. SERVAN vit les choses d'un autre œil que les partisans de l'Actrice. Après avoir long-temps étudié les pièces, & surtout les lettres du Comte & de la Dlle. ***, il n'aperçut dans toute cette intrigue que l'ordre ordinaire des choses: un homme de qualité dissipateur & fort ignorant sur les affaires, & une Actrice d'Opéra très avide & très hardie; il pensa qu'il étoit fort important pour l'ordre public & pour les mœurs de repousser

En Suède cette folle avoit été obligée de détailler chaque article de la somme, ou bien le prix des dépenses et le Juge avoit mesuré la somme le Comte en faisant la querelle, avoit obligé

la demande pour le moins suspecte d'une Actrice contre une Famille distinguée qu'elle alloit ruiner sans ressource. Fondé sur cette maxime que *tout Contrat est nul quand il est formé sans liberté &c contre les bonnes mœurs*, tout son Discours tendit à prouver que le Comte pouvoit refuser légitimement d'acquiescer l'engagement pris avec la Dlle. ***. Enfin, „ il regarda ce procès comme une belle occasion qu'il ne retrouveroit jamais dans sa Province, & qu'il falloit saisir, pour donner un grand exemple aux femmes publiques & aux hommes séduits ”.

Nous l'avons dit en commençant, ses efforts ne furent point couronnés du succès qu'il devoit attendre. Il parloit à des hommes prévenus „ & ce qu'il leur présentait comme des lumières pour les éclairer, se tournoit en chaleur pour les échauffer davantage; les choses en vinrent au point qu'après la première audience où il parla, les discours diffamans, les affiches, les vers calomnieux,

nieux, se répandirent de tous côtés, & jusques dans le Palais même ". Les audiences suivantes présentèrent encore le spectacle choquant d'un Magistrat célèbre & respecté des gens de bien, luttant avec désavantage contre un Actrice d'Opéra. On avertit même l'Avocat-Général d'un complot fort étrange, c'étoit de siffler ses Conclusions. Rassasié d'amertumes & de dégoût „ il saisit ce moment pour accomplir le dessein d'une retraite déjà méditée. — Il commença la quatrième audience en annonçant qu'il terminoit son discours & sa carrière publique, il prit sur le champ de simples Conclusions qui tendoient à *entériner les lettres de rescision du Comte de ** en lui faisant donner préalablement son serment sur la sincérité du contenu de l'acte* ". Une heure après le Parlement rendit un arrêt qui condamnoit le Comte au paiement de l'obligation en principal, intérêts & dépens; c'est-à-dire à la perte de la moitié de la fortune.

Nous

Nous avons dit que Mr. S. a beaucoup étudié les lettres du Comte **, & celles de l'Aétrice: il trouve dans les dernières une dissonnance choquante avec le caractère que supposent les nobles actions dont cette femme veut s'orner. „ On y sent toujours la contrainte, la froideur même au milieu des expressions les plus emportées de l'amour. Rappel-
 lez vous ces hommes qui ont réduit en art l'action du feu, & qui le façonnent en spectacle, vous les voyez tirer des flammes pétries à froid dans leur main, ils semblent couverts de feux; mais jamais ils ne brûlent. La Dlle. *** a le même art dans ses lettres galantes, elle lance des expressions enflammées, mais on sent bien qu'elle n'en est pas brûlée”. Il semble, dit-il ailleurs, „ que les paroles de l'amour, en frottant sur des lèvres indifférentes, blessent les cœurs sensibles, comme le cri du fer mordu par la lime, fait tressaillir les oreilles délicates. — Qu'est ce que les larmes d'une Aétrice? l'Alchymie d'une profession

C 2

feffion qui change quelques gouttes d'eau en lingots d'or. — On n'exige point fans doute que la Dlle.*** écrive comme *Héloïse*, mais on veut que l'amour parle comme l'amour. On veut même dans des tours groffiers, même dans des vices de langage, retrouver ces tons de la nature, ces exclamations inattendues & pénétrantes, ces répétitions qui disent tant de choses nouvelles en paroissant répéter les mêmes. —

Dans les lettres du Comte de ** le sentiment dominant frappe au premier coup d'œil; c'est l'amour: la gratitude, le simple desir de payer n'a point ce langage: il est impossible de s'y tromper, ce ne font point là des différences de nuances mais des différences de couleur. Or quels sentimens accessoi res doit produire l'amour, quand a eu le malheur de choisir une Actrice d'Opéra pour objet? Le premier fans doute est la crainte de l'infidélité. Le second est la nécessité de donner, ou pour le moins de promettre, afin de retenir. Il faut de l'or pour fixer

le

le mercure ". „ J'ai parlé de l'amour, *est il dit dans un autre endroit*, combien je me suis trompé ! Non ce n'est point l'amour que ces femmes inspirent, c'est un sentiment bien différent de ce pur élément de la nature ; c'est un sentiment factice composé de tout ce que nos passions factices ont de plus subtil, de plus pénétrant & de plus vicieux. C'est l'ardeur de jouir mêlée à la vanité d'être préféré ; c'est la beauté qu'on imagine plus piquante que celle qu'on voit ; c'est l'éclat qui éblouit les sens, uni aux talens qui enchantent l'esprit. C'est l'héroïsme du personnage qui ennoblit les foiblesses de la personne. C'est le goût de l'inconstance fixé par la variété des rôles ; c'est l'orgueil satisfait qui s'approprie les applaudissemens prodigués à ce qu'il possède ; c'est la satiété des plaisirs communs qui se réveille dans un climat enchanteur. Ainsi la volupté des sens, le goût des arts, la délicatesse de l'esprit, les préférences de la vanité, les prétentions de l'orgueil ; toutes les illusions de l'imagination viennent

composer au théâtre un poison violent, qu'on y débite sous le nom de l'amour. Malheureux ! qui aimes une de ces femmes dangereuses te crois-tu libre ? Ta fortune n'est plus à toi, ton cœur séduit va la faire couler par tous tes sens énervés ; payé ces chansons aimables, verse l'or sur ces pas légers, sèche de tes dons ces larmes artificieuses ; achete l'art de te tromper. Le moins chéri de tes présents c'est toi même ; jouis, mais donne ; donne encore & pleures après si tu le veux ”.

En parlant ailleurs du luxe des filles de théâtre, M^r. S. loue une Actrice célèbre d'avoir sacrifié dans ses rôles la parure à la vérité. „ Une femme en cheveux épars, en robe négligée, pleurant avec fierté sur une petite urne qu'elle tient dans ses bras, pourroit bien être *Cornelie* ; que d'autres choses il faut pour une Actrice ordinaire ? On pourroit dire à la plupart, à peu près comme le Poète Grec : N'ayant pu remplir nos yeux de larmes, vous les remplissez d'or & de diamans ”.

L'Ora-

L'Orateur s'est permis une digression sur la fin de ce Discours, pour offrir quelques réflexions sur une des principales causes de la dépravation des mœurs Françoises. „ Notre ministère ne doit être que le héraut de l'intérêt public à l'occasion des intérêts particuliers; & j'ose dire que la cause de quelques citoyens n'est pour nous qu'un objet accessoire, qui sert à nous conduire vers notre objet principal; la cause de tous: & pour exprimer nos devoirs par une allégorie, je pense, Messieurs, que sur chaque différent particulier, comme sur une base simple & modeste, le ministère public doit tout-à-coup élever avec hardiesse la statue colossale de la patrie. — Les deux passions les plus générales chez les hommes sont la passion de l'amour & celle de la gloire. — De tout ce qui peut diriger la gloire ou le desir de l'estime, rien n'est plus puissant que les spectacles; & de tout ce qui peut diriger l'amour, rien n'a plus de force que le caractère des femmes. Les spectacles en montrant aux citoyens les hommes

par les côtés que le Gouvernement a choisis, les accoutument à ne se mesurer entr'eux que par-là. Les citoyens grandissent bientôt par les côtés où ils se mesurent, comme l'exercice fait croître les membres exercés. — Quand les passions de la *gloire* & de l'*amour* sont concentrées en une seule, il faut convenir qu'elles forment le plus puissant ressort du cœur humain; & dans tout Gouvernement où il sera glorieux d'aimer une femme estimable, il est difficile que les mœurs ne contractent pas une grande énergie & de grandes vertus. C'est ce qu'ont vu nos pères, & c'est ce que nous devons regretter à jamais. Les femmes solitaires, ignorées, élevées dans les vertus domestiques, devinrent tout-à-coup l'objet enchanteur des spectacles d'une Nation guerrière. — Le funeste appareil de nos combats judiciaires, prit la forme brillante de nos *Tournois*; les périls, la mort même restèrent dans les arènes; mais les applaudissemens, les dons, l'amour, la vanité voilèrent ce que ces objets avoient de hideux, pour
n'en

n'en montrer que l'éclat. Ce fut là que le cœur enivré des deux plus vives passions à la fois, éprouvoit des transports & communiquoit aux actions une force dont nous n'avons plus d'idée. Il faut moins en juger par les biens que ces institutions produisirent, que par les maux cruels qu'elles adoucirent. La barbarie du Gouvernement féodal fut contenue; on vit par-tout éclater la bonne foi dans les engagements avec la fidélité dans l'amitié & la constance dans l'amour". C'est aux spectacles que l'on a substitués à ces jeux nationaux, que l'Orateur attribue la grande révolution qui s'est faite dans les mœurs. Le préjugé public avilissant les Acteurs, fit dédaigner de les prendre pour modèles; mais séduits par mille illusions les hommes ne tardèrent point à aimer les Actrices. „ Du moment où l'on aimait la femme qu'on méprisoit, l'amour fut dénaturé dans le cœur humain: ce ne fut plus ce sentiment délicieux & pur que la vertu pardonne, & que souvent elle commande; ce fut une débauche

mal déguisée par l'attrait des Beaux Arts. Sur quelques Actrices qui eurent la force de s'élever elles-mêmes à la dignité de leurs rôles, le reste ne s'occupa qu'à mériter un opprobre dont l'origine étoit injuste; & ce qui arrive souvent une accusation fautive produisit des crimes véritables. — Bientôt la folie des dépenses surpassa l'art d'y satisfaire; un luxe incroyable devint la marque distinctive de ces femmes. Elles parurent encore plus des Reines dans leur maison que sur le Théâtre. Tandis que sur ces Théâtres la fiction faisoit pleurer sur le débris des Empires, la vérité pleuroit elle-même bien plus amèrement sur la ruine de plusieurs citoyens. — Et les autres femmes que firent-elles alors? La plupart gémissent, & quelques unes, le dirons nous, quelques unes imitèrent — quelques femmes attendoient en pleurant le retour d'un époux ou d'un amant; plusieurs offrirent apprendre la séduction qui encharnoit ces transfuges. — Tel est le déclin fatal de nos mœurs; pour les remonter il faudroit

droit sans doute des spectacles vraiment publics, où l'on ne mix pas des portes mercenaires entre le peuple & les leçons de la vertu, où le genie fait pour commander à ses contemporains ne fut pas traité comme le stipendaire de la mode & du caprice. Il faudroit, non pas comme on le propose, rendre les Acteurs citoyens; mais rendre comme autrefois les citoyens Acteurs. Les vrais spectacles sont moins ceux où l'on regarde que ceux où l'on se croit regardé ”.

La grande moitié de ce Discours n'a point été prononcée: sans la cabale qui força l'Orateur à s'interrompre, il y a tout lieu de croire que son éloquence eût entraîné les Juges. „ Si l'arrêt que cette femme sollicite, *leur dit-il*, n'est pas d'une nécessité absolue; s'il n'est pas d'une justice évidente; si sur tout ce jugement n'est pas préparé dans le plus profond examen, deux siècles peut-être ne cesseroient d'en demander compte au Magistrat qui l'aura prononcé. — Dans le moment où vos yeux seront défilés;

dans

44 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

dans le moment où vous concevrez le doute le plus léger sur votre jugement; dans ce moment même un remord assassin vous plongera son poignard jusques au fond du cœur; & malgré tous vos efforts, vous porterez jusqu'au tombeau cette plaie toujours sanglante, toujours douloureuse, toujours insupportable. Le mot d'*amour* que toute la nature répète avec allégresse & transport, sera pour vous un cri d'alarme & d'effroi; tout Théâtre, toute Actrice vous fera rougir; & toute la Société ne sera presque qu'une accusation contre vous. Ah! sauvez-vous, sauvez-nous de ces effrayantes images, &c. Eh qui le sait! la Religion même, la Religion imposera, peut-être, cet arrêt sur le tombeau de chaque Juge comme un poids terrible pour fouler sa cendre. — Non je ne saurois penser sans frémir à ses détestables effets! Par les mœurs sacrées! par la vertu! par la noblesse antique! contemplez avec attachement cet odieux spectacle: à l'instant où vos Greffes l'auront recueilli: sans délai, sans pitié, les mains arden-

ardentes de cette femme avide, le convertissent en fer & en feu. Des satelites volent aux portes du Château de S**. pour demander à ses Maîtres une somme immense. — Plus de pitié; des saïfies vont couvrir la face entière de ces terres; ces fruits qui alimentoient une noble famille, seront cueillis par une femme diffamée, & le fond qui les produit ennobli par des substitutions, n'en sera pas moins l'esclave du vice & le prix passager de la débauche. Cette femme y viendra si elle le veut, elle le foulera aux pieds; elle y regnera; quedis-je, elle violera si elle le veut, l'enceinte de ce Château; elle chassera devant elle son maître infortuné, dont tout le crime & le malheur fut de l'aimer trop. Elle chassera sa jeune épouse, objet sacré pour les mœurs & qui porte avec elle depuis fix mois un gage visible du seul amour légitime. Une chanteuse, une concubine, aux yeux mêmes de cette épouse, pourra jeter impudemment hors des murailles paternelles, sa couche nuptiale & le berceau
de

de ses enfans; elle pourra lui dire : „ al-
 „ lez ailleurs faire des enfans à l'Etat.
 „ Qu'en importe que vous soyez la ver-
 „ tu? Vous pleurez, & que me fait à
 „ moi d'être le vice? Je triomphe ”.

On rapporte dans une note un exemple
 bien frappant de la diversité des juge-
 mens, „ c'est que dans le même mo-
 ment où quelques Juges du Parlement
 de ** légitimoient l'obligation passée par
 le Comte de ** à sa concubine, d'au-
 tres Juges du même Parlement après
 quinze jours d'oïnton & de débats, an-
 nulloient une reconnoissance de dot,
 faite par un mari à sa femme dans le
 contrat même du mariage. — Si ce
 fait est réel, il prouve combien on doit
 se défier de la science des Arrêts; ces
 deux Jugemens peuvent être fort bons,
 ce n'est pas ce qu'on nie; mais adoptés
 sans précaution, quels abus n'entraîne-
 ront-ils pas? Nos vastes recueils d'Ar-
 rêts ressembloient à ces déserts sablon-
 neux de l'Afrique, où tandis qu'un Vo-
 yageur suit péniblement la trace du Vo-
 yageur qui le précède, survient un souf-
 fle

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 47

fié de vent qui l'efface. Il vaut mieux
se diriger sur le cours du Soleil: c'est
la Loi ”.



ARTICLE TROISIEME.

A DISSERTATION ON MIRACLES *designed to shew that they are arguments of a Divine interposition, and absolute proofs of the Mission and Doctrine of a Prophet, by HUGH FARMER;*

C'est-à-dire,

DISSERTATION SUR LES MIRACLES, destinée à faire voir qu'ils sont une preuve de l'intervention Divine, & une démonstration de la Mission & de la Doctrine d'un Prophète, par Mr. FARMER; Londres, chez Caden &

& *Bukland* 1771. Vol. in 8°. de 554. pages, sans la Préface.

L'Auteur de cet Ouvrage intéressant nous étoit déjà avantageusement connu par une Dissertation ingénieuse sur la Tentation de J. C. , qu'il considère comme l'effet d'une vision divine, destinée à représenter au Sauveur les difficultés de son Ministère, & le genre d'épreuves auxquelles il devoit être exposé; à exercer son courage & ses vertus; à instruire & à fortifier ses Disciples.

Nous ne déciderons ni de la vraisemblance de cette supposition, ni de la certitude des principes que Mr. F. établit dans le nouvel Ouvrage que nous allons extraire. Persuadés qu'il y a encore des progrès à faire dans l'étude de la Religion & des Ecritures; que tout homme qui cherche uniquement la vérité a le droit de penser d'après soi, d'exposer avec modestie des opinions; qu'il soumet aux jugemens des hommes éclairés, & qu'il croit trouver dans la

Ré-

Révélation , nous nous contentons de mettre sous les yeux de nos Lecteurs les principes & les raisonnemens de ce nouveau Traité. Ceux même qui ne les adopteront pas entièrement, y seront excités à penser , & à examiner avec un nouveau soin la matière importante, qui y est discutée d'après les principes de la Philosophie , & la Critique la plus profonde, la plus exacte de l'Ecriture Sainte & des Auteurs prophétiques.

Tout Miracle supposant un ordre établi dans la nature , des loix générales, une suite régulière & constante de causes & d'effets , que nous connoissons par l'observation & l'expérience , l'Auteur se définit simplement, *un événement contraire à ce cours de la Nature*, soit qu'il en change les parties constitutantes, ou qu'il en suspende les opérations ordinaires, ou que les laissant subsister, il y ajoute par des opérations extraordinaires. Que si le cours de la Nature est changé par l'interposition d'un Agent invisible, ce changement n'en est pas

Tome XXXIX. Part. 1. D moins

moins miraculeux, puisqu'il est contraire aux loix générales de notre Globe. Ce n'est donc pas la supériorité de cet effet au pouvoir de l'Agent qui le rend surnaturel, car en ce cas il seroit absurde & contradictoire que le miracle fut possible; mais c'est uniquement son opposition aux loix uniformes du Monde que nous habitons. Qu'à la voix d'un Prophète le cours du Soleil soit suspendu, cette suspension n'est pas miraculeuse parce qu'elle étoit au dessus du pouvoir de l'homme, mais par cela seul qu'elle étoit contraire aux loix régulières du mouvement de cet astre. C'est à quoi la plupart des Auteurs qui ont traité des miracles, qui ont voulu les définir n'ont pas fait assez d'attention. Ils ont considéré plutôt la nature de l'Agent & de la cause que celle de l'effet même. Si donc c'est l'opposition à l'ordre établi qui constitue le miracle, on ne pourra regarder comme tel un événement étrange, par cela seul qu'il paroît merveilleux & inexplicable; il peut être l'effet d'une loi établie, mais inconnue, &
avoir

avoir toujours lieu dans les mêmes circonstances naturelles. 2°. Il ne sera donc pas nécessaire de connoître le pouvoir des intelligences supérieures, pour déterminer si une opération est miraculeuse : elle est toujours telle quel qu'en soit l'Auteur , dès qu'elle est contraire aux loix établies. 3°. Ce sont donc ces loix qu'il faut connoître avant que de pouvoir juger si cet événement est miraculeux. 4°. C'est à tort qu'on a voulu distinguer le miracle d'un événement naturel, en ce que dans le premier l'influence de la Divinité est plus sensible que dans le second. Le cours de la nature & les miracles sont également des effets du pouvoir divin ; l'exercice actuel de ce pouvoir est secret & invisible dans l'un & dans l'autre cas, l'évidence est la même ; le seul caractère qui différencie ces effets, c'est que dans le cours de la nature Dieu agit selon des loix générales, & qu'il s'en écarte dans les opérations miraculeuses.

Que les miracles soient possibles, c'est ce que démontrent invinciblement la

puissance infinie de l'Etre suprême, l'analogie des miracles avec les opérations naturelles, enfin la liberté qu'a le Créateur d'agir selon ce qu'il juge convenable au bien du système des Etres qu'il a créés. Le moyen ne répugne ni à la sagesse de Dieu, ni à son immutabilité, ni à la perfection des loix générales; on l'a prouvé mille fois & nous ne nous arrêterons pas à exposer de nouveau ces preuves avec notre Auteur.

Mais ceux qui ont reconnu cette possibilité, n'ont pas toujours été d'accord sur la cause à laquelle on devoit rapporter les miracles. Les uns n'y ont vu qu'un effet des propriétés, des loix inconnues de la matière & du mouvement, ou même d'une habileté supérieure qui cache son secret. Et Mr. F. réfute victorieusement ceux qui prétendent anéantir par cette supposition la réalité des vrais miracles, ou nous ôter tout moyen de les reconnoître. Nous ne connoissons pas, disent-ils, toutes les loix de la nature, mais n'en connoissons nous aucune? Et faut-il pour connoître
une

une vérité, les connoître toutes? L'homme sans réflexion, comme le Philosophe, n'est-il pas obligé d'admettre quelques loix générales? n'en a-t-il pas une expérience constante & sûre? Mais, dit-on, une loi inconnue peut changer les effets d'une loi connue. — Cette supposition n'a aucun fondement: rien ne conduit à croire que les diverses parties du système du monde soient en contradiction les unes avec les autres. Et quand on admettroit cette supposition, elle ne prouveroit rien contre des miracles qui suspendent l'opération de toutes ces causes naturelles, & qui sont faits sans leur moyen. — Mais ce qu'on a regardé comme miraculeux dans un siècle a cessé de paroître tel dans un siècle plus éclairé? — Cela ne regarde point les miracles de J. C., ils nous paroissent toujours tels; & quand on trouveroit le secret de ressusciter les morts, il suffit qu'on ne l'eût pas alors pour que l'événement fut miraculeux. Les Historiens Grecs & Romains ont rapporté comme des prodiges des phéno-

mènes que nous savons aujourd'hui être purement naturels, mais y en a-t-il un seul parmi ceux dont les Ecritures font mention, qu'il ne soit aisé de distinguer encore aujourd'hui des opérations naturelles ? Il a été & il sera toujours facile de discerner les vrais miracles des prestiges les plus imposans de la Philosophie naturelle; l'homme sensé quoiqu'ignorant n'appercevra jamais dans ceux-ci une contrariété réelle aux loix établies qu'il connoît. Par l'apparat des moyens visibles & naturels, ou par le mystère qu'on y emploie, il sentira qu'ils ne sont que des effets d'un pouvoir purement humain, dont on lui cache les instrumens. Mais ce n'est pas à combattre cette opinion qu'est destiné cet Ouvrage ; C'est à réfuter 2°. ceux qui attribuent le pouvoir des miracles aux intelligences finies supérieures à l'homme, qui les représentent comme agissantes par elles mêmes, indépendamment d'une commission spéciale de la Divinité ; ou 3°. ceux qui rapportant les vrais miracles à Dieu seul, ne laissent

sent pas cependant d'admettre que ces esprits supérieurs bons ou mauvais peuvent opérer des prodiges de puissance ; que le *Diable* peut imiter les miracles & faire illusion à nos sens. Cette opinion, selon Mr. F. nous met dans le cas de ne pouvoir discerner les vrais miracles des faux ; & la séduction de nos sens lui semble le plus grand & le plus réel de tous les miracles. A qui donc doit-on les attribuer ? A Dieu seul & à son intervention, répond-il, soit par son action immédiate, soit qu'il donne à d'autres Êtres la charge ou le pouvoir de les opérer. Un miracle peut bien ne pas exiger un degré de pouvoir incommunicable à un être créé, & Dieu peut cependant ne communiquer effectivement ce pouvoir miraculeux à la créature, que quand il l'autorise à en user. Que tout miracle soit une œuvre de Dieu médiate ou immédiate, qu'il ne puisse avoir lieu sans son intervention, c'est ce que l'Auteur va prouver par la Raison & par la Révélation ; & il en tirera cette conclusion bien légitime,

que si cela est ces œuvres font la démonstration certaine d'une mission & d'une Doctrine toute divine , & le moyen le plus propre à la rendre recommandable au Genre humain.

1. Si l'on examine attentivement ce que que la Raison nous apprend des Etres supérieurs à l'homme , on s'appercevra aisément, dit-il , que l'analogie en nous découvrant une gradation , entre les Etres de cet Univers , qui nous fait présumer que cette chaîne ne se termine pas à l'homme , ne nous autorise cependant pas à conclure, que ces intelligences soient plus parfaites que nous , mais uniquement à penser que cette même gradation, cette connexion qui est entre les habitans de cet Univers , a lieu dans les autres systêmes ou collections d'Etres différens de nous. Si cette voie de raisonnement conduisoit à établir la dépendance mutuelle des différens systêmes , elle meneroit à nier le Monde des Esprits, en nous obligeant à conclure de ce que les habitans de notre Monde sont des êtres corporels , que ceux de tous les
Mon-

mondes le font auffi. Et quand ces êtres feroient plus parfaits que nous, s'enfuit-il qu'ils puiffent avoir fur nous quelque influence? Nullement. L'analogie nous autorife à regarder chaque espèce de créatures, comme ayant une sphère d'action fixe, hors de laquelle elles ne peuvent agir; & non à imaginer que fortant non seulement de la sphère qui leur fut assignée dans leur système, mais que fortant du système même, elles puiffent changer les loix établies dans le nôtre.

Alléguera-t-on le pouvoir de Dieu? Il est infini fans doute, mais n'est-il pas dirigé par la sagesse qui est la source de l'ordre & de l'harmonie? Et parce que nous ignorons les degrés de pouvoir qu'elle a communiqué aux intelligences supérieures, dira-t-on qu'elles ne font soumises à aucunes loix, que leur influence est fans bornes & s'étend à tous les systèmes d'êtres existans? ou qu'elles n'ont aucun pouvoir à moins qu'elles n'aient un pouvoir du même genre que le nôtre? On regarde comme une

qualité essentielle aux esprits, la faculté de mettre les corps en mouvement. Mais rien n'est moins sûr, peut-être rien n'est plus faux que cette supposition. De ce qu'on ne peut la contester à l'Intelligence suprême, il ne s'ensuit pas qu'elle soit propre & essentielle aux esprits finis & créés. Elle n'a été communiquée à l'homme en partie matériel, qu'avec des limitations, qui annoncent qu'elle n'est pas essentielle à son âme. Si ces esprits n'ont pas une organisation matérielle comme la notre, comment peut-on leur attribuer une capacité de sentir & d'agir semblable à la nôtre? Capacité requise, cependant, pour avoir quelque commerce avec nous & avec le monde que nous habitons.

Supposer aux intelligences finies le pouvoir d'opérer par elles-mêmes des miracles, c'est en 2d. lieu, contredire l'observation & l'expérience de tous les siècles. Tous les événemens auxquels on en appelle pour prouver l'action miraculeuse des mauvais esprits, sont ou faux ou purement naturels, & comme

me le dit Tite Live, *quo magis credunt simplices ac religiosi homines, eo plura nuntiantur*. Ils ne sont établis par aucune évidence qui surmonte l'improbabilité du fait. On a reconnu l'imposture du plus grand nombre. Mais, dira-t-on, il faut donc renoncer à toute preuve tirée du témoignage, & comment prouver alors les miracles de l'Evangile ? Par le témoignage, répond Mr. F., car quoiqu'il y en ait eu de faux, il ne s'en suit pas qu'il n'y en ait pas de vrais ; par l'importance de ces miracles ; par celle du but, auquel ils tendoient ; par les événemens qui les ont suivis ; & par une variété de preuves particulières à ces miracles. Si ces esprits étoient revêtus d'un tel pouvoir, n'est-il pas naturel de croire qu'ils l'auroient exercé, ou l'exerceroient fréquemment, & que notre Globe ne seroit qu'un théâtre de contention & de combats entre les bons & les mauvais Anges ? Dira-t-on que l'exercice de ce pouvoir est restraint, mais qu'est-ce alors qu'un pouvoir dont on a perdu la liberté d'user ? Les délivrer quel-

quelquefois de cette contrainte ne seroit-ce pas les *autoriser* à faire ces miracles, leur en donner une commission spéciale ? Cette supposition réduit ceux qui la font à reconnoître, ou que Dieu même est l'Auteur de ces miracles, ou qu'il donne à quelques Êtres un pouvoir naturel, & que cependant il leur en refuse l'usage ?

3. Les loix de la nature étant l'ouvrage & l'effet immédiat de la Volonté de Dieu, la règle de son Gouvernement, une constitution nécessaire à l'ordre & au bonheur de cet Univers, il semble impossible que Dieu donne à aucune de ses créatures, un pouvoir qui troubleroit, qui contrarieroit ces loix qu'il a lui-même établies, un pouvoir capable de s'opposer avec succès à sa volonté.

Après ces raisonnemens directs, Mr. F. emploie ceux à l'absurde, & cherche les conséquences du système opposé au sien. 1. C'est par les œuvres de la nature, par leur régularité & leur constance, que nous connoissons l'existence, & la Providence de Dieu. Mais si des Créatures

res finies, peuvent sans son ordre, changer la nature des Etres, ressusciter les morts &c. nous ne pouvons savoir avec certitude à qui nous devons l'existence, & de qui cet Univers est l'Ouvrage, ou si celui qui en est l'Auteur n'a pas encore un maître au dessus de lui. Comment le vrai Dieu peut-il être l'unique objet de notre crainte & de nos hommages (1) ? & n'est-ce pas une des sources principales de l'idolâtrie, & celle de la superstition qui est la honte du Christianisme en tant de lieux ? 2. En considérant les miracles relativement à la doctrine & à la mission de celui qui les opère, on ne sauroit nier que leur effet naturel ne soit de persuader aux hommes que cette doctrine & cette mission viennent de Dieu. Si donc les mauvais esprits ont aussi le pouvoir d'en faire, le Genre humain est exposé nécessairement, & presque inévitablement aux erreurs les plus funestes. Mais, dit-on,

" cet-

(1) Voyez l'exemple des Lycaoniens *Actes*
xv. 8 - 18.

" cette permission laissée aux mauvais
 " esprits, fait partie de notre état d'é-
 " preuve ici bas, & la nature de la Doc-
 " trine peut nous faire connoître celui
 " à qui nous devons attribuer le mira-
 " cle ". Mr. F. répond encore, que
 permettre en ce cas, c'est autoriser;
 que le but du Gouvernement moral de
 Dieu n'exige pas une épreuve de ce
 genre; que les tentations ordinaires suf-
 fissent pour exercer nôtre vertu; que les
 passions qui les produisent nous ont été
 données dans des vues toutes sages & sont
 utiles & nécessaires à l'homme dans les
 circonstances où il est placé; tandis que
 les tentations qui naistroient des faux mi-
 racles n'auroient d'autre but que de
 nous exposer à l'erreur: qu'une pareille
 épreuve ne pourroit exercer que l'en-
 tendement, & non la volonté. Enfin,
 ajoute-t-il, si une doctrine fautive pouvoit
 être attestée par des miracles, ou sa faus-
 seté sera connue, ou ne le sera pas. Si
 on la connoît, & qu'en même temps on
 sache que le miracle qui l'atteste est
 l'ouvrage d'un mauvais Esprit, où est
 l'é.

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 63

l'épreuve en ce cas ? Si la fausseté de la doctrine n'est pas découverte, voilà l'homme induit en erreur, ou du moins dans un état de perplexité. Il n'y a donc pas d'épreuve dans ce second cas. Faut-il ajouter cette source d'égarement à toutes celles qui nous séduisent ? à l'ignorance d'un si grand nombre d'hommes, à la foiblesse de notre raison, aux penchans déréglés du cœur ? Et l'expérience n'a-t-elle pas appris, que l'homme qui saisit avidement tout ce qui justifie ses erreurs & ses vices, s'autoriseroit des faux miracles, & ne les examineroit guère. Croira-t-on, que la Divinité ait jamais mis les créatures raisonnables, celles même qui cherchent sincèrement à connoître sa volonté, dans un état de danger qui les expose à se tromper, sans qu'il y ait de leur faute, sur les règles importantes de leur conduite, & les moyens de leur éternelle félicité ?

3. Enfin si les miracles peuvent être opérés, sans l'intervention de la Divinité, & pour établir le mensonge, ils ne peuvent être par eux-mêmes le sceau d'une
mis-

mission divine, ni une preuve authentique de la vérité; & à moins que nous ne puissions discerner avec clarté & avec certitude, la différence spécifique qu'il y a entre ceux qui viennent de Dieu, & ceux qu'un Etre fini, ou un mauvais Esprit, peut faire ou imiter, nous risquons toujours de prendre les uns pour les autres. Aussi a-t-on vu les Chrétiens affoiblir eux mêmes l'évidence que produisent naturellement les miracles, en accordant aux ennemis de la Révélation cette supposition, qu'ils peuvent être l'effet d'une cause différente de la Divinité. Ils se sont bornés à y chercher un caractère distinctif par lequel on pût reconnoître qu'ils étoient opérés en faveur d'une mission céleste. Le 1^{er}. de ces caractères, dit-on, c'est la supériorité des miracles soit en *nombre*, soit en *qualité*. Mais 1^o. qui peut déterminer quelle de deux opérations surnaturelles exige le plus grand degré de pouvoir? Et deux personnes différentes n'en portent-elles pas différens jugemens? 2^o. Ces marques de supériorité

riorité ne prouvent pas un pouvoir *réellement* divin, infini & suprême. La victoire ne démontre pas que le victorieux ne puisse être vaincu. Elle prouve plutôt 3^o une dissension, une lutte entre les Esprits finis, qu'entre le Créateur & la Créature. Si des missions opposées ont toutes deux des miracles pour appuyer, l'Etre suprême n'a point de part à la dispute, car comment le Maître tout-puissant du monde n'anéantiroit-il pas ce qui s'oppose à lui, & avec qui daigneroit-il entrer en contestation? 4^o Ces miracles opposés nous mettent hors d'état de juger qui est réellement le plus fort. Celui qui aujourd'hui vainqueur est regardé comme un Envoyé céleste, sera rejeté demain comme un imposteur, & son rival qui sera de plus grand des œuvres prendra sa place. Et qui peut décider quand la dispute se terminera? Une preuve qui tour-à-tour établit & détruit des prétentions opposées, ne peut avoir aucune force. Ceux qui convaincus que les événemens naturels peuvent être opérés par des Esprits

Tome XXXIX. Part. I. E finis,

finis, ne laissent pas que de les attribuer à Dieu quand le but auquel ils tendent n'est pas indigne de lui, trouvent un 2^d. caractère distinctif des miracles divins dans la nature de la Doctrine; si elle tend à l'avancement de la piété & de la vertu, ou qu'elle ne soit pas absolument incompatible avec cette fin, alors, disent-ils, nous devons reconnoître ces miracles & la doctrine qu'ils attestent comme venant de Dieu même. Mr. F. répond ici qu'il n'est pas toujours aisé de déterminer le but ou l'effet moral, l'utilité d'une Doctrine; que le jugement qu'en porteront non seulement les simples, mais les Savans, pourra bien n'être pas uniforme & constant. Quel si la sainteté de la Doctrine est évidente, il n'est pas besoin de miracle pour la faire recevoir; & si elle est douteuse le miracle ne la prouve pas; que de ce que cette Doctrine est sainte, il ne s'enfuivroit pas, dans les principes de ceux qu'il combat, que Dieu soit l'Auteur du miracle, puisque quelqu'autre Agent peut, par des motifs à nous in-

inconnus, s'intéresser à l'établissement de cette Doctrine, & cependant il n'y a d'infailible que Dieu seul; que le but des miracles étant d'établir immédiatement une vérité inconnue, ou la mission d'un Prophète, d'engager les hommes à y acquiescer malgré leurs préjugés & leurs passions, de convaincre l'ignorant incapable de longs raisonnemens, facile à se laisser séduire; il est absurde de supposer la nécessité d'un examen sans préjugé de la Doctrine, pour reconnoître le miracle. Enfin qui pourroit penser que Dieu communique jamais ce pouvoir d'établir le mensonge par des miracles, & se prive ainsi du plus puissant moyen qu'il ait de démontrer sa volonté?

Telles sont les preuves que Mr. F. croit trouver dans la raison pour n'attribuer qu'à Dieu seul les événemens véritablement surnaturels, & pour en refuser la production à tout Etre fini qui n'a pas reçu de lui l'ordre & le pouvoir de les opérer. Ne le dissimulons point, quel-

ques uns de ses raisonnemens sont foibles, d'autres peu concluans, quelques uns ont beaucoup de force. L'obscurité qui dérobe à nos yeux le monde intellectuel, & les relations de ses diverses parties entr'elles, ne peut que jetter de l'incertitude sur les recherches de la Raison. Aussi c'est à examiner ce que la Révélation nous en apprend, & à montrer qu'elle est conforme à l'opinion qu'il a embrassée, que l'Auteur emploie la seconde & la principale partie de son Ouvrage, dont nous renvoyons l'Extrait au Trimestre prochain.





ARTICLE QUATRIEME.

ME'MOIRES DE LITTE'RATURE,
TIRE'S DES REGISTRES DE
L'ACADE'MIE DES INSCRIP-
TIONS ET BELLES LETTRES,
depuis l'Année 1764. jusques &
compris l'Année 1766 TOME
TRENTE-CINQUIEME, à Pa-
ris, de l'Imprimerie Royale 1770. in
4°. pp. 807.

DANS les deux premiers Mémoires
de ce Volume, Mr. l'Abbé FOU-
CHER, continue ses savantes *Recher-*
ches sur l'Origine & la Nature de l'Hellé-
nisme ou de la Religion de la Grèce, com-
mencées dans les deux derniers du To-
me précédent. Viennent ensuite un
Mémoire de Mr. le Président DES BROS-
SES, dans lequel on trouve rassemblé
presque tout ce que les Anciens Ecri-
vains, & leurs Commentateurs ont dit

sur l'Oracle de Dodone; & un autre de Mr. GIBERT sur l'Année Grecque. Mr. ANQUETIL, se proposant de développer dans plusieurs Mémoires successifs les Systèmes Théologique, Astronomique, Physique & Historique des Perses, a cru devoir débiter par assurer l'autorité des Monumens dans lesquels il puisera ses recherches. Et c'est à quoi sont destinées ses *Réflexions sur l'utilité que l'on peut tirer de la lecture des Ecrivains Orientaux*. Il règne dans les anciennes Chroniques de l'Orient un ton si romanesque, qu'il a mis en discrédit les autres Ouvrages Orientaux. On les regarde comme autant de tiffus de fables, ingénieuses peut-être, mais qui ne méritent pas d'occuper un vrai Savant. Mr. ANQUETIL sans contester ce principe croit que l'on en pousse la conséquence trop loin. „ Il n'est pas prouvé, dit-il, 1°. que les Chroniques des Perses présentées par les Orientaux, n'aient pas été tirées des Annales de la Nation; & quand ces Annales ne seroient regardées que comme des fictions, remontant au temps
mê-

même où l'Empire des Perses subsistoit, elles mériteroient toujours l'attention des Savans. 2°. Les Ecrits des Orientaux fournissent, sur l'Astronomie, la Géographie, les Epoques, les Religions & & l'Histoire de l'Asie, des détails que l'on chercheroit vainement ailleurs, & qui doivent rendre ces Ouvrages précieux ". C'est à développer & établir ces deux propositions, que sont consacrées les réflexions présentées dans cet Article.

On a vu dans quelques uns des Volumes précédens de ce précieux Recueil, plusieurs Mémoires de Mr. l'Abbé BATTETUX, sur le *principe Actif de l'Univers* (1). Celui que nous avons sous les yeux contient un Article de la façon du même Savant, que l'on doit, dit-il, regarder comme un Supplément aux Mémoires que nous venons d'indiquer. Il y examine *si les Payens ont jamais ignoré le vrai Dieu*. Il ne s'agit pas du tout ici des

(1) Voyez Tom. XXVII. XXIX. & XXXII.

des sentimens des Philosophes , Mr. **BATTEUX** a eu plus d'une occasion de les faire connoître dans ses recherches sur le principe actif. Il n'est question que des opinions du Peuple. Et le célèbre Académicien croit pouvoir établir, que tous les Peuples civilisés, malgré les monstrueuses erreurs de la Mythologie, & les extravagances du Polythéisme, n'ont pas laissé de connoître un Dieu suprême, & qu'ils n'en ont connu qu'un. Il tire les preuves, 1°. de l'Histoire Sainte, à cause des rapports que le Peuple de Dieu a eus nécessairement avec les Payens; 2°. de l'Histoire profane, soit par des inductions qui paroissent fondées, soit par des textes formels. Et pour y mettre quelque ordre, il les range sous trois Epoques; la première depuis le Déluge jusqu'au passage de la Mer Rouge; la seconde depuis la sortie d'Egypte jusqu'à Alexandre; la troisième depuis Alexandre jusqu'à Jésus Christ.

Nous ne suivrons point le savant Auteur dans les discussions où l'engage
l'exa-

• JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 73

l'examen de cette question , au fond peu importante; mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer, qu'il n'est pas toujours assez sévère dans le choix de ses preuves & des inductions qu'il en tire. Même sous la première Epoque, sans doute la plus favorable à son hypothèse, où l'Ecriture lui sert de guide, on pourroit quelquefois l'accuser d'interpréter un peu arbitrairement le Texte, & de lui substituer ses conjectures. Par exemple, il pose en fait que les Sages femmes d'Egypte, qui refusèrent d'obéir à l'ordre barbare de Pharaon, étoient Egyptiennes, & qu'elles connoissoient le vrai Dieu, puisque Moïse dit qu'elles le craignoient. Il est vrai que Joseph parle de Sages femmes Egyptiennes, mais ce n'est assurément pas d'après le Texte de l'Exode, qui ne porte rien de pareil. Qu'on le traduise, avec plusieurs Interpretes, & notre Version vulgaire, les *Sages femmes Hébreues*, ou avec les 70. les *Sages femmes d's Hébreux*, rien ne mène à conclure qu'elles étoient Egyptiennes: le contraire est infiniment plus

vraisemblable. Les raisons en sont si simples, elles se présentent si naturellement à l'esprit, qu'il est inutile de les alléguer.

Les inductions que sous les Epoque suivantes Mr. B. tire des mystères d'Eleusis, de quelques passages d'Orphée, d'Homère, d'Hésiode, de quelques usages civils ou religieux ne nous paroissent pas non plus, à beaucoup près, aussi fondées qu'il le prétend. Quoiqu'il en soit, l'on ne peut nier, qu'au moins dans les premiers âges, les hommes n'aient conservé des notions du vrai Dieu. La tradition les altéra, l'ignorance, la superstition, l'amour des fables, les défigurèrent tellement, qu'il ne seroit point étrange qu'elles eussent enfin été entièrement effacées dans l'esprit du vulgaire. Après tout la question est décidée depuis long-temps. *Les Gentils, dit St. Paul, ont connu Dieu, mais ils ne l'ont point glorifié comme Dieu.* c. à d. qu'ils l'ont méconnu, quoiqu'ils eussent pu & du le connoître.

Nous nous bornons à indiquer quatre Mémoires de Mr. LE BEAU sur la Légion

gion Romaine (2), pour nous étendre sur un Article qui nous paroît d'un intérêt plus grand & plus général. C'est un *Mémoire sur les Paradoxes Philosophiques*, par Mr. l'Abbé GARNIER. Pour peu que l'on connoisse l'Histoire de la Philosophie, on sait que les Cyniques & les Stoïciens avoient fondé leur système de morale sur certaines propositions singulières, frappantes & par la manière dont il les énoncoient & par leur contrariété avec les notions communes des autres hommes. Ces propositions, qui par cette raison furent désignées par le nom de *Paradoxes*, ont, dans tous les temps, fourni ample matière de plaisanteries, ou de critiques graves & sérieuses. Elles ont eu cependant aussi leurs défen-

(2) Ce sont le XI^e. XII^e. XIII^e. & XIV^e. sur ce sujet. Dans le premier on examine les *qualités requises pour le service Légionnaire & les causes qui en procuroient l'exécution*. Les deux suivans ont pour objets, *le Serment & les exercices militaires*, le dernier les *Enseignes*.

défenseurs. Mr. l'Abbé GARNIER, en lisant attentivement ce qui a été écrit pour & contre les paradoxes, a cru s'appercevoir, dit-il, que les partisans & les adversaires des Stoïciens avoient également manqué leur but. Ils se sont trompés en regardant les Cyniques & les Stoïciens comme les premiers Auteurs des paradoxes. Ils ont considéré chaque paradoxe en lui-même, isolé, & sans faire assez d'attention ni aux principes d'où il découle, ni à sa liaison avec des vérités connues & avouées. Aucun d'eux ne s'est donné la peine d'examiner si l'on pouvoit faire usage des paradoxes dans la Morale, & quel usage on pouvoit en faire ? C'est à rectifier ces erreurs & à suppléer à ces omissions que le savant Académicien destine ce Mémoire.

Et d'abord il s'attache à montrer, dans une première Partie, que c'est dans la Doctrine de Socrate que l'on trouve la première origine des paradoxes moraux ; car il ne s'agit que de ceux-là, quoique toute Science aît les siens. Qu'est-ce en effet qu'un paradoxe ? “ Un juge-
,, ment

„ ment contraire à l'opinion commu-
 „ ne, énoncé brièvement, & propre,
 „ par sa nouveauté, à exciter la sur-
 prise ". On comprend aisément d'après
 cette définition, que les paradoxes doi-
 vent être plus fréquens & plus frappans
 dans la Morale, que dans toute autre
 Science. Elle est plus à la portée du
 peuple, il la croit plus de son ressort,
 elle l'intéresse plus en effet. Il s'arroge
 sans façon le droit de juger, d'apprécier
 la doctrine qu'on lui présente. Il apper-
 çoit sans peine les propositions qui s'é-
 cartent de sa façon de penser, qui heur-
 tent ses préjugés, ses opinions, les idées
 bien ou mal fondées. Tout ce qui les
 contredit lui paroît étrange, incroyable,
 paradoxe; il en est blessé, révolté, &
 le rejette sans autre examen. On con-
 çoit de même que dès que l'on a traité
 la Morale avec plus de soin & de mé-
 thode, qu'on l'a plus approfondie, que
 l'on a cherché à l'établir sur des princi-
 pes plus fixes, on a du avancer bien des
 choses auxquelles la nouveauté donnoit
 un air de paradoxe. Or tout le monde
 fait

fait que Socrate est le premier des Philosophes Grecs qui ait fait de la doctrine des mœurs, le grand & unique objet de ses recherches & de ses instructions. C'est aussi dans les entretiens de cet Homme admirable, que l'on trouve la première origine des paradoxes moraux des Stoïciens. Un coup d'œil jeté avec un peu de réflexion sur les Ecrits de Platon, suffit pour en convaincre. Mr. GARNIER montre fort clairement, que c'est dans la République du Disciple de Socrate, que ceux de Zénon puisèrent l'idée magnifique, outrée si l'on veut, qu'ils donnent de leur Sage. Il la retrouve tout aussi clairement dans plusieurs autres Dialogues de même Philosophe. Il faut voir tout cela dans le Mémoire même. Ce morceau est vraiment intéressant ; nous avons regret que sa longueur ne nous permette pas de l'insérer ici en entier, & l'on ne peut l'abréger sans lui faire trop perdre.

Observons encore, d'après Mr. l'Abbé G. que cette opinion n'est pas nouvelle. L'Académicien Antiochus, un des maîtres
de

de Cicéron , revendiquoit publiquement les paradoxes , comme une portion de l'héritage de Platon , & les expliquoit dans son Ecole. Cicéron lui-même dit nettement qu'il les trouvoit très vrais , & très conformes à la Doctrine de Socrate (3).

“ Pourquoi donc , ne les a-t-on jamais
 “ reprochés à Socrate ni à Platon , pen-
 “ dant qu'en les a si souvent & si vive-
 “ ment reprochés aux Stoïciens ”. C'est à résoudre cette question que l'Auteur s'occupe dans la seconde Partie de son Mémoire.

Il est un art de préparer les esprits , de les amener insensiblement à recevoir des propositions qui présentées cruellement les auroient infailliblement révoltés. Cet art les Stoïciens l'ignoroient ou le méprisoient : Platon le possédoit & s'en servoit admirablement. Il a du résul-

(3) *Mibi ista παράδοξα quæ appellant maxime videntur esse Socratica , longèque verissima.*
 Cic. Parad. ad M. Brut. Pref.

sulter de là, que ce qui choquoit dans la Doctrine des premiers, étoit à peine apperçu dans la sienne. C'est donc uniquement à la différente méthode de proposer les paradoxes, qu'il faut attribuer l'effet dont on recherche ici la cause.

Et voici en quoi cette méthode différoit principalement.

1^o. Platon n'innova rien dans le langage reçu de son temps. Il croyoit, il enseignoit que la vertu étoit le plus grand des biens; qu'à proprement parler elle méritoit d'en porter le nom; mais il ne refusoit pas le nom de *biens* aux objets que les autres hommes regardoient comme tels. Il se contenta de faire trois classes de biens, & de mettre la vertu seule dans la première. Les Stoïciens n'eurent jamais cette complaisance: ils soutinrent toujours opiniâtrement qu'il n'y avoit d'autre bien que la sagesse ou la vertu, d'autre mal que ce qui lui étoit contraire. Ils plaçoient tout le reste au rang des choses indifférentes. Ils ne nioient pas que la santé, la beauté, les richesses ne fûs-

fussent au fond des avantages que le sage pût posséder avec plaisir; mais ils ne vouloient pas convenir que ce fussent des biens. Qu'étoient-elles donc? des choses à choisir, à préférer (4): c'étoient les noms qu'ils avoient forgés pour les désigner. Ce langage, composé de mots detournés de leur sens ordinaire, & que l'on ne définissoit point, ne pouvoit manquer de révolter les auditeurs, ils ne l'entendoient pas; ils ne savoient quelles idées y attacher.

20. "Platon n'énonce point les paradoxes comme des maximes générales & isolées. De la manière dont il les présente, ils semblent n'avoir pour objet que de peindre son caractère, ou tout au plus sa façon de penser sur quelque point de Morale en particulier. Les Stoïciens, au contraire, pour frapper davantage l'esprit & exciter la surprise,

se

(4) αἰρετά, προηγμένα Vid. Cic. de Fin. L. III 15. & 16 18 26.

se plaisoient à débiter leurs paradoxes comme des maximes absolues, & comme des axiomes, car c'est le nom qu'ils leur donnoient ; ils en avoient fait le signe caractéristique & comme le mot de ralliement de leur Secte ”.

3°. Platon, à l'exemple de son maître, sans faire profession d'enseigner, sembloit ne vouloir que chercher la vérité. Il discouroit sur le premier objet qui se présentoit : partant d'un point connu & avéré de tout le monde, de questions en questions, & de propositions en propositions, il amenoit enfin son interlocuteur à une conclusion dont l'évidence l'entraînoit. Alors seulement il laissoit appercevoir le paradoxe, qui auroit révolté d'abord, mais que l'on ne pouvoit plus s'empêcher d'admettre. Les Stoïciens n'usoient point de tant de ménagemens : heurtant de front les préjugés, qu'ils se promettoient de subjuguier à l'aide de la Dialectique, ils mettoient d'abord en avant les paradoxes qui faisoient la base de leur système. Ils en déduisoient toutes les conséquences,

qui

qui leur paroïssent en résulter naturellement, quelques dures qu'elles fussent, sans se mettre en peine si ceux qui les entendoient les goûteroient ou en seroient revoltés. C'étoit assez, selon eux, qu'elles fussent vraies; la vérité a des droits naturels sur l'entendement, elle n'a besoin que d'elle même, pour triompher des préjugés.

“ Enfin, Platon ne se contenta pas
 “ de convaincre l'esprit, il voulut gagner le cœur; il para la vertu de
 “ tous ses charmes, & n'oublia rien de
 “ tout ce qui pouvoit servir à la faire
 “ aimer. Au contraire, les Stoïciens
 “ négligèrent entièrement l'art de la
 “ persuasion, pour s'arrêter à une Dialectique sèche & épineuse: ils crurent
 “ qu'il suffisoit de montrer la vérité nue,
 “ & que tous les ornemens dont on prétendoit l'embellir, ne serviroient qu'à
 “ l'obscurcir & à la faire méconnoître”.

Il n'est pas surprenant que des méthodes si différentes aient produit des effets contraires, que les paradoxes, à peine apperçus dans les Ecrits de Platon, aient

causé tant de scandale dans la bouche des Stoïciens.

Il ne reste plus qu'à examiner, si l'on doit admettre des paradoxes dans la Morale, & comment il convient de s'en servir ? Pour répondre à cette double question, Mr. G. rappelle d'abord la définition des paradoxes, que d'après lui, nous avons donnée plus haut. Il en résulte deux caractères essentiels au paradoxe proprement dit : l'un, c'est sa contrariété avec l'opinion publique, l'autre la brièveté avec laquelle il doit être énoncé, pour causer plus de surprise. De là, le savant Académicien conclut que, " dès
 " qu'une proposition est vraie, & qu'elle
 " peut être d'une grande utilité à ceux
 " qui l'entendent, elle a droit d'être
 " énoncée, soit qu'elle se trouve con-
 " forme ou contraire à l'opinion pu-
 " blique, sans quoi l'étude de la Phi-
 " losophie ne seroit plus l'étude de la
 " sagesse & l'amour de la vérité, mais
 " l'art de flatter adroitement les passions
 " & d'affermir les préjugés ". C'est,
 au

au surplus, à celui qui parle à juger du plus ou moins d'étendue avec laquelle il doit s'expliquer, selon les personnes auxquelles il a à faire, & le but qu'il se propose : mais en général, l'intérêt de la Philosophie elle-même semble exiger, qu'on use avec réserve des paradoxes proprement dits, & qu'on prenne toutes les précautions possibles pour leur ôter ce qu'ils pourroient avoir de révoltant au premier aspect.

Pour mettre ceci dans tout son jour, l'Auteur trace une méthode d'enseigner la Morale, qui n'est autre que celle de Socrate. Il lui oppose celle de Stoïciens; les différens succès de l'une & de l'autre montrent assez à laquelle on doit donner la préférence. Il suit de tout cela que, sans exclure de la Morale les paradoxes proprement dits, il faut cependant en user sobrement, ne les proposer qu'après avoir montré leur union & leurs rapports avec des maximes anciennes & publiquement avérées; qu'après avoir disposé l'esprit de l'auditeur ou du lecteur, à les recevoir comme

des découvertes qu'il fait en quelque forte lui-même.

On peut, néanmoins, se dispenser de tant de ménagemens, lors que l'on écrit uniquement pour des disciples déjà instruits des grands principes de la Secre, & en état d'en donner eux-mêmes des démonstrations. On le peut encore, „ lorsqu'on se trouve, sans le vouloir, engagé dans la dispute avec des hommes enflés de leurs richesses, de leur crédit, ou de leur éloquence, & qui prétendroient tirer parti de ces avantages pour outrager la Philosophie: après avoir dévoilé leur ignorance & anéanti leur présomption, s'ils osent encore intimider par des menaces, c'est alors qu'il est beau d'imiter la généreuse liberté dont use Socrate envers Calliclès; de montrer la futilité des prétendus avantages sur lesquels se fonde leur orgueil; de comparer le solide bonheur du Sage avec la bassesse de leurs pensées & de leur état: en un mot, de ne plus leur épargner les paradoxes les plus forts & les plus frappans, parce qu'alors il s'agit
moins

JANVIER , FE'VRIER , MARS , 1773. 87

moins de les persuader , que de les étonner & de les abattre ”.

La suite au Trimestre prochain.



ARTICLE CINQUIEME.

RELATION DE LA RE'FORME
DES ETUDES EN PORTU-
GAL, &c.

*Suite de l'Article X^e. de la Partie
précédente de cette Bibliothèque.*

PRELUDIO III. Des maux causés par les mêmes Jésuites par la destruction de toutes les loix , règles , & méthodes des Universités de Lisbonne & de Coimbre , jusqu'à ce qu'ils parvinrent à introduire dans cette dernière , les Statuts fabriqués par eux , moyennant lesquels , en bannissant les Arts & les Sciences , ils ensevelirent la Monarchie dans les ténèbres de l'ignorance p. 38—60. Dès l'an 1288. le Roi De-

nis, surnommé le *Père de la Patrie*, & connu pour avoir lui-même cultivé les Lettres avec succès, avoit fondé dans son Palais à *Lisbonne* une Université, qui vingt ans après fut transférée à *Coimbre*, à cause de plusieurs disputes entre les Etudiens & les Bourgeois de la Ville. Elle retourna à *Lisbonne* trente ans après par ordre d'Alfonse IV. jusqu'à ce qu'en 1534. Jean III. la transféra pour la seconde fois à *Coimbre*, où elle est restée depuis. La JUNTA la suit dans ces différentes révolutions, & s'applique particulièrement à tracer les changemens que sa Constitution a subis depuis sa fondation jusqu'au Règne de Philippe III. d'Espagne: en se servant sur-tout de l'Histoire de cette Université écrite par le D. François Leitão Ferreiras sous le titre de *Noticias Chronologicas de Universidade de Coimbra*, dont le 1^{er}. Volume, qui va jusqu'à l'année 1537. parut à *Lisbonne* en 1729 in fol. & que l'Académie Royale d'Histoire Portugaise adopta depuis, & fit réimprimer à la suite du IX^e. Volume de ses Mémoires, publiés
sous

Sous le titre de Collecçam dos Documentos, Estatutos e Memorias da Academia Real de Historia Portugueza, Lisboa 1721-1736. in fol. XI. Vol.

Les détails renfermés dans ce Chapitre, & inconnus à tous ceux qui n'ont pas fait une étude particulière de l'Histoire Littéraire du Portugal, nous ont paru assez intéressans, pour en donner ici le précis : d'autant plus qu'ils regardent une des plus anciennes & des plus célèbres Universités de l'Europe, qui par la forme qu'on s'occupe maintenant à lui donner, va dans peu d'années fixer sur elles les regards des tous les Savans, & ouvrir une nouvelle carrière aux Sciences dans un Pays dont jusqu'ici, malgré plusieurs très bons Ouvrages qu'il a produits, les Gens de Lettres dans le reste de l'Europe ont, à peu d'exceptions près, ignoré jusqu'à la Langue.

Premiers Reglemens. Il ne s'est point conservé des Mémoires assez exacts concernant l'état de l'Université, avant sa première translation à Coimbre, pour qu'on en puisse tracer la Constitution

jusqu'à sa fondation en 1288. Il consiste
 seulement 1^o. que le Roi Denis lui
 prescrivit vers l'an 1309. des loix con-
 formes au génie de son Siècle ; il s'en
 trouve des Extraits dans *Brandão Mo-
 narquia Lusitana* Part V. p. 321 ; & 2^o.
 qu'environ cent trente ans après , l'In-
 fant D. Henri, Duc de Viseo & qua-
 trième fils du Roi Jean I. s'appliqua
 pendant 18. ans à faire fleurir les Scien-
 ces Mathématiques, qu'il cultivoit lui
 même avec un succès distingue ; que son
 Palais étoit un Lycée où se rassem-
 bloient des Philosophes, des Géographes,
 des Astronomes ; qu'il fit construire à
 leur usage un Observatoire au Mont Vin-
 cent dans le Bourg de Sagres ; qu'il éta-
 blit une Chaire d'Ethique ou de Morale ;
 qu'il assigna des appartemens dans son
 Palais, ordonnant d'y tenir des Ecoles
 publiques, & qu'il fonda des revenus
 pour les entretenir : enfin que c'est de
 ces Ecoles que sont sortis les grands
 Hommes dont les découvertes illustrè-
 rent les Règnes de Jean II. & d'Em-
 manuel I.

Seconds Reglemens. Emmanuel ne manqua point de reconnoissance envers l'Université. Ses intérêts lui étoient si chers, qu'il voulut connoître par lui-même de son état, & en être le seul Législateur. A cet effet il se réserva, par un Edit public exprès, le pouvoir de lui donner des loix, & il paroît par une Chartre de l'an 1503. qu'en conséquence des reglemens faits par ce bon Monarque, il y eut à l'Université de Lisbonne, deux *Chaires de Théologie*, trois du *Droit Canon*; autant de *Jurisprudence*, dont une pour les *Instituts*; deux de *Médecine* & de *Physique*; & cinq autres pour la *Philosophie Naturelle*, la *Philosophie Morale*, la *Métaphysique*, la *Logique*, & la *Grammaire* ou les *Humanités*. La forme qu'Emmanuel avoit donnée à l'Université au commencement de son Règne, lui resta tant que vécut ce bon Roi, & son successeur Jean III. qui en transféra le siège à Coimbre en 1534. respecta les sages dispositions de son Père, même après cet événement, & jusques à l'entrée des Jésuites au Royaume

me

me vers 1540. lesquels trouvèrent bientôt moyen de s'en emparer, & de bouleverser entièrement sa constitution. Les preuves, dont la JUNTA appuie tous ces faits, sont tirées de diverses Chartres des années 1537. 1540 & 1543, par l'une desquelles il paroît que sous le titre de *Cadeira de Grammatica* étoient compris la *Langue Grecque* & *Latine*, les *Beaux Arts* ou *Arts Libéraux*, &c. Dans la dernière on observe, que le Roi Jean III. attira de Paris deux Professeurs de Théologie, en la même année 1543. qui suivit l'entrée des Jésuites dans l'Université; & le salaire du premier Professeur en Droit y est fixé à 360,000 réis avec 12000 réis pour le logement: somme considérable pour ces temps, puis qu'elle fait près de douze cens florins d'Hollande, de la monnoie d'aujourd'hui.

Troisièmes Reglemens. Il est démontré dans la *Deducçao Chronologica-y Analytica*, ou *Recueil Analyt.* &c. P. 1. Ch. 2. que l'ascendant des Jésuites sur l'esprit du Roi Jean III. & sur toute sa Cour étoit monté

monté au comble d'insolence vers 1557. année de la mort de ce Roi. Ce fut surtout depuis 1555. qu'ils s'en prévalurent contre le bien de l'Université & des études du Royaume, auxquelles ils donnèrent deux violens assauts. L'un, en obtenant du Roi un Acte par lequel le *Collège d'Education de la Noblesse* fut remis en pleine disposition au P. Provincial de la Société. L'autre en faisant nommer encore la même année *Baltasar de Faria*, Inspecteur & Réformateur de l'Université de Coimbre. Ce rusé Jésuite prit aussi-tôt possession de sa charge (le 19. Fév. 1556.) & l'on convint qu'il convoqueroit séparément chaque une des cinq Facultés, laquelle nommeroit deux de son Corps pour conférer avec lui dans un Committé secret, sur la réforme projetée de l'Université. Une disposition aussi adroite fit d'abord soupçonner l'intrigue que les Jésuites avoient en vue de jouer, par la facilité qu'elle leur donnoit de corrompre des suffrages isolés & délivrés en secret.

Tou-

Toutefois on eut soin d'élire au Comité les plus habiles gens qu'on pût choisir, au nombre de 12, dont les noms & les différens mérites sont détaillés par la JUNTA, d'après les recherches de *N. Antonio* & *Barbosa Marchado*, dans leurs Bibliothèques des Sçavans de l'Espagne & du Portugal: & il est probable que cette sage & nécessaire circonspection fit échouer le projet des Jésuites. Le *Nouveau Corps de Reglemens* composé par ce Comité & ratifié par le Roi en 1557. a subi le même sort que toutes les autres loix de l'Université jusqu'à celles du Roi Emmanuel. On n'en trouve aucun reste dans les Portefeuilles de l'Université; & vraisemblablement les Jésuites l'ont supprimé, comme conçu par des Savans de premier mérite, & par conséquent tendant à l'avancement de Sciences plutôt qu'à leur ruine qu'eux avoient en vue.

Quatrièmes Reglemens. Personne de nos jours ne révoque en doute les faits suivans: 1°. que les chagrins affreux
suscit-

suscitées par les Jésuites à la Reine *D. Catherine*, obligèrent cette malheureuse Princesse à abdiquer la tutèle de son petit-fils (*D. Sébastien*), & à la remettre à l'Infant Cardinal *D. Henri*, qui s'en reposa entièrement sur ces Pères ; 2°. que ce fut par les intrigues des Confesseurs de ce Prince, *Mich. de Torres*, *Louis Gonçaves de Camara*, & *Ledo Henriques* qu'ils acquirent sur son esprit un empire aussi absolu ; 3°. que dans les six années de la Régence du dit Cardinal Infant (1562-1568.), ils commirent contre la Monarchie tous les attentats que leur féroce orgueil, & leur ambition démesurée pouvoient leur suggérer. L'Université de Coimbre ne tarda pas à éprouver les effets du surcroît d'autorité qu'ils venoient d'acquérir à la Cour. Ils s'empressèrent de s'en prévaloir, pour y introduire d'une manière victorieuse un *Nouveau Corps de Reglemens* qu'ils venoient de fabriquer secrettement à Lisbonne, sans aucune participation ou connoissance de l'Université même. Ce

Corps

Corps de Reglemens, apporté à Coimbre par l'Evêque de Miranda, *D. Antonio Pinbeiro*, nommé Inspecteur & Réformateur de l'Université par Lettres Patentes du 19 Nov. 1564. y répandit une consternation générale. Elle dressa tout de suite une supplique à l'Infant Régent, à l'effet de le prier de suspendre l'exécution de ces nouveaux Réglemens; mais cette démarche ne produisit d'autre fruit, qu'un ordre au *D. Ayres da Silva* de se rendre à Lisbonne, & un Supplément de Réglemens adressé à l'Université vers la fin de l'année 1567. De sorte que depuis cette époque elle continua de lutter en gémissant contre ces nouvelles constitutions, ainsi forcément introduites, durant tout le Règne de *D. Sebastien* & celui de *Henri*, jusqu'à la réunion du Portugal à la Couronne d'Espagne.

Cinquièmes Reglemens. Nonobstant ce que nous venons de dire, il est probable que les grands Hommes nommés ci-dessus (§ des 3^{es}. Réglemens), & autres membres illustres de l'Université
n'ont

n'ont guère pu permettre, que ces destructeurs des Sciences confiées à leur soin, insinuâssent dans le *Corps de Reglemens* dont nous venons de parler, tout le venin qu'ils auroient voulu. Car à peine le Monarque Espagnol eût-il envahi le Royaume, & sévi contre plusieurs Docteurs de l'Université avec la cruauté que nous avons vue, qu'on chercha d'abolir ces mêmes *Reglemens* précédens, & d'y en substituer de *nouveaux*, avec une assurance & une liberté que les circonstances tragiques du temps sembloient devoir mettre à l'abri de toute opposition. On travailla à cette *seconde Réforme Jésuitique* depuis le mois de Janvier 1584. & tout parut favoriser les projets de la Société, surtout l'établissement (fait en 1584.) d'un Conseil résidant à Lisbonne, & composé du Cardinal Archiduc & de quelques autres, où devoient ressortir toutes les causes qui concernoient l'Université; & la nomination de D. *Fern. Martins Mascarenbas* à la place de Recteur de l'Université (en 1586.). La seule

Tome XXXIX. Part. I. G chose

chose qui pouvoit contrebalancer ces avantages, fut l'impossibilité où l'on se trouva de refuser l'entrée du susdit Conseil à l'Archevêque Inquisiteur Général, *D. George d'Almeida*, personnage également distingué par ses vertus & par l'amour qu'il portoit aux Lettres. Et la suite des événemens prouva qu'en effet son intervention avoit suffi pour empêcher les Jésuites encore cette fois, de faire tout le mal qu'ils s'étoient proposés.

Sixièmes Reglemens. Les Reglemens dont nous venons de parler, conçus à Coimbre par le Recteur *D. Ferd. Martins Mascarenbas* & le Lecteur *Ant. Vaz Cabaço*, & revus à Madrid par l'Evêque *D. George d'Ataide*, qui les communiqua au Marquis de Castello Rodrigo par une Lettre remarquable du 17. Nov. 1599. dont la JUNTA donne la copie, doivent n'avoir pas entièrement rempli toutes les vues des Jésuites; car il paroît, que depuis l'année 1592. ils ne cessèrent de travailler par de nouvelles intrigues, tant à gagner & entraîner dans

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1773. 99

dans leur parti plusieurs personnes dont ils crurent avoir besoin pour l'accomplissement de leurs projets, qu'à en faire entrer d'autres dans le corps de l'Université même, dont le dévouement à la Société leur étoit connu. Et l'année 1597. vit enfin éclore cet exécrationnable *Code de Reglemens*, qui composé par le Dr. *Ruy Lopés da Veiga*, & confirmé par Lettres patentes du Roi en date du 8. Juin 1597. a depuis servi de Loi fondamentale à l'Université.

Septièmes & derniers Reglemens. La mort de Philippe II. (17. Sept. 1598.) suivit de près ce triomphe des Jésuites. Ils profitèrent de la minorité de Philippe III. qui succéda à son Père, âgé de six ans, pour achever la destruction de l'Université, & creuser encore plus avant l'abyme dans lequel ils venoient de la plonger. L'administration de l'Université ne fut plus le partage de la vieillesse & de l'expérience, mais d'un aveugle dévouement à la Société. On y nomma de jeunes imbécilles, dont on pouvoit disposer à son gré. Et le Sei-

gneur *D. François de Bragance*, petit fils de Jaques quatrième Duc de son nom, fut un de ceux, dont la simplicité, dans laquelle les Jésuites qui l'avoient élevé dès son enfance avoient eu soin de l'entretenir, leur fut le plus utile. On se servit de lui pour entamer dès l'an 1604. un *nouvel examen* du dernier *Code de Reglemens*: & le Recteur *D. François de Castro* s'y étant opposé avec beaucoup de vigueur pendant plus de cinq ans, on parvint à lui substituer un jeune Bachelier, *D. Jean Coutinho*, tout dévoué aux Jésuites, & parent de deux *Camara*, les plus redoutables fléaux de l'Université & de la Monarchie. Celui-ci confirma aussitôt (6. Juillet 1612.) la réforme combattue par son Prédécesseur, & la fit publier & imprimer, comme elle s'est toujours imprimée depuis, à la suite du dernier *Code de Reglemens* de l'année 1597.

PRELUDIO IV. *Des artifices dont les Jésuites usèrent pour établir sur des fondemens solides, en dépit du scan-*

scandale public , le mal qu'ils avoient fait au Corps de l'Université , à sa Constitution , à ses Professeurs , ses Lecteurs , &c. sans que ceux-ci eussent la force de leur résister. Un des principaux moyens d'avancer les progrès des Arts & des Sciences parmi une Nation , est sans doute de lui procurer le plus de communication possible avec les Pays étrangers : soit en envoyant les Nationaux étudier dans des Universités étrangères , soit en attirant chez soi des Etrangers de mérite , tant Savans qu'Artistes. C'étoit-là , dit la JUNTA qui développe des vues excellentes sur cet objet , la sage politique de nos anciens Rois , & la Nation ne cessa d'en retirer les fruits jusqu'à la funeste arrivée des Jésuites en ce Royaume. Ceux-ci ne manquèrent pas de sentir , combien ces maximes étoient contraires au projet qu'ils avoient formé de plonger le Portugal dans l'ignorance & dans le fanatisme. Ainsi ils s'appliquèrent d'un côté , à prévenir la Nation contre toute sorte d'étrangers sans distinction , tant

dans des discours publics & particuliers, que dans des brochures composées artificieusement & répandues à propos, les représentant comme atteints ou du moins suspects de sentimens hérétiques, & dangereux à la Nation, tandis que de l'autre côté les partisans que la Société avoit à la Cour, ne négligèrent rien pour fermer l'entrée de l'Université à tout étranger, & y faire recevoir comme une loi fondamentale la maxime de ne jamais attirer des Professeurs ou Lecteurs d'autres Pays. Les recherches de l'habile Auteur de la *Deducçao Chronologica* (v. *Recueil Analytique* T. I. p. 123 seq. 197. seq. 209. seq. 212. &c.), ont été d'un grand secours à la JUNTA pour l'instruction des preuves qui servent à développer ce premier artifice des Jésuites: & l'on cite entr'autres une Lettre curieuse de M. *Gonsalve de Camara* au Recteur de l'Université, dans laquelle voulant insinuer que la Cour souhaitoit qu'on admit parmi les Professeurs & Lecteurs le plus de Jésuites qu'on pourroit, il fait
une

une comparaison tacite entre ces Pères, dont il loue beaucoup l'orthodoxie & l'attachement à la vraie foi, & les étrangers qui se trouvoient encore dans ce temps (1570.) parmi les Professeurs, ou qu'on avoit auparavant attirés à l'Université: „ Et, *dit-il*, aujourd'hui que „ le démon a démasqué toute son artillerie, ceux qui observent ce qui se „ passe dans le monde, doivent souhaiter de voir la jeunesse confiée à des „ maîtres *qui soient moins bons Latinistes* „ *que zélés Catholiques* ”.

Le second artifice employé par les Jésuites pour l'avancement de leurs projets, dérive, dit la JUNTA, de la maxime qu'on trouve établie dans les Ecrits de plusieurs Docteurs de la Société, à sçavoir „ que pour perdre une personne „ ou un gouvernement, on doit com- „ mencer cette opération par répandre „ des calomnies, afin de diffamer la „ personne ou le gouvernement: parce „ qu'étant certain que le calomniateur „ trouvera toujours de son côté un „ grand nombre d'hommes enclins à

„ croire le mal , il s'ensuivra que l'ob-
 „ jet de ces calomnies une fois décréd-
 „ ité par ces moyens , perdra bientôt
 „ sa réputation & les forces dont elle
 „ est la principale base , & succombera
 „ sous les coups vengeurs du calomnia-
 „ teur &c. (*v. Recueil Analyt. T. II.*
 „ p. 78. 79) Voulant mettre en pra-
 tique en Portugal cette maxime Machia-
 vélitique & abominable , les Jéuites
 réveillèrent la vieille distinction entre
 des *Chrétien d'ancienne & de nouvelle da-*
te : distinction qui avoit son origine ,
 comme on fait , dans l'expulsion im-
 prudente des Juifs , faite à l'exemple des
 Espagnols par le Roi Emmanuel l'an
 1506 , mais révoquée , ou arrêtée par ce
 même Prince peu de mois après , tant à
 cause des troubles affreux dont elle fut
 suivie , qu'en considération de la perte
 que souffroit le Royaume par celle d'un
 très grand nombre de Citoyens indus-
 trieux. Les jalousies , les querelles , les
 ressentimens ouverts ou cachés , qui
 naquirent de la distinction malheureuse ,
 occasionnée par cette expulsion , entre
 les

les familles nouvellement converties & les Chrétiens d'ancienne date, ne furent point la suite la moins funeste de ce coup de mauvaise politique. Toutefois il est apparent que ces préjugés n'avoient point jetté en Portugal des racines aussi profondes qu'ailleurs. La rétractation subite d'Emmanuel, la défense expresse qu'il fit de faire aucune distinction quelconque entre les nouveaux Chrétiens & ceux d'ancienne date (par un Edit du 1. Mars 1507.), la politique enfin de ses Successeurs qui évitèrent de toucher à rien qui eût du rapport à cette affaire, tout devoit tendre à faire oublier l'imprudence momentanée d'un Monarque, à qui la Nation avoit d'ailleurs de si grandes obligations. C'étoit un feu depuis long-temps enseveli sous des cendres, & qui probablement s'y seroit éteint, si les Jésuites n'avoient cru de leur intérêt de les remuer. Accoutumés à faire un abus sacrilège de la vérité enseignée par le Sauveur, *que tout Royaume divisé contre soi-même ne sauroit subsister*, & par con-

féquent à fufciter, dans tous les Pays où ils s'étoient infinués , des divifions dont ils fe propofoient de tirer parti toutes les fois qu'ils en auroient befoin , la diftinction dont nous venons de parler , leur parut un moyen trop propre à leurs vues , pour ne pas s'en prévaloir aux dépens non feulement de l'Univerfité , mais du Royaume entier. Il ne leur fut point difficile de donner une nouvelle vigueur à tous les préjugés qu'elle devoit entraîner à fa fuite ; & ils furent s'en fervir avec la plus grande adrefle pour arriver à leur fins. Le rival du Roi d'Espagne pour la Couronne de Portugal , *D. Antonio* , Prieur de Crato , fut le premier à en sentir les effets. Il prétendoit à la fuccellion , comme fils légitime de l'Infant *D. Louis* . troifième fils du Roi Emmanuel : & les Jéfuites , tout dévoués aux intérêts de Philippe II. le firent paffer pour *nouveau Chrétien* . Bientôt la même diftinction paffa à l'Univerfité de Coimbre. On fit intervenir la Cour de Rome , & l'on arracha à Sixte V. & à Clément VIII.

des

des Bulles, dont on fut se servir pour écarter de plusieurs places tous ceux qu'on jugeroit à propos de faire descendre d'ancêtres Juifs ou Infidèles. Et l'on poussa l'insolence au point, de profiter de l'imbécillité de *D. François de Bragance*, créé Réformateur de l'Université, comme nous avons vu ci-dessus, pour faire passer une Loi (contenue au *Liv. I. Tit. XVIII. § 5. des Nouveaux Reglemens*) portant „ que les „ témoignages de *genere, vita & mori-* „ *bus* se leveroient *ex officio*, à l'insçu „ des parties intéressées, à cause des „ inconvéniens qui résulteroient du „ contraire; & que les perquisitions „ faites, le Secrétaire les remettroit au „ Recteur, qui les déposeroit au Bureau „ de l'Université, dans une cassette „ dont il auroit seul la clef ”.

Troisième artifice. Non contents d'avoir rendu l'Université le Théâtre des dissensions les plus funestes, en excluant les prétendus nouveaux Chrétiens des différentes dignités & places, comme Canoncats, Cures, Vicariats, Of-
fices

fices de Médecins & d'Apothicaires, &c. les Jésuites continuèrent à y semer cette zizanie & ces discordes, qui depuis ce temps jusques à nos jours ont constamment agité cet illustre Corps Académique. Pour prouver cette accusation, la JUNTA s'appuie de la forme même donnée à l'Université par le dernier Code des Reglemens Jésuitiques de l'année 1597. joint au Codicille de réforme, conçu par le fameux *P. Suarez*, & publié sous le nom de *D. Fr. de Bragance*, en 1612; & de l'ordre des études établi en différens articles de ces deux instrumens, dont elle donne de longs & intéressans extraits. Car tandis que d'un côté, dit-elle, on obligeoit par serment non seulement le Recteur, mais encore les Députés de la Chambre des Directeurs, & les Conseillers de la même Chambre, tous & chaque'un en particulier, à maintenir & faire observer entièrement & dans toutes ses parties le Nouveau Code de Reglemens; on établit de l'autre pour chaque Faculté, un ordre d'études constitué de manière, qu'il

qu'il ne pouvoit en résulter qu'un cahos d'opinions différentes, de sentimens arbitraires & contradictoires les uns aux autres, enfin un esprit de faction & de troubles, qui devoit plonger l'Université dans un abyme de confusion & de guerres intestines. Cet ordre ou cette forme d'études, à en juger par les extraits que la JUNTA donne du Code de Reglemens, consistoit en ce qu'on avoit expressément & nommément désigné les Auteurs, que les Maîtres seroient tenus de suivre ou d'expliquer dans chaque Faculté, & dans chaque subdivision, ou Chaire particulière de cette Faculté: les astreignant en même temps de la manière la plus solennelle à ne jamais prendre aucune liberté avec ces formulaires, mais de s'en tenir exactement au sens formel & précis chaque un de son Auteur, & de s'évertuer même à sauver & justifier par des explications & tournures ingénieuses, tel passage ou tel sentiment sur lequel ils ne seroient peut-être pas eux mêmes parfaitement d'accord avec lui, ou qu'ils croi-

croiroient pouvoir donner lieu à des objections. D'une constitution aussi absurde, dit la JUNTA, il s'ensuivoit nécessairement, qu'au lieu de rapporter tout aux règles éternelles de l'expérience, de la raison, & du bon goût, on ne s'appliqua qu'à éterniser & étendre le cercle de ces notions abstraites & scholastiques, qui fondées dans des définitions & distinctions aussi arbitraires qu'inintelligibles, ne sauroient servir qu'à fomentér des disputes sans fin, & à entretenir ce goût de sophisme & de raisonnemens captieux, qui a de tout temps caractérisé la Société des Jésuites. Enfin l'on peut dire, que les Reglemens Jésuitiques, devoient faire dans l'Université le même effet que la confusion des langues fit à Babel: puisqu'ils tendoient visiblement à susciter autant de Sectes, les unes plus obstinées que les autres, qu'il se trouvoit d'opinions différentes dans les Ecrits des Docteurs établis par serment, comme d'uniques & inaltérables règles & modèles de doctrine. Mais en même temps il n'y a personne

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. III

ne qui n'apperçoive du premier coup d'oeil, combien les mêmes constitutions étoient propres à avancer le principal dessein des Jésuites, celui de plonger la Nation dans l'ignorance & dans le fanatisme, par les entraves insurmontables qu'elles donnoient aux Sciences, en fixant un point déterminé au-delà duquel il étoit défendu d'en avancer les progrès : objet intéressant, que la JUNTA développe avec autant de sagesse que de goût & de bonne érudition, dans la seconde Partie de cet excellent Ouvrage.

La Suite au Trimestre prochain.



ARTI-



ARTICLE SIXIEME.

ALMANACH DES MUSES 1773. in
12°. pp. 224. Paris, chez Delalain.

CE Volume renferme un grand nombre de Pièces fugitives de Mr. DE VOLTAIRE, mais l'empressement des autres Journalistes à publier les productions de cet Homme célèbre, nous engage à rapporter des morceaux moins connus, & nous ne transcrivons de lui que les Vers suivans.

L'ART ET LA NATURE, A Madame d'Uffé.

*L'Art dit un jour à la Nature ,
Vous n'égalez jamais les œuvres de mes mains ;
Vous agissez sans choix, vous marchez sans
desseins ;*

*Que feriez-vous sans ma parure ?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard ;
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse
Aux coquettes beautés j'inspire la finesse ;*

Je

*Je conduis sous mon étendard
Et les beaux esprits & les belles:
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles
Et les fables du Sieur Houdard.
Ainsi, belle d'Uffé, l'Art se croyoit le maître,
Et le monde à son char paroissoit s'attacher:
Mais la Nature vous fit naître,
Et l'Art confus s'alla cacher.*

L'ENVOI d'une Pièce de Théâtre à feu
Mr. de Crébillon avec qui l'Auteur
étoit brouillé, exprime un très bon
procédé de la part de feu Mr. PIRON.

*Tout de moi vous pèse & vous éboue;
Je n'ai plus espoir ni demi;
D'une amitié peu réciproque,
Adieu le nœud mal affermi.
Mais malgré le sort ennemi,
Mon hommage est tel qu'il doit être:
Ne pouvant le rendre à l'ami,
Qu'au moins je le rende à mon maître.*

Une autre Muse plus que septuagenaire
a fourni diverses Pièces à ce Recueil. La
vieillesse n'a point fané cette fleur d'esprit,
ni éteint cette galeté charmante qui
Tome XXXIX. Part. 1. H fait



ARTICLE SIXIEME.

ALMANACH DES MUSES 1773. in
12°. pp. 224. Paris, chez Delalain.

C E Volume renferme un grand nombre de Pièces fugitives de Mr. DE VOLTAIRE, mais l'empressement des autres Journalistes à publier les productions de cet Homme célèbre, nous engage à rapporter des morceaux moins connus, & nous ne transcrirons de lui que les Vers suivans.

L'ART ET LA NATURE, A Madame d'Uffé.

*L'Art dit un jour à la Nature ,
Vous n'égalez jamais les œuvres de mes mains ;
Vous agissez sans choix, vous marchez sans
desseins ;*

*Que feriez-vous sans ma parure ?
Unteint flétri par vous s'embellit par mon fard ;
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse
Aux coquettes beautés j'inspire la finesse ;*

Je

*Je conduis sous mon étendard
Et les beaux esprits & les belles :
J'ai seul ditte sans vous les vers de Fontenelles
Et les fables du Sieur Houdard.
Ainsi, belle d'Uffé ; l'Art se croyoit le maître,
Et le monde à son char paroissoit s'attacher :
Mais la Nature vous fit naître,
Et l'Art confus s'alla cacher.*

**L'ENVOI d'une Pièce de Théâtre à feu
Mr. de Crébillon avec qui l'Auteur
étoit brouillé, exprime un très bon
procédé de la part de feu Mr. PIRON.**

*Tout de moi vous pèse & vous éboue ;
Je n'ai plus espoir ni demi ;
D'une amitié peu réciproque,
Adieu le nœud mal affermi.
Mais malgré le sort ennemi,
Mon hommage est tel qu'il doit être :
Ne pouvant le rendre à l'ami,
Qu'au moins je le rende à mon maître.*

Une autre Muse plus que septuagénaire
a fourni diverses Pièces à ce Recueil. La
vieillesse n'a point fané cette fleur d'esprit,
ni éteint cette galeté charmante qui
Tome XXXIX. Part. 1. H fait

114 BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES,
fait le caractère des Vers de Mr. DE
LA CONDAMINE.

LIVROGNE PHILOSOPHE.

*Dès le matin Gregoire s'enyoit.
Je bois aussi, lui disoit un sien frère:
Mais tu devrois user de mon secret,
Je bois mon saoul, quand j'ai fait mes
affaires.
Le mien, dit l'autre, est encor plus certain,
Et je ne fais de quai tu t'inquiettes;
Quand je me suis endormi le matin
Pour tout le jour mes affaires sont faites.*

LE CURE GOURMAND,
CONTE.

*Certain Cure gourmand d'une mesure,
Au lieu du lait qu'il avoit fait faire,
D'un mets friand veut se régaler.
Fait à propos en cette conjuncture,
Madame Alix, veuve discrète & mûre,
Que le Cure d'ordinaire chassoit,
Lui fit présent d'un beau cochon de lait;
Par deux flacons d'une large carrure,
D'un hippocras qu'elle même avoit fait,
La veuve Alix rend le présent complet,*

En promettant au pôt de consister:
 Notre Curé n'adott pour tout vâlet
 Qu'un jeune garçon qui fâisoit sa casine:
 C'étoit l'enfant de sa chère voisine
 Que le bon homme almoit rebâtir son fils.
 D'un air artide, & c'est le jour de Pâques.
 Et son Passeur enlève son surplis:
 Dit à l'enfant: „ Evolve petit Jacques;
 „ Je vais prier; quand je serai sorti;
 „ Ferme la porte; ait bien soin du dôt;
 „ Pour déjeuner; tiens, mange cette potte:
 „ Ces deux flacons, mets les dans ton armoire:
 „ C'est du poison: prelu y bien garde au moins;
 „ Avant qu'il soit midi je te rejoins.”
 Le Curé sort, Jacques tourne la broche,
 Semble & bâille: à la fin il s'endort:
 Il se réveille en entendant la cloche:
 Le rôt brûle: ah! dit-il, je suis mort!
 Ce n'est plus là cette peau couleur d'or;
 Voyons pourtant: il la trouve fort bonne;
 De bout en bout il pèle le gore;
 Il songe alors qu'il n'est vu de personne
 Et que le cas peut demeurer secret.
 „ Tournons toujours, se dit-il, & peut-être
 „ Que le rôt reprendra sa couleur.”
 Il se rassure, il tourne avec ardeur:
 Mais tout va mal: „ J'entends venir mon
 „ Maître,

„ Il ne voudra jamais me pardonner.
 „ Je suis perdu : je vais m'empoisonner. ”
 Il dit, & vuide un flacon d'une balaïne :
 Il ne meurt point ; l'autre bouteille est pleine.
 Dans son transport il l'avale soudain.
 Le Curé vient. „ Qu'as tu fait misérable ?
 „ Mon vôt brûlé ! butor ! enfant du diable !
 „ Tu ne mourras , pendard , que de ma main ;
 „ Dis ton Salve , c'est ta dernière antienne ;
 „ En t'étranglant je me ferai raison ”.
 — Ab ! Monseigneur n'en prenez pas la
 peine :
 Je vais mourir , j'ai pris tout le poison.

Par M. DE LA CONDAMINE.

C'est sans doute la maladie de Mr.
 Clément , si enthousiasmé des Anciens,
 & quelquefois si prévenu contre les
 Modernes, qui a porté Mr. DORAT à
 publier la Recette suivante.

R E C E T T E

Contre la Satyre.

Auteurs du jour , pauvres modernes ,
 Qu'en a tant de fois outragés ,
 Martyrs des baines subalternes
 Toujours bannis , jamais vengés ,

Salut,

Salut, bonheur & douce amie !
 Résignez-vous avec galeté ;
 Chacun, dit-on, a sa manie :
 Vos Censeurs pleins d'aménité,
 Ont celle de porter envie
 Au talent quand il est fêté,
 Et de dépouiller le génie
 Pour revêtir leur nudité.
 Plaignez ce tic par bonhomie,
 Et souffrez-le par charité.
 Les cris opposés aux injures,
 Et les raisons, & les murmures,
 Rien n'y fera, sinon le temps ;
 Ces Messieurs toujours plus ardens,
 Ne cesseront de vous poursuivre :
 En grippe ils ont pris les vivans ;
 Un mort quel qu'il soit les enivre.
 Aussi, sans égard pour les gens
 Pourquoi vous obstiner à vivre ?
 En effet le beau passe-temps !
 Pour désarmer leur foule obscure
 Essayez d'un secret certain :
 Mourez aujourd'hui, je vous jure
 Qu'on vous fait immortel demain.

Les Rédacteurs ont supprimé cette
 fois-ci les remarques dont ils accom-
 pagnioient chaque Pièce de Vers ; mais ils

d'harmonie, trop d'événemens & beaucoup de situations touchantes qui manquent presque tout leur effet. On attribue cet Ouvrage à l'Auteur de *l'Art d'aimer* (Mr. BERNARD), Poème qui a tant de réputation dans les Sociétés, & que le Public attend depuis si longtemps avec impatience ”.

„ *Boileau à Mr de Voltaire*, (par Mr. CLEMENT non pas de Genève, mais de Dijon) in 8°. de pp. 20. *Boileau* étoit admirable par l'élégance soutenue & la fermeté de son style, par la vive causticité de ses plaisanteries ; *Boileau* avoit de la fougue poétique & paroissoit dominé par son talent. Depuis qu'il est mort, comme il est changé ! comme le voilà fait ! comme il est devenu lâche, pesant, triste ! comme il *coule la sale injure* ! Si en l'examinant bien, on le retrouve un peu dans deux ou trois traits heureux, dans quelques vers d'harmonie imitative, dans quelques lambeaux de tirades assez bien écrites ; comme dans tout le reste il est méconnoissable ! Cependant il faut être juste, & faire attention

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1775. 121

tin que Mr. Clément ne nous donne pas ceci comme l'Ouvrage de Boileau, mais seulement de son ombre.



ARTICLE SEPTIEME.

M. OLAVI GERHARDI TYCKSEN, *Philos & Litteraturæ Orientalis in Academia Fridericiana Bütsowienfi Professoris Publ. Ordinari. & Bibliothecæ publ. Præfeci, Tentamen de variis Codicum Hebraicorum Veteris Testamenti Manuscriptorum generibus, a Judæis & Non Judæis descriptis, eorum in classes certas distributione, & antiquitatis & bonitatis characteribus;*

C'est-à-dire,

ESSAI sur les divers Manuscrits Hébreux du Vieux Testament &c.

H 5

par

par Mr. le Professeur TYCKSEN,
*Reftock, chez Kopp, 1772. in 8^o.
 pp. 372.*

MR. le Professeur TYCKSEN est un homme consommé dans tout ce qui regarde la Littérature Orientale, & par conséquent bien capable de traiter la matière en question. Ce sont les travaux de plusieurs Savans modernes, pour la correction du Texte Hébreu, travaux dont nous avons toujours rendu un compte exact dans cette Bibliothèque, qui l'ont porté à faire de nouvelles recherches sur ce sujet. Il a principalement en vue les Collations de Mr. Kennicot; mais il ne s'est pas borné à ce sujet. L'usage qu'on prétend faire de la Version Grecque des Septante, & des autres anciennes Versions, pour corriger le Texte Hébreu, a donné occasion à notre Auteur de proposer ses idées sur ces Versions, & sur l'autorité qu'on peut leur attribuer. Ces idées sont neuves, & Mr. TYCKSEN leur a donné un degré de probabilité bien digne d'être

tirer

tirer l'attention des Connoisseurs, qui ne laisseront pas de rendre justice à la profonde érudition répandue dans cet Ouvrage, supposé même qu'ils ne convinssent pas avec l'Auteur dans tous les points.

Il y a, comme on sait, plusieurs Savans, qui croient que le Texte Hébreu du Vieux Testament est extrêmement corrompu, qu'il y a un nombre infini de Variantes, & qu'il faut corriger notre Texte imprimé ou masorétique par la Collation de tous les Manuscrits Hébreux qu'on peut déterrer, aussi bien que par le secours des anciennes Versions du Vieux Testament. Mr. Tychsen regarde tout cela d'un œil bien différent, comme on verra par l'Extrait que nous allons donner de son Ouvrage. Dans un Avant-Propos il témoigne être très-peu satisfait de la manière dont les Savans s'y sont pris jusqu'ici, pour corriger le Texte masorétique par les Manuscrits. On se contente de pouvoir alléguer des Manuscrits, dont on a tiré les Variantes, sans se mettre en peine de

de laqualité de ces Manuscrits & du cas qu'on en peut faire avec raison. Mr. TYCKSEN croit que la plupart des Manuscrits dont a tiré jusqu'ici des Variantes, ne sont pas d'un grand poids & ne méritent guère la considération qu'on leur a accordée; il soutient que parmi les 144. Manuscrits qu'on a déjà collationnés en Angleterre, il n'y en a aucun qui vaille mieux, que ceux sur lesquels notre Texte imprimé a été formé. Puis donc que, selon notre Auteur, tout dépend de la qualité & pour ainsi dire de l'authenticité des Manuscrits, à laquelle on a fait jusqu'ici trop peu d'attention, il s'est proposé de mettre dans le plus grand jour possible les différences qui se trouvent entre les Manuscrits Hébreux, & de les ranger dans de certaines classes, afin de pouvoir attribuer à chaque Manuscrit le degré d'autorité qui lui convient. C'est ce qu'il fait dans les 3. Sections qui constituent son Ouvrage.

Le Ie. Section est destinée à démontrer historiquement la différente qualité
des

des Manuscrits Hébreux. On se tromperoit bien de croire que tous les Manuscrits du Vieux Testament aient été faits par des Juifs. Le Vieux Testament a été copié par des Chrétiens dès les temples plus reculés. Cela s'est fait du temps des Pères de l'Eglise, aussi bien que dans les Siècles d'ignorance, où des Moines se sont appliqués à ce travail. Il y a bien des Manuscrits Hébreux, qui portent des marques infaillibles de n'avoir pas été faits par des Juifs. Tels sont ceux où la Masore est écrite à la marge avec des figures de divers animaux, & même d'animaux immondes. L'Auteur cite des exemples de pareils Manuscrits. Tels sont aussi ceux, où la Vulgate, ou bien des Dictionnaires sont cités en marge; sans oublier ceux qui, sont manifestement accommodés à la Vulgate ou à la Version des Septante. L'Auteur prouve qu'il y en a de cet ordre; & il fait en même temps une longue & savante digression sur la Version des Septante. Il ne croit pas que le récit d'Aristée & d'Aristobule soit entièrement faux.

faux. Il est très croyable que le Vieux Testament a été porté en Egypte du temps de la réquisition du Roi Ptolomée. Mais il ne faut pas entendre cela d'une Version Grecque; comme si les Docteurs Juifs à Jérusalem eussent fait traduire le Vieux Testament en Grec; pour faire plaisir à Ptolomée, & pour l'usage des Juifs d'Egypte. Jamais ils n'auroient consenti à une telle démarche; que selon leurs principes ils devoient regarder comme une profanation & comme un attentat horrible. Tout ce qu'on fit du temps de Ptolomée; fut d'écrire le Texte Hébreu en Lettres Grecques; & conformément à la manière dont les Juifs d'Egypte étoient accoutumés de prononcer l'Hébreu. Les Juifs d'Egypte favoient l'Hébreu, mais ils étoient incapables de le lire lorsqu'il étoit écrit en Lettres Saintes, c'est-à-dire, avec les Lettres qui sont encore aujourd'hui le caractère Hébreu, & qu'on appelle Chaldaïques. D'Auteur même de prouver la coutume qu'on étoit anciennement d'écrire le

Texte

Texte Hébreu en Lettres Grecques, comme il se trouve encore aujourd'hui dans les Hexaples d'Origène. Mais cette coutume étoit tout-à-fait hors de doute, s'il étoit vrai, comme Mr. Tychsen le soutient, que la Version Grecque des Septante a été faite sur un Exemplaire du Texte Hébreu écrit en Lettres Grecques. Il faut lire dans son Ouvrage même les preuves qu'il donne de son système. Elles ne nous paroissent pas décisives à beaucoup près; mais il est certain que cette hypothèse rend raison de presque toutes les différences qui se trouvent entre le Texte Hébreu & la Version Grecque. L'Auteur apporte quantité d'exemples par lesquels il fait voir d'une manière très-naturelle comment les mots Hébreux exprimés par des Lettres Grecques, ont porté les Traducteurs à leur donner la signification qu'ils leur ont attribuée. Il conclut de là que la Version Grecque ne peut en aucune manière servir à y fonder des corrections du Texte Hébreu. Car les différences qui se trouvent entre la Version

Grec-

Grecque & le Texte Hébreu, viennent de ce que les Traducteurs ont été trompés par le son des mots Hébreux écrits en Lettres Grecques & selon la prononciation des Juifs Hellénistes. Notre habile Professeur pense de même sur les Versions d'Aquila, de Symmaque, & de Théodotion.

Mais pourquoi les Juifs Hellénistes écrivoient-ils l'Hébreu avec des Lettres Grecques. Cela venoit, dit Mr. T. de ce que les Rabbins de Jérusalem regardoient les Lettres Hébraïques comme sacrées, & ne vouloient pas que des copies de la Loi, écrites de ces Lettres fussent portées dans les Pays des Idolâtres qu'ils regardoient comme impurs. On voit que l'Auteur suppose d'après les Talmudistes, que les Juifs avoient deux sortes de caractères, le sacré & le profane. Mais cette supposition, dont après tout son système peut se passer, est fort gratuite, & a été très-bien réfutée par plusieurs Savans. Quoiqu'il en soit Mr. T. rend raison par son système de la diversité qui se trouve entre la Version Grecque

Grecque & le Texte touchant les années de la vie des Patriarches. Il parle aussi de Lettres Samaritaines & du Pentateuque Samaritain. Pour ce qui est des Lettres Samaritaines, il ne les croit point du tout aussi anciennes que les sont quelques Savans; ce ne sont à son avis que des Lettres Grecques altérées. On a grand tort, selon lui, de donner au Pentateuque Samaritain que nous avons aujourd'hui une si grande antiquité, puisque ce n'est qu'une copie du Texte Hébreu changée suivant la Version des Septante. Nous ne saurions nous étendre sur les preuves qu'il donne de ce sentiment, & nous nous contentons de remarquer, que selon notre Auteur, toutes les Versions Orientales du Vieux Testament qui nous sont connues, ont été corrigées & changées sur les Versions Grecques.

Les divers Livres Apocryphes qui se trouvent dans le Vieux Testament Grec, ont fait croire que les Originaux Hébreux de quelques uns de ces Livres ont été perdus. Mr. T. pense au contraire que comme la Version Grecque

Tome XXXIX. Part. I. I

a été faite sur une copie du Texte Hébreu écrit en Lettres Grecques, & loin de Jérusalem, il a été très facile d'y ajouter quelques autres Ecrits Grecs qui avoient cours parmi les Juifs d'Egypte.

Le savant Auteur, non content d'avoir traité des Manuscrits Hébreux en Lettres Grecques, prouve aussi qu'on a écrit l'Hébreu du Vieux Testament avec des Lettres Latines. L'Hébreu pouvoit même être écrit différemment avec les mêmes Lettres, suivant la prononciation différente de l'Hébreu parmi les Juifs en divers Pays. C'est de là principalement, que vient la différence qu'il y a entre les traductions anciennes.

Nous nous sommes un peu étendus sur la première Section; c'est pourquoi nous parlerons d'une manière plus abrégée des deux autres Sections, malgré la multitude de choses remarquables qui s'y trouvent. La seconde Section contient les différentes classes dans lesquelles on peut distribuer les Manuscrits Hébreux. Mr. TYCKSEN en fait 20. classes, qu'il seroit trop long de spécifier ici.

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1723. 131

Il y a des Manuscrits qui visiblement ont été faits par des Écoliers Juifs pour s'exercer. De pareils Manuscrits ne sont point propres à donner des variantes; car qui voudroit ériger en variantes les fautes des jeunes gens qui n'écrivoient que pour apprendre à écrire? La plupart des Manuscrits qui contiennent le Vieux Testament en entier ont été faits par des Chrétiens; il y en a fort peu qui viennent des Juifs. Il y a des Manuscrits corrigés; il s'agit de savoir sur quels Manuscrits & sur quelles autorités ces corrections ont été faites. Il y a des Manuscrits ponctués qui sont assez anciens, & il est faux que, généralement parlant, la ponctuation soit une preuve de nouveauté. Les points voyelles sont assez anciens, selon Mr. TUCKER, quoiqu'il ne les croie pas de la plus grande antiquité. Originellement on exprimoit les voyelles par des consonnes; de là vient qu'il reste dans les mots Hébreux cette grande quantité de Lettres appelées *Metres lectionis*.

L'Auteur traite aussi fort au long des

Codes Masorétiques & de la Masore. La Masore est beaucoup plus ancienne que ne le croient Mr. Kennicot & d'autres Savans. Il est indubitable que les anciens Docteurs Juifs avoient une Critique, par laquelle ils distinguoient les vraies leçons d'avec les fausses. La vénération des Juifs pour le Texte Hébreu, & le soin scrupuleux qu'ils en avoient, ne laissent pas douter qu'on n'ait de tout temps mis en écrit ce qui pouvoit servir à maintenir la pureté du Texte. Il est vrai que les Rabbins des temps postérieurs ont mêlé à l'ancienne Masore bien des additions frivoles, mais l'ancienne Masore n'est pas perdue pour cela. Il s'agit seulement de distinguer le bon d'avec l'inutile. Les Manuscrits sur lesquels nos Bibles Hébraïques imprimées ont été faites, doivent toujours être comptés entre les meilleurs, parce qu'ils étoient Masorétiques. Pour donner donc au Texte Hébreu toute la correction possible, il faut soigneusement rechercher les Manuscrits Juifs, faits pour des usages religieux,

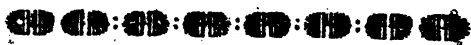
&

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 133

& ceux qui contiennent la *Mafore*; il faut aussi consulter, mais au flambeau d'une bonne Critique, la *Mafore* elle-même.

La troisième Section traite des caractères par lesquels on peut connoître l'âge & la bonté des Manuscrits. On trouve ici d'excellentes observations; mais il est temps de mettre des bornes à cet Extrait, & nous croyons en avoir assez dit pour exciter les connoisseurs à consulter l'Ouvrage même.





ARTICLE HUITIEME.

BRIEFE UBER DAS MONCHS-
WESEN, von einem Catholischen
Pfarrer an einen Freund;

C'est-à-dire,

LETtres d'un Curé Catho-
lique à un de ses Amis, sur
LES MOINES; seconde Edition,
augmentée & corrigée 1772; Pre-
mier Volume petit in 8o. de pp.
367.

C'est un Ouvrage original qui à l'ai-
de de la discussion & souvent de la
plaisanterie, a pour but d'ouvrir les
yeux sur d'anciennes erreurs, de re-
dresser des abus importans, & de ren-
dre les Allemands Catholiques & plus
éclairés & plus heureux. Ce n'est pas
toujours impunément qu'on entreprend
de

de faire du bien aux hommes, sur-tout quand on attaque des superstitions que l'usage & le préjugé consacrent : aussi l'Auteur n'a-t-il pas voulu se nommer. Il y a dans son Ouvrage des recherches, de l'érudition & de l'esprit; sur-tout il paroît dicté par le zèle patriotique, par l'amour de l'humanité & de la vérité. Entraîné dans des discussions sèches, peu faites pour captiver l'attention du plus grand nombre des Lecteurs, l'Anonyme a cru devoir égayer son sujet par l'ironie, & la peinture naïve de l'ignorance, des ridicules, & des travers de certains personnages qu'il introduit.

Le Curé dans sa première Lettre fait l'histoire de sa naissance & de sa vocation. „ Tu sais, écrit-il à son Ami, que Mr. le Baron notre *gracieux* Seigneur promit à mon Père en faveur de ses longs services comme valet de chambre, puis comme fermier, & parce qu'il épousoit ma Mère d'avoir soin de son premier enfant. Sans doute le bon Seigneur ne se doutoit point qu'il provînt un enfant de ce mariage, mon Père étant très vieux &

ma Mère assez jeune encore. Cependant le Ciel voulut qu'elle me mit au monde, & que je perdisse mon Père avant que de naître. Ma Mère qui est Française, n'ayant alors ni parens ni amis autour d'elle, nous serions morts de misère sans les soins du baron, d'autant plus que la *gracieuse* Baronne qui d'abord avoit vu de bon œil la Gouvernante de sa fille, conçut tout-à-coup, & par un motif inconnu, une haine violente & antichrétienne pour ma Mère, au point qu'après ses couches elle voulut l'obliger à quitter le Village : j'ai souvent pensé depuis qu'il eût été heureux pour moi & peut-être aussi pour mes Paroissiens, que la Baronne en eût eu le pouvoir. Mais le *gracieux* Seigneur gronda, jura, tempêta, disant qu'il étoit de son devoir de secourir la veuve & l'orphelin. Il envoya de l'argent à ma Mère, donna ordre à la Maîtresse d'Ecole de lui préparer des bouillons & des poulets ; & , Dieu le lui rende, il nous protégea envers & contre tous. Deux ans après, quand par un juste décret du Ciel la
vieille

vieille Baronne mourut d'une goutte remontée, à la suite d'un accès de colère contre sa cuisinière, notre honnête & digne Seigneur nous recueillit dans sa maison & c'est-là que je fus élevé".

Le jeune homme se lie d'une amitié intime avec le cocher du Baron, & aspire à devenir cocher lui-même; cependant un laquais dérange sa vocation, lui persuade qu'il est plus beau d'être tailleur, lui conseille d'en apprendre le métier, puis de faire un tour en France parce qu'un tailleur qui rapporte de nouvelles modes de Paris est plus estimé, plus accueilli & mieux récompensé que maint Savant. La vanité de la Mère renverse tous les projets du fils; elle a décidé qu'il seroit Ecclésiastique, & le Baron l'a désigné d'avance Curé de sa Paroisse. Le jeune homme est envoyé chez les Jésuites de D***; sa tête n'est point propre à l'étude, ce n'est qu'à force de peine, de pénitences & de coups qu'il parcourt les différentes classes. Mais sa destination étant connue, on prononça dans un Conseil Ecclésiastique qu'il en

faisoit assez pour la campagne, n'étant
 question après tout que de conduire des
 âmes villageoises. Seulement on l'ex-
 horta à se faire payer avec exactitude
 les dîmes, les offrandes, en un mot
 tous les revenus de sa Cure; & à ne pas
 choisir une gouvernante trop jeune. Au
 reste, ajoutoit-on, ceux qui auront des
 doutes sur votre capacité ont la ressource
 de faire venir un Capucin des envi-
 rons. Le jeune homme né avec du bon
 sens, & dont l'ame est naturellement hon-
 nête, déclare qu'il ne peut s'empêcher
 quelquefois de maudire son état, sa Cure
 & son ignorance: quand par hazard des
 gens du monde viennent à confesse chez
 lui, il ne comprend rien à leurs péchés,
 & ne sait absolument quelle pénitence il
 faut prescrire. Le Baron en pareil cas
 s'arrange avec son Directeur " Expé-
 „ diez-moi vite Mr. le Curé, je vou-
 „ drois bien me convertir, mais je suis
 „ trop vieux, cependant j'en forme le
 „ dessein. Point de longue pénitence au
 „ moins, car elle seroit mal observée—
 „ & au surplus un homme comme il
 „ faut

„ faut ne peut pas prier comme font
„ les Payfans”.

L'ambition du Curé est d'acquérir des lumières, mais ses revenus sont trop bornés pour qu'il puisse acheter des Livres. Cependant il faut prêcher: un heureux hazard lui procure quelque secours, il achetoit des bas d'un Colporteur, & en jettant les yeux sur les enveloppes il lit quelques lignes de controverse; aussi-tôt il fait marché de ces feuilles, les rassemble & en tire des Sermons qu'il debite à ses auditeurs. Parmi ses Paroissiens il en est un seul qui néglige de venir l'entendre. Cet homme, qui s'appelle *Gutmann*, est singulier en tout. Le Père Gardien du Couvent d'E**, en dit beaucoup de mal au Curé. Il est qualifié d'Esprit-fort parce qu'il se moque ouvertement des Indulgences, qu'il ne suit point les Processions, & n'entend la Messe que le Dimanche & les jours de Fête. Cependant le Curé ne peut s'empêcher d'estimer beaucoup Mr. *Gutmann*. Depuis cinq ans qu'il est dans le Village, il n'a fait de la peine à personne; quand un Payfan a besoin d'un Mé-

moire

moire, il prend la peine de le dresser & cela pour rien; si quelqu'un cherche à faire valoir des prétentions injustes & s'adresse à Mr. *Gutmann*, aussitôt il tâche de l'en détourner, & pour tout au monde n'écrirait pas une ligne en sa faveur. Si quelque habitant se trouve dans l'embarras faute d'argent, il lui prête de petites sommes sans intérêt, en un mot quoiqu'il ne soit pas riche il trouve moyen de multiplier les bonnes œuvres. „ Tous les ans il achète une provision de bas, de gands, & de coëffes qu'il distribue dans l'Ecole aux enfans qui ont le mieux appris. Il fait venir des graines à ses dépens pour perfectionner notre Agriculture, il les donne aux Paysans, s'entretient amicalement avec eux de la manière de cultiver & d'ensemencer les terres, & en parle comme un vrai faiseur d'Almanach. En général Mr. *Gutmann* se conduit donc comme le plus honnête homme: deux fois seulement, depuis que je suis ici, j'ai eu lieu de douter de son Christianisme. La première ce fut à l'occasion d'une

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 141

[d'une Juive qui se mouroit , & à qui il envoya des remèdes & de l'argent ; la seconde, où j'eus sujet d'être plus surpris encore , ce fut il y a 15. jours, précisément au commencement du Jubilé, temps où chacun doit se montrer vrai membre de l'Eglise Catholique ; eh bien ! il apprend qu'un Artisan Calviniste est tombé malade la nuit dans une auberge, que cet Etranger se trouve sans argent , & que comme de raison, personne ne se met en peine de lui ; alors ne voilà-t-il pas Mr. *Gutmann* qui fait venir un Médecin de la Ville & acquitte encore tous les frais. Il n'y a pas beaucoup de Religion chez cet homme là , me suis-je dit, mais hélas ! je ne croyois pas le mal aussi fâcheux que je l'ai reconnu depuis ”.

Le bon Curé qui a fort à cœur le salut de tous ses Paroissiens, fait visite à Mr. *Gutmann* , il l'exhorte à gagner le Jubilé, mais n'y pouvant réussir il se croit obligé en conscience d'exposer le cas à son Doyen. Celui-ci est un méchant homme, vain, intéressé, ignorant,

rant, hypocrite & rempli d'intolérance. Sa bile s'allume au seul nom de *Gutmann*, qu'il accuse à la fois d'être hérétique & athée. „ Il n'est pas étonnant, s'écrie-t-il, que vous ayez eu de suite deux mauvaises récoltes, puisqu'on donne retraite chez vous à un *Gutmann*. — Votre prédécesseur pour s'être lié avec lui, a été frappé à 68. ans d'une mort prématurée. Et quels Livres pensez-vous que *Gutmann* lui fournissoit ? J'ai eu la curiosité d'en faire l'examen : une Bible imprimée à Nuremberg, où l'on dit que toute la Magistrature est Luthérienne ; des Sermons Allemands d'un certain *Tillotson* d'Angleterre, Pays où l'on croit que le Pape est l'Antechrist ; d'autres Sermons imprimés à *Amsterdam*, d'où je n'ai de ma vie oui dire qu'on fit venir autre chose que du poisson sec, & des harangs salés. Je ne voulus pas perdre mon temps à lire quelques Livres Latins mêlés parmi les autres. J'en ouvris encore un, Allemand à la vérité, qui avoit pour titre : *Philosophie de Muschenbroek*, mais

mais je fus effrayé en voyant des Planches chargées de caractères étranges , de soleils, de cercles, de triangles, & de certains signes qui, Dieu nous bénisse, doivent assurément servir à la sorcellerie. Le vieux *Gutmann* réclama ses Livres , mais leur procès fut court , & tous ensemble je les jettai au feu — Je vous le dis, Mr. le Curé, évitez cet homme hérétique & suspect. Croyez ce qu'on vous a appris; enseignez le à vos Paysans sans y rien ajouter. Heureux sont les pauvres en esprit; jusques dans la Légende vous trouverez parmi les Saints vingt fots, pour un homme de bon sens. Cependant retournez encore une fois chez *Gutman*, mais faites attention au moindre mot qui lui échappera, car pour peu qu'il donne de prise sur lui dans ses discours, il ne tardera point à être excommunié; alors qu'il aille périr où il voudra ". Comment se conduit-il dans le Village, demande enfin le fougueux Doyen? Le Curé lui répond que la conduite de *Gutmann* est celle du plus bienfaisant des hommes.

hommes, qu'il est toujours prêt à assister les pauvres & tous les gens qui souffrent :

„ Les Pauvres & les gens qui souffrent !
 „ reprend le Doyen, je fais le contraire ,
 „ il n'y a pas trois jours que Frère Dis-
 „ mas s'est plaint à moi de ce que Gut-
 „ mann ne donne rien aux Capucins
 „ quand ils viennent quêter au Village
 „ du beurre, de la viande, des chandel-
 „ les, du lin, du pain, des œufs, du sel,
 „ de l'huile &c. Si le vieux hérétique
 „ étoit bienfaisant, il donneroit au
 „ moins quelqu'une de ces choses aux
 „ pauvres Capucins, Franciscains, Car-
 „ mes ou Dominiquains. Voilà les vrais
 „ pauvres, les pauvres volontaires, dont
 „ la pauvreté est approuvée par le Pape &
 „ qui de plus assistent les Curés, & ser-
 „ vent l'Eglise contre les hérétiques.
 „ Difficilement Dieu regardera com-
 „ me une bonne œuvre les aumônes
 „ qu'on fait aux Payfans. Ceux-ci sont
 „ nés pour le travail, & ce n'est point
 „ par choix, c'est forcément qu'ils sont
 „ pauvres. Il faut bien que quelqu'un
 „ gagne son pain à la sueur de son visa-

„ &c

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 145

je & qu'ainsi s'accomplisse la malédiction prononcée sur la terre &c. ". Le Curé revient chez lui plus embarrassé que jamais. Mr. le Doyen, dit-il, m'a renvoyé au Catéchisme, mais *Gutmann* croit & pratique tout ce que le Catéchisme enseigne. " Je ne fais rien à sa charge, si-non qu'il ne s'est fait inscrire dans aucune Confrérie, qu'il ne gagne point d'indulgences & ne croit point aux histoires de revenans; qu'il regarde de mauvais oeil la mendicité des Moines, se moque quelquefois de leurs Sermons & de leurs pieuses histoires; qu'il ne fait aucun pèlerinage, qu'il lit des Livres mondains écrits par des hérétiques; & ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout cela, qu'il ne met nulle distinction dans la distribution de ses bienfaits, mais qu'au contraire il assiste avec un zèle égal tout homme qui se trouve dans la peine, fût-il Juif ou même Luthérien. Voilà de grands défauts j'en suis d'accord; mais après tout il n'est fait mention de rien de tout cela dans le Catéchisme. — D'un autre côté, je pense que le Doyen doit pourtant

Tome XXXVIII. Part. I. K avoir

avoir raison. Car il est *S. S. Theologiae Baccal. biblicus & formatus*, & en qualité de Prêtre, de Confesseur, de Président du Chapitre Ecclesiastique, il ne lui est pas permis de mentir, de calomnier, de flétrir l'honneur du prochain; ce seroit un crime affreux. D'ailleurs il a gagné le jubilé, & presque toutes les semaines ne lit-il pas quelques Saintes Messes?"

Dans un autre Lettre, on voit que l'honnête Curé, déterminé par les conseils de son ami, prend la résolution de retourner chez Mr. *Gutmann*; l'accueil qu'il en reçoit, les choses qu'il lui entend dire l'engagent à l'aller voir souvent, & le recit de leurs entretiens remplit la plupart des Lettres suivantes. C'est ici proprement où l'Auteur entre en matière: il remonte à l'origine de l'état Monachal, montre combien les Moines se sont écartés de leur institution primitive, les inconvéniens qui naissent de la multiplicité des Ordres & des Couvens, si favorable à la politique des Papes, mais si onéreuse à la classe utile des Payans &c

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1773. 147

& à la société en général. Le caractère dur & intéressé de quelques Moines, leur esprit de haine & d'intolérance, les superstitions, les vaines terreurs qu'ils inspirent au Peuple sont représentés ici sous les couleurs les plus vives. *Gutmann* (ou l'Auteur) fait toujours profession d'être bon Catholique: jamais il n'attaque les dogmes, mais insensiblement il ramène son jeune Curé à des idées plus justes sur ce qui fait l'essence de la Religion. L'analyse de leurs entretiens demanderoit plusieurs Extraits, ainsi nous nous bornons à donner l'idée d'un plan qu'on trouve à la fin de l'Ouvrage, touchant la réforme qu'il y auroit à faire parmi les Moines & le Clergé.

Gutmann observe qu'il est bon dans un Etat, d'avoir des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Quelqu'en petit nombre on voit des *Entbousiasmes* qui se forment des idées singulières sur la route qui mène au Ciel. On ne peut venir à bout de leur persuader qu'un homme du monde, qui sert Dieu sauvant

les préceptes de la Religion révélée, qui s'emploie avec zèle au bien de son prochain, sur-tout qui dans un heureux mariage travaille à la propagation du genre humain, parvient aussi à faire son salut, quoiqu'il se permette de porter du linge & des souliers, quoiqu'il s'abstienne de se fouetter régulièrement trois fois par semaine, & ne se croie point obligé de répéter journellement un certain nombre de mots mystiques. Ces gens, dont au reste les intentions sont bonnes, & qui aussi bien seroient inutiles à la société autant qu'un Anglois dans l'accès du *Spleen*, pourront s'ils le veulent habiter des Monastères, jeuner, martyriser leur corps, dire des Messes pour gagner leur vie, & prier pour un monde pécheur. Mais avec ces restrictions cependant, qu'ils n'aient aucune autorité dans le Monastère, & qu'il leur sera défendu de confesser.

Il est une autre classe de mortels nés avec des talens pour l'étude, mais d'une complexion délicate; leurs parens sont pauvres & chargés d'enfans: trop
pe-

petits pour devenir soldats, trop foibles pour apprendre un métier, le Couvent peut leur fournir une ressource; là on leur procure des Livres suivant leur inclination & ils deviendront utiles au prochain, car on les mettra à la tête de quelques Ecoles en faveur de la Jeunesse. Enfin Mr *Gutmann* voudroit placer encore dans les Monastères un certain nombre de gens doués d'une sante robuste & d'un bon esprit, qui ayant reçu une éducation convenable & fait des études en conséquence, seroient employés à soulager les Curés dans leurs fonctions.

La Suite au Trimestre prochain,





ARTICLE NEUVIEME.

LES MALHEURS DE L'INCON-
STANCE, ou Lettres de la Mar-
quise DE SYRCE & du Comte
DE MIRBELLE; Paris, chez De-
lalaïn 1772. 2 Vol. dont le 1^{er}.
est de pp. 312. & le 2^d. de 284.

LE Comte de *Mirbelle* est lié par
tous les liens de l'honneur & de
l'amour à Lady *Sidley*, jeune Angloise,
dont la vie est un tissu d'infortunes, mais
à qui la tendresse du Comte tient lieu
de tout l'univers; les charmes de la
Marquise de *Syrce*, les conseils & les
intrigues du Duc de ** espèce de *Lo-
velace*, qui avoit des vues sur l'Angloise,
parviennent à lui enlever son amant.
La Marquise honnête jusqu'alors, mal-
gré les mauvais procédés de son mari,
cède au Comte de *Mirbelle*, s'apperçoit
en frémissant des suites de sa faute,
tom-

tombe malade & meurt. L'Angloise convaincue de l'infidélité du Comte, s'étoit enlevée dans un Couvent, & *Mirabelle* venge sur le Duc la perte & l'infortune des deux femmes qu'il a aimées. Voilà sans doute un exemple frappant des malheurs de l'inconstance; mais Mr. DORAT en les dépeignant s'est proposé un autre but encore que d'effrayer les infidèles: cette moralité eût été trop commune. „ En écrivant les *Lettres de Madame de Sévanges*, dit-il, j'ai voulu prouver que l'amour & le devoir ne sont pas toujours incompatibles. Le but de celles-ci est tout-à-fait opposé, & peut-être n'est-il pas moins intéressant. Les foiblesses d'un cœur honnête attirent des malheurs, choquent des préjugés, mais ne détruisent point la vertu. J'espère que cette vérité, qu'on peut attaquer, qu'on peut encore mieux défendre, paroîtra sensible après la lecture de cet Ouvrage ”. Il est clair que cette maxime regarde Mr. de Syrcé; d'ailleurs, nous présumons que les âmes vraiment honnêtes trouveront ici quelque chose

d'obscur : les foibleſſes d'une femme mariée qui ne choquent que *des préjugés*, cette même femme qui fait taire le devoir, ſuit l'attrait du plaifir, ne réſiſte à rien, & cependant conſerve ſa *vertu* ; à coup ſûr les amis honnêtes ſeront auſſi peu capables de deviner ſon ſecret que tentées d'en faire uſage. Si Mr. DONAT s'étoit borné à dire qu'une femme coupable, au lieu d'aggraver ſes torts, peut s'en relever avec éclat, qu'il lui reſte la reſſource du repentir, des droits à la compaſſion, & des vertus à exercer, il eût ſubſtitué une vérité utile à une maxime dangereuſe. Voyons comment il développe celle-ci. „ La femme qui cède eſt ſouvent plus courageuſe que celle qui réſiſte ; elle s'immole, ſe condamne aux craintes, aux allar- mes, cache des pieurs, dévore des ſoupçons, riſque tout, & ne jouit que du bonheur de ſon amant ”. On a dit depuis long-temps que ſi l'on calculoit d'avance tout ce qu'il en coûte pour être vicieux, on ne balanceroit point à reſter fidèle à la vertu ; mais jamais on n'a-
voit

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 153

voit loué le *courage* qui fait entreprendre de tels travaux.

La manière de Mr. DORAT est à lui ainsi que ses maximes ; des caractères bien tracés, bien soutenus, une peinture exacte des mœurs de sa patrie, peu d'événemens, nulle épisode qui interrompe l'action principale. Son style est charmant, plein de douceur, de graces & d'harmonie. „ Avant tout, *dit-il*, j'ai tâché d'être vrai, de n'exposer que des événemens possibles, d'offrir aux Lecteurs un coin du grand tableau qu'ils ont tous les jours sous les yeux, & de le rendre utile, en couvrant l'instruction du charme de la sensibilité ”. Rien de plus passionné que les Lettres du Comte & de la Marquise : c'est sur ce dernier personnage que l'Auteur a voulu jeter tout l'intérêt, & il y a très bien réussi ; cependant on voudroit dans la touchante *Syrce* ou plus d'innocence ou plus de remords. Ses deux Enfans que le Comte de *Mirbelle* surprend à genoux, priant le Ciel de prolonger les jours de leur Mère, produisent une scène très

attendrissante. Cependant la supposer Mère, n'est-ce pas rendre la Marquise plus coupable encore ? Le plus doux sentiment de la nature ne pouvoit-il point servir d'aliment à son cœur, & d'abri contre une passion criminelle ? Mais tel est sans doute l'effet de la dépravation des mœurs : le goût des plaisirs factices diminue l'attrait des plaisirs véritables ; cependant les fausses jouissances ne donnent point le bonheur, leur variété même ne supplée point à leur néant, elles laissent le cœur oisif, une passion s'en empare & souvent les femmes deviennent galantes par ennui.

Quand on écrit aussi bien que Mr. DORAT, on a droit de raisonner sur le style ; on trouve dans sa Préface quelques idées sur ce sujet qui nous paroissent aussi justes que bien exprimées. « Cette qualité si négligée aujourd'hui, est pourtant, on ne peut trop le répéter, celle qui assure aux fruits de nos veilles l'approbation de tous les temps. Il est bien étrange, qu'entourés de chefs-d'œuvres & de modèles, nous ayons
fr

si peu d'Ecrivains qu'on lise avec intérêt, qui connoissent, je ne dis pas ces finesse innombrables, ces combinaisons d'harmonie, cette *Métaphysique* des mots que possédoit si bien l'Auteur de *Britannicus*, mais seulement le mécanisme de la Langue, ses premiers & ses plus simples éléments. Avant qu'elle fut fixée, avant les *Énéides*, les *Rosset*, les *la Bruyère*, *Pascal* écrivoit les Lettres Provinciales, il devinoit & nous ne sommes plus en état d'imiter. Cette dépravation presque générale, n'auroit-elle point sa source dans la manie que nous avons depuis quelque temps d'être des *penseurs*, dans ce bel esprit épidémique, qui sans rajeunir le fond, travestit les idées, leur imprime des formes plus bizarres encore que nouvelles, donne au style de la contrainte & de la morgue, si l'on peut le dire, lui ôte sa naïveté, sa grace, sa chaleur, le roidit, le dessèche, le prive de tous ses sucs, & devient pour nous ce que fut à l'Eloquence Latine la diction sautillante & *barbée* du Moraliste *Sénèque*".

Les

Les Auteurs dramatiques influent beaucoup sur la perfection ou la corruption d'une Langue, & suivant Mr. DORAT, la décadence du style a peut-être encore sa source dans l'indulgence du public „ pour certaines productions barbares, qui, à l'aide de quelques effets mal amenés, de la magie de la scène, & de l'adresse des Acteurs, usurpent l'admiration du moment. Quand les Juges ne sont pas difficiles, les Ecrivains cessent de l'être. Le travail du goût est lent, on s'en s'affranchit; un cerveau vaporeux & sombre enfante sans peine quelques funèbres absurdités, on s'en contente, & la petite vanité d'avoir créé des monstres éteint jusqu'au talent de les polir. — L'art dégénère dès qu'on lui ôte ses entraves; & la palme n'est plus glorieuse, dès qu'il ne faut plus d'efforts pour l'atteindre. La versification de *Phèdre* coûta deux ans à Racine. En six semaines on peut arranger tant bien que mal de pompeuses extravagances, faire une Tragédie à la manière noire, suppléer à l'éloquence par la

la pantomime, jeter quelques faux-brillans sur une versification lugubre, être bien atroce, bien la honteable, bien sépulchral, en un mot réussir; mais, quand il s'agit d'être pur, élégant, noble sans emphase, énergique sans dureté, harmonieux sans enflure; quand il faut déployer les richesses d'un dialogue plein, facile & serré, cacher adroitement les fils d'une exposition qui prépare tout sans rien montrer, graduer des passions, développer des caractères, varier par le jeu des situations & des contrastes un intérêt qui ne fatigue pas, quoique toujours le même; lorsqu'on veut n'employer que les ressorts qui pressent la marche, supprimer ceux qui la retardent, ne point entasser dans un Acte la matière de cinq, faire passer la Tragédie dans le cœur, au lieu de la peindre aux yeux, & n'oppresser l'ame par la terreur, que pour la soulager par les larmes; lorsqu'enfin on prétend satisfaire à la fois la sensibilité, le goût & le bon sens, c'est alors que les succès coûtent des années, & que les années ne peuvent rien sur les succès".

A R-



ARTICLE DIXIEME.

REIS DOOR NOORD AMERIKA,
gedaan door den Heer PIETER
KALM, &c. *Tweede Druk;*

C'est-à-dire,

VOYAGE DE L'AMÉRIQUE SEP-
TENTRIONALE, par M. KALM,
Professeur d'Economie dans l'U-
niversité d'Abo, & Membre de
l'Académie Royale de Suède;
TOME SECOND; *Utrecht*, chez
J. van Schoonhoven & Compagnie,
& *G. van den Brink*, 1772, in 4°.
pp. 240. avec Figures.

CE second Volume (1) contient
les observations faites par Mr.
KALM,

(1) L'Extrait du premier se trouve dans la
Partie précédente de cette *Biblioth. Att.* II.

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 159

KALM, depuis le 12. d'Avril 1749. jusques au mois d'Octobre de la même année. L'habile Voyageur employa ces sept mois à visiter la Nouvelle Jersey, la Pensylvanie, la Nouvelle York, & le Canada; passant par la Nouvelle Jersey & par la Nouvelle York pour se rendre en Albanie en suivant le cours de la Rivière d'Hudson, & poussant ensuite à travets de vastes deserts jusques à Montréal & à Quebec dans le Canada, qui pour lors appartenoit encore aux François.

Ces différens Pays que Mr. **KALM** a parcourus ont augmenté l'amour qu'il avoit pour la Suède, & il diroit volontiers:

*Plus je vois de climats, plus j'aimai
ma Patrie.*

Il observe que ses Compatriotes, qui n'ont point voyagé, se figurent mal-à-propos que les autres Pays sont fort préférables au leur. C'est une erreur, dit-il; si les autres régions ont leurs avan-

avantages, la Suède a aussi les siens, & tout bien considéré notre Patrie est un aussi bon Pays que quelque autre que ce puisse être. L'Amérique Septentrionale, par ex. lui paroît fort inférieure à la Suède. Pendant tout l'Eté les nuits y sont si obscures qu'il est impossible d'y voyager, ce que doivent trouver très incommode ceux qui sont accoutumés aux belles nuits d'Eté que l'on voit en Suède. Et quant aux nuits d'hiver, elles sont tout au moins aussi obscures qu'en Suède, parce qu'il est très rare d'y voir des Aurores Boréales, & que les Etoiles n'y sont pas fort brillantes. Le froid est souvent aussi rigoureux qu'en Suède. La fonte des neiges occasionne beaucoup d'humidité & de maladies. Les Serpens à sonnettes, les Cérastes, les Serpens verts & d'autres dont la morsure est incurable, y sont en très grand nombre. Les *poux de bois* (2), si incommodes aux hommes &c

(2) On les appelle aussi *Fourmis blanches*.

& aux animaux , y abondent tellement , que l'on ne peut traverser les forêts sans en être tout couvert. Le temps est si inconstant qu'un jour il fait une chaleur presque insupportable , & que le lendemain on se plaint souvent du froid. L'Eté les chaleurs sont excessives : il n'est pas rare de voir des personnes y succomber , & tomber mortes dans les champs ou sur les grands chemins. Quantité de maladies règnent dans l'Amérique Septentrionale , & y deviennent de plus en plus dangereuses. Les fièvres tierces , sur-tout , sont si communes qu'il n'y a presque personne qui n'en soit attaqué toutes les années. Des vers destructeurs dévorent le seigle , les pois , & diverses sortes de légumes & de fruits. Les chenilles font des ravages affreux. Les chênes ne sont pas à beaucoup près aussi bons que ceux d'Europe. Les maisons ne durent pas long-temps ; les hayes subsistent à peine 18. ans. Les prairies sont maigres & le foin est de mauvaise qualité. De là vient que les bestiaux languissent,

Tome XXXIX. Part. I. L don-

nent peu de lait, & deviennent d'année en année plus petits. Les tempêtes & les ouragans qui sont très fréquens, déracinent les arbres, renversent les toits & les maisons, & font les plus grands ravages. En Albanie le froid est extrêmement rigoureux; à peine y a-t-il dans l'Été un seul mois qu'il ne gèle quelques nuits. Dans le Canada cependant le climat est plus doux à présent qu'il ne l'étoit autrefois, ce qui vient, dit Mr. KALM, de ce qu'on y a abattu plusieurs forêts. Le Traducteur Anglois (3) remarque dans une Note, qu'à cette cause il faut en ajouter deux autres, la population & la culture. Du temps des Romains les hivers étoient fort rigoureux en Angleterre & en Allemagne: ils le sont beaucoup moins à présent, & il faut l'attribuer aux trois causes susdites. A Pétersbourg, qui est sous le 60^e. degré de latit. Sept. la Rivière de Neva fut couverte de glace au commencement de Décembre 1765, & re-

de-

(3) Mr. *Forster*: nous avons parlé de lui dans notre précédent Extrait pag. 265.

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 163

devint navigable le 11. Avril 1766. A Tzaritsin, qui est situé à 48. degrés, 50. minutes de lat., le Volga étoit pris dès le 26. Novembre 1765, & resta fermé jusqu'au 27. Avril 1766. Il paroît extraordinaire que dans un lieu qui est de 12. degrés plus méridional, le froid soit plus long & plus rude qu'à Pétersbourg, quoi qu'aux environs de cette dernière Ville il y ait beaucoup de forêts, au lieu qu'il n'y en a point à Tzaritsin, où à la distance de plus de 100. milles Anglois on ne voit que de vastes plaines sans arbres. Pour rendre l'air plus doux il ne suffit donc pas d'abattre des forêts; la culture des terres y contribue beaucoup davantage. Sur des champs labourés, la neige se fond beaucoup plutôt que sur des terres où il n'y a que de l'herbe. Les substances chaudes & inflammables qui se transportent avec le fumier sur un terrain, tempèrent considérablement l'air; mais la transpiration & les exhalaisons de plusieurs milliers d'hommes & d'animaux dans un Pays bien peuplé, les matières combustibles qui s'y brûlent en grande quantité, &c.

dont les particules se dispersent ensuite dans l'atmosphère , y contribuent encore beaucoup davantage. Il faut remarquer d'ailleurs que Pétersbourg est près de la mer , au lieu que Tsaritsin est situé fort avant dans les terres ; or on a toujours observé que l'air est plus doux dans les lieux qui avoisinent la mer.

Pour en revenir à l'Amérique Septentrionale, Mr. KALM dit que les Sauvages qui l'habitent sont dans la plus profonde ignorance sur leur origine & sur leur Histoire. Comme ils n'ont ni écriture, ni aucune espèce de monumens , ils ne savent pas depuis combien de temps ils sont dans ce Pays, ni s'il a été habité par d'autres Nations avant eux , ni si des étrangers y sont venus avant *Colomb*. On ignore de même si la Religion Chrétienne y avoit été autrefois prêchée. Plusieurs Jésuites que notre habile Voyageur a consultés, & qui avoient parcouru ces vastes contrées, lui ont dit qu'ils n'avoient jamais découvert parmi les Sauvages aucunes traces de Chrétiens qui fussent venus autrefois dans ce Pays. On y voit ce-
pen-

pendant quelques caractères d'antiquité, qui pourroient faire conclurre que dans les Siècles précédens l'Amérique Septentrionale doit avoir été habitée par quelque Peuple plus instruit, que celui que les Européens y trouvèrent à leur arrivée. Il y a quelques années que Mr. *Verandrier* reçut ordre du Chevalier de *Beaubarnois*, qui pour lors étoit Gouverneur Général du Canada, de traverser avec quelques Troupes l'Amérique Septentrionale depuis le Canada jusques à la Mer du Sud, pour découvrir combien elle en étoit éloignée, & quels avantages le Canada ou la Louisiane pourroient retirer d'une communication avec cette Mer. Le voyage fut entrepris à cheval depuis *Montréal*, & continué vers l'Occident autant que les rivières, les lacs, les montagnes &c. le purent permettre. S'étant avancés dans le Pays, ils trouvèrent quelquefois sur leur route de vastes plaines entièrement dégarnies d'arbres, & coupées par une multitude de fillons, qui faisoient présumer que ces campagnes avoient été autre-

fois labourées. Or il est certain que les Nations sauvages qui habitent actuellement l'Amérique n'ont ni bœufs, ni chevaux, ni aucun instrument de labourage, & qu'avant l'arrivée des Européens ils n'avoient jamais vu de charrue. Mr. *Verandrier* & ses gens poussèrent vers l'Occident, jusques dans des lieux où l'on ne sache pas que les Européens soient précédemment venus : ils virent en plusieurs endroits, soit dans les bois, soit dans les plaines de grands piliers de pierre appuyés les uns sur les autres, & qui avoient manifestement été érigés par main d'homme. Sur un de ces piliers ils trouvèrent une pierre couverte des deux côtés de caractères inconnus. Ils la détachèrent & l'emportèrent ensuite avec eux en Canada, d'où elle fut envoyée en France au Comte de Maurepas. Plusieurs habiles Jésuites qui avoient examiné cette pierre, assuroient unanimement que les lettres qui y étoient gravées, ressembloient aux caractères Tartares, & Mr. *Forsler* remarque dans une Note que la chose est très vraisem-

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 167

semblable. Car, dit-il, on trouve dans *Marco-Paolo*, que *Kublai-Khan*, l'un des successeurs de *Genghis-Kan*, après avoir subjugué les parties méridionales de la Chine, envoya une Flotte pour conquérir aussi le Japon, mais qu'une violente tempête dispersa tous ses vaisseaux. Il est très apparent que quelques uns de ces vaisseaux furent jettés sur la côte d'Amérique qui est vis-à-vis des grandes Mers Américaines, entre le 40^e. & le 30^e. *deg. Sept.*, & que les Tartares auront érigé ces monumens, & seront devenus les ancêtres de certains Peuples appelés *Mozemleks* & qui sont moins grossiers que les autres. Il y a lieu de croire qu'une autre partie de la Flotte arriva au Mexique & fonda l'Empire Mexiquain, qui selon ce que les Espagnols en avoient appris des habitans mêmes, ne devoit pas être fort ancien, puis qu'à peine comptoit-on plus de sept Rois avant *Montezume second*, qui regnoit lors de l'arrivée de Fernand Cortez en 1519. Or en supposant que chacun de ces sept Princes ait régné environ 31.

L 4

ans,

ans, & en y joignant les 16. années de Montezume, on remonte jusques vers l'an 1270, temps où vivoit ce *Kublai-Khan*, sous le règne duquel Mr. Forster croit que fut formée cette entreprise sur le Japon, qui procura à l'Amérique des habitans civilisés. Il y a beaucoup de conformité entre les Idoles des Mexicains, & celles de ces Tartares qui professent la Religion du *Dalai-Lama*, Religion que *Kublai-Khan* introduisit le premier parmi les Mogols. Les Sauvages de l'Amérique paroissent avoir une autre origine, & descendent vraisemblablement des *Jukagbiri* & des *Tkbuktbi*, qui habitent quelques Pays situés au Nord-Est de l'Asie, d'où comme le disent les Russes, le passage en Amérique n'est pas fort long. La férocité de ces deux Peuples, toute semblable à celle des Sauvages de l'Amérique, leur coutume de se peindre le visage, leur passion pour les boissons fortes (4), & nombre d'autres

(4) Les *Jukagbiri* savent faire des liqueurs fortes

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 169

tres conformités dans les usages, dans les mœurs, dans le langage &c. montrent clairement que ces Peuples ont la même origine. Pour l'Amérique Méridionale, elle a vraisemblablement été peuplée par les habitans des grandes Terres Australes inconnues, qui sont près de l'Amérique. Et quant aux *Eskimaux*, ils paroissent être un seul & même Peuple avec les Groenlandois, les Samoyèdes, & les Lapons.

Mr. KALM dit que les Esquimaux diffèrent entièrement en couleur & en langage des autres Américains. Ils sont presque aussi blancs que les Européens, ils ont de petits yeux, & de la barbe. Au lieu que les Américains sont de couleur de cuivre, & n'ont point de barbe. On découvre dans la Langue des Esquimaux quelques mots Européens. Ils habitent des trous souterrains, ou des grottes dans les Montagnes, ou bien de pe-

fortes avec une espèce de champignons qu'ils achètent des Russes.

petites huttes de gazon. Ils ne plantent ni ne sèment, & vivent uniquement de poissons, de chiens marins, de baleines; de temps en temps aussi ils prennent à la chasse quelques animaux terrestres. Ils mangent presque tout crud. Leur boisson est de l'eau, & quelquefois on leur a vu boire de l'eau de mer aussi salée que la plus forte saumure. Leurs souliers, bas, culottes & vestes sont faits de peau de chiens marins, & cousus avec des nerfs de baleine que l'on peut tordre comme du fil. Leurs canots, faits avec des peaux, sont d'une extrême légèreté & flottent sur l'eau comme des vessies. Celui que Mr. KALM vit avoit huit aunes de longueur, & étoit fort mince & pointu aux deux extrémités. Un seul homme s'y met, & dans cette frêle machine il ne craint point les plus violentes tempêtes. Les Eskimaux passent quelquefois sur les vaisseaux des Européens pour y faire des échanges. Mais il ne faut pas se hasarder d'aller dans leur Pays, à moins d'être bien accompagné, car c'est un Peuple féroce, soupçon-

conneux & perfide. Lors qu'ils se sentent trop foibles, ils prennent la fuite à l'approche des Européens; mais lors qu'ils sont les plus forts, ils massacrent tous les étrangers sans épargner personne. Les infortunés que la tempête jette sur leurs côtes, doivent s'attendre à une mort certaine. Les Eskimaux qui sont à bord de quelques Vaisseaux Européens, ne goûtent jamais des mêts qu'on leur présente à moins qu'on n'en fasse l'essai en leur présence. On ne peut les engager à prendre un verre d'eau-de-vie, quelque passion que les autres Sauvages aient pour cette liqueur: c'est qu'ils craignent toujours d'être empoisonnés. Les François du Canada, qui sont en quelque sorte voisins des Eskimaux, n'ont rien négligé pour les apprivoiser. Ayant enlevé quelques uns de leurs enfans, ils leur apprirent à lire & les élevèrent avec soin; leur dessein étoit de les renvoyer ensuite, afin que leurs compatriotes voyant le bien qu'on leur avoit fait, revinssent de leur méfiance & de leurs préjugés contre les
Eu-

Européens. Mais par malheur ces enfans moururent tous de la petite Verole. Un Eskimaux que les François avoient traité avec beaucoup de bonté, apprit assez bien leur Langue, & parut prendre goût à leur manière de vivre. Mais étant ensuite retourné dans son Pays, bien loin qu'il pût parvenir à inspirer à ses compatriotes de l'amitié pour les François, il fut massacré par ses propres parens, qui ne le regardoient plus que comme un étranger.

En faveur de ceux qui aiment à comparer les Langues entr'elles, Mr KALM rapporte plusieurs mots de la Langue des Eskimaux. En voici quelques uns. *Kombuk*, un; *Tigal*, deux; *Re*, trois; *Missilagat*, quatre; *Sillalokto*, de l'eau; *Taktuk*, ou *Nabugaksebe*, le Ciel; *Schikonak* ou *Sakaknak*, le Soleil; *Takok*, la Lune; *Manneguk*, un oeuf; *Kagak*, un bateau; *Scharvie*, un couteau; *Mekke*, ou *Tunilok*, un chien; *Petitfik*, un arc; *Katso*, une fleche; *Niakkok*, la tête; *Tschbiu*, l'oreille, *Killik* ou *Schik*, l'œil; *Hikat*, un pied, &c.

Nous

Nous avons dit dans notre précédent Extrait, que quoiqu'on trouve dans l'Ouvrage de Mr. KALM plusieurs observations très intéressantes sur l'origine, les mœurs, les usages, les établissemens, &c. des habitans tant civilisés que sauvages de l'Amérique Septentrionale, il s'est néanmoins principalement attaché aux diverses branches de l'Histoire Naturelle. Aussi ces deux Volumes renferment-ils une infinité de détails curieux & instructifs sur les animaux, les insectes, les plantes & toutes les productions de l'Amérique (5). Nous ne pouvons rapporter que deux ou trois de ces observations, & nous les prendrons au hazard, car nous serions trop embarrassés

(5) Encore ne trouve-t-on pas ici toutes les observations que Mr. KALM a faites : afin ne pas trop grossir ce Livre, & de n'en pas rendre l'acquisition trop dispendieuse en multipliant les figures, il a réservé un grand nombre de ses découvertes pour quelques autres Ouvrages qu'il se propose de publier sous le titre de *Flora Canadensis*, &c.

raffés s'il falloit choisir entre tant de richesses.

Il y a dans la Nouvelle Jersey des Serpens qu'on appelle *Serpens noirs* (*Anguis niger*), parce qu'ils sont noirs sur le dos. Le ventre est blanchâtre, tirant sur le bleu. Leur peau est lisse & luisante. Ils ont d'ordinaire trois aunes Suédoises de longueur, mais ils sont fort minces : le plus gros que Mr. KALM ait vu avoit à peine trois pouces d'épaisseur. Ces Serpens rampent avec une si grande vitesse, qu'un homme qui en est poursuivi ne sauroit leur échapper. Heureusement leur morsure n'est ni venimeuse ni dangereuse : elle fait seulement une plaie qui guérit bientôt, & dont on n'a pas plus d'incommodité que si on s'étoit légèrement blessé avec un couteau. Ils ne font du mal qu'au printemps, lors qu'ils s'accouplent. Si pour lors on les trouble dans leurs amours, ils deviennent furieux & poursuivent l'indiscret de toutes leurs forces, & avec la rapidité d'une flèche. Mais quand on a le courage de les attendre & de se met-

tre

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 175

tre en défense avec un bâton, ils prennent d'ordinaire la fuite. Si au contraire on les craint & qu'on fuie devant eux, on ne tarde pas à en être atteint; & pour lors ils s'entortillent autour des jambes, font tomber leur homme, le mordent à plusieurs reprises, & se retirent ensuite. Une jeune Demoiselle qui se promenoit à la campagne suivie d'un esclave, s'affit malheureusement près d'un endroit où deux de ces serpens s'accouplaient. Le mâle irrité d'être interrompu, se glissa sous les jupes de cette fille & s'entortilla autour de son corps. Elle en pensa mourir de frayeur, & perdit toute connoissance. L'esclave accourut, & voyant le serpent dont sa Maîtresse étoit entourée & serrée, il tâcha de lui faire lâcher prise; mais il ne put en venir à bout & fut obligé de le couper en pièces avec un couteau. La jeune personne revint à elle-même, mais la frayeur qu'elle avoit eue, & la honte d'avoir été vue dans cet état par l'esclave, la firent tomber dans une maladie

ladie de langueur dont elle mourut au bout de quelque temps.

M. KALM a vu dans la Nouvelle Jersey des Grenouilles d'une grosseur extraordinaire. Les Anglois les appellent *Bullfrogs* ou *Bulkickers*. M. *Linnaeus* leur donne le nom de *rana boans*, grenouille mugissante, & ce nom leur convient parfaitement. Notre Voyageur passant auprès d'un boistaillis, entendit tout d'un coup un beuglement qui l'effraya. Il crut que quelque taureau étoit dans le bois, & craignant d'en être subitement attaqué, il se tint sur se gardes. Ce n'étoit cependant qu'une grenouille, dont le coassement étoit tout semblable à celui d'un taureau qui est un peu enrôlé. Quand plusieurs de ces amphibies sont ensemble & qu'ils se mettent à crier, ils font un bruit épouvantable qu'on entend à un mille & demi (d'Angleterre) de distance. On diroit qu'ils ont un capitaine qui leur donne le signal du coassement: à peine a-t-il commencé que toutes les grenouilles crient à plein gosier; & elles se taisent subitement lors qu'il leur a fait enten-

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 177

entendre un son qui a du rapport à celui de *poep*. Elles sautent fort loin, & quelquefois d'un saut elles franchissent un espace de plus de deux brasses. On sait que les Sauvages Américains courent avec tant de légèreté, que non seulement ils atteignent, mais qu'ils passent souvent le meilleur cheval en plein galop. Or quelques Européens gagèrent un jour avec un Sauvage, qu'il ne courroit pas aussi vite qu'une grenouille de l'espèce dont nous parlons, si elle avoit seulement deux sauts d'avance sur lui. On porta donc un *Bull-frog*, qu'on avoit pris dans un marais voisin on le posa à terre & on approcha un charbon ardent de son dos. Le feu, & l'Américain dont la grenouille se sentoit poursuivie, la firent sauter avec tant de force & de rapidité, qu'elle arriva la première au marais. Ces grenouilles engloutissent les jeunes oies, les jeunes canards, & les poulets qui s'approchent trop de l'eau. Quand on les frappe elles crient comme de petits enfans. En automne, & lors qu'il commence à faire froid, elles s'enfoncent dans la vase, &

Tome XXXIX. Part. I.

M Y

y passent l'hiver en dormant. Ceci nous rappelle ce que Mr. KALM dit, dans un autre endroit, des hirondelles. Il paroît croire, comme MM *Klein, Gmelin, Wallérius, Pluche*, &c. que ces oiseaux passent l'hiver au fond des eaux dans l'inaction & dans l'engourdissement. Mr. *Forster* fait là-dessus une Note très curieuse, où il se déclare pour le même sentiment, & où il répond aux objections de MM. *Collinson & Pennant*. Il rapporte un grand nombre de faits qui paroissent décisifs à ce sujet, & il assure qu'il a vu lui-même tirer de dessous la glace plusieurs hirondelles. Il paroît pourtant bien étrange que des oiseaux passent l'hiver sous l'eau: comment respirent-ils alors; & après avoir été tant de mois sans manger, comment lors qu'ils reparoissent au printemps leur embonpoint n'a-t-il pas diminué? Il faut avouer que ce point d'Histoire Naturelle n'est pas encore suffisamment éclairci; peut-être faut-il s'en tenir à dire, avec M. *Valmont de Bomare*, qu'il y a des faits rapportés à cet égard par trop d'Observateurs pour qu'on ose les nier; mais aussi qu'ils

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 179

qu'ils font trop contre la règle ordinaire, pour qu'on doive les croire.

Des gens sur le témoignage desquels Mr. KALM croit pouvoir compter, lui ont raconté qu'une couple d'hirondelles ayant construit leur nid dans une étable, la femelle y pondit ses œufs, & se mit à les couver. Quelques jours après on vit le mâle voler autour du nid d'un air inquiet, & faisant de temps en temps des cris lugubres. On voulut savoir d'où venoit son agitation, & il se trouva que la femelle étoit morte dans le nid. Après qu'on l'eût jettée & qu'on se fût un peu éloigné, le mâle alla se mettre sur les œufs. Il y resta deux heures; ensuite, trouvant apparemment cette fonction trop pénible, il s'envola & revint l'après-midi avec une autre femelle, qui prenant la place de la mère couva constamment, & éleva les jeunes hirondelles jusques à ce qu'elles fussent en état de se passer de ses soins.

Les *Rats musqués* (6) sont fort abondans

(6) *Castor Zibethicus*, LINN. On leur

M 2

donné

dans dans la Nouvelle York. Mr. *Sarrazin*, Médecin du Roi de France à Québec, a fait une description très curieuse de ce rat, qui a été inférée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Il y dit que ces animaux ne vivent qu'à de racines, de roseaux, & d'autres plantes. MM. *Linnaeus* & de *Buffon* assurent la même chose. Cependant Mr. *KALM* a souvent vu une multitude d'écailles d'huitres à l'entrée des cabanes des rats musqués: preuve qu'ils ne s'en tiennent pas aux nourritures du règne végétal.

L'étude de l'Histoire Naturelle n'est point négligée dans l'Amérique Septentrionale. On sait avec quel succès quelques Anglois, comme MM. *Franklin*, *Colden*, & *Bartram* l'ont cultivée. Cependant Mr. *KALM* dit qu'il y a plus

donne ce nom parce qu'ils vivent en société, qu'ils se bâtissent des loges comme les Castors, & qu'ils ont plusieurs autres conformités avec eux.

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 181

plus d'Amateurs encore de l'Histoire Naturelle dans les Colonies Françaises, que dans les Angloises où l'on ne pensoit qu'à s'enrichir. Pendant que les François étoient encore maîtres du Canada, on y trouvoit beaucoup de gens instruits, & c'étoit au Marquis de la Galissonnière qu'on en avoit l'obligation. Ce Seigneur, qui pour lors étoit Gouverneur Général du Canada (7), cultivoit lui-même avec beaucoup de zèle & d'intelligence l'Histoire Naturelle, encourageoit & protégeoit de tout son pouvoir ceux qui s'y attachoient. Notre savant Voyageur se loue beaucoup de lui, en fait le plus bel éloge, & en parle même avec une sorte d'enthousiasme. „ Ce Seigneur, *dit-il*, étoit versé d'une manière étonnante dans toutes les Sciences, & singulièrement

(7) Quelques années après, commandant en qualité d'Amiral la Flotte Française, il obligea l'infortuné Byng à se retirer, & contribua ainsi beaucoup à la conquête de Minorque.

ment dans l'Histoire Naturelle , qu'il possédoit si bien que lors qu'il en parloit on croyoit entendre notre grand *Linnaeus* lui même. Il se plaisoit à faire rouler les conversations sur l'usage que l'on peut faire de l'Histoire Naturelle pour le bien de la Société, & j'admirois la connoissance approfondie qu'il avoit de la Politique, de la Physique, & des Mathématiques. Je reconnois que j'ai beaucoup appris dans mes entretiens avec lui, & que j'y ai puisé des lumières sur bien des sujets. Jamais l'Histoire Naturelle n'a eu dans ce Pays un aussi grand Protecteur, & il n'est guère à présumer que dans la suite elle en ait un semblable. Lors qu'il rencontroit des gens qui avoient voyagé, il ne négligoit jamais de leur faire des questions sur les arbres, les plantes, les animaux &c. des Pays qu'ils avoient vus. Il s'informoit de l'usage que les habitans faisoient des productions de la nature; il vouloit qu'on l'instruisit de l'état de l'agriculture & de l'œconomie; & il avoit soin de coucher par écrit ce qu'il

ap-

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 183

apprenoit là-dessus. Cette curiosité & cette application, si rares parmi les hommes de son rang, lui procurèrent une connoissance exacte des contrées même les plus reculées de l'Amérique. Les Ecclesiastiques, & les Commandans des Forts étoient surpris des questions qu'il leur faisoit lors qu'ils venoient lui faire leur cour : souvent il leur apprenoit des choses qu'ils ignoroient eux mêmes ; il leur disoit qu'aux environs des rivières, & des montagnes où ils avoient accoutumé d'aller à la chasse, ou trouvoit tels métaux, tels arbres, telles plantes remarquables. Ils étoient presque tentés de croire qu'il avoit des connoissances plus qu'humaines, tant il étoit instruit de tout ce qu'il y avoit de curieux dans des endroits qui étoient quelquefois à plus de 200. mille Suédoises de Québec, & où il n'avoit point été. Jamais il n'y a eu de plus habile politique que lui, & personne ne sauroit prendre de plus sages mesures pour faire fleurir & prospérer un Etat ”.

Dans un autre endroit, Mr. KALM

M 4

dit

dit qu'un Commandant lui montra un Ecrit qu'il avoit reçu du Marquis de la Galiffonnière , & qui étoit plein d'observations curieuses sur l'Histoire Naturelle. Il y étoit parlé des arbres & des plantes qui croissent dans l'Amérique Septentrionale , & qui méritent d'être cultivés ; & souvent on en donnoit la description. On y recommandoit de recueillir toutes sortes de graines & de racines , on en indiquoit les moyens , on montrait comment il falloit s'y prendre pour les conserver & les envoyer à Paris en état d'y être semées ou plantées. On y demandoit des échantillons de toutes sortes de fossiles , & l'on indiquoit dans quels lieux des Colonies Françaises se trouvent différentes espèces remarquables & utiles de pierres , de terres , de métaux &c. On y exhortoit à faire des collections relatives au Règne animal , & on donnoit des directions à cet effet. On y souhaitoit sur-tout qu'on tâchât de découvrir par toutes sortes de voies , l'usage que les Sauvages font des plantes & des autres productions de la

na-

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 185

nature, soit dans la Médecine soit autrement. Cet utile Ecrit avoit été dressé sur les ordres du Marquis de la Galissonnière, par Mr. *Gaultier*, Médecin du Roi à Québec ; ensuite le Marquis lui-même le corrigea & l'augmenta. Il en fit faire plusieurs copies pour les distribuer aux Officiers & aux Savans, qui se proposoient de voyager dans les Colonies Françoises de l'Amérique. On chargea les Officiers de faire connoître au Gouverneur, les Soldats & les particuliers qui montreroient le plus de zèle & d'intelligence dans la recherche & dans la collection des plantes & des autres productions naturelles, afin que lors que quelques emplois viendroient à vaquer, on pût les placer selon leurs talens, ou les récompenser de quelque autre manière.





ARTICLE ONZIEME.

EPITRE à Mr. MARMONTEL (1),

Au sujet de son Poëme intitulé :

Les Pauvres au Roi,

Sur l'Incendie de l'Hôtel-Dieu de
Paris.

DU milieu de ce Peuple & sensible &
frivole,

Ami de la raison, qu'il veut coëffer en fole;

Qui, cent fois plus lui-même en ce siècle salot,

Enrichit Nicolet, & juge un Diderot;

Invente des Pantins, respecte le génie,

Court au Tableau parlant, lit l'Encyclopédie,

Prime dans tous les Arts, a toutes les vertus,

Les aime à la folie, & la Mode encor plus;

Et des mains d'un baigneur volant à la victoire,

Idolâtre un bon Roi, les plaisirs, & la Gloire;

Du

(1) Cette Pièce nous est venue par voie indirecte; mais nous espérons que la publication n'en déplaira ni au jeune Auteur, ni au Public.

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 187

Du milieu de ce Peuple estimable & charmant,
Qui pleure en Vaudeville, & pense en fredon-
nant;

S'élève un cri plaintif, une voix gémissante.
C'est de l'humanité l'interprète éloquente,
C'est ta touchante Muse, ô vertueux Ami!
Ce n'est plus vainement que le pauvre a gémi.
Les pleurs des malheureux, recueillis par un
Sage,

Vers le cœur de Louis se frayant un passage,
Se changeront bientôt en ces pleurs fortunés,
Qu'à ses bienfaits l'Amour a si souvent donnés.

Tous ces efforts d'esprit péniblement futiles,
D'un Génie embrasé les Volcans inutiles,
Tous ces ballons bruyans, tous ces riens si
pompeux,

Valent-ils de beaux vers, faits pour des
malheureux?

Rappelons ce bel Art à sa noble origine,
Et qu'on le nomme encore une Langue di-
vine:

Rien n'est plus près de Dieu que ce qui fait
le bien.

Fier de l'attachement dont tu payas le sien;
Fier de cette amitié, qui le charme & l'ho-
nore,

Et que chaque moment lui rend plus chère
encore;

Ton

Ton jeune Ami se joint, avec avidité,
Aux vœux que, par ta voix, forme l'hu-
manité.

Tu n'en saurois former, que son cœur ne
partage,

Car ce cœur en t'aimant, s'estime davantage.

Il n'existe donc plus, ce séjour plein d'hor-
reur,

Où se multiplioient la mort & la douleur;
D'où le fleuve empesté d'une bourbe putride,
Abreuvoit tout Paris de son onde homicide,
Et répandoit ainsi dans le sang embrasé,
De mille maux rongeurs le germe déguisé!

Sauvages policés! par quelle barbarie
Nous fomentions la mort, pour prolonger
la vie!

Les plus cruels fléaux l'étoient bien moins
que nous:

Que d'or, & que de soins, pour les rassem-
bler tous!

Mais, malgré tant d'efforts, l'Air est sain,
l'Onde est pure;

L'Elément destructeur a vengé la Nature.

Des biens qu'il nous a faits, voudroit-on
nous priver?

Les seuls que nul Tyran ne songea d'enlever
Aux malheureux jouets d'un atroce caprice;
Du meilleur des bons Rois la suprême justice

Les

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 189

Les laissera, sans doute, à des sujets zélés,
Dont les sensibles cœurs, se sont tant signalés.

Mais, ces mourans soignés hors des murs
de nos Villes,

N'exciteroient en nous que sentimens stériles !
Quoi ! ne peut-on, sans boire ou respirer la
mort,

Plaindre des malheureux, & radoucir leur
sort ?

Contre l'humanité c'est un double blasphème ;
Que le croît, est un monstre : il s'est jugé
lui-même.

L'Air salubre des Champs, à l'homme
destiné,

Avant que dans des murs il se fût confiné,
Toujours neuf, toujours pur, souvent aroma-
tique,

Et bien moins dépouillé de sa force élastique,
Nous donne plus de vie, & l'alimente mieux,
Que ce fluide épais, brouillard contagieux ;
Que ce nuage infect d'exhalaisons fétides,
Dont l'effet lent se lit sur tant de fronts
livides.

Des milliers d'affamés qui s'arrachent le pain,
*Des milliers de Chevaux nourris de sang hu-
main (2),*

Tant

(2) Cette métaphore paroîtra peut-être bien
hardie ;

Tant de corps entassés, les besoins de la vie,
Ceux des Arts, ceux du Luxe, & ceux de
la folie,

• Tout fait de nos Cités de superbes cachots,
Où, jusqu'à la santé, tout exhale des maux.

Et, poussant à son comble une absurde dé-
mence,

On croit toucher des cœurs qu'endurcit
l'opulence,

Par des calamités, que l'or ne guérit pas.

On concentre en un point les germes du
trépas.

A cette peste lente, & dont rien ne délivre,
Dont tant de Citoyens payoient le droit de
vivre,

Quelles barbares mœurs nous firent ajouter

Ce repaire odieux qu'on semble regretter !

Là, le sein du mourant, qui tombe en pour-
riture,

• De ses voisins pourris devient la sépulture :

Exhalés, aspirés, par un échange affreux,

Les cadavres plaintifs s'y dévorent entre eux.

Les

hardie ; mais on a cru ne pouvoir peindre plus
énergiquement cette multitude de chevaux qui
dans les grandes Villes ne vivent qu'aux dépens
du Peuple, & en dévorent la substance. *Note
de l'Auteur.*

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 191

Les poisons fermentés dans ces gouffres im-
mondes ,

Corrompant à la fois & les airs & les ondes ,
Par une Ville immense & bus & respirés ,
Y minent sourdement les corps dégénérés.

Mais Lours voit ces maux , & la Peste
est bannie.

C'est du cœur des bons Rois que découle
la vie.

Qu'on n'amoncèle plus dans de vastes tom-
beaux , /

Ces mourans , des vivans déplorables bour-
reaux :

Que , dans un air plus pur , leurs douleurs
soulagées ,

De celle d'en causer soient encore allégées.

Ces tourmens isolés en seront amoindris ;

Les cœurs moins déchirés , & non moins
attendris ,

Voudront toujours du pauvre adoucir les
misères ;

Et béniront les soins du plus tendre des Pères.

Sur ce bon Père , Ami , tes vœux ont de
saints droits.

La santé des Sujets , fait la force des Rois.

Dis leur la vérité : c'est ton heureux partage.

Que le mien soit toujours d'être l'Ami d'un
Sage.

NOU-



NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. *Miscellanea Sacra, containing an abstract of the Scripture History of the Apostles &c. c. à. d. Mélanges Sacrés, contenant un abrégé de l'Histoire des Apôtres; & quatre Essais Critiques: 1° sur le témoignage du St. Esprit. 2° Sur la différence qu'il y avoit entre les Apôtres, les Anciens, & les Diacres. 3° Sur le temps où Paul & Barnabas devinrent Apôtres. 4° Sur le décret des Apôtres. On y a joint un Essai sur les dispensations de Dieu envers le Genre humain que l'Ecriture nous révèle, une Dissertation sur Héb. XII: 22-25 80. 3 Vol. chez White.* Cette nouvelle Edition de l'excellent Ouvrage du Lord BARRINGTON, est considérablement augmentée, & c'est à son Fils aujourd'hui Evêque de Llandaf, qu'on en attribue la publication. Le rang & les vertus de l'Auteur, ne sont pas les seuls titres qui rendent ses productions recommandables. Elles sont le fruit des recherches les plus profondes, & d'un travail assidu dirigé par le génie.

géné. Et qui auroit plus de droits à être écouté & à être lu, que celui qui fut le défenseur de ceux de l'humanité & de sa patrie, l'ami de Locke, de Newton, de tout ce que l'Angleterre eut de son temps d'hommes éclairés & vertueux?

Philosophical Essays, &c. c. a. d. Essais Philosophiques ou Lettres adressées à la Société Royale par Mr. HENRY EELES, 80. chez Robinson. Cet Ouvrage est la suite des recherches ingénieuses de l'Auteur sur les causes du tonnerre, des vapeurs & des exhalaisons, dont la Société Royale de Londres a rendu compte dans ses Transactions Philosophiques. Dans celui-ci Mr. EELES établit une théorie de l'Electricité & du Magnétisme, où il combat celle du célèbre Mr. Franklin par des expériences & par le raisonnement.

On vient de traduire ici les *Essais sur l'Esprit de la Législation favorable à l'Agriculture, à la Population, aux Manufactures & au Commerce*, publiés par la Société Oeconomique de Berne, & cet Ouvrage y a reçu l'approbation bien méritée dont toutes les autres Nations l'ont couronné.

Un autre Ouvrage très utile en ce genre, est celui qui paroît chez Hooper: *Elements*
Tome XXXIX. Part. 1. N of

of Commerce, &c. c. a. d. Elémens du Commerce, de la Politique & des Finances, destinés à servir de supplément à l'éducation de la jeunesse à son retour des Académies, in 4°. L'Auteur y recherche l'origine & les progrès de ces Arts chez les divers Peuples dès les temps anciens jusques à nos jours; il en établit ensuite les principes & ceux de leurs diverses branches. Son Ouvrage est méthodique, ses raisonnemens solides & présentés avec beaucoup de clarté & de force.

*Directions for impregnating Water with fixed air, &c. c. a. d. Directions pour imprégner l'Eau commune d'air fixe, dans la vue de lui communiquer les principes particuliers & les vertus des Eaux de Pyrmont ou des Eaux Minérales de ce genre, par Mr. JOSEPH PRIESTLEY, 8°. chez Johnson. Parmi les découvertes que la Physique a fait dans ce siècle, il n'en est point de plus intéressantes que celles qui ont pour objet l'existence & l'influence de deux grands principes qui constituent les corps, celle de la matière électrique & de l'air fixe. Nous avons eu occasion de parler plus d'une fois des expériences faites sur l'Electricité. La Théorie & la connoissance de l'air fixe sem-
ble*

ble être renfermée encore dans les Ouvrages des Chymistes & des Physiciens les plus distingués ; elle mérite que nous en traçons l'origine & les progrès. Avant Mr. *Hales*, l'opinion commune de tous les Physiciens étoit que l'air occupoit, à la vérité, les pores des corps, mais sans pouvoir être condensé au point de constituer un mixte avec les autres élémens de ces corps ; on le regardoit plutôt comme un instrument de la nature, que comme une partie essentielle & nécessaire à sa composition. Cet infatigable & pénétrant Observateur, fut le premier qui reconnut que l'air mêlé aux autres élémens perdoit son élasticité, & ne la recouvroit qu'après s'en être dégagé au moyen du feu ou de la fermentation, que dans cet état de fixité il augmentoit la matière & la pesanteur des corps. Il regarda dès lors l'air fixe comme le lien des parties solides, le principe de la cohésion. Mais *Hales* ne put prouver que ce principe qui mêlé avec les élémens étoit dans un état d'inertie, fut réellement ce même air élastique que nous respirons. Le D. *Brownrigg* observa ensuite que le fluide élastique aérien que la chaleur fait sortir des eaux minérales, étoit du même genre que l'air méphitique & suffocant des

mines , que celui des liqueurs en fermentation, que c'est sa combinaison avec les eaux minérales indépendamment de leurs principes terrestres, salins, sulphureux ou métalliques, qui leur donne ce goût piquant, ces vertus propres à la guérison de plusieurs maux. Mr. *Joseph Black*, Professeur en Médecine à Glasgow & l'un des Chymistes les plus profonds & les plus ingénieux de notre temps, fit usage de ce principe pour expliquer les phénomènes, les propriétés de la chaux vive & des autres espèces de terres absorbantes. Il regarde leur acrimonie comme naturelle, il l'attribue à une forte attraction par laquelle ces terres attirent à elles les choses inflammables, végétales & animales, attraction qui n'a lieu que quand l'air qui la tempéroit en est séparé. Mais quoique plusieurs Physiciens aient porté leur sagacité sur cet objet, c'est au Dr. *Macbride* que le Public doit le plus d'expériences & de recherches sur cette matière. Il a montré que la putréfaction ou la décomposition des corps, est toujours accompagnée de la fuite de cet élément ainsi fixé, si elle n'en est pas entièrement l'effet. Cette découverte l'a conduit naturellement à conclure, qu'en rendant aux corps ce principe qui les conserve,

serve, on parviendroit à leur rendre leur parfaite intégrité, lors même qu'ils seroient dans un état de putréfaction actuelle, & par conséquent à guérir par cet antiseptique les maladies putrides, & sur-tout le scorbut qui attaque les gens de mer. Le succès a confirmé la justesse de ces conséquences, & a encouragé Mr. PRIESTLEY à chercher le moyen d'imprégner l'eau de la plus grande quantité d'air fixe possible: moyen qu'il a trouvé dans l'huile de vitriol, dont une petite quantité fait sortir de la chaux assez d'air fixe pour saturer trois pintes d'eau commune, & par conséquent plus que n'en contient le même volume d'eau de Pyrmont. Il propose ensuite d'appliquer ce remède à la guérison des ulcères, de la sanie des cancers, des poumons ulcérés; & quelques expériences heureuses en font desirer de nouvelles. Ce petit Ouvrage adressé aux Lords de l'Amirauté, soutenu d'un rapport favorable du Collège des Médecins de Londres, a mérité des premiers un ordre pour faire des essais du remède à bord de quelque vaisseau de guerre. Mr. l'Abbé Rozier vient d'insérer la traduction de cet Ouvrage dans la suite de ses *Observations sur la Physique*, &c.

d'une bonne ou d'une mauvaise constitution. Du grand nombre de réflexions qu'il fait sur les fautes qui se commettent à cet égard, & sur l'inconséquence des hommes, nous ne citerons que celle-ci. C'est à la négligence des hommes qu'il faut, dit-il, attribuer l'ignorance & les erreurs des femmes. Celles-ci cherchent naturellement à exceller dans tout ce qui peut les rendre recommandables à l'autre sexe. Mais tel est l'éloignement dans lequel les hommes se tiennent de tout ce qui a rapport aux premiers soins de l'enfance, qu'ils regarderoient comme un affront la seule supposition d'y prendre la moindre part. Tel homme n'a pas à rougir de ce qu'il dirige ceux qui soignent ses chiens ou ses chevaux, mais il rougiroit s'il étoit surpris à remplir les mêmes fonctions envers cet être qui a reçu de lui l'existence, qui est l'héritier de sa fortune, l'espérance de sa famille ou de son pays. C'est le département des femmes, & de celles d'entr'elles qui ont le moins de conception & le plus de préjugés. Dans le 2d. Chapitre, l'Auteur traite des maladies des artisans, en montre les sources, propose les moyens de les prévenir, les précautions nécessaires à chaque profession, enfin les remèdes propres

à les guérir. Il fait sentir avec raison le danger d'un travail qui exerce les forces jusqu'au plus haut degré. Il suit le même ordre dans l'examen des maux auxquels sont exposés ceux qui mènent une vie sédentaire, & les Gens de Lettres en particulier. Il fait voir un plus grand danger dans l'usage extrême des facultés spirituelles, que dans celui des corporelles. Il passe ensuite à la nature & aux propriétés des alimens : la modération à cet égard lui paroît plus utile qu'une attention scrupuleuse à leur qualité; mais il condamne l'usage des animaux qui ont été nourris en lieu clos, de ceux qui tués à la chasse sont morts dans un état d'agitation & de fièvre, qui en exalte les sels & en corrompt la chair. Sans être minutieux, il relève une infinité d'abus très communs & trop peu remarqués, dont les conséquences sont funestes. Le reste de cette Partie est employé à considérer l'influence de l'air, de l'exercice, du sommeil, de l'habillement; les effets de l'intempérance, de la malpropreté; la communication des maladies; les influences des passions sur le corps sain ou malade; enfin les sécrétions. La partie pratique de cet Ouvrage commence par la traçation des fiè-

vres en général. Une des règles importantes qu'il établit dans cette Partie, c'est que le degré de chaleur de l'appartement d'un malade quelconque, doit être celui qui est agréable dans l'état de santé parfaite. Le régime & la diète sont les moyens auxquels il attribue l'efficacité des remèdes. Les fièvres intermittentes, & les principales maladies non fébriles, sont l'objet des Chapitres suivans. La clarté du style, la simplicité des formules prescrites, la sagesse de ses règles fondées sur une profonde connoissance de l'Art, nous font desirer une traduction de cet Ouvrage, digne d'être recommandé non seulement aux particuliers mais encore aux Médecins.

A L L E M A G N E.

VIENNE. En 1771. & en 1772. on a fait un dénombrement exact des habitans de cette Ville. Ils se montent à 190000. sans compter les étrangers, les Ambassadeurs & leur suite, les Ecclésiastiques, & la Garnison: ces quatre Classes contiennent, à ce que l'on croit, environ 20000. ames.

Mr. JOSEPH JACOB PLENK a publié un très bon Ouvrage sur la nature & les effets
des

des remèdes dont on se sert ordinairement dans la Chirurgie. C'est un Volume in 8^o. de 306. pp. qui a pour titre : *Materia Chirurgica, oder Lehre von der Wirkungen der in der Wundarzney gebräuchlichen Heilmitteln.*

La *Flora Carniolica* de M. le Professeur J. A. SCOPOLI, vient d'être réimprimée avec des augmentations considérables, en deux Vol. in 8^o. de plus de 500. pp. chacun. C'est un des meilleurs Ouvrages de Botanique qui aient paru dans ce Siècle.

LEIPSIK. *Sopbiens Reise von Memmel nach Sachsen; c. a. d. Voyage de Sophie, de Memmel en Saxe; chez J. F. Junius 1772, quatrième Volume, petit in 8^o. de pp. 400.* Nous avons annoncé les trois premières Parties de ce Roman (1), & celle qui vient de paroître ne leur est point inférieure. Cet Ouvrage devient de plus en plus original : nous n'en connoissons aucun qui présente tour-à-tour autant d'idées morales & de traits vraiment comiques ; & l'Auteur qui joint un esprit brillant à beaucoup d'érudition, doit être à la fois l'homme le plus pieux & le plus gai. On peut lui reprocher des longueurs

guez & quelquefois de l'obscurité : aussi son Ouvrage sera difficile à traduire , sur-tout en François. Les personnages sont si nombreux , & les événemens si multipliés , que nous n'entreprenons pas d'en faire l'analyse ; & nous nous bornons aujourd'hui à extraire une Lettre épisodique renfermée dans ce dernier Volume. Elle est écrite par Mr. *Puff* , qui joue un assez grand rôle dans le Roman. Ce Mr. *Puff* est un riche marin , gai , simple , naïf , libéral , plein de franchise & de bonté. Très amoureux de l'Héroïne , il courroit à cheval à la poursuite de ses ravisseurs , quand il se vit obligé de passer la nuit dans un Village saccagé par les Russes , & dont il fait la description suivante.

„ Le Ministre avoit intercédé pour sa paroisse , & comme il se trouve qu'il a étudié avec un Général Russe , son Village a été préservé de l'incendie qui a consumé les autres , mais non pas du pillage qui a été complet. Argent , troupeaux , bleds , provisions tout a disparu & peut-être n'y avoit-il pas actuellement dans le Village cinq livres de pain ; mais les pommes de terre croissent dans les champs avec tant d'abondance que personne ne souffre de la faim.

J'ai

J'ai toujours pensé qu'on devoit élever une statue à celui qui le premier nous a porté ce fruit des Indes, & ce soin regarde les Monarques, principalement ceux qui font la guerre aujourd'hui. Je priai quelques femmes que je rencontraï dans les champs, de m'apporter au Village des pommes de terre pour la valeur de quelques gros; bientôt je les vis courir à perte d'haléine, m'en offrir des sacs entiers dans l'espérance de recevoir de l'argent, ce qui ne leur étoit point arrivé depuis bien longtemps. — Je descendis chez le Ministre, qui en vérité, (qu'on dise ce qu'on voudra de la grossièreté Poméranienne) est un tout autre homme que moi. Il portoit une veste, jadis noire, & des culotes de peau jaune que le Gentilhomme du lieu avoit troqué avec lui contre un habit noir; „ car, *disoit-il*, „ c'étoit là le seul moyen de nous aider mutuellement”. Le Ministre avoit avec cela — Ciel, est-il permis d'en rire! mais, je ne puis m'en empêcher — il avoit des bas rouges, dont une femme du Village lui avoit fait présent & des pantoufles jaunes. C'est dans cet équipage qu'il se promenoit dans la maison & qu'il monte sur l'autel, car les Cosaques ont enlevé la chaire parce
que

que deux saints Apôtres s'y trouvoient peints. Ne vous semble-t-il pas le voir tel que je le représente ? se tenant debout sur l'autel, bariolé de noir, de jaune, & de rouge. Et cependant loin de se laisser abattre, il supporte ses revers avec courage. „ Moi, „ mes Enfans, & mes chers Paroissiens, nous „ sommes tous en vie graces au Ciel; nous „ avons des pommes de terre, de quoi nous „ mettre à l'abri des injures de la saison, & „ par conséquent un Dieu qui nous est pro- „ pice ". Les larmes me couloient le long des joues, en voyant l'honnête homme me tenir ce langage de l'air le plus serein. La femme du Ministre & sa fille aînée s'étoient fabriqué des robes de la toile grossière qui avoit renfermé les plumes de leurs lits, & leur tête étoit enveloppée d'un morceau de cette même toile. Elles s'occupoient précisément alors à tailler un vieux tapis de table, pour en couvrir les membres presque nus du fils de la maison & de sa sœur cadette : toutes deux assuroient qu'il s'en falloit de beaucoup que les enfans du Gentilhomme fussent aussi bien mis. À peine y avoit-il trois meubles dans la chambre; la Bibliothèque consistoit en quelques Bibles, une Concordance, & un Recueil de Cantiques.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1773. 207

ques. Mais Mr. le Pasteur, lui dis-je, à quoi passez vous donc le temps ? Quelle ressource pouvez-vous avoir ? — „ Ce „ Clavecin”, répond-il, en ouvrant l'instrument qui ne valoit pas un demi florin ; cependant on l'avoit raccommodé avec tant d'art qu'il rendoit encore des sons passables. Mon Hôte se mit à le toucher, & je fus surpris de trouver un pauvre Ministre de Village aussi habile dans la musique.

Et qui *chante* ici, m'écriai-je ?

Dans ce moment sa fille s'approcha : „ Les „ aïrs-gais que je savois, dit-elle, je les ai „ oubliés depuis le pillage ; mais je vous „ en chanterai un que mon Père composa „ après qu'il fut venu à bout de réparer ce „ Clavecin qu'on nous avoit brisé”. Elle chanta ce qui suit (1).

Ces

(2) Ce morceau perdrait beaucoup à être rendu en prose. On y exprime d'une manière touchante les sentimens de l'Epoux & du Père le plus tendre. Il prie le sommeil de s'arrêter longtemps sur les paupières de sa compagne, car ses derniers regards ont exprimé la douleur ; il voudroit ressembler sur lui seul les maux qui menacent encore les Etres chers & malheureux qui l'environnent, enfin il se résigne, & se confie à la Providence qu'il implore.

Ces bonnes gens auroient fort souhaité de me faire bonne chère, mais ils n'avoient rien. Je me souvins d'avoir vu à peu de distance quelques Vivandiers Russes, & je montai secrètement à cheval. Je fus assez heureux pour trouver du faumon fumé, des canards sauvages, du pain blanc, un fromage Anglois, un melon, &c. & de très-bon Champagne. Je vous raconte tout ce détail, pour que vous preniez part à la joie que j'éprouvai en voyant l'accueil qu'on fit à mes provisions. — J'achetai en bloc ce qui restoit encore dans les deux chariots, & distribuai le tout aux gens du Village y compris mes Hôtes. Jamais je n'ai vu une reconnoissance plus sincère, & cela certainement sans aucun mélange de bassesse. Quinze à vingt personnes vinrent apporter chacune une poignée d'avoine pour mon cheval, assurant que c'étoit la tout ce qui restoit de grains dans le Village.

Nous mangeâmes sur une table fort propre, pour de nappe il ne s'en trouva point. Tous les mets étoient si bien apprêtés, & notre compagnie (où l'on avoit invité le Seigneur du lieu & sa fille), si gaie & si bien assortie, que je n'oublierai jamais cette soirée. Le petit garçon qui avoit un ap-
petit

pétit exemplaire , me regardoit de côté ; puis disoit à son Père : „ mon Papa , n'est-
 „ ce pas-là le Prophète Elie ? ” Le Gentil-
 homme , qui étoit Général Major , est un hom-
 me du premier mérite ; lui & sa fille étoient
 habillés comme de vrais mendiants. Je ne
 puis vous décrire le touchant *contraste* , ou
opposition , ou *contradiction* , comment faut-il
 dire ? qui se trouvoit entre leurs manières
 & leurs habits. J'appris qu'avant le pillage
 mon Gentilhomme avoit eu pour hôte le
 Général Tschernoy & l'avoit fort bien traité.
 „ Je m'étonne Mr. le Général Major ” , lui
 dit le Russe , „ que vous me fassiez voir tant
 d'argenterie ” ? — „ J'aurois cru en la
 „ cachant offenser votre Excellence , répon-
 „ dit l'autre , ne pouvant me défier d'un
 „ homme de notre état ”. Le Russe s'in-
 clina , & le repas fini il donna ordre à ses
 Cosaques d'empaqueter toute la vaisselle.

Et vous pûtes garder le silence , m'écriai-
 je.

„ Moi , je le méprisois trop pour me don-
 ner la peine de lui parler ”.

Je ne pus résister aux pressantes sollicitations
 qu'on me fit de passer la nuit dans le Cha-
 teau , où il y avoit encore un lit , disoit-on , je
 fus depuis que c'étoit celui de la jeune Da-

me". — L'honnête Mr. Puff a fort à cœur de faire agréer un billet de Banque au Gentilhomme, mais tous ses efforts sont inutiles & il prend le parti de le cacher dans la Bible du Ministre. Il part résolu de rétablir le Village dans son ancien état, & il saisit la première occasion d'acheter un beau clavecin pour en faire présent au bon Ecclésiastique.

Mr. ERNESTI vient de donner une nouvelle Edition de son *Tacite*. Elle est en deux Volumes in 8°. comme la précédente, & se vend chez *Weidmann & Reich* 1772. Le célèbre Editeur y a ajouté quelques Notes & fait diverses corrections, qui achèvent de rendre cette Edition l'une des meilleures dont on soit redevable à cet habile Critique.

L'excellent Homme qui s'est caché sous le nom de JUSTINUS FEBRONI, a publié depuis peu le 3e. Tome du célèbre Ouvrage qui a pour titre: *De Statu Ecclesiæ & legitima potestate Romani Pontificis &c.* in 4°. L'Auteur y répond à quatre de ses Critiques. Les trois premiers sont des Moines, & il ne les ménage guère. Pour le 4e, qui est Mr. le Professeur *Walch*, il le traite avec beaucoup de politesse & d'égards. Ce Théolo-
gien

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 211

gien avoit fait quelques objections à FABRONI sur l'unité de l'Eglise, & sur la réunion qu'il proposoit entre les Protestans & l'Eglise Romaine.

D. BENJ. KENNICOTT *Note in Psalmis* 42, 43, 48, 89. *Ex Angliæ versis & appendice auxit*, Paul Jacob Bruns, A. M. *Notulat adpersit & præfatus est* Jo. Chr. Frid. Schultze, Prof. Ling. Orient. in Acad. Ludov. 1772. in 8o. pp. 312. sans la Préface, chez Weygand. Aux Notes pour la plupart critiques, que le Dr. KENNICOTT avoit faites sur les quatre Pseumes indiqués dans le Titre, Mr. Bruns en a ajouté plusieurs autres également savantes & judicieuses. Il a recueilli les Variantes de trois MSS. de Strasbourg, & de deux de Carlsruhe. L'un de ces derniers est le MS. dont l'Empereur Frederic III. avoit fait présent à Reuchlin. Quelques Notes de Mr. le Professeur Schultze, & des remarques critiques qu'il fait sur le Psautier Syriaque, achèvent de donner du prix à ce Volume.

J. F. FISCHER *Prolusiones de Versionibus Græcis Librorum V. T. Litterarum Hebraicarum magistris. Accessit alia, quæ loci nonnulli Vers. Gr. Malachia illustrantur aut emendantur*, 1772. in 8o. M. le Professeur

FISCHER avoit successivement publié divers Programmes où il s'étoit attaché à montrer l'usage que l'on peut faire des Versions Grecques du Vieux Testament, pour acquérir une plus grande connoissance de la Langue Hébraïque. Ces Programmes, pleins d'érudition & de bonne critique, ont été rassemblés & revus par le savant Auteur, & forment le Volume que nous annonçons.

On a fait ici une excellente Traduction Allemande des *Institutions de Philosophie Morale*, par Mr. *Ferguson* (1). Le Traducteur est Mr. C. *Garve*, le même à qui l'on doit des *Reflexions sur la personne & les Ecrits de Gellert* (2). Il a enrichi l'Ouvrage de Mr. F. d'un grand nombre de remarques très philosophiques & très intéressantes sur la liberté, sur le bonheur, sur l'immatérialité de l'Âme, sur l'existence de Dieu, sur l'instinct des animaux, sur la Philosophie des Stoïciens &c. Cette Traduction, l'une des
meil-

(1) On peut voir ce que nous avons dit de l'Original Anglois *Biblioth. des Sc. Tom. XXXV. pag. 431.*

(2) Nous en avons rendu compte *Tom. XXXVIII. pag. 97. & suiv.*

meilleures qui aient paru depuis long-temps en Allemagne , est imprimée chez Dyck , in 8o. pp. 420.

BERLIN. Mr. JOHANN THUNMANNs, *ordentlicher Lehrers der Beredsamkeit und der Philosophie auf der Universitäts zu Halle, Untersuchungen uber die alte Geschichte einiger Nordischen Völker. Mit einer Vorrede herausgegeben von Anton Friedrich Busching, im verlag der Buchbondlung der Realschule; c. a. d. Recberches sur l'ancienne Histoire de quelques Peuples du Nord, par Mr. THUNMANNs, Professeur d'Eloquence & de Philosophie à Halle; avec une Préface de Mr. Busching, &c. 1772. in 8o. pp. 323. sans la Préface qui a 36. pp. C'est un préjugé bien favorable pour cet Ouvrage, que d'être présenté & recommandé par Mr. Busching, à qui l'Histoire & les Antiquités sont presque aussi familières que la Géographie qu'il a portée à un si haut degré de perfection. Le Livre même de Mr. THUNMANN justifie parfaitement l'idée qu'en donne la Préface, Il est plein de recherches & de bonne érudition; il suppose une profonde & rare connoissance des Langues; & il est fort bien écrit en Allemand, quoique l'Auteur soit*

Suédois, & qu'il ne fasse son séjour en Allemagne que depuis peu d'années.

HALLÉ. *Geschichte von Frankreich ausgearbeitet von JOHANN GEORG MÜSSEL; c. à d. Histoire de France par Mr. MÜSSEL, Tome I. in 4^o. pp. 263. avec 5. Cartes Géographiques; chez Gebauer 1772.* Ce n'est pas ici une Traduction, c'est un Ouvrage original. Mr. le Conseiller MÜSSEL a sans doute consulté les Histoires générales de France comme celle de Mézeray, du P. Daniel, de l'Abbé Felly & de ses Continuateurs, &c.; mais il n'a pas négligé de recourir aux sources, il a lu, comparé, extrait une infinité de Livres avec une patience incroyable, & beaucoup de discernement; & s'il continue comme il a commencé cette Histoire méritera d'être recherchée des François eux-mêmes. Ce premier Volume, qui sera suivi de trois autres finit avec le Règne de St. Louis en 1270.

BREME. *De Fisis Philologorum nostrae aetate clarissimorum Volumen quartum & ultimum, auctore THEOPH. CHRISTOPH. HARLEIO Culmbasensi; chez G. L. Feerster 1772. in 8^o. pp. 266.* Mr. HARLES (Professeur à Erlang, & Conseiller du March-
grave

grave de Culmbach,) termine par ce 4e. Tome ses Vies des Philologues célèbres de notre siècle. L'Ouvrage a essuyé quelques critiques, & il est certain que l'Auteur auroit pu lui donner plus de perfection. Mais il seroit injuste de ne pas reconnoître que cette Biographie mérite d'être recherchée, tant pour les particularités que l'on y trouve de la vie de plusieurs Littérateurs célèbres, que pour les notices exactes & raisonnées que Mr. HARLES donne de leurs Ouvrages. Les Savans dont il est parlé dans ce dernier Volume sont: MM. *J. G. Lakemacher, Cbrist. Crusius, N. E. Sanadon, J. C. Marstini, S. Ravius, E. Stoeber, H. Hoogeveen, J. M. Heinze, J. P. Cassel, J. H. A. Zeibich, J. J. Reiske & T. Hemsterbuis.* L'Article qui concerne le dernier & le plus illustre de ces Littérateurs, est du à Mr. *Ruhnkenius* l'un de ses plus célèbres Disciples; mais à l'Eloge que celui-ci a fait de Mr. *Hemsterbuis*, Mr. HARLES a ajouté quelques notes où il donne la liste des Ouvrages du défunt.

Mr. le Professeur OELRICHS vient de commencer un nouveau (3) Recueil d'Opus-
cules

(3) Il avoit publié en 1768. une Collection

216 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

culés sous ce titre : *Germaniæ Litteratæ Opuscula Historico-Philologico-Theologica, emendatius & auctius recusa edidit* JO. OELRICHS SS. Tb. D. & P. P. O. Tom. I. in 8o. pp. 531.

PROVINCES-UNIES.

UTRECHT. *A. van Paddenburg* a imprimé : *CAROLI SEGGAAR Oratio de Critice in Divinis Novi Fœderis Libris æque ac in humanis sed circumspecte & modeste etiamnum exercenda. Dicta publice die 30. Martii 1772. quum annua Academiæ rectora solemniter ritu abdicaret ; in 4o. pp. 74.* Personne ne peut être plus convaincu que ne l'est M. le Professeur SEGGAAR de l'utilité de la Critique , tant à l'égard des Ouvrages humains que relativement à nos Sts. Livres ; & il en montre très bien la nécessité & les avantages dans cette savante & judicieuse Harangue. Mais il s'élève avec raison contre la témérité de certains Critiques, qui sous prétexte de rétablir le Texte Sacré y font des corrections in-

intitulée : *Collectio Opusculorum selecti argumenti, imprimis in Germania & Belgio separatim editorum.*

indiscrettes, & hazardent des conjectures dont on ne voit pas la nécessité. Plusieurs Savans du premier ordre sont tombés dans ce défaut. Bèze lui-même n'en est pas exempt. Les Critiques Anglois sur-tout se sont permis bien des liceiptes à cet égard, & souvent ils ont rejeté la leçon ordinaire pour y substituer des conjectures dont on pouvoit très bien se passer. Nous en produirons, d'après Mr. SARGAAR, quelques exemples dans une Note (4). Rien de plus sage que les

(4) *Exempli gratia* Act. VII: 20. *Hammondus* τῷ Θεῷ mutat in τῇ Θεᾷ, cum αἰετὶς τῷ Θεῷ ex vi Hebraica locutionis, quod ipse monet, significet eximie pulchrum, seu mire venustum. In Evang. Lucæ C. XX: 35. legimus οἱ δὲ καταξίωθεντες τῷ αἰῶνος ἡμεῖς τυχεῖν. *Pricæo τυχεῖν* male videtur expungendum; ita enim cultissimus quisque, ut praeclare docuit L. Bos. Idem C. XXIV: 6. absque ulla idonea causa pro ὧς substituit ὧν. *Eximius & modestus*, si quisquam, Criticus Jer. Markland, cui nonnullas non contemnendas conjecturas in N. T. debemus, ad vitam Lyfia p. 71. notat, Act. XVII: 11. pro εὐμενέσσοι optime legi posse εὐμενεσσοί magis benevoli. At vox εὐμενής nusquam aut in Alexandr. Versione. aut in N. T. occurrit, & vulgata. *Spn-*

les réflexions qu'il fait & les avis qu'il donne sur la réserve, la retenue & la modestie qu'il convient d'apporter à la Critique Sacrée.

La Théorie de l'Air fixe, telle que quelques Physiciens Anglois la proposent (5), est encore bien éloignée d'être admise sans contradiction. Sans parler des objections qu'on y fait en France, nous nous bornons à annoncer une Dissertation très bien faite qui a paru sous les auspices du célèbre Professeur d'Utrecht Mr. *Habn*, & qui fait honneur aux talens & aux progrès de l'un de ses Disciples. Elle a pour titre: *Dissertatio Philosophica inauguralis de Aëre fixo quam — pro gradu Doctoratus*

*sum præbet satis commodam. Pricæus ad Luc XXIII: 28. scribit: „ Pro ἐμὲ in contextu nostro malim ἐμοὶ legi: dativum enim solet regere τὸ ἐπὶ verbis κλάειν & δακρύειν junctum”. Hanc emendationem si admittas, scribendum etiam ἱφ' αὐταῖς & ἐπὶ τοῖς τέκνοις ὑμ. fallitur & vir eruditus: in *Versione Græca A. E.* non uno loco κλάειν ἐπὶ τινὰ reperitur.*

(5) Voyez plus haut pag. 194. & suiv.

ratus & Magistris summisque in Philoſophia
& Artibus Liberalibus honoribus & privile-
giis rite ac legitime conſequendis, publico exa-
mini ſubmittit DIDERICUS DE SMETH
Amſteidamo-Batavus, die 9 Qûobris 1772.
chez A. van Paddenburg, in 4^o. pp. 101.
avec quelques figures. Sans nier que l'air
renfermé dans les corps ne puiſſe quelque-
fois perdre pour un temps ſon élaſticité,
l'Auteur cherche à prouver par le raisonne-
ment & par des expériences, que cette Doc-
trine ne doit être admie qu'avec de gran-
des reſtrictions, que cette matière fixe &
condenſée n'eſt point l'air que nous reſpi-
rons, qu'elle n'eſt point la cauſe des phéno-
mènes dans les terres calcaires, que cette
théorie n'eſt point nouvelle, que Boyle a
connu ce qu'on appelle improprement l'air
fixe, ſous le nom d'air ſaltice, van Helmont
ſous celui de gas, & Lucrèce même & les
Anciens ſous celui d'æſtus.

Une autre fort bonne Diſſertation, eſt celle
qui a paru en même temps, & chez le même
Libraire, ſous ce titre, *Diſſertatio Philoſo-
phica exhibens obſervationes quasdam de igne
& variis eum reſtinguendi modis quam --- pra
gradu Doctôratus & Magiſterii ---- publico
examini ſubmittit PETRUS DE SMETH*
(Frère

(Frère du précédent). Après avoir traité historiquement du feu & de sa nature, le jeune Philosophe en considère l'action, & les causes qui l'augmentent; il passe ensuite en revue les divers moyens qu'on peut employer pour l'éteindre, & sur tout cela il dit des choses également intéressantes & utiles. Ces deux Dissertations méritent d'être recherchées & conservées.

On trouve chez *A. van Paddenburg* & chez la Veuve *J. J. van Poolsum*, un petit Ouvrage très édifiant sur la *Doctrine de la Réconciliation entre Dieu & les Hommes*. Mr. *VOET*, Auteur de cet Ecrit, n'a point prétendu dire quelque chose de nouveau sur un sujet tant de fois traité; il ne s'écarte en rien de la Doctrine communément reçue dans l'Eglise Réformée; mais il l'expose avec beaucoup de clarté, & il s'attache sur-tout à faire sentir combien le dogme en question est consolant, & quelle influence il doit avoir sur la conduite de la vie. Voici le titre de cette Brochure: *De Leere der Verzoeninge tusschen God en Menschen beredeneerd, door JOANNES EUSEBIUS VOET, 1772. grand 8o. d'environ 60. pp.* Au reste les chiffres qui sont au haut des pages commencent par 61, ce qui suppose que cet Ecrit a été précédé

cédé de quelqu'autre du même Auteur Peut-être M. V O E T a-t-il dessein de donner séparément divers Opuscules , qui pourront ensuite être rassemblés dans un même Volume. Il vient au moins de publier une autre Brochure de même format, & dont les chiffres suivent ceux de la précédente; *De Godtykbeid van den Bybel gestaafd door de Proefondervindinge door J. E. V O E T*; c. a d. *La Divinité de l'Ecriture Sainte confirmée par l'expérience (ou par le sentiment)*; 1773. chez la Veuve J. J. van Poolsum, & chez A. van Paddenburg, & Amsterdam chez Loveringb & Allart, grand 80. d'environ 65. pp. Cet Ecrit peut être regardé comme un excellent Discours sur ces paroles de Jésus Christ: *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connotra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle de mon chef* (1). L'habile & pieux Auteur ne se propose pas tant de prouver aux Déistes la Divinité de nos Sts. Livres, que d'affermir dans la foi & de tranquilliser ceux d'entre les Chrétiens qui ont un cœur honnête & bon, mais qui n'étant que médiocrement instruits pourroient être ébranlés par les objections des Incrédules. Il n'est ni nécessaire ni possible que de

(1) Jean VII: 17.

de telles gens s'engagent dans des disputes qui supposent la connoissance des Langues, des Antiquités, de la Philosophie &c. ni qu'ils entreprennent de répondre aux difficultés que l'on fait contre certains passages particuliers de l'Ecriture Sainte: il suffit qu'ils la considèrent dans son ensemble, qu'ils en examinent le système général, qu'ils se rendent compte à eux mêmes des effets que la Parole de Dieu produit dans leur esprit & dans leur cœur, & qu'ils fassent le raisonnement clair & simple que voici: Si par certain moyen un homme raisonnable arrive à un état de tranquillité & de bonheur, il faut que ce moyen soit bon, vrai, & institué par Dieu même. Or je suis arrivé à cet état de tranquillité & de bonheur par l'Ecriture Sainte; donc cette Ecriture est bonne, vraie, & donnée par Dieu même. M. VORTE développe & presse ce raisonnement dans tout le Discours que nous avons sous les yeux. Nous en recommandons la lecture à ceux qui entendent la Langue Hollandoise, & il seroit bien à souhaiter qu'on le traduisît en François.

Voici un autre Ouvrage qui mérite d'être recommandé. Il est imprimé chez G. T. van Paddenburg sous ce titre: *Redevoering over*

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1773. 223

*bet nut der Wysbegeerte; nevens drie Samen-
spraken tusschen Plato en Epicurus ter besooq
van 's Werelds Schepping, door een oneindig,
volmaakt, onstoflyk Wezen. Uitgesproken voor
een Wysgerig Genootschap te Rotterdam, in de
Maanden September 1770, en Octob. 1771,
door LEONARDUS STOCKE, Med. Doctor;
c. à. d. Discours sur l'utilité de la Philosophie
avec trois Dialogues entre Platon & Epicure,
pour démontrer que le Monde a été créé par un
Être infini, parfait, immatériel &c. par M.
L. STOCKE, Docteur en Médecine, 1772.
grand 8o. de 223. pp. Dans l'éloquent &
solide Discours, qui fait le tiers du Volume,
M. STOCKE montre combien la Philoso-
phie est utile tant aux particuliers qu'aux
Nations en général, & singulièrement aux
Hollandois. Tout le Discours est terminé
par un tableau très animé du bonheur d'un
vrai Philosophe. On lira aussi avec plaisir
& avec fruit les Dialogues entre Platon
& Epicure. On y prouve avec beaucoup de
clarté & d'une manière intelligible à toutes
sortes de lecteurs, que l'ordre & le merveil-
leux arrangement du Monde ne sont point
dus au hasard; que la matière ne sauroit en
être la cause; que le Monde n'est point éter-
nel, & que par conséquent il est l'ouvrage
d'un*

d'un Etre immatériel, infiniment sage, & infiniment puissant.

J. van Schoonhoven & Comp. ont imprimé & débitent : *Kortbegrip van het zamenstel der Natuur*, van den Heer C. Linnæus, met zeer veel soorten vermeerderd door P. BODDAERT, Med. Doct. Oudraad der Stad Vliſſingen, Lid van der Keyzerlyke Academie der Natuuronderzoekeren, van de Hollandſche Maatſchappij der Wetenschappen te Haarlem, en van het Zeeuwsche Genootſchap der Wetenschappen te Vliſſingen. Eerſte Deel, Eerſte Stuk, c. à d. *Abrégé du Syſtème de la Nature de Mr. Linnæus, augmenté d'un grand nombre d'espèces, par Mr. le Dr. BODDAERT &c. Tome I. première Partie*, 1772, in 8°. pp. 95. ſans la Préface qui en a 100. Cette Préface eſt très intéreſſante, & bien propre à confirmer l'idée avantageuſe que d'autres Ouvrages ont déjà fait concevoir de l'habileté de l'Auteur dans l'Histoire Naturelle. M. BODDAERT préſente d'abord en raccourci un tableau des productions presque ſans nombre de la Nature, & il fait paſſer ſous nos yeux cette immenſité d'êtres dont notre Globe eſt rempli. Il parle des trois Règnes, l'*animal*, le *végétal*, & le *minéral*, de leurs rapports, de leurs diffé-

ren-

rences, des degrés & des nuances insensibles par lesquels la Nature passe de l'un à l'autre. Il recherche ensuite comment les Naturalistes ont divisé & classé les êtres qui appartiennent à chaque Règne, & il donne une notice exacte des divers Systèmes, au moins des plus célèbres. Toutes ces méthodes sont plus ou moins arbitraires, & il n'en est aucune qui ne laisse quelque chose à désirer; mais celle du grand *Linnaeus* est celle qui a le plus de partisans. M. BONDART la préfère à toutes les autres, & il a cru, avec raison, que ses compatriotes en verroient avec plaisir un Abrégé écrit dans leur Langue. Il s'est borné à indiquer les genres, & à donner de courtes descriptions des espèces qui se trouvent dans le Systême de Mr. *Linnaeus*; mais il a souvent ajouté de nouvelles marques caractéristiques, & sur-tout il a suppléé un grand nombre d'espèces que l'illustre Naturaliste Suédois avoit omises. Les Auteurs qu'il a principalement consultés sont MM. de *Buffon* & d'*Aubenton*, *Edwards*, *Catesby*, *Briffon*, *Albin*, *Réaumur*, de *Geer*, *Voet*, *Drury*, *Sepp*, *Scheffer*, *Roessel*, *Pallas*, *Vormær*, & Mlle. *Mérian*. Il a presque toujours donné la préférence à ceux qui ont fourni

les figures les plus exactes & les mieux coloriées, figures auxquelles il ne manque pas de renvoyer en indiquant les Volumes où elles se trouvent. Du reste Mr. BODDAERT a vu lui-même une grande partie des objets qu'il décrit : les Cabinets de MM. *Burmans*, père & fils, *Habn*, *Luchmans*, *van der Meulen*, *Cramer*, *Julianes*, lui ont été ouverts, & il célèbre avec reconnaissance la politesse avec laquelle ces Messieurs se sont empressés à lui faire part de leurs trésors & de leurs conseils. Avec tant de secours, & tant d'habileté pour en faire usage, Mr. BODDAERT ne sauroit manquer de réussir dans l'utile entreprise qu'il a formée ; & la première Partie que nous annonçons à présent fera sans doute souhaiter la continuation de l'Ouvrage Elle comprend les Quadrupèdes ou les Animaux qui allaitent leurs petits (*Zoogende Dieren*). Mr. *Linnæus* n'en donne que 39 genres ; mais on en trouve ici 40., parce que notre Auteur ajoute d'après Mr. *Pallas*, le genre des *Antilopes* (*Hartebokken*).

Le même Libraire a mis en vente : *Proeven van den tegenwoordigen smaak der Hoogduitschers in zaken van Godsgeleerdheid en Wysgeerte ; Eerste Stuk, behelzende vyf korte*
Ver-

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1778. 227

Vertoogen over zeer gewichtige onderwerpen, allen overgenomen uit de vermischte Kurze Aufsätze of Kurze Mengelstukken van Doctor J. G. FOLLNER, Hoog-Leeragr in de Godsgeleerdheid en Wysgeerte te Frankfurt aan den Oder. Met een Voorreden en ettelijke Aenmerkingen van den Vertaler; c. à. d. Essais du goût actuel des Allemands sur les matières de Théologie & de Philosophie; Première Partie &c. 1778 grand 8°. de 109. pp. Tous ceux qui ont quelque idée de l'état actuel de la Théologie & de la Philosophie en Allemagne, applaudiront sans doute à l'entreprise que nous annonçons. C'est l'entreprise d'un Homme de bien & d'un Homme judicieux, qui voudroit mettre ses compatriotes à portée de profiter des excellens Ouvrages que les Allemands publient depuis quelque temps. Il y a peu d'exemples de révolutions aussi subites & aussi avantageuses, que celle qui s'est faite dans leur goût, dans leur manière de penser & d'écrire. *Leibnitz & Wolf* ont rendu leurs compatriotes philosophes, & peu à peu, ce qui ne manque jamais d'arriver, la vraie Philosophie a eu les plus heureuses influences sur la Théologie. Depuis vingt ans sur-tout, il s'est élevé en Allemagne une mul-

titude de Théologiens habiles, sages, modérés, tolérans, qui ayant cultivé avec soin la belle Littérature & la saine Philosophie, ont consacré leurs lumières & leurs talens à donner à leur auditeurs & à leurs lecteurs de justes idées de la Religion, à la leur faire aimer, à la défendre contre les Incrédules, & sur-tout à en presser les devoirs, & à faire sentir la liaison qu'il y a entre les vérités évangéliques & la conduite de la vie. Mr. le Professeur TÖLLNER, Professeur en Théologie à Francfort sur l'Oder, tient un des premiers rangs entre ces Théologiens qui font tant d'honneur & tant de bien à l'Allemagne. Nous avons eu occasion de parler diverses fois de lui, & dans la Préface du Livre que nous annonçons à-présent, on cite le jugement que nous avons porté de cet excellent Homme. Dans le dessein où l'on étoit de traduire en Hollandois, quelques uns des meilleurs Ecrits de Philosophie & de Théologie qui aient paru en Allemagne, on ne pouvoit mieux commencer que par ceux du Dr. TÖLLNER. On en donne ici cinq, qui sont tirés de deux Volumes in 8°. qu'il publia par cahiers depuis 1766. jusqu'en 1769 sous le titre d'*Opusculs mêlés* (*Vermischte Kurze Aufätze*). Voici les sujets

jets de ces cinq Discours. 1. *Pour être véritablement bon est-il nécessaire d'avoir de la Religion? & pourquoi cela est-il nécessaire?* 2. *Dieu veut-il que les hommes connoissent la vérité pour l'amour de la vérité même (c. a. d. indépendamment de l'influence qu'elle doit avoir sur la conduite de la vie)?* 3. *Qu'est-ce que présenter les vérités de la Religion d'une manière intéressante, & comment parvient-on à les présenter de cette manière?* 4. *Jusques où est-il nécessaire que le commun des Chrétiens soient instruits de la doctrine du Péché originel?* 5. *Examen de ce mot de Mr. de Voltaire: l'Athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre.* Quoique nous ne voulussions pas adopter toutes les idées de Mr. TÖLLNER, nous recommandons la lecture de ces cinq Discours: on y retrouvera par-tout l'Homme de génie, le vrai Philosophe, le Théologien pieux & habile. Quant à la Traduction, que nous avons comparée dans plusieurs endroits avec l'Original, elle nous paroît très bien faite, & nous exhortons l'estimable Traducteur à continuer un travail qui ne peut qu'être fort utile.

J. van Schoonhoven & Comp. ont encore imprimé; Reis-Boek door Italien, uervattende

eene natuurekeurige beschryving zoo van het Land
 zelve, deszelfs zeden en gebruiken, regeerings-
 wyze, handel, huisbondelyk wezen, eendheden,
 enz als byzonder van den tegenwoordigen staat
 der Wetenschappen, voornamentlyk der Schoone
 Kunsten. Uit de nieuwste Reis-Beschryvingen
 en eigene aanmerkingen t'zamengesteld door
 D. J. VOLKMAN. Nu ten dienste der Hol-
 landeren uit het Hoogduitsch vertaald. Eerste
 Deel; c à d. *Voyage d'Italie &c. par Mr.*
VOLKMAN, traduit de l'Allemand en Hol-
landais; Tome I. 1773. grand 8o. de 374 pp.
sans la Préface, l'Avertissement &c. qui en
ont 80. Ce Voyage, & singulièrement l'in-
*teréssante & ingénieuse Préface de M***,*
méritent bien que nous en rendions un
compte détaillé.

LEYDE. J le Maire a mis en vente: *Doctrina*
Christianae Religionis, per Aphorismos summa-
tum descripta. Editio Sexta. Cui nunc accedit
ΤΠΟΤΥΠΩΣΙΣ Theologiae Elementicae. In
usum Scholarum Domesticarum CAMERII VI-
TRINGAE, Theol. & Hist. Sacrae Professoris.
Curante MARTINO VITRINGA, qui Prae-
fationem, Prolegomena, & Aduotationes ad-
jecit, nec non Analysin V. Cl. Theodori
Schellingae. Pars V. 1773. in 4o. pp. 619.
 Nous rendrons compte de ce 5^e. Tome d'un
 Ou-

Ouvrage, que tous les Theologiens devroient se prouver.

Un autre bon Livre dont nous nous proposons de parler plus en détail, est celui que Mr. le Professeur PESTEL vient de publier sous ce titre : *Fundamenta Jurisprudentiæ Naturalis*, a FRIDER. GUILLIELMO PESTEL delineata in usum Auditorum; apud Sam. & Job. Luchtmans 1773. grand 8o. de 172. pp.

LEYDE. La belle Harangue de Mr. CRAS que nous annonçames il y a quelque temps, vient d'être traduite en François sous ce titre : *La Sagesse du Souverain dans les moyens de rendre le Commerce florissant : Discours prononcé par Mre. HENRI CONSTANTIN CRAS, en prenant possession de la Chaire de Professeur en Droit, à l'Académie d'Amsterdam le 4 Novembre 1771. Leyde chez Elie Luzac 1773 in 8o pp. 84.* Cette Pièce est très bien caractérisée dans l'Avertissement du Traducteur : « Intéressante par la matière qu'elle traite, le savant Auteur a su encore, malgré l'aridité du sujet, y répandre des fleurs & des grâces, dont il ne paroïssoit pas susceptible. La circonstance du moment exigeoit ces ornemens : cependant Mr. CRAS a eu l'art

P 4

d'u.

d'unir le style grave & exact de l'Histoire, au ton sublime & fleuri de l'Orateur, & aux raisonnemens solides du Philosophe". Après avoir très éloquemment décrit les avantages du Commerce, Mr. Graas indique les moyens dont la sagesse politique se sert pour le rendre florissant. D'abord la liberté: liberté de Religion; liberté pour le Commerce, les Fabriques & les Manufactures, en empêchant les monopoles &c; liberté aux citoyens de jouir à leur gré de leur fortune & de leur bien. Ensuite il faut honorer le Commerce en appelant aux honneurs & aux dignités l'homme habile & industrieux qui s'y adonne. *Gregorius* jugeoit qu'il étoit de la justice & de l'utilité publique d'élever aux Charges de la Magistrature les Négocians les plus industrieux (*). „ Ce grand homme croyoit sans doute qu'il étoit de la justice d'agir ainsi, parce que la gloire & les récompenses doivent être en raison des peines & des dangers que l'on a courus; & que l'utilité publique l'exigeoit, parce que les Négocians instruits dans la Science du Commerce, chargés ensuite du Gouvernement de

(*) *Annales des Pays-Bas* Ann. 1586.

de la République, sont plus en état que personne de soutenir par la sagesse & la prudence de leur conseil le Commerce, qui en est le fondement, la force, & l'appui". Il est encore de la sagesse politique d'inviter les citoyens par l'appas des récompenses, à entreprendre en société ces sortes de Commerces, qui soit par leur étendue, soit par les fonds qu'ils exigent, surpassent les forces d'un particulier. Les deux Compagnies des Indes établies dans ces Provinces en sont des exemples frappans. Les impôts sont nécessaires, mais rien n'est plus ruineux pour le Commerce que leur excès. „ Les denrées renchérisent, la cherté des vivres fait hausser la main d'œuvre; le taux des fabriques, des manufactures augmente en proportion: & l'acheteur qui venoit se pourvoir chez vous, effrayé de tant d'obstacles, va chercher ailleurs un trafic plus facile & moins dispendieux; & vous laissez à charge une multitude de nécessiteux, gémissant sous le poids de ces maux accumulés". — Un Souverain prudent & sage n'obligera jamais les citoyens à donner une déclaration publique de leurs revenus. „ On fait combien ces sortes de déclarations sont odieuses aux commerçans, soit parce que

la plupart ne veulent pas que leurs richesses soient connues, soit parce que leurs fonds varient avec le commerce, soit enfin parce que de pareilles déclarations mettent le crédit du Négociant en danger — ". Les immunités & les privilèges étant accordés avec prudence, réveillent le génie d'une Nation industrielle, & invitent de toutes parts les marchands & les artisans qui excellent dans leur profession, à venir former leurs établissemens dans le Pays. „ Et qu'on n'appréhende point que la faveur des immunités préjudicie aux intérêts de l'Etat; car cette perte que le trésor public semble faire, est un jour abondamment compensée par les richesses que le Commerce, devenu plus florissant, procure au Négociant, qui ne peut s'enrichir lui-même sans enrichir l'Etat ”.

— Un des premiers devoirs du Magistrat est de veiller à ce qu'il y ait des Tribunaux, où toutes les affaires de commerce soient vidées par des Juges habiles, dont les décisions soient promptes & débarrassées de toutes les formalités d'usage, qui à la vérité dans d'autres circonstances peuvent être utiles, mais qui dans celles-ci doivent être supprimées à cause du délai qu'elles causent. La Ville d'Amsterdam a deux de ces Tribunaux, l'un la Chambre d'As-

d'Assurance & d'Avarie ; l'autre celle des Causes maritimes. — Il est sur-tout de la dernière importance de faire observer rigoureusement les règles sacrées de la bonne foi. L'honneur, la gloire, le bien d'un Etat quelconque, y sont également intéressés, & particulièrement celui d'une République commerçante. „ C'est par leur intégrité & leur bonne foi, que les Hollandois ont sçu gagner la confiance des autres Peuples, mériter leur estime, & rendre florissant leur Commerce, qui foible dans son origine, devint ensuite le soutien de leurs Provinces. C'est cette bonne foi dans le Commerce, qui au rapport des plus habiles Jurisconsultes, a été cause que quoique le Droit Romain ait une grande autorité en Hollande, on n'y a pourtant jamais admis cette maxime : *Au for civil un simple engagement est sans force* ". — On ne sauroit donc trop sévir contre ceux qui manquent à la bonne foi ; & contre ceux qui font de faillites frauduleuses ; mais d'un autre côté, il faut mettre à l'abri des poursuites & des vexations d'un créancier dur & inhumain, tous ceux qui agissant sans fraude dans la gestion de leurs affaires, ne doivent leur malheur qu'à des revers & à des accidens impré-

prévus & réels. — La Banque est un des moyens les plus propres à donner du cours au Commerce, & à le faire fleurir davantage. Celle d'Amsterdam, sur-tout, a été établie sur des principes qui la rendent de beaucoup supérieure à toutes celles qui sont connues, tant pour la facilité qu'elle apporte au Commerce, que par le moyen de sûreté qu'elle offre au Public. „ Aussi sa réputation est si fermement établie; elle s'est acquise tant de confiance chez toutes les Nations de la Terre, que non seulement les Hollandois, mais encore les étrangers de tout état, les Princes mêmes, se sont empressés d'y placer leur argent, comme dans un Temple de Saturne. Tout le monde convient unanimement, que soit par la nouveauté de son genre & la sagacité de la régie, soit à raison de ses fonds immenses, elle l'emporte de beaucoup sur celles des autres Peuples commerçans, & que son établissement est le chef-d'œuvre d'une prudence consommée. — Notre habile Orateur voudroit que l'on établît, un Conseil, ou une *Chambre de Commerce*, composée d'hommes versés dans la Science du Gouvernement & dans celle du Commerce; qui, par la réunion de leurs vues & l'unanimité de leurs conseils, travailleroient de

con,

concert à protéger & à étendre notre Commerce; s'opposeroient aux entreprises pernicieuses du dehors; écarteroient tous les obstacles qui pourroient lui nuire; veilleroient sur-tout avec le plus grand soin à en prévenir la décadence ou la ruine. On avoit songé autrefois à un pareil établissement pour Amsterdam (1), mais cet utile projet est resté sans exécution. M. CRAS termine cette excellente Harangue par des réflexions très judicieuses sur l'importance de nos Colonies, & sur les avantages qu'on peut se procurer par des Traités avec les autres Nations.

LA HAYE. On trouve chez les Libraires de ce Journal: *Le Bonheur, Poëme en six Chants, avec des fragmens de quelques Eptires. Ouvrages posthumes de Mr. HELVETIUS. Nouvelle Edition. 1773, grand in 12. pp. 92* sans y comprendre la Préface qui en a 106. Il faut qu'il soit aussi difficile de chanter le bonheur que de le trouver, puis que malgré les talens reconnus de Mr. HELVETIUS, son Poëme est fort au dessous de l'idée qu'on s'en étoit faite. Observons aussi qu'un Poëte

(1) Voyez les Statuts d'Amsterdam, Vol. I. pag. 492.

Poëte Chrétien eût traité ce sujet avec bien plus d'avantage : quel parti n'auroit-il pas su tirer des vérités consolantes & sublimes de la Religion Révélée, de cet espoir d'un avenir heureux, vrai mobile de la vertu, & source du bonheur actuel parce qu'il prévient, adoucit ou compense les maux de la vie. En un mot les idées de Young & de Klopstak sur le bonheur sont aussi supérieures à celles des *Lucrece* & des *HELVETIUS*, que la Physique de *Newton* l'est à celle des Anciens.

Ce qu'il y a de plus attachant dans cet Ouvrage c'est la Préface, & nous avons lu les actions du Poëte avec bien plus d'intérêt que les Vers. *J'honore la vertu par-tout où je la trouve*, a dit quelqu'un : il seroit aussi injuste de ne point admirer la bienveillance de Mr. *HELVETIUS*, que d'en conclurre en général que les ennemis de la Religion peuvent être aussi vertueux que ses disciples. Le panégyriste de notre Philosophe ne dissimule pas que la jeunesse de Mr. H. ne fut point un modèle de tempérance ; & ses vertus prouvent seulement que l'esprit ne vient pas toujours à bout de corrompre le cœur, en déracinant les bons penchans qui naissent avec nous. Si en lui supposant les prin-

principes qu'il expose dans le Livre de l'*Es-
pris*, il fût né au contraire avec du penchant
à l'avarice, il faut en convenir ses belles
actions n'eussent été qu'une suite d'inconlé-
quences, ou plutôt il ne les eût jamais fai-
tes. Ne peut-on pas appliquer aux Incrédu-
les vertueux, ce que le célèbre Mr. *Roussseau*
de Genève a dit des Payens : „ Le Paganis-
„ me inventa des Dieux abominables, qu'on
„ eût punis ici bas comme des scélérats, &
„ qui n'offroient pour tableau du bonheur
„ suprême que des forfaits à commettre, &
„ des passions à contenter; mais le vice,
„ armé d'une autorité sacrée, descendoit
„ en vain du séjour éternel, l'instinct moral
„ le repoussoit du cœur des humains. En
„ célébrant les débauches de *Jupiter*, on
„ admiroit la continence de *Xenocrate*; la
„ chaste *Lucrèce* adoroit l'impudique *Vénus*;
„ l'intrépide Romain sacrifioit à la peur; il
„ invoquoit le dieu qui mutila son père, &
„ mouroit sans murmure de la main du sien;
„ les plus méprisables divinités furent ser-
„ vies par les plus grands hommes; la sain-
„ te voix de la nature, plus forte que celle
„ des dieux, se faisoit respecter sur la terre,
„ & sembloit reléguer dans les cieus le cri-
„ me avec les coupables. ”

Admirez les ressources que le sage & bienfaisant Créateur nous a ménagées; cet instinct moral, cette voix de la nature devoient suppléer en quelque sorte aux secours de la Révélation; mais doit-on en conclure que la Révélation soit inutile? Non-sans doute: l'habitant d'un souterrain profond, privé de la clarté du jour, trouve une douce consolation dans la lumière artificielle qui dissipe les ténèbres de sa demeure; mais faudra-t-il pour cela que l'Auteur de la Nature éteigne le flambeau radieux qui la féconde & l'éclaire?

L'Auteur anonyme de la Préface qui est à la tête du Poëme, trace une peinture touchante de la vie de Mr. HELVETIUS à la campagne, de sa conduite à l'égard de sa famille, de ses voisins & de ses vassaux. Plusieurs de ceux-ci eurent recours à lui dans leurs besoins; plusieurs furent prévenus. „ Ceux qui pendant la guerre avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire; ceux qui avoient des enfans à élever, un bien en désordre, pouvoient compter sur le Seigneur de *Voré*. — Si ses fermiers essuyoient quelque perte, si l'année n'étoit pas féconde, il leur faisoit d'abord des remises, & souvent leur donnoit de l'argent.

Il avoit fixé dans ses Terres un Chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une Pharmacie bien fournie de tout, & dont les remèdes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un Payfan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à son état. Mr. HELVETIUS alloit le voir souvent, il le consoloit, il avoit soin qu'il fût bien servi, quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une manière assez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la chose contestée. — Il passoit toutes ses matinées à méditer & à écrire. Le reste du jour il cherchoit de la dissipation. Il aimoit la chasse; mais pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas d'y multiplier le gibier. Il est vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de Braconniers. Il fit faire des défenses sévères; mais les Gardes qui le connoissoient ne portoient pas fort loin la sévérité. Un jour, un Payfan vint chasser jusques sous les fenêtres du Château. M. HELVETIUS en fut irrité, & ordonna que cet homme fut veillé de près, & arrêté à la première occasion. Dès le lendemain on lui amène le coupable. M.

Tome XXXIX. Part. I. Q HEL

HELVETIUS fort en colère, se lève, & court au chasseur que deux Gardes traînoient dans la cour du Château. Après l'avoir regardé un moment : „ mon ami, lui dit-il, vous „ avez de grands torts avec moi : si vous „ aviez besoin de gibier, pourquoi ne m'en „ avoir pas demandé ? Je vous en aurois donné ". Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au Payfan, & lui fit donner du gibier. Cependant Madame *Helvetius*, indignée de l'insolence des Braconniers, assurait son Mari que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chasses. Il en convint & promit d'user de rigueur. Il ordonna à ses Gardes de faire payer l'amende à quiconque tiendroit sur ses terres, & de le défarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un Payfan qui chassoit, lui ôtent son fusil, & le conduisent en prison, dans lequel ne sortit qu'après avoir payé l'amende. Mr. *Helvetius* informé de cette aventure va trouver le Payfan, mais en secret dans la crainte d'essuyer les reproches de Madame *Helvetius*. Après avoir fait promettre à ce Braconnier, qu'il ne parleroit pas de ce qui étoit le passé entr'eux, il lui paye le prix de son fusil, & lui rend la somme à laquelle l'amende & les frais pouvoient se monter.

Ma-

Madame *Helvétius* de son côté n'étoit pas tranquille. Elle disoit à ses enfans : „ je „ suis la cause que ce pauvre homme est „ ruiné : c'est moi qui ai excité votre père à „ faire punir les Braconniers ". Elle se fait conduire chez celui qui lui faisoit tant de pitié, elle demande à quoi se monte la somme de l'amende & le prix du fusil. Elle paye le tout , & le Payfan reçut l'argent sans manquer au secret qu'il avoit promis à M. *HELVETIUS* ”.

Il avoit mené avec lui dans sa Terre de *Vord* deux Secretaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus Premier-général ; „ mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux nommé *Bander*, étoit chagrin, caustique, & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. *HELVETIUS* dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un Précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce *Bander* étoit de discuter avec son Maître la conduite, l'esprit, le caractère, les Ouvrages de ce Maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satire. Mr. *HELVETIUS* l'écoutoit avec patience ; & quelquefois en le quittant il disoit à Madame H. „ Mais est- „ il possible que j'aie tous les défauts &

„ tous les torts que me trouve *Bandor* ?
 „ Non sans doute. Mais enfin j'en ai un
 „ peu : & qui est-ce qui m'en parleroit , si
 „ Je ne garde pas *Bandor*.

Sur le point d'envoyer ces Nouvelles à l'Imprimeur , nous recevons le Programme que voici : il intéresse trop les Gens de Lettres , pour que nous ne nous hâtions pas de le leur communiquer.

OXONII; Decemb. 16, 1772.

SI jure aliquo Virorum Illustrum aut Eruditorum per Europam rogetur Patrocinium, ad opus aliquod literarium in lucem edendum; liceat augurari, eosdem optimo jure jam compellari, ut Opus, in universorum utilitatem institutum, formæque sequenti propositum, favore suo protegant et sustentent. Profectò Doctor Kennicott, qui bujusmodi Patrocinium rogat, publicæ Liberalitatis laudè multum detraberet; si, postquam Opus a se inceptum Subscriptione Librarum plus quam Decem Mille (monetæ Anglicæ) huc usque auctum fuerit ac promotum, non ex hoc argumento colligeret, fore et in posterum Patronis suis parem alacritatem, quo typis demum excudatur; quod, ut tam ingenti Sumptu prælo paratum

tum esset, iisdem auxiliantibus tandem effecit.

Quamquam verò bujusce Operis fama singulas Europæ regiones pervaserit; quamquam hominum uniuscujusque et ordinis et seclæ præconio fuerit ornatum; nec minus Romæ, quam Genève, auctoritate publicâ munitum; quamquam Regum potentissimorum commendatione decoratum, et celeberrimorum tum Professorum tum Bibliotecariorum subsidiis firmatum; quamquam Augustissimi Regis Britannici, Serenissimi Principis Aursiaci, Academia Theodoro-Palatina Manheimensis, plurimorum porro Virorum Illustrum ac Doctorum tum in Britannia tum in Hiibernia, patrocinio ac munificentia singulari insignitum; quamquam denique Opus, adeo honorifice commendatum, satis quoad propositum ejus ac usum innotescat; eoque saltem, ut ulterior aliqua explicatio supervacanea videri possit: quoniam tamen ad nonnullos forsân publicæ hæ conditiones perveniant, quos operis bujus indoles prorsus lateat; ad nonnullos etiam, quos, ut de eo minus benevolè sentiant, induxerunt vel paucorum impetus inhumani, vel multorum falsa repræsentationes ex ignorantia ortæ; vera Operis indoles breviter hic exponenda est, et illustranda.

Inter omnia quæ nunc extant per totum

terrarum orbem volumina, nullum *Novo Testamento*, *Utilitatis* ratione habito, nullum *Veteri Testamento*, quod *Antiquitatem* attinet, equiparari potest. *Hæc duo Volumina* generis humani tum *historiam* tum *officia*, a mundi creatione usque ad ipsius interitum enarrant: idque ex *Scriptorum Spiritu Divino* afflatorum auctoritate. Quamquam verò hi *Auctores* scripta sua omnino perfecta post se reliquerunt, eam tamen perfectionem non vindicabant ii, qui in *saeculis* sequentibus transcripserunt: nec *Divina Providentia* ullo modo sese interposuit, ut perpetuo miraculo calamos scribarum erroribus obnoxiorum dirigeret. Quid si multæ variantes lectiones irrepperunt; in nulla certe ætate, quam hac nostrâ. opportunior esse potuit earundem detectio: cum verisimile sit, has ipsas varietates objectionibus hominum *Infidelium* ansam præbuisse præcipuam. Est etiam verisimile, harum varietatum nonnullas in iis locis obtinuisse, in quibus *Vetus Testamentum* vel cum locis exinde in *Novo* citatis, vel cum aliis *Veteris Testamenti* locis, nunc pugnat; vel ubi verba, in *prosaicâ* præsertim oratione, legitimam aliquam et grammaticam interpretationem non recipiunt. Et quanto impedimento necesse hoc fuerit eorum studiis, quibus sacrum hunc Codicem exponendi datum sit

fit negotium; quantumque aliorum plium ardorem minuerit, quibus in hunc Librum meddandi incumbit officium! si revera multis magnisque a primatū sua rebusitudine deflectionibus obscuratur

In Academia Oxoniensis honorem dictum fit, quod die loci, anno C. 1707, Græcus Novi Testamenti Textus, und cum lectionibus variantibus ex codicibus MSSis circiter 112, ab erudito ac diligenti Doctore Millio collectis, in lucem fuit editus: cujus institutum, et si paucorum cavillationibus petitis, magis tamen cum laude et gratitudine acceptum est. Cum tamen eruditi fore omnes, dum Millio grates agerent, eo ipso opinionem suam probebant de multis locis in Novo Testamento corruptis, (quæ enim in pejus mutantur, ea certe corrumpuntur) credebant nihilominus pauca esse loca corrupta in textu Testamenti Veteris: imò potius religionis loca habebant, Textus Hebræi impressi integritatem asservare absolutam; etiam si his non innotuit, quo ex codice MSto, vel quibus MSSis, fuisset desumptus.

At verò, circiter 20 abhinc annos, deprehendebat Dr. Kennicott multos codices Bib. Heb. MStos Oxonii servatos; eosque tum a se invicem, tum a textu impresso, magnopere

dissidentes. In aliis etiam cod. MStis, tum Cantabrigienfibus tum Londinenfibus, variantes lectiones multas, easque magni momenti, reperiebat. Hæc inventa, nihil obstantibus virorum doctorem opinionibus præjudicatis, in Dissertatione anno 1753 in lucem edita, exposuit. Quod in Dissertatione, ut et in alterâ 1759, tam abunde emicuerunt probationes tum codicum Heb jam extantium multitudinis, tum lectionum non leviter variantium; ut inductus fuit D. Kennicott, Viris primariis cum adjuvantibus, ad Collationem omnium codicum Heb. Bibliorum, in Britannia aut Hibernia conservatorum, instituendam.

Intra decem annos, quos antea subducto calculo necessarios fore conjecerat, fuit ad umbilicum perducta Collatio. Dumque hæc geruntur domi, quid apud exteros fieri posset exquirebat; et exquirenti res tam pulchre cessit, ut codices MStos ex Asia, Africa, et America, huc advectos excusserit. Amplissima autem illa, quam corrasit, supellex ex Europæis præcipue derivata est regionibus; quarum ex nonnullis codicum Collationes, ex aliis ipsi Codices, fuerunt subministrati: et ex Hispania nuper transmissi sunt sex MSti, eruditissimi Doctoris Bayer, Ecclesiæ Toletanæ Thesaurarii, peculium.

Apud

Apud exteros verò tot reperiebantur codices MSi, ut eorum omnium collationes nancisceres esset optanda potius, quàm exequenda: expetendum tamen erat, inò et efficiendum, ut in locis selectis, quæ magni essent momenti, inspicerentur fere omnes. Quocirca D. Kennicott (qui in hoc Opere ulterius prosequendo non magis instituebat suis parcere Sumptibus, quàm pepercerat Valetudini) cum ipsemet codices Parisienses ad examen revocasset, Dominum Bruns, Lubecensem, virum doctissimum, misit ad regiones plerasque Europæas, in quibus ejusmodi codices conservarentur, visitandas. Hujus itineris commoda votis plus quàm responderunt; et Brunso singulæ bibliothecæ summa humanitate fuerunt patefactæ. Hic, Operis sacri gratiâ peregrinans, magno exceptus est favore; atque eo majore, quippe ei datæ fuerant Literæ, satis honorificè concessæ, a Serenissimi Regis Britannici Secretariis ad res politicas primariis, et ab iis, qui ejusdem S. Regis legationem apud exteros gerunt, officiis adjunctus fuit humanissimis.

Jam in Angliam redit; instituto a Româ, Venetiis, et Viennâ, per Pragam, Dresdam, Berolinum, Hamburgum, et Hollandiam itinere. Transmissis jam jam Oxonium quinque fasciculis, mole baud mediocri, materiæ ac su-

pellectilis ad hoc Opus pertinentis; reuerſurus eſt, uti ſperandum, reliquiis ditatus, priuſquam Opus prælo ſubſcuiatur. *Theſaurus* vero quem colligit, non tantum ex bibliothecis provenit publicis; conceſſa eſt enim ei licentia plurimos verſandi codices, qui privati ſunt juris. Utitur quinetiam ſingulari quodam privilegio, *Mſtos* nempe, qui ad *Synagogas* doctosque *Judæos* pertinent, examinandi. Atque id beneficium *Operi* huic idcirco acceſſit; quod binæ *Epistolæ Hebraicæ*, verbis maxime honorificis, conſcriptæ ſint, et a *Præſectis Synagogarum Londini* primariarum conſignatæ, fratribus ſuis peregrine agentibus inſcriptæ, atque ad eos a *Brunſii* ipſius manibus traditæ.

Quanquam fieri nequeat, quin, ex hac *Judæorum* opinione, multorum *Chriſtianorum* animi ducantur ad rectam de inſtituti hujusque *Utilitate* ſententiam, ſunt tamen, qui adhuc opinari volunt neceſſe eſſe, ut ſit (idque *Judæis* ſaltem exteris cognitum) certum aliquod exemplar, cujus in vero *Textu* ſtatuendo extra controverſiam valeat auctoritas. Eſſe tamen apud externos *Judæos* nullum tale *Criterion*, hinc patet — quod nuper incidit *D. Brunſii* in *Biblia Hebræa*, *Mantua* 1742 prælo exarata, curantibus *Judæis* doctiſſimis in *Italia* degentibus.

JANVIER, FE'VRIER, MARS, 1773. 251

tibus. Horum Bibliorum nulla apud Christianos, vel Britannicos vel alias fortasse cujusunque regionis, facta fuerat mentio; etsi quaedam habeat sibi prorsus peculiaria. Textus quidem idem fere est, qui et in aliis editionibus recentibus; ad imam vero quamque paginam subjiciuntur lectiones variantes, quarum numerus plus quam 2000 attingit, in quibus multae magni momenti: ex codicibus MStis collectae, ex editionibus impressis, exemplaribus Talmudicis, et Rabbiorum celeberrimorum scriptis. Inter alia, insigniter ab eo auctore notata, reperitur et hoc — in quibusdam Bibliorum Heb. locis tot et tantas occurrere exemplarium discrepantias; ut quas pro veris lectionibus ipsi statuunt Judaei, plane nesciant.

Qui codices MSti annorum sunt 300 vel 400, ii cum Textu bodierno maxime consentiunt: et quo vetustiores sunt codices, eo magis ab hoc Textu discedunt, magisque cum Versionibus antiquis et Novo Testamento conspirant. Superjunt adhuc codices Hebraei annorum 500, 600, et 700; et credibile est, inter eos qui jam conferuntur esse qui ad majorem ascendunt vetustatem. Hoc utcunque vertat; ex codicibus MStis fere 600, qui scrutationem in hujus Operis emolumentum subierunt, non pauciores quam 50 videntur annorum esse plus quam 500.

Cum

Cum Textus impressus Samaritanus, qui multis in locis Hebraeum possit corrigere, sua tamen habeat errata; ex veris MStorum codicum Samaritanorum lectionibus ea errata proculdubio sunt emendanda: adeo ut ipsa loca, in eo Textu corrupta, argumento sunt quàm necessaria sit hac Operis instituti pars. Ex Samar. MStis 16, per Europam nunc cognitis, integre collati sunt in hoc Opus codices 8 vel 9; quin et e ceteris omnibus copiosa varietatum excerpta in hac editione prodibunt. Inter Editiones 40 impressas, quarum hic institutum fuit examen, reperientur primæ Editiones — Psalmorum, anno 1477 — Pentateuchi, 1482 — Prophetarum, 1486 — Hagiographorum, 1487 — Bibliorum insuper universorum, 1488: quæ una editio ab exemplaribus hodiernis discrepat in locis plus quam 12,000.

Quod si Lectiones Variantes in Bibliis Hebrais, impressis æque ac scriptis, tantopere abundant; aut est, aut esse certe debet, votum uniuscujusque Christiani ardentissimum, ut cunctæ hæc Lectiones, quantum fieri possit, luce donentur publicæ: ut ita demum pari gaudeat privilegio Testamentum Vetus, quo jam diu potitum est Novum; quodque, ut omnibus scriptoribus antiquis tribuatur, postulant eruditi. Et quod ad ineptam istam attinet questionem, utrum codices MSti, in Operis bujus usum adhibiti, bono an malo judicio fuerint selecti; sciatis

Sciant rixatores, nullum ejusmodi de quo loquuntur fieri delectum; sed lectiones variantes ex MStis Europæis fere omnibus hic fore exhibendas: quorum MStorum in Prolegomenis dilucida prodibio enumeratio.

Forma ac modus Editionis est hujusmodi. Textus Hebraeus ab editione Van der Hooght desumetur; ne unica quidem literula facta de industria mutatione: nisi quoddam errata quedam typographica, in editione Amstelodamensi detecta, corrigentur. Ad imas paginas subjicientur Lectiones Variantes, singulæ ad sua commata spectantes; Numeroque suo in his notis animadverso, juxta Catalogum præfigendum, unusquisque codex unde desumpta fuerint variationes indigitabitur. Textus ideo hic imprimetur, quia ejusdem cum Notis comparatio scilicet longe commodius instituetur; & plurimis in locis, sine Textu supra-posito, Nota vix intelligi poterint. Textus, ut res postulat, prodibit Hebraice; Nota ac Prolegomena, Latine. Sperandum tamen, hujusce Operis beneficium in universum Orbem Christianum redundatarum; cum, Lectionibus his variantibus in lucem demum prolati, Versionum vulgarium tum domi tum foris examen de novo instituetur.

Excudetur in Folio hæc editio: et textum Pentateuchi Hebraicum comitabuntur lectiones variantes codicis Samaritani, ordine et loco commodissimo dispositæ.

*disposita. Eiusque processus Operis instituti appar-
tinet, ut, quamprimum commoda fieri queat con-
jectura, quantum Exemplarium Numerus sit exco-
dandus, typis statim mandabitur: in hoc etenim
Opere, sumptibus admodum insolitis onerato, pe-
cuniarum jactura non necessaria prorsus ubi re-
fficit. Et cum sperare liceat, intra 4. aut 5. menses,
Subscriptorum numerum adeo fore ut possit ad cal-
culum redigi, solutio afficit, prout insequente
pro certo statuit Editor, Opus suum typis consignare.
Pergeat ut est Editor, quod, probabili
conjectura, poterit hac editio Duobus Volumini-
bus, quamquam grandioribus, contineri. Atque
ut soli Impressionis sumptus exonerentur (Editor
enim ne oboli quidem lucrum proponit sibi) a Sub-
scriptoribus singulis pro singulo tomo Quatuor
Aurci monete Anglica (4 Guineas) necessariis
sunt impendendi. Statuitur itaque hac conditio-
ne ut Vir quisque, aut quaeque Societas, nomen suum
subscribens, ipso subscribendi tempore vel pro am-
bebis Tomis integrum pretium (Aureos scilicet 8)
deponat: vel, aureos 4 pro Tomo primo solvat,
ipso tempore subscribendi; et quando in manus
vadetur Tomus primus, cum ceteros 4 aureos
solvat, ad impensas Tomi secundi exonerandus.
Pecuniae sit subscriptae eadem, qua et ipse Colla-
tiones, fidelitate manentur. Nam quod tutius ad
Republicam Literariam perveniant taberni sui
fructus*

*fructus. obligavit se D. Kennicott sponse
nummorum baud mediocri, fore ut, si ipse prius
fato fungatur quàm hoc Opus in lucem edatur,
totus Collationum apparatus, totaque chartarum
supellex ad Editionem promovendam necessaria,
in Academia Oxoniensis custodiam tradatur. At-
que insuper cavebis, ut ea pecunia, qua, a se
recepta ad Opus hoc imprimendum, nondum tamen
in eum usum fuerint expensa, unà cum chartis
supra-nemoratis tradantur Academiæ.*

*Imprimuntur Subscriptorum Nomina, volumini
prefixa primo Et, ut hoc quàm citissime prelo
mandetur, Viros Illustres Eruditosque, qui vel
domi vel in peregrinis regionibus hac occasione
Patrocinio suo Opus hoc exornare voluerint, enixe
rogat D. Kennicott, ut pecunias Subscriptionis
sine morâ deponi jubeant, vel apud Auctorem,
vel apud Bibliopolas sequentes, quibus concessa
est copia formulas impressas tradendi; ob pecunias,
vel pro Tomo primo, vel pro ambobus Tomis,
receptas:*

LONDINI — Rivington, Nourse, Payne,
Dodsley, Becket, White, Cadell,
Johnston, Elmsley, et Heydinger;
OXONII ----- Fletcher et Prince;
CANTABRIGIÆ-- Woodyer et Mcrril;
EDINBURGI apud Carol. Elliot;

356 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

DUBLINII	Magistram Leathley;
AM. TELODAMI	<i>apud</i> Marcum Michel Rey;
BEROLINI	A. Haude <i>et</i> J. C. Spener;
GENEVE	Emanuelem Du Villard;
HAMBURGI	magistram Herold;
LIPSIÆ	Siegfried Lebrecht Crusius;
MADRITI	Angé Coradi;
MANTUÆ	Moyse Foa;
PARISIIS	Gibert L'Ainé;
ROMÆ	Bouchard <i>et</i> Gravier;
VIENNÆ	Johannem Paul. Krause.



CATALOGUE

DE

LIVRES

NOUVEAUX

Qui se trouvent

A L A H A Y E,

Chez P. Gosse Junior & D. PINET,
Libraires de S. A. S. Monseigneur
LE PRINCE STADHOUDER
Héréditaire &c. &c. &c.

Anti (l') Maréchal ou le Vrai Miroir des
Maladies internes des Chevaux leurs
Symptomes les Causes avec les Remèdes
le plus assurés le plus simples & de facile
exécution, par Mr. Duts, 8o. 2 Vol.
Liège 1773.

Anarchie (l') Médicinale ou la Médecine,
considérée comme nuisible à la Société, par
Mr Gilibert, 12o. 3 parties, Neuchâtel 1772.
Bonheur (Le), Poème en six Chants avec des
Fragmens de quelques Epîtres, Ouvrages
Posthumes de Mr. Helvetius, précède d'un
Essai

Catalogue de Livres Nouveaux.

Essai sur la Vie & les Ouvrages de l'Auteur, par M*, 12°. Nouvelle Edition, Londres 1773.**

Considérations sur les Causes de l'Ancienne Foiblesse de l'Empire de Russie & de sa Nouvelle Puissance, avec un Discours Oratoire, contenant l'Eloge de Catherine II. 8°. *Amst.* 1772.

Droit des Gens ou Principes de la Loi Naturelle, appliqués à la Conduite & aux affaires des Nations & des Souverains. par Mr. de Vattel, 4°. 2 vol. Nouvelle Edition augmentée, *Neuchatel* 1773.

Examen de la Doctrine, touchant le salut des Payens ou Nouvelle Apologie pour Socrate, par Eberhard, 8°. 2 part. *Amst.* 1773.

Inoculation (l') Justifiée, ou Dissertation Pratique & Apologétique sur cette Méthode avec un Essai sur la Mue de la Voix, par Mr. Tissot, 12°. *Lausanne* 1773.

Liturgie (la) ou la Manière de Celebrer le Service divin comme elle est établie dans les Eglises de la Principauté de Neuchatel & Valengin, Nouv. Edit. 8°. *Neuchatel* 1772.

———— le même Livre en 4°.

Loix de Minos ou Asterie, Tragédie en cinq Actes, par Mr. Voltaire, 8°. *Amst.* 1773.

Londres augmenté des Notes d'un Anglois, 8°. 3 vol. *Neuchatel* 1770.

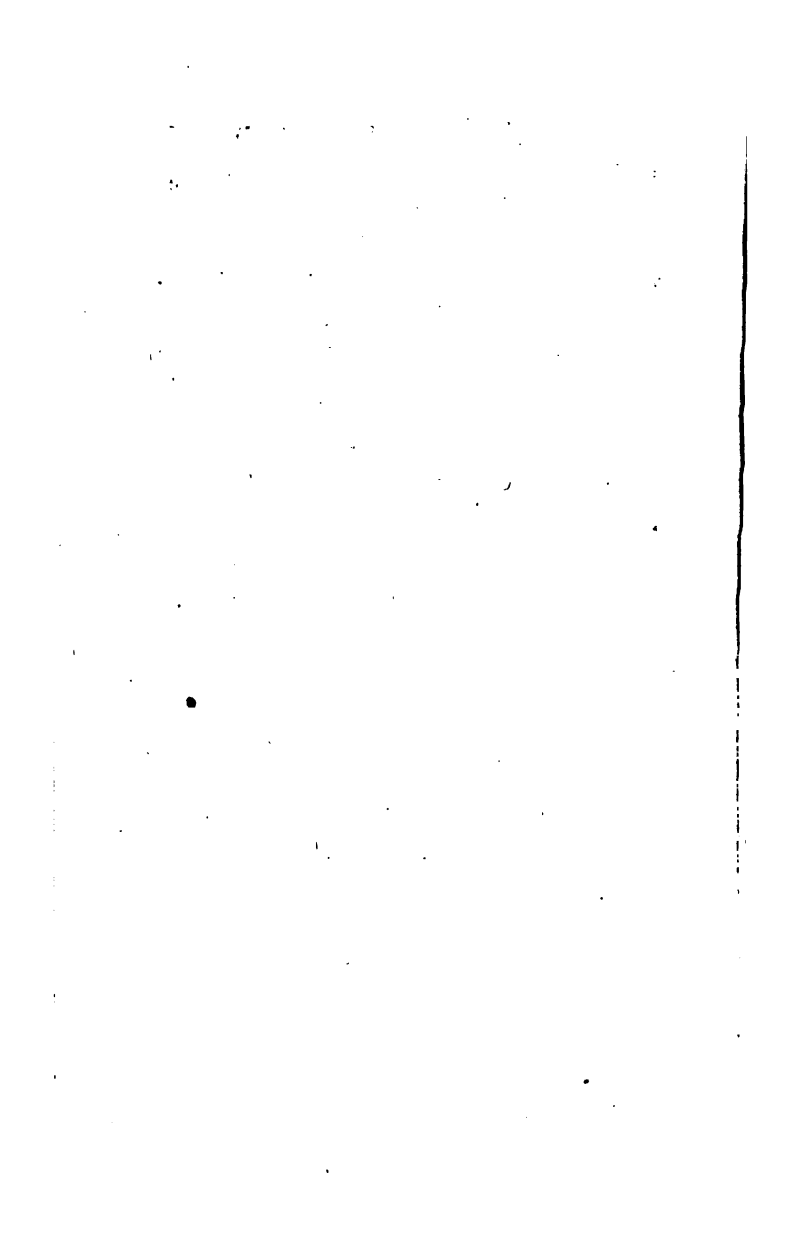
Mémoires de Mlle. de Sternheim, Publiés par Mr. Wieland. & traduit de l'Allemand par Madame D*, 12°. *Haye* 1773.**

Pauvres de Paris (Les) au Roi Epître sur l'Incendie de l'Hotel Dieu, par Marmontel, 8°. *Rot.* 1773.

Catalogue de Livres Nouveaux.

- Ruses (les) du Maquignonnage dévoilées ou le Moyen de se garantir de toutes fraudes dans l'Achat des Chevaux, par Mr. Duts, 8°. *Maastricht* 1773.
- Supplement au Voyage de Bougainville, ou Journal d'un Voyage au Tour du Monde par MM. Banks & Solander en 1768. 69. 70 & 71. 8°. *Neuchatel* 1773.
- Sermons sur différens Textes de l'Ecriture Sainte, par Feu Mr. de Richemont, 8°. *Geneve* 1772.
- Sermons Nouveaux sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par Mr. Durand, 8°. 2 vol. *Lauzanne* 1772.
- Voyages de Richard Pockocke, en Orient, dans l'Egypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Grece, la Thrace, &c. &c. traduit de l'Anglois sur la seconde Edition, par Mr. Eydous, 12°. 3 vol. *Neuch.* 1772.

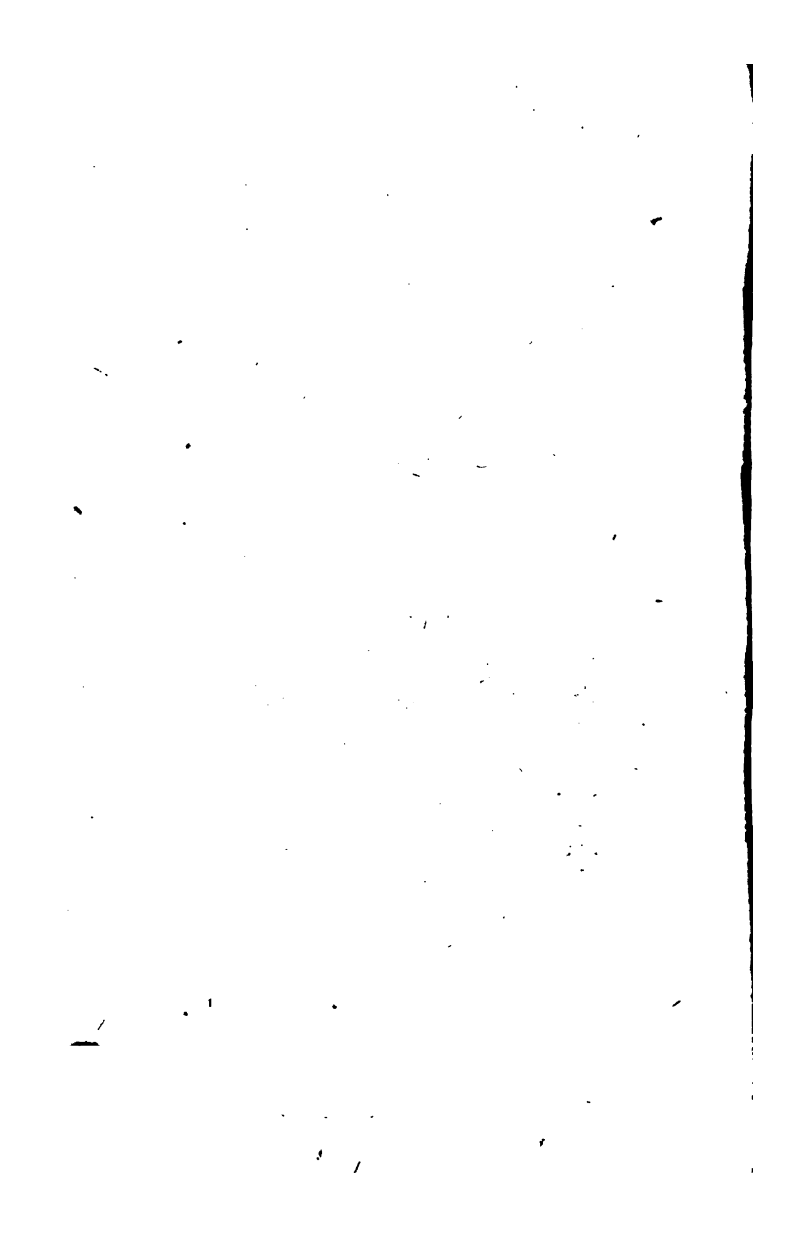


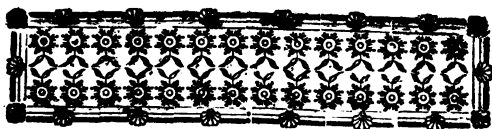


BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
AVRIL, MAI, JUIN, .
MDCCLXXIII.
TOME TRENTE ET NEUVIEME.
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXXIII.





T A B L E
D E S
A R T I C L E S.

ART. I. **H**ISTOIRE DE L'ACADE-
MIE ROYALE DES
SCIENCES & B. LETTRES,
(de Berlin) Tom. XXV. pag. 257

II. ELE'MENS D'HISTOIRE GE-
NE'RALE, *par Mr. l'Abbé*
MILLOT, I^r. Extrait. - 294

III. DISSERTATION SUR LES MI-
RACLES, *par M. FARMER*,
II^d. Extrait. - - - 305

IV. ME'MOIRES DE LETTE'RATU-
RE TIRE'S DES REGISTRES
DE L'ACAD. DES INSCRIP-
TIONS ET B. L. Tome
XXXV^e. II^d. Extr. - 328

V. CONTES MORAUX, ET NOU-
VELLES IDYLLES, *par D. G^r*
SALOMON GESNER - - 349
* 2 VI. LES

IV TABLE DES ARTICLES.

VI. LES DOGMES DE LA RELI-
GION CHRE'TIENNE PROPO-
SÉ'S EN FORME D'APHORIS-
MES *avec des Notes par MM.*
C. & M. VITRINGA - 373

VII. ELOGE DE RACINE, *par Mr.*
DE LA HARPE. - - 381

VIII. ME'MOIRES DE MADEMOI-
SELLE DE STERNHEIM, *pu-*
bliés par Mr. WIELAND,
& traduits de l'Allemand par
*Madame ***.* II. Partie. 401

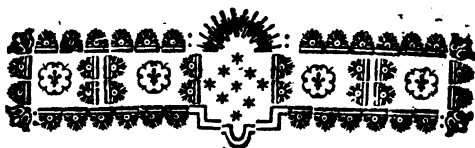
IX. FONDEMENTS DE JURISPRU-
DENCE NATURELLE, *par*
Mr. PESTEL. - - 421

X. ALMANACH DES MUSES AL-
LEMANDES, *pour l'année*
1773. - - - 434

XI. LETTRE *de Mr. MUNTER*
aux Auteurs de la Biblioth.
des Sciences. - - 439

XII. NOUVELLES LITTERAIRES. 443

BIBLIO-



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

D E

AVRIL, MAI, JUIN,

MDCCCLXXII.



ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES ET BELLES LET-
TRES (de Berlin), Tome XXV.
Tome XXXIX. Part. II. A An-

Année MDCCCLXIX. Berlin, chez
 Haude & Spener, 1771. in 4°. pp.
 490. avec 6 Planches.



CLASSE DE PHILOSOPHIE
 EXPERIMENTALE I. Re-
 marques détachées sur la per-
 fection réelle des Lunettes diop-
 triques; par Mr. BEGUELIN. Cet ha-
 bile Académicien avoit déjà donné un
 Mémoire sur la perfection pratique des
 lunettes dioptriques. Un excellent juge,
 Mr. d'Alembert, en avoit parlé avec de
 grands éloges, & quelques réflexions
 qu'il communiqua à l'Académie à ce
 sujet, ont donné lieu aux Remarques que
 nous annonçons à présent. Elles ne sont
 pas susceptibles d'extrait, & il semble
 qu'elles auroient du être placées dans la
 Classe de Mathématique.

II. Correction caractéristique succinte du
 genre de l'Albuca; & de l'Alethris de Lin-
 né; par Mr GLEDITSCH, traduit du
 Latin. L'Albuca & l'Alethris, sont deux
 Plantes du Cap. Elles ont fleuri dans

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 539

le Jardin Botanique Royal de Berlin. Comme il y a eu jusques ici bien des incertitudes & des obscurités répandues dans la définition des genres de ces Plantes, Mr. GLÉDITSCH a cru qu'elles méritoient de nouvelles recherches par rapport à leur caractère générique. Mr. de Linné rapporte quatre espèces de l'*Aletbris*, & il donne le nom d'*Aletbris Campensis* à la seconde espèce; mais elle est si différente des autres, & même de tous les genres de l'ordre liliacé, qu'il faut la regarder comme constituant un nouveau genre. Notre célèbre Botaniste lui donne donc aussi un nouveau nom: c'est celui de *Veltbeimia*, à l'honneur de Mr. le Baron de *Veltbeim*, connoisseur éclairé qui aime particulièrement la Botanique, & qui la cultive dans son beau Jardin de *Harpke*.

III. *Essai d'Hygrométrie, ou sur la mesure de l'humidité*; par Mr. LAMBERT. De tous les instrumens dont la Météorologie a été enrichie depuis plus d'un siècle, il n'y en a point qui aient été moins perfectionnés que les Hygromètres;

tres, c. à d. ceux qui servent à marquer le degré de sécheresse & d'humidité de l'air. La connoissance exacte de ce degré seroit cependant très importante, tant dans la théorie des hauteurs barométriques & dans celle de la vitesse du son, que dans l'estimation du plus ou du moins d'humidité des demeures, qui influe très considérablement non seulement sur la santé, mais encore sur les maisons elles mêmes, & sur tout ce qu'on y garde. Mr. LAMBERT s'est donc attaché à perfectionner les hygromètres, & on trouvera dans cet excellent Mémoire la description de ceux dont il se sert. Mais ce qui intéressera sur-tout les Physiciens, ce sont les curieuses expériences de l'habile Auteur sur les phénomènes de l'évaporation. Il a trouvé que l'évaporation ordinaire, c. à d. celle qui n'est pas forcée & qui se fait sans fermentation & sans ébullition violente, uniquement par l'action absorbante de l'air, aidée par la chaleur, s'accroît simplement en raison des surfaces, sans que la profondeur de l'eau y en-

entre pour rien. La chaleur & le vent influent beaucoup sur la vitesse de l'évaporation, du même que la hauteur du baromètre ou le poids de l'atmosphère. L'évaporation est moindre à mesure que l'air est plus chargé d'humidité. Et comme les vapeurs ne s'envolent qu'assez lentement de la surface de l'eau, il s'ensuit que l'air voisin est toujours fort humide. Voilà donc une des causes pour quoi le vent accélère l'évaporation, c'est qu'il emporte l'air humide & en amène de plus sec. A cette cause il s'en joint une autre, c'est que le vent donnant sur l'eau, renforce l'action absorbante de l'air.

Pour s'assurer de la mesure de l'évaporation, Mr. LAMBERT remplit d'eau cinq verres à peu près cylindriques, & de différente grandeur, il les mit dans sa chambre & les y laissa au même endroit depuis le 24 Avril 1767. jusqu'au 5 Septembre de la même année. Afin de savoir au juste combien d'eau s'évaporait chaque jour, il avait collé à chaque verre en dehors une échelle divisée en lignes, de sorte qu'on

mettant l'oeil de niveau avec la surface, il voyoit sans peine à quelle hauteur elle s'arrêtoit chaque fois. Comme dans ces observations les verres se trouvoient dans une chambre, il est naturel de conclurre que l'évaporation se fit plus lentement que s'ils avoient été exposés à l'air extérieur, & sur-tout à un air d'été bien sec. Mr. LAMBERT a cependant trouvé qu'en prenant un terme moyen, l'évaporation pendant 120 jours avoit été de 66 lignes ou 5½ pouces, ce qui pendant toute une année produiroit à très peu près 18 pouces. Et c'est là précisément la hauteur moyenne de la pluie de toute une année. On voit qu'il y a là des circonstances qui se compensent. Car, quoi qu'en été l'évaporation soit plus forte en plein air, il n'est pas douteux qu'en échange elle ne soit beaucoup moins forte en d'autres temps, & sur-tout pendant les grands froids, ou lors que l'air, pour être déjà surchargé d'humidité, n'en reçoit plus d'avantage.

IV. *Extrait des Observations météorologiques*

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 263

giques faites à Berlin, par ordre de l'Académie, dans les années 1768 & 1769; par Mr. BEGUELIN.

CLASSE DE MATHÉMATIQUE.

I. *Sur la force des ressorts pliés; par Mr. DE LA GRANGE.*

II. *Sur le Problème de Kepler; par le même.*

III. *Sur les suites ou séquences dans la Loterie de Gènes; par Mr. JEAN BERNOULLI.* Le nom de cet Académicien revient encore à la fin de ce Volume, où l'on trouve quelques *Observations détachées* qu'il a faites à l'Observatoire Royal.

IV. *Extrait d'une Lettre de Mr. D'ALEMBERT à Mr. de la Grange.*

V. *Extrait d'une autre Lettre de Mr. D'ALEMBERT à Mr. de la Grange.*

VI. *Solution d'une Question très difficile dans le calcul des probabilités; par Mr. EULER.*

VII. *Sur l'élimination des inconnues dans les équations; par Mr. DE LA GRANGE.*

CLASSE DE PHILOSOPHIE SPÉ-

A 4

CU-

CULATIVE. I. *Sur la culture de l'Entendement*; par Mr. FORMEY. Ce Mémoire est intéressant, comme tous ceux du célèbre Secrétaire de l'Académie; mais c'est moins un Discours suivi qu'un recueil de pensées détachées, qui toutes, cependant, se rapportent à la culture de l'entendement. Après avoir dit un mot des misères, de la grandeur, & de la perfectibilité de l'homme, Mr. FORMEY examine une pensée d'un Philosophe qu'il ne nomme pas, mais que nous croyons être Mr. *Helvétius*: c'est qu'il suffit à l'homme de vouloir pour faire, d'entreprendre pour réussir; & que si quelqu'un, à l'entrée de sa carrière, en se servant de tous les moyens, en se procurant tous les secours qui sont à sa portée, en faisant une continuité d'efforts bien mesurés, se mettoit en tête d'arriver à un but quelconque, de devenir un Newton ou un Leibnitz, d'acquérir des millions, d'obtenir des titres & des dignités, il en viendrait à bout. C'est là sans doute un paradoxe, dit notre Académicien, mais ce n'est point
une

une absurdité. „ Il y a là dessous un fond de vérité, & même une doctrine très importante, à laquelle les hommes ne font presque jamais d'attention. C'est que leur sort, généralement parlant, & sauf les cas qu'on ne sauroit ni prévoir, ni prévenir, est entre leurs mains; que leurs maux viennent presque tous de cette inertie qui leur lie les bras, qui engourdit en eux des facultés au moyen desquelles leur vie seroit marquée de plus de prospérités qu'elle ne l'est d'adversités. Tout homme a un champ à défricher: qu'il se tourne & le retourne; il y trouvera un trésor. Tout homme a quelque talent à faire valoir: mais de mille talens il y en a toujours neuf cent nonante neuf qui demeurent enfouis. On ne deviendroit pas Empereur, ni Pape, avec ce talent: une pareille perspective est une belle chimère, un songe agréable, ou si l'on veut, un simple jeu d'esprit: mais le sérieux, le réel, (sans insister sur des exemples tels que ceux de Sixte V. & de Sforce, premier Duc de Milan) c'est qu'on se feroit un

état, on se tireroit du pair; qu'il n'y a qu'à le vouloir efficacement; & que, pour le vouloir efficacement, il suffit de le vouloir fortement. J'en prends à témoin tant d'avares, tant d'ambitieux, tant d'hommes animés d'une passion quelconque: ne se sont-ils pas enrichis, élevés, satisfaits, parce que n'ayant qu'un objet & concentrant toutes leurs forces à sa poursuite, ils ont aplani des montagnes, comblé des vallées, percé même des rochers, fait en un mot tout ce qui n'étoit pas impossible? Quand avec une extrême ardeur & un travail assidu, on n'obtiendrait pas précisément ce qu'on recherche, on obtient toujours quelque chose. Voyez l'Alchimiste, le plus chimérique en apparence de tous les chercheurs & de tous les travailleurs. C'est à lui pourtant que la Chymie est redevable de plusieurs belles découvertes. Il vouloit de l'or; il a trouvé d'autres produits qui valent de l'or.

Mais, de quels instrumens avons nous principalement besoin pour prétendre à
des

des succès & pour les obtenir? Cultivez votre entendement, répond Mr. FORMEY; c'est la culture qui rapporte le plus: pourquoi faut-il que ce soit celle dont on s'occupe le moins. Cette culture est difficile, sans doute, & l'Auteur montre les obstacles qu'elle rencontre dans tous les âges de la vie; mais elle n'est pas impossible. D'abord, les bons gouvernemens sont les vraies écoles de la culture de l'entendement, parce qu'ils réunissent toutes les impulsions propres à faire estimer & rechercher les connoissances solides & les vertus pures.

„ Toutes les sociétés ont été formées & policées par des Sages, à la vérité plus ou moins dignes de ce nom; mais toujours par des hommes supérieurs qui ont connu les motifs à l'ordre politique, aux liaisons sociales, aux offices mutuels, & ont su les présenter d'une manière persuasive. Tels ont été les Orphées & les Amphions, les Lycurgues & les Solons. Dans la suite tous les Etats ont possédé de semblables Sages, dans un nombre suffisant pour les gouver-

ver-

verner, les défendre, & y exercer cette autorité qui, en récompensant & en punissant, achève de déterminer les hommes par les motifs qui ont le plus de prise sur eux”.

Quant à ces petites Sociétés qu'on nomme familles, il faut y exécuter en petit ce qui se fait en grand dans les Etats bien réglés. Toute famille a besoin d'un sage, c. à d. d'une personne qui joigne à l'autorité la capacité, les bonnes intentions, & les soins assidus. Quand des gens sensés ont quelque part aux éducations tant publiques que particulières, ils ont une influence plus ou moins grande sur le développement des facultés intellectuelles de ceux qui leur sont subordonnés. „ Ne pensez-vous pas qu'un Rollin à la tête de l'Université de Paris, un Daguesseau, non au timon de l'Etat, mais exilé à Fresne & dans le sein de sa famille, & ainsi de tout autre maître, de tout autre père, qui savent & veulent diriger leur enfans & leurs élèves, ont fait & font à l'Etat le plus précieux de tous les présens, celui de bons citoyens qui

n'auroient pas existé dans d'autres circonstances & à d'autres écoles. Généralement parlant, & d'après une expérience sur laquelle je crois pouvoir faire fonds, il n'y a rien de plus essentiel dans l'éducation des enfans que de les faire vivre & converser avec des personnes raisonnables, pourvu que ces personnes aient d'ailleurs les qualités propres à s'en faire aimer — Des parens judicieux, & qui n'ont pour leurs enfans que cette affection raisonnable dont on ne sauroit passer les bornes sans tout gâter, leur font faire plus de chemin par une année de conversations instructives, mais familières, qu'ils n'en feroient par dix années de leçons gênantes & d'endoctrinement perpétuel ”.

Mr. FORMEY voudroit, avec raison, que chacun instruisit & éclairât son prochain dans toutes les occasions où il peut le faire. Mais de tous les secours que les hommes s'accordent les uns aux autres, celui-là est le moins commun & le plus mal administré. „ Il y en a une double cause. Peu de gens savent don-

donner des instructions, des avis: moins de gens encore veulent en recevoir. Ainsi chacun abonde en son sens, & tout va comme il peut. On s'amuse des écarts du prochain: tout au plus en a-t-on quelquefois pitié; mais de là aux bons offices, sur-tout à ceux dont il est question ici, il y a une distance que l'on ne franchit presque jamais. Qu'y a-t-il de plus commun, par exemple de voir de jeunes & riches héritiers, qui, devenus possesseurs d'un bien considérable, dépensent avec une prodigalité si folle, se livrent à un faste si puérile, une dissipation si insensée, qu'il semble y avoir une véritable aliénation d'esprit dans leur fait? N'existeroit-il donc personne qui puisse & veuille prendre sur soi, de leur montrer qu'en se couvrant de ridicule & d'opprobre, ils courent à grands pas droit au précipice d'une misère, où ils croupiront pendant le reste de leur vie, dont tous les instans seront accablans pour eux? Ces prodiges ont assurément l'entendement foible ou malade; mais leur cure est-elle

le désespérée? N'y a-t-il aucun moyen de leur fortifier le jugement, ou de les guérir de leurs fougues? Les inconvéniens qui résulteroient quelquefois de la manière dont ils repousseroient les remèdes salutaires qui leur seroient offerts, ne sont pas à comparer avec la joie vive, la satisfaction inexprimable, qu'on ressentiroit en les voyant écouter la voix de la raison, & rentrer dans le bon chemin ”.

II. *Sur deux propriétés des corps qui semblent incompatibles, l'inertie & la tendance au changement d'état; par Mr. BEGUELIN.* L'inertie, cette répugnance que l'on a observée dans la matière à se prêter au changement d'état, est une loi de la nature, si bien constatée, qu'elle est devenue la base de la Mécanique. *Leibnitz*, de même que tous les Géomètres & les Philosophes, reconnoissoit l'existence de cette loi; mais ce grand homme, en suivant le fil de ses idées métaphysiques, étoit parvenu à découvrir dans les corps une propriété peu compatible avec leur inertie,

tie, c'est un effort continuuel pour changer d'état; une force propre & inhérente au corps même, source de toutes ses modifications, qui agit sans relâche, & qui produit tous les phénomènes du monde matériel. Rien ne ressemble sans doute mieux à une contradiction manifeste, que d'admettre en même temps, dans un même corps, deux tendances si visiblement opposées, l'une qui le sollicite constamment à conserver son état, l'autre qui l'excite sans cesse à quitter cet état pour en prendre un autre. Un Géomètre du premier ordre, *Mr. Euler*, a été si frappé de ce paradoxe, que c'est principalement à l'absurdité qu'il y trouvoit, qu'il faut attribuer l'éloignement, & même l'espèce de mépris qu'il a souvent marqué pour la Philosophie, & sur-tout pour la Cosmologie Wolfienne. *Mr. BEGUELIN* parle de cet Homme célèbre avec tous les égards qui lui sont dus, mais il s'attache à montrer dans ce Mémoire, que ce que qui lui paroissoit une contradiction n'en est point une, & qu'au fonds,

dans

dans les principes de Leibnitz, l'inertie de la matière n'a rien d'incompatible avec la force active qu'il attribue au corps. Il est connu que, suivant le système de Leibnitz, ce qu'il y a de réel, de substantiel dans les corps, se réduit aux élémens simples qui en sont les principes; que chacun de ces élémens est doué d'une force active qui le distingue de tous les autres, & qui varie à chaque instant l'état de cet élément. L'*activité* existe donc dans chaque élément; mais l'*inertie* résulte de leur combinaison d'où naît la matière.

III. *Conciliation des idées de Newton & de Leibnitz sur l'espace & le vuide;* par Mr. BEGUELIN. Après avoir concilié *Leibnitz* avec lui-même; notre habile Académicien tâche de le concilier avec *Newton*. Il observe avec raison qu'il ne sauroit être qu'avantageux au progrès des Sciences, de rechercher les causes de la diversité de sentimens que les grands hommes ont eus sur les mêmes objets, si ces objets sont intéressans par eux mêmes; & que ceux

Tome XXXIX. Part. II. B qui

qui s'en sont occupés aient été à portée de les approfondir. Peu nous importeroit sans doute de concilier deux anciens Philosophes, sur des hypothèses de physique qu'ils n'auroient eu ni l'un ni l'autre les moyens d'établir d'après des expériences bien exactes; nous n'en approcherions pas plus du vrai. Mais, lors qu'il s'agit de matières sur lesquelles les hommes de génie de quelque siècle qu'on voudra, doués des lumières & des secours nécessaires, ont médité profondément, s'il se trouve qu'ils aient été sur ces objets dans des sentimens opposés, on peut assez vraisemblablement en conclurre, ou qu'ils ont raison tous deux, & que l'opposition n'est qu'apparente; ou que si elle est réelle, la vérité se manifesterà à coup sûr, en pesant la solidité des argumens de part & d'autre. D'ailleurs chaque objet peut être envisagé sous diverses faces. Celui qui n'en envisage qu'une, ne sauroit le voir parfaitement, & cela sera cause qu'il ne verra peut-être pas même assez bien le côté qu'il apperçoit. Newton
envi-

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 275

envisageoit principalement les objets du côté physique & géométrique, tandis que Leibnitz les considéroit dans leur sens métaphysique. Cela seul a dû produire une diversité très grande dans leur manière d'appercevoir & de s'énoncer. Mr. BEGUELIN croit cependant qu'il est possible de les accorder; mais il faut voir cette conciliation dans le Mémoire. Elle revient en substance à ceci. Newton regardoit le vuide comme indispensable en physique, & il a prouvé

Que vainement Robaut sèche pour concevoir,

Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir (1).

Leibnitz n'a pas moins prouvé que la nature n'admet point de vuide, & que son idée répugne aux loix éternelles de la convenance. En adoptant les deux preuves, il faut supposer une distinction
entre

(1) Despreaux, Epître Ve.

entre le vuide physique & le vuide métaphysique. Le vuide en Physique n'est autre chose que l'espace pur, dont la notion n'a rien que de possible, & de très compatible avec la structure du monde matériel. Qu'est-ce, au contraire, que le vuide métaphysique? c'est une lacune, un défaut, une imperfection dans un tout; c'est l'absence d'une pièce qui pouvoit & qui devoit entrer dans la construction de la machine; & c'est là le vuide que Leibnitz n'avoit garde d'admettre.

IV. *Considérations psychologiques sur l'Homme moral*; par Mr. SULZER. Après avoir analysé la Raison dans un précédent Mémoire (2), l'ingénieux & célèbre Académicien analyse ici la vertu. Il montre d'abord qu'il y a des principes réels qui doivent régler les actions libres de l'homme, & que par conséquent il y a des devoirs, des actions bonnes

(2) Nous en avons rendu compte *Bibl. des Sc.* Tom. XXVII. pag. 117 & suiv.

nes ou mauvaises par leur nature. Ensuite il se propose les questions suivantes : Comment la vertu naît-elle au fond de l'ame ? Comment y prend-elle son accroissement ? Quel est le génie propre de cette qualité précieuse ; ou quelles sont les facultés de l'ame qui la fortifient & la perfectionnent ? Ces intéressantes questions sont traitées avec beaucoup de sagacité & de justesse dans cet excellent Mémoire. Ce seroit trop lui faire perdre que de n'en donner qu'une courte analyse : nous préférons donc d'en transcrire un morceau. *Comment l'homme parvient-il à connoître ses devoirs envers lui même, & comment s'y attache-t-il ?* C'est la première question que Mr. SÜLZER examine. « La connoissance des devoirs , dit-il , comme celle de toute autre chose , est l'effet de la réflexion. L'homme absolument brute , destitué de la faculté de réfléchir , ne connoît rien ; il n'y a aucune trace de vertu dans son ame. — L'homme sauvage n'a d'autres idées que celles qui répondent aux sensations , ni

d'autres besoins que celui d'éloigner de lui toute sensation désagréable. Dans cet état, ses actions ne sont pas plus réfléchies que celles des bêtes. Bien que très fidèle à la voix de la Nature, il n'a pas encore le plus petit degré de vertu. Parvenu à la réflexion, il commence à découvrir la liaison entre ses besoins & sa conservation; à connoître la nécessité des actions que l'instinct seul lui a fait faire jusqu'alors. Si cette découverte fixe son attention, s'il s'apperçoit qu'indépendamment des sensations, il y a des raisons qui le porteroient à chercher telles choses, & à en éviter telles autres, si ces raisons deviennent des principes déterminans qui se joignent à l'instinct; c'est alors qu'il commence à être vertueux, quelque bornée que soit sa Morale. La Vertu, dans sa naissance, n'est donc que la disposition à faire par connoissance de cause, ou par raison, les actions que l'homme sauvage fait par instinct. Dès le moment que la voix de la raison se fait entendre & qu'on s'y soumet, on commence à être vertueux.

Cette

Cette vertu au fond, n'est autre chose que 1°. la raison appliquée à la considération des besoins physiques, & 2°. la disposition à suivre les lumières qu'elle répand sur ces besoins. A mesure que la raison se perfectionne, cette Morale si simple & si imparfaite, dont nous avons parlé, s'étend & donne lieu à la vertu de faire des progrès. L'habitude de réfléchir fait voir au demi-sauvage même, qu'il doit chercher ou éviter certaines choses sans qu'aucune sensation présente l'exige. Le premier hiver un peu rude lui fera sentir la nécessité de prévoir les besoins futurs; & il suffit que l'ardeur de poursuivre une bête l'ait entraîné dans des lieux où il a risqué de périr, ou que l'intempérance l'ait rendu malade, pour lui faire comprendre que ce n'est qu'avec précaution qu'il peut se livrer aux impressions présentes. Dès qu'il est capable de donner à ces réflexions un degré suffisant d'évidence, il étendra sa Morale en y ajoutant de nouveaux préceptes. Il ne les appliquera d'abord qu'aux

cas particuliers qui les ont fait naître; mais plus d'expérience & un progrès proportionné de la raison l'aideront à les généraliser. C'est ainsi que l'homme rendra sa Morale de plus en plus complète, & qu'il parviendra à la fin à connoître tous ses devoirs relativement aux besoins physiques. Il n'aura pas joui long-temps du secours de la raison, sans éprouver des sentimens aussi vifs & aussi intéressans que les sensations mêmes: le regret & le repentir. Ces deux sentimens suivent de près ce degré de raison, qui permet à l'homme de connoître l'influence du passé sur le présent. Cela le conduira à la découverte d'un autre genre de besoins, aussi naturels que les besoins physiques; ce sont ceux d'être contents de soi-même; de n'avoir rien à se reprocher, de perfectionner ses facultés, de se rendre de jour en jour plus habile, plus fort, plus intelligent, plus judicieux, plus circonspect. Enfin, avançant toujours en expérience & en réflexion, il verra la connoissance des besoins moraux s'étendre aussi; il sentira qu'un de
ses

ses besoins est de gagner l'estime, la bienveillance, l'amitié de ceux avec qui il vit. C'est ainsi que la connoissance réfléchie des besoins s'accroît avec la raison & l'habitude de réfléchir. De cette connoissance dépend celle des devoirs de l'homme envers lui-même, de sorte que ce que nous venons d'observer suffit, pour expliquer par quels degrés l'homme parvient à la connoissance de cette branche de ses devoirs. Elle n'a d'autres bornes que celles de l'expérience & de la raison ; c. à. d. qu'elle peut aller à l'infini. Aussi long-temps que l'expérience & la raison appliquées à nos besoins s'étendent, la connoissance de nos devoirs s'étend aussi, & la Morale devient de plus en plus compliquée, bien que les principes sur lesquels elle est fondée, soient très simples. Il en est donc de la Morale comme des Sciences, dont aucune ne peut avoir de bornes fixes ”.

CLASSE DE BELLES-LETTRES.

I. *Dissertation sur les Quades* ; par Mr. DE FRANCHEVILLE. Le savant Auteur montre d'abord que les *Quades* n'étoient

pas Gaulois , comme l'ont prétendu quelques Ecrivains; qu'ils étoient Germains de nation ou d'origine; qu'ils habitèrent anciennement entre le Danube & le Drave, contrée qui faisoit partie de l'ancienne Germanie avant que les Romains l'eussent assujettie; qu'Auguste les ayant chassés de cette première habitation, ils allèrent s'établir de l'autre côté du Danube , principalement en Moravie; que ce fut là que Marc Aurèle Antonin leur fit la guerre; que le nom des Quades ne paroît plus dans l'histoire depuis l'expédition qu'Attila fit en Italie l'an 450; mais qu'on ne sauroit douter que ce Peuple ne soit le même que celui qui habite encore actuellement la Moravie , puis qu'on ne voit pas que le corps de la Nation en ait été chassé, ni qu'il ait quitté de lui-même ce Pays pour aller s'établir ailleurs. Après avoir fait connoître les Quades, l'Auteur s'attache, & c'est ici le principal objet de ce Mémoire, à prouver que le fameux Miracle que l'on dit avoir été opéré par les prières de la *Légion fulminante*,

ante, dans la guerre que l'Empereur Marc-Aurèle fit aux Quades, est absolument fabuleux. On sent bien qu'il n'a guère été possible à Mr. DE FRANCHVILLE, de dire quelque chose de nouveau sur un sujet si rebattu. Ses argumens sont les mêmes que ceux dont s'étoient déjà servis MM. de Larroque, Moyle, Jablonski, &c.; & peut-être qu'il auroit suffi de renvoyer aux Dissertations de ces Savans. Celle de l'Académicien de Berlin mérite cependant d'être lue: elle est très-bien faite, & l'on y trouvera des recherches curieuses sur les Quades, sur les Légions Romaines, &c.

II. *Qu'il faut combiner ensemble les Lettres & la Philosophie*, par Mr. TOUSSAINT. Il faut que la Philosophie fournisse des matériaux à la Littérature, que la Littérature prête à la Philosophie de l'éclat & de l'intérêt, que toutes deux elles se donnent la main, & que l'une serve à perfectionner l'autre: voilà la substance de ce Discours, où l'on ne trouve que des choses très

com-

communes, exprimées d'une façon assez extraordinaire.

III. *Essai sur cette Question : Pourquoi la Langue Italienne a-t-elle eu sur toutes les autres Langues, & en particulier sur la Langue Françoisse, la prérogative d'arriver, presque dès sa naissance, à la perfection ?* par Mr. BITAUBE'. On ne peut voir sans surprise la Langue Italienne presque aussitôt formée que mise en œuvre par les Ecrivains. Après le Dante, ou, pour ainsi dire, on la voit naître, & où son état est encore un peu chancelant, paroissent dans un intervalle assez court, Pétrarque & Bocace, & tout-à-coup elle prend une forme invariable. Depuis ce temps, c. a. d. depuis le commencement du XIVe. Siècle, elle a du sans doute aux Sciences & aux Arts de nouveaux termes; mais loin de changer elle a conservé une jeunesse florissante, bien qu'il ait paru de grands Ecrivains, tels que l'Arioste & le Tasse. Au contraire la Langue Françoisse (& ici son histoire est celle de toutes les autres Langues),
très

très imparfaite en son berceau, s'est formée avec beaucoup de lenteur, & a subi de si grandes révolutions, que si, franchissant les divers états où elle a passé, on compare ce qu'elle est aujourd'hui à ce qu'elle fut dans son origine, peu s'en faut qu'on ne la méconnoisse. La principale raison que l'ingénieux Académicien donne de cette différence, c'est que quoique les deux Langues doivent leur origine à la Langue Latine, l'Italienne s'en est moins éloignée que la Française. Il est manifeste que la Langue Latine a dû se détériorer beaucoup moins en Italie qu'en France. Aussi cela est-il arrivé. La Langue Italienne est, pour ainsi dire, calquée sur la Latine, & moins mêlée d'idiômes étrangers. De toutes les Langues, issues de cette mère commune, il n'en est point qui trahisse autant sa naissance, & qui lui ressemble plus par ses expressions & par son génie. Née sans beaucoup d'altération d'une Langue parfaite, elle a conservé les germes de cette perfection, que de beaux génies ont ensuite développés, & qui

qui même leur facilitoient cet ouvrage. La Langue Italienne a été, si l'on peut s'exprimer ainsi, jettée dans le moule seulement usé de la Langue Latine: la Langue Françoisse a été jettée dans le même moule; mais en beaucoup d'endroits il s'est trouvé entièrement détruit.

D'ailleurs les Conquéran's de l'Italie, les Hérules, les Goths, les Lombards, s'étoient policés par leur commerce continuel avec les Romains; Dion-Cassius attribue même aux Goths, comme aux seuls des Barbares, le savoir & la politesse des Grecs. Mais tandis que Théodoric, qui avoit été élevé à Constantinople, faisoit regner la paix dans son Empire, qu'il aimoit & cultivoit les Lettres, & qu'il vouloit qu'elles servissent de base à l'éducation de sa famille, les descendans de Clovis, en chérissant encore sur la férocité de ce Conquéran't, déchiroient la France par des guerres civiles. La chute des Lettres fut donc moins rapide en Italie, non seulement parce que les vainqueurs y alté-

altérèrent moins le langage, mais encore parce qu'ils les protégèrent.

Enfin la Langue Italienne est très poétique; caractère qu'elle a conservé de la Langue dont elle dérive. Forte quand elle doit l'être, quelle Langue moderne atteint à sa douceur & à son agrément? Quelle molle harmonie dans ses sons! D'autres Langues présentent au Musicien de grands obstacles; celle-ci l'inspire: très abondante en rimes, elle n'exige pas qu'on les place avec une froide symmétrie, & même si leur contrainte refroidit le talent, il peut les écarter; souple & hardie, elle se permet l'abondance des épithètes. Avec tous ces avantages, elle a pu se fixer plutôt que la Langue Française, qui, de l'aveu général, n'est pas aussi propre à la Poésie.

III. *Discours sur la Physionomie & les avantages des connoissances physionomiques*; par DOM PERNETY. Ce Discours, où l'on pourroit desirer plus de précision & moins d'écarts, est une réfutation ingénieuse & polie du Mémoire de

de Mr. de Catt, dont nous avons rendu compte dans la Partie précédente de cette Bibliothèque (3). DOM PERNETTY soutient que l'art de connoître les hommes à leur physionomie, seroit très avantageux, & qu'il existe réellement : deux propositions qui sont les inverses de celles de Mr. de Catt. Qu'il fût très agréable, & souvent fort utile, de connoître l'intérieur des hommes par des signes extérieurs, de juger de leurs qualités, tant bonnes que mauvaises, à la seule inspection de leur physionomie, c'est ce que notre habile Académicien n'a pas de peine à prouver; mais il s'en faut bien qu'il ne soit aussi satisfaisant sur la réalité de la science physionomique. Voici en substance ce qu'il dit la-dessus. Il est naturel à l'homme, comme à tous les animaux, d'avoir un penchant, que l'on appelle *inclination* dans les hommes, & *appétit* dans les animaux. Le colérique est porté à la colère, le sanguin à la joie, le phlegmatique

(3) Pag. 27. & suiv.

tique à l'indolence & à la paresse &c. Il y a un rapport immédiat & déterminé entre les émotions de l'ame & les mouvemens du corps qui en sont la suite, puis que les effets ont ce rapport avec leurs causes. Dans l'accès des passions, les muscles du front & de tout le visage, étendus sous la peau, se roidissent, ou se relâchent suivant les mouvemens que les esprits & les nerfs leur impriment. Ces contractions des muscles forment des fillons ou lineamens à la peau, qui deviennent plus sensibles, à mesure que la contraction est plus répétée. Chaque passion a sa contraction particulière pour s'exprimer. C'est sur cela que les Peintres ont formé leurs principes d'Iconologie, & ce que l'on appelle les *caractères des passions*. Ces altérations, ou changemens de manière d'être des parties, causés par les émotions de l'ame, sont aussi ce que l'on appelle *caractères physiionomiques*, dont l'assemblage compose le tableau, l'image, des passions & des penchans; le miroir qui le présente à nos yeux. *Aristote.*

Tome XXXIX. Part. II. C toté

tote disoit qu'aucun homme, n'a un penchant que la Nature n'ait scellé par un signe extérieur & visible sur son corps. Mr. de Catt dit que les hommes peuvent triompher de leurs penchans naturels : à cela Mr. l'Abbé PARNETTY répond qu'à la vérité la raison & l'éducation brident les fougues & les fureurs des passions, mais qu'elles n'en détruisent pas le germe. Aux traits, aux linéamens formés par l'impulsion des esprits, excités par les passions, on juge, & l'on peut assurer, que telle passion, telle vertu ou tel vice, ont dominé dans la personne qui en a les caractères, & que ces passions se réveilleront à la première occasion. Les Anciens faisoient grand cas de la Science des physionomies & s'y appliquoient avec soin. Platon examinoit avec l'attention la plus scrupuleuse la physionomie des jeunes gens, qui se présentoient pour écouter ses leçons. Si, sur l'inspection de leur figure, il ne les jugeoit pas capables de faire des progrès dans la Philosophie, il les exhortoit à prendre un au-

tre

tre parti, & les renvoyoit. Il avoit fait mettre pour avertissement sur la porte de son Ecole, qu'aucun de figure difforme, ou mal proportionné de ses membres n'eût à s'y présenter. Homère, Dares, Suétone &c. avoient une attention toute particulière de ne point faire le portrait des mœurs des hommes dont ils parloient, sans décrire aussi la forme & la figure de leur corps. Jules César Scaliger avoit une admirable sagacité à connoître les mœurs & les inclinations des hommes, à leur air & aux traits de leurs visages. Il ne s'est presque jamais trompé dans le jugement qu'il en portoit. Un Peintre, nommé Alexandre, réussissoit si parfaitement à saisir & à exprimer la ressemblance des personnes dont il faisoit les portraits, que les physionomistes y lisoient le vrai fond du caractère de ces personnes. DOM PERNETY a vu un exemple semblable à Paris. Un étranger qui se nommoit *Kubisse*, & se disoit sujet du Roi de Prusse, passant dans une salle chez Mr. de Langes, fut tellement frappé à la vue d'un

portrait qui y étoit avec plusieurs autres, qu'oubliant de suivre la compagnie il s'arrêta à considérer ce tableau. Environ un quart d'heure après, MM. Pernety & de Langes, ne le voyant pas venir furent à lui, & le trouvèrent les yeux encore fixés sur le portrait. Que pensez-vous de ce portrait, lui dit Mr. de Langes? N'est-ce pas celui d'une belle femme? Oui, répondit Mr. Kubisse. Mais, si ce portrait est bien ressemblant, la personne qu'il représente a l'ame la plus noire. C'étoit le portrait de la Brinvilliers, célèbre empoisonneuse, presque aussi connue par sa beauté que par ses forfaits, qui l'ont conduite sur le bucher.

IV. *Sur les Physionomies. Second Discours*; par Mr. DE CATT. On a pu voir dans la notice que nous avons donnée du premier Discours de Mr. DE CATT les raisons qu'il allègue pour prouver que la Science physionomique est également incertaine & nuisible. A présent il examine les réponses que DOM PERNETY, son savant Confrère,

op-

oppose à ces raisons. Nous avons déjà passé les bornes ordinaires de nos Extraits: nous ne pouvons donc pas analyser ce second Discours, mais nous en recommandons la lecture. De quelque manière que l'on pense sur la question même, on trouvera qu'il est écrit avec esprit & avec feu. Le Mémoire de Mr. l'Abbé PERNETY prête quelquefois un peu à la plaisanterie; Mr. DE CATT relève ces endroits avec finesse, mais d'une manière qui n'a rien d'offensant. Il promet un troisième Discours où il tâchera de prouver, que quand même le caractère des hommes seroit entièrement écrit sur leur visage, personne ne pourroit être sûr de l'avoir bien lu, puis qu'on ne sauroit donner une notion claire & précise de ce qui distingue une physionomie d'une autre, & qu'on en juge sans règle, par une espèce d'instinct qui est fort sujet à l'erreur.



ARTICLE SECOND.

ELÉMENTS D'HISTOIRE GÉNÉRALE, Première Partie. HISTOIRE ANCIENNE. Par Mr. l'Abbé MILLOT, des Académies de Lyon & de Nancy, 1772. Paris, chez Prault 1772. quatre Vol. in 12°. d'environ 450. pp. chacun.

Cet Ouvrage, moins concis que le *Discours* du grand Bossuet, sur l'*Histoire Universelle*, beaucoup moins étendu que les *Histoires* de Rollin, est écrit d'un style pur & semé des réflexions les plus sages. C'est l'exécution du Programme d'un Cours d'Histoire générale publié en 1768, par les ordres de l'Infant Duc de Parme. Très propre à remplir le but de l'Auteur qui est l'instruction de la Jeunesse, il doit ajouter
encore

encore à la réputation que Mr. MILLOT s'est acquise par d'excellens Abrégés d'Histoire. Il a puisé dans les meilleures sources, mais l'usage qu'il a fait de l'*Histoire Universelle* composée en Angleterre par une Société de Gens de Lettres, des Ecrits de Mr. de Vertot, &c. n'empêche point que cet Ouvrage ne soit à lui par la manière dont il rapporte les faits, & le point de vue sous lequel il les envisage. Pour les mieux graver dans l'esprit & pour les lier entr'eux, on auroit souhaité que Mr. MILLOT en eût plus souvent indiqué les dates, & qu'il eût rapporté les principales époques de l'Histoire profane à celles de l'Histoire sacrée connues de tous les Lecteurs. Mais effrayé des difficultés qu'on trouve à concilier les divers systèmes de Chronologie, il a pris le parti de n'en adopter aucun. Cependant il a suppléé en quelque sorte aux inconvéniens de cette méthode, en plaçant à la fin du IV^e. Vol. une Table Chronologique de quelques faits principaux de l'Histoire Ancienne. Cette Ta-

ble nous paroît très bien faite, & l'on y retrouve cet esprit philosophique, qui s'attache sur-tout à suivre le progrès des connoissances humaines. Mr. MILLOT a bien raison de dire que l'Histoire Militaire est moins intéressante que l'Histoire de l'esprit humain. A la fin du II^e. Tome, on trouve une autre Table très utile pour la Géographie ancienne. Elle est courte, mais elle contient tout ce qui est nécessaire pour faciliter l'intelligence de l'Ouvrage.

L'Auteur s'excuse d'avoir osé s'écarter quelquefois des opinions de *Bossuet*, & il dit, que les Savans ont éclairci des matières qui ne l'étoient pas assez du temps de ce grand Ecrivain; il cite en particulier Mr. *Goguet* qui dans son *Origine des Loix, des Gouvernemens, &c.* donne des idées plus justes sur les anciens Peuples. Malgré son respect pour *Bossuet* & *Rollin*, l'Auteur s'est permis souvent de les critiquer, non sans fondement, mais quelquefois sans nécessité. Un reproche plus grave qu'on est en droit de lui faire, est son mépris pour
la

la Nation Judaïque: ici il a entièrement abandonné *Bossuet* pour *Voltaire*. Tout ce qu'il dit des Juifs est renfermé dans huit pages, & il les représente „ presque toujours esclaves de quiconque les attaquoit; objet du mépris & de l'aversion de leurs voisins; Nation grossière, ignorante, barbare, superstitieuse, &c. ” Divers Ecrivains célèbres ont suffisamment prouvé que les Juifs n'étoient pas à beaucoup près aussi ignorans qu'on le prétend; & quant à leurs mœurs, il est sans doute vrai qu'il n'y a point de Nation qui n'ait des crimes à se reprocher; mais ici comme ailleurs des traits héroïques de clémence, de désintéressement, & de grandeur d'ame viennent consoler l'humanité. Sans rappeler les traits de ce genre que nous offre l'Histoire des *Moyse*, des *Joséph*, des *Jonathan*, des *David*, des *Machabées*, &c. nous en citerons un moins connu, & qui sans doute seroit admiré des Ecrivains modernes, si quelque Historien Grec ou Romain nous l'eût transmis. On rapporte au Chap. XXVIII. du

24. Livre des *Chroniques*, que dans une des guerres civiles de la Nation, les Israélites victorieux & chargés de butin emmenoient prisonniers un très grand nombre d'ennemis. Un Prophète vint à la rencontre de l'Armée & reprocha aux Israélites le dessein de réduire leurs frères en servitude, & de s'enrichir de leurs dépouilles. Non seulement les vainqueurs abandonnèrent alors le butin, & rendirent la liberté aux prisonniers; mais ils eurent l'humanité de les nourrir, de revêtir ceux qui étoient nus, de fournir des montures aux captifs hors d'état de se soutenir, & de les ramener enfin dans leur patrie.

Nous avons lu avec surprise à l'article des Babyloniens, que l'Auteur cherche à pallier les vices de cette Nation molle & dissolue, dont les Prophètes, ainsi que *Baruc*, dépeignent la corruption sous des traits si marqués. " Contre la coutume des autres Peuples, *dit-il*, les femmes Babyloniennes vivoient familièrement avec les hommes, & mangeoient

geoient avec les étrangers. Les mœurs de la Nation en étoient plus douces. L'affreux tableau qu'on en voit dans l'Ecriture, semble contredire le témoignage des Historiens profanes ; mais les rigueurs que les Juifs avoient essuyées à Babylone, donnoient lieu à la vivacité de leurs plaintes". C'est perdre de vue l'inspiration des Saints Livres, que de soupçonner leurs Auteurs de partialité. D'ailleurs Hérodote, Strabon, & divers autres Ecrivains profanes, parlent des Babyloniens comme l'avoient fait les Prophètes, & les représentent comme un Peuple également superstitieux & corrompu.

On avoit donc quelque sujet de craindre, en commençant cette Histoire, qu'ennemi des Juifs, l'Auteur ne se montrât point ami de la Religion ; d'autant plus qu'il paroît quelquefois un peu trop prévenu contre le Clergé. Il seroit cependant très injuste de le mettre au nombre des Incrédules, & nous reconnoissons avec plaisir que divers passages semés dans le cours de l'Ouvrage,

ge,

ge, attestent son respect pour le Christianisme. Voici, par ex. ce qu'il dit au sujet de Constantin. „ Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés, aient noirci un Prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais comment pourroit-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel changement, les erreurs dont il devoit purger la Terre, les vertus qu'il devoit y répandre ? A la vérité, nous ne verrons que trop les vices anciens & de nouvelles erreurs corrompre un bien si précieux. C'est-à-dire nous verrons souvent les Chrétiens en contradiction avec leurs principes. Condamnés alors par ces principes mêmes, leurs excès serviront aussi de témoignage en faveur de la sainte Doctrine dont ils auront le malheur de s'écarter (1) ”.

„ Quelle idée sublime & consolante le Christianisme donnoit de la Divinité ! quelle confiance en sa justice & sa miséricorde infinies ! quel encouragement aux plus admirables vertus ! La Religion
n'in-

n'inspiroit que mépris des vanités terrestres, & ardeur pour les devoirs de l'humanité; que haine des vices, & indulgence pour la personne du prochain; que patience invincible dans le malheur, & bonté compatissante pour les malheureux; en un mot, que tendre charité & courage héroïque. Elle devoit tout perfectionner, tout sanctifier jusques dans la vie commune & sociale. Pourquoi donc tant d'excès & d'égaremens sous prétexte de Religion? C'est — que presque toute l'énergie des ames s'abîorba dans la dispute. La dispute engendra les haines; des haines naquirent les excès: plus on s'épuisa en paroles & en cabales, moins les vertus eurent de force & d'action (2).”

“ Plus on étudie la doctrine de Jésus Christ & des Apôtres, plus on voit qu'elle ne tendoit qu'à faire des Saints & des heureux. Le Sauveur du monde avoit réduit toute la loi aux deux préceptes, qui sont la base de l'Evangile: *Aimez Dieu par dessus toutes choses; aimez*
le

(2) *Ibid.* pag. 285.

le prochain comme vous mêmes. Une charité universelle étoit l'ame du Christianisme. Elle devoit détacher les hommes de la terre, par le sacrifice des passions déréglées; mais les attacher les uns aux autres par un amour pur & sans bornes. Des devoirs de la société humaine, elle faisoit un moyen essentiel de salut. Elle bannissoit également l'intérêt, la volupté, l'inimitié, la discorde. St. Paul avoit même interdit sévèrement toute question propre à exciter de vaines disputes, & rien ne paroissoit plus éloigné de l'esprit du Christianisme, qu'un zèle amer, arrogant, & opiniâtre, qui sous prétexte de servir Dieu, porteroit le trouble dans l'Eglise ou dans l'Etat (3)".

Ces morceaux, & divers autres que nous pourrions recueillir, ne laissent aucun doute sur les principes également pieux & sages de l'Auteur. Du reste il s'élève en toute occasion, avec une force à laquelle on ne sauroit trop applaudir,

dir, contre la superstition, le fanatisme, & l'intolérance.

Mr. Millot, dans l'Introduction indique le plan général de son Ouvrage, & en fait connoître l'objet & le caractère. Après avoir parlé de l'utilité de l'Histoire, de ses effets sur l'esprit & sur le cœur, il établit deux règles qu'il faut suivre dans cette étude: *chercher le vrai, & se borner à l'utile.* Sans l'observation de ces règles, dit-il, l'Histoire même deviendrait une source d'erreurs; & ce qu'elle renferme d'excellent s'évanouiroit par le mélange des choses frivoles. Les devoirs d'état ou de société laissent à peu de personnes le temps de suivre l'Histoire dans ses longs détours. „ Vouloir apprendre plus qu'on ne peut retenir, c'est le moyen de ne rien savoir, ou ce qui est presque la même chose, de savoir mal — Quiconque souhaite de s'instruire pour son bien, doit se prescrire l'ignorance de plusieurs choses. Il s'en consolera bientôt s'il est sage”.

Chacun en particulier peut chercher dans l'Histoire les instructions relatives di-

directement à son état ; mais on est homme & citoyen avant tout. « Or la connoissance des hommes, & de ce qui intéresse principalement le genre humain, les ressorts des passions & les jeux de la fortune ; les vices & les vertus des peuples & des personnages célèbres ; l'influence des loix & des coutumes, la nature des gouvernemens, les principes & les vues de la politique, les causes de la grandeur & de la décadence des états ; les révolutions opérées, ou par le temps, ou par les armes, ou par des causes morales ; les événemens suivis de grands effets ; les monumens de la folie & ceux du génie & de la sagesse : voilà ce que tous en général ont intérêt de connoître, puis que rien n'est plus propre à former l'esprit & le cœur, & à développer les talens ainsi que les vertus sociales ».

L'Histoire Ancienne renfermée dans les quatre Volumes dont nous rendons compte, est divisée ici en trois Parties générales. La première est un abrégé, trop concis peut être, & sans ordre
chro-

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 305

chronologique, de l'Histoire des Egyptiens & des anciens Chinois; des Assyriens & des Babyloniens; des Phéniciens & des Hébreux; des Mèdes & des Perses; des Indiens, des Scythes & des Celtes: la seconde est composée de l'Histoire Grecque, & l'Histoire Romaine est renfermée dans la dernière.

La Suite au Trimestre prochain.



ARTICLE TROISIEME.

A DISSERTATION ON MIRACLES &c.

C'est-à-dire;

DISSERTATION SUR LES MIRACLES &c. par Mr. FARMER &c.

Second Extrait.

A Près avoir exposé les preuves que la
Raison fournit pour établir que tout
Tome XXXIX. Part. II. D Mi-

Miracle suppose l'intervention de la Divinité, Mr. FARMER examine celles que lui présente la Révélation. Il considère d'abord ce que les Ecritures nous apprennent de la nature des Anges bons ou mauvais, & de celle des ames humaines séparées de leurs Corps. Quant aux bons Anges, les Auteurs sacrés nous les représentent toujours comme des Esprits administrateurs, des Envoyés chargés d'une commission divine; leur nom seul indique leurs fonctions, donné aux choses matérielles, aux vents, aux flammes de feu &c. il annonce qu'ils n'agissent jamais sans y être autorisés par le Maître de la Nature. Mais si ces Esprits heureux par la faveur de l'Etre Suprême, n'ont qu'un pouvoir emprunté, n'agissent qu'aux ordres du Tout puissant, y-a-t-il quelque vraisemblance à croire que les mauvais Anges, privés de la faveur de Dieu, ont obtenu une domination sur ses ouvrages, ont reçu un pouvoir sur la nature qui les en rendroit comme Souverains? Ce n'est pas le langage de *St. Pierre II. Epît. II: 4.* ni de

Jude

Jude V: 6, l'un & l'autre leur attribuent une sphère d'action déterminée avant leur chute, & une détention étroite qui l'a diminuée après leur désobéissance. Les Ecritures ne dementent jamais ce langage, n'attribuent aux Demons, nulle part le pouvoir de prédire l'avenir, de faire des miracles, ne nous donnent jamais des avertissemens, qui eussent été indispensables, pour nous prémunir contre le danger de croire & d'agir en conséquence des effets de leur pouvoir. Le passage de *Daniel* X: 13-20. ne prouve que la protection particulière que Dieu accordoit aux Juifs; celui des *Ephésiens* II: 2. en supposant, dans l'interprétation littérale, le pouvoir de changer la constitution de l'air, emporteroit un empire absolu sur notre globe, au lieu qu'il ne désigne que les Divinités Payennes, ou un principe du mal reconnu par les Juifs superstitieux, que l'Apôtre ne regardoit cependant pas comme réel. Quant aux Ames séparées de leur corps, la raison, qui nous dit que privées du moyen qui les unit à notre

D 2

terre,

terre, elles n'ont plus de communication avec ce monde visible, est appuyée par la Révélation. Si les premiers Pères de l'Eglise ont pensé différemment, ce fut parce qu'ils mêlèrent les idées du Paganisme & de leur Philosophie, aux Dogmes de l'Evangile. L'erreur enfante l'erreur ; après avoir regardé les âmes beatifiées, comme ayant encore de l'influence ici bas, on leur attribua des miracles, on voulut obtenir leur intercession. C'est ce qu'avoit prédit St. Paul *1 Tim. IV: 1, 2, 3.* passage qui comme l'a prouvé le savant *J. Méde*, se rapporte à la corruption que produiroit dans l'Eglise un culte idolâtre, la Doctrine des *Démons* ou des Âmes déifiées, car c'est-là le sens de ce terme, comme l'Auteur le prouve dans la suite.

Mais l'Ecriture Sainte ne condamne-t-elle pas les Dieux adorés dans le Paganisme? Sans doute. Ne représente-t-elle pas ce culte comme le culte des Démons? C'est à examiner cette question que l'Auteur emploie la seconde Section de cette Partie, dont nous allons offrir

offrir le résultat à nos Lecteurs, laissant quoiqu'à regret les détails intéressans & profonds dont elle est remplie. 1^o. Les Payens déifièrent toute la nature: tout étoit animé, l'Univers, ainsi que ses parties constituantes, les Cieux & leur Armée, les Elémens & tous les Pouvoirs qui opèrent dans le monde que nous habitons. C'est ce que Mr. F. prouve par les passages formels des Philosophes, c'est ce qu'ils appellèrent *Divinités naturelles*, ce fut cette erreur qui les empêcha de s'élever à la cause suprême de tout 2^o. Les Payens admirent des Esprits d'un ordre mitoyen entre les Dieux & les hommes, qui étoient des dispensateurs, des administrateurs, des médiateurs; Platon & tous les Philosophes parlent des Dieux célestes ainsi que le faisoient les Chaldéens, qui (*Daniel II: 11.*) les représentoient comme *n'ayant aucune fréquentation avec la chair*, & ces Divinités subalternes comme les seuls objets du culte extérieur & d'une crainte religieuse. Mais qu'étoient ces *Démons*? Quoiqu'en aient pensé quelques Auteurs,

dont Mr. F. discute & réfute les opinions , ce n'étoient point des esprits d'une origine supérieure à celle des hommes , mais des ames humaines déifiées soutenant un double caractère , l'un naturel & humain , l'autre héroïque , exalté & divin. Quelquefois , il est vrai , on les associoit dans le langage commun , on les confondoit avec les Dieux naturels : l'air étoit Osiris , Bel , Jupiter , &c. mais ce qu'ils avoient eu d'humain , leur naissance , leur filiation &c. étoient toujours ce qu'envisageoit le peuple , & si on les considéroit comme médiateurs ce n'étoit point en vertu de leur nature , mais de l'office & de rang auquel ils avoient été élevés. „ D'hommes ils de-
 „ venoient Héros , de Héros ils deve-
 „ noient Démon ou Dieu quand ils
 „ étoient duement purifiés , & cela
 „ non ensuite d'une institution po-
 „ sitive , mais de la nature & de la
 „ raison des choses ” (1). Tous les
 Poë-

(1) *Plutarch. in vitâ Romul.*

Poëtes, tous les Historiens, tous les Philosophes, tous les usages du Paganisme attestent unanimément cette vérité, que l'objet de ce culte étoit les ames humaines. Euhemerus le Messenien, qui soutenoit cette opinion (2), fut regardé, il est vrai, comme Athée, mais c'étoit parce qu'il soutenoit aussi que ces Dieux prétendus n'étoient encore que des hommes, ou peut-être qu'il n'y avoit point de Dieux naturels qui leur communiquassent leur autorité & leur pouvoir.

Les Auteurs de l'Ancien Testament, & les Juifs en général, sans ignorer que les Payens honoroient les Astres & les Elémens comme des Divinités, représentent cependant ces Dieux comme des hommes *morts*, non seulement parce que leurs adorateurs les concevoient tels, mais parce qu'ils étoient réellement tels (3); c'étoit par opposition à ces
Divi-

(2) *Plutarch. de Iside & Osiride, Cicero de Nat. Deor. L. I. c. 15. &c.*

(3) *Deut. XXVI: 14. Ps. CVI: 28. Esaie VIII: 19. &c.*

Divinités autrefois hommes, qu'ils donnoient au vrai Dieu, le titre de Dieu *vivant*. Les Septante leur ont donné le nom de *Démons* dans le même sens que les Payens, dont ils ne pouvoient ignorer les sentimens, & ils n'entendirent point par ce mot des Esprits créés, d'origine céleste, revêtus de pouvoir sur le monde, dont les Payens n'eurent jamais l'idée, leur Théologie ne leur suggérant jamais l'idée d'un Etre créé, mais celle d'un Etre ou Eternel ou engendré. Le N Testament tient le même langage, 1 *Cor.* X: 20. 21. *Act.* XIV: 15. 2 *Cor.* VI: 16. 1 *Thesf.* I: 9. *Act.* XVII: 18. 22. St. Paul ignoroit-il le sens de ce terme, & en s'adressant aux Athéniens les accusoit-il d'honorer les mauvais esprits? Le terme de *Démon* désigne souvent chez les Payens les mauvais comme les bons, puis qu'ils supposoient que les ames gardoient leur caractère après la mort, ce mot pris dans le mauvais sens n'emporte donc pas une origine supérieure à celle des hommes. Les Pères de l'Eglise primitive parlèrent toujours des Dieux

Dieux des Payens, comme ayant été des hommes, & ils les appellent des Démons. Si quelquefois ils les représentent comme ayant une prétendue origine céleste, comme des Anges déchus, ce fut en eux une contradiction, qui n'est peut-être même qu'apparente. Peut-être les confondoient-ils alors avec les Dieux naturels, comme le faisoient les Payens eux-mêmes. Mais Mr. F. remarquant que les Pères ne furent inuits dans cette opinion par aucune expression de l'Ecriture, en trouve la source dans le langage des Philosophes Payens qu'ils empruntèrent.

Quelques uns de ceux-ci, pour exalter leurs Divinités, les représentoient comme étant d'une nature différente de celle des mortels; & quelques Pères imbus de leurs doctrines philosophiques parlèrent d'après cette supposition, quoique le plus grand nombre & même chacun d'eux en particulier, aient expressément maintenu que ces *démons* étoient les âmes des hommes décédés. Tertullien lui-même l'avoue formellement, aussi

bien qu'Origène. Il est si important pour l'intelligence & la défense des Ecritures, de se former une juste idée des Divinités Payennes, qu'on ne peut que s'avoir gré à Mr. F. d'avoir étendu les preuves de cette grande vérité, que toutes les Divinités du Paganisme (excepté les parties déifiées & les puissances de la nature) appartenôient ou avoient appartenu à l'espèce humaine.

D'après cela qu'on juge de la sagesse & de l'excellence de la Révélation. Dans un temps où toutes les parties de la nature étoient déifiées, elle les montrait comme des instrumens purement passifs de la volonté du seul Dieu. Quand tout ce qui paroissoit supérieur à notre terre & à nos esprits, étoit regardé comme animé, intelligent, divin, Moïse seul annonçoit & établissoit par des miracles cette doctrine, qui est la base de la Philosophie moderne, que le monde matériel est *inert* & sans activité, soutenu, dirigé par la volonté de Dieu, le seul principe des causes & des effets qui y existent. Par rapport

port aux autres Divinités du Paganisme, loin de leur attribuer le pouvoir d'opérer des prodiges, toute la Révélation les représente ou comme des êtres chimeriques, ou comme aussi impuissantes que si elles n'existoient pas, des choses vaines, de néant. Elle les défie de prouver par des faits leur intelligence ou leur pouvoir (4), & jamais elles ne répondirent.

Cependant c'est à ces Dieux qu'on a attribué des oracles, des prodiges, des illusions, ces prétendues sources de l'idolâtrie. Pour en prouver la réalité, on en appelle encore aux Pères & même à l'Ecriture Sainte. Mais quoique les Ouvrages des premiers soient remplis de ces opinions qu'en peut-on conclure ? Loin d'en donner des preuves, ils n'y ont peut-être jamais eux-mêmes ajouté foi ; ils ont soutenu plus d'une fois que l'idolâtrie n'avoit pour appui que l'imposture. En prétendant que tout Chrétien étoit en état de forcer les Di-
vi-

(4) *Esaï.* XLI : 21. 24.

vinités Payennes à avouer qu'elles n'étoient que des Démon, de les chasser du corps des hommes, ils ne prétendoient point faire en cela des miracles (5).

Les Auteurs Sacrés ne séparent jamais l'objet imaginaire du culte Payen de l'objet réel, ne supposent jamais que quoique ces chimères adorées ne soient que *vanité*, il existe cependant des Êtres réels & puissans, qui maintiennent ce culte insensé par des prodiges.

Ils les regardent comme des *hommes morts défiés*, & non comme de mauvais Esprits déguisés sous ces noms. Leurs déclarations expresse, *Esaie* XLI: 29. & *Jerem* X: 5. eussent été fausses & mensongères, si ces objets réels ou imaginaires (car c'est ici la même chose) du culte idolâtre, eussent eu quelque pouvoir, quelque moyen d'induire en erreur le genre humain. Il est vrai que nos Versions anciennes & modernes, ont représenté ces Dieux comme des

Dé-

(5) Vid. *Middleton's free inquiry* p. 80. &c.

Démons, mais si elles ont voulu nous donner l'idée d'Êtres distincts des ames humaines, elles manquent le sens de l'original. Le mot *Schedim*, que quelques unes ont traduit par celui de *démons*, d'autres par celui d'*idoles*, signifie des *destructeurs*, expression bien propre à faire sentir aux Juifs l'absurdité d'adorer des hommes déifiés, des conquérans, des hommes de sang, ennemis de l'humanité ou des Dieux dont le culte cruel & sanglant exigeoit le sacrifice de leurs enfans mêmes (6). Tel est le nom donné aux idoles du Pays de Canaan. Le terme *Sébirim* (*Lévit. XVII: 7.*), qui signifie des *velus* ou des *boucs*, désigne clairement les Dieux de l'Egypte, ou les animaux sacrés qu'on y adoroit (7), auxquels Jéroboam à son retour de ce pays érigea des autels (8). Mais jamais ni l'Ancien ni le Nouveau Testament, n'attribuèrent à ces prétendues

Di-

(6) *Ps. CVI: 38. 28.*

(7) *Bechar. Hieroz. L: 2. C. 53.*

(8) *2 Chron. XI: 15.*

Divinités le pouvoir de faire des miracles.

De l'examen de ces Divinités, Mr. FARMER passe à celui de leurs Ministres qui firent profession de magie, de divination, & prétendirent opérer des choses merveilleuses par une connoissance supérieure des secrets de la Nature. Il fait voir à cette occasion, que ces Sciences imaginaires étoient intimement liées avec la Théologie Payenne, qui attribuoit à diverses parties de la nature, non seulement la vie & l'intelligence, mais encore un mouvement de prévoyance (*præsentientem motum*, Amm. Marcell.), & une influence souveraine sur les choses d'ici bas, que par conséquent la magie n'est fondée que sur l'idolâtrie. De là vient cette condamnation sévère que les Auteurs Sacrés *Esf.* XLVII: 11. 12. 13. prononcent contre les Devins &c. comme contre des Imposteurs *Jérém.* X: 2. 3. 8. 14. *Esf.* XLI: 23. 24. Mr. F. s'attache ensuite à réfuter les raisons que quelques Chrétiens ont alléguées pour établir que
ces

ces Sciences supposent une communication avec les Esprits; Il montre que les termes de notre Version, dont on s'est servi pour maintenir cette opinion, ne répondent point aux termes de l'original: que quand cela seroit, l'usage qu'en ont fait les Auteurs sacrés prouve seulement qu'ils ont parlé de ce qu'on croyoit réel, sans qu'on en puisse conclure qu'ils le regardoient eux-mêmes comme tel. La loi de Moïse *Deut. XVIII: 10. 11. 14.* en défendant les actes *extérieurs* de la sorcellerie, ne décide point la question de son efficace réelle. La Loi des XII Tables chez les Romains contenoit la même défense, mais lorsqu'ils furent plus éclairés, la Loi *Cornelia* spécifia ces actes, l'empoisonnement des fruits &c., dont aucun n'a rien de surnaturel. Ce qui doit achever la conviction, c'est la persuasion des Payens eux-mêmes: non seulement leurs Sages & leurs Magistrats, mais encore des hommes de tout ordre parmi eux, ne regardèrent les effets de ces Arts merveilleux que comme une impostu-

posture, ou comme des choses naturelles; & les citations bien choisies que produit Mr. F. des Poètes, des Historiens, des Philosophes, dès les temps les plus reculés jusques à la destruction du Paganisme, mettent cette vérité hors de doute.

Mais comment expliquer ces passages célèbres des Ecritures, qui semblent annoncer la réalité des miracles opérés en faveur du mensonge, & la nécessité d'avoir recours à la doctrine qu'ils tendent à établir, pour juger s'ils ont une autorité divine? Tel est celui du *Deuteronome* XIII: 1-5 Mr FAKMER montre par la critique du texte, que ces paroles signifient que si quelque Prophète, ou devin du Paganisme propose aux Juifs un prodige (9), un phénomène peu ou point connu, comme une preuve de l'intervention d'une fausse Divinité, ou comme une indication de l'avenir (10),

&

(9) *Oib, σημεῖον.*

(10) *Μορβητ, τέρας.* Vid. *Pf.* LXXI: 7. *Ef.* XX: 3. *Ezech.* XII. 6. &c.

& que l'événement réponde à la prédiction, comme cela peut arriver par hazard, ils doivent se garder d'en conclure précipitamment qu'il y a quelque chose de surnaturel, de miraculeux dans ce fait; ils ne doivent pas présumer que le vrai Dieu prévienne par une voie miraculeuse ces illusions, ces circonstances qu'il permet pour éprouver leur fidélité: car si des apparences douteuses, de légères conjectures leur servent de raisons pour l'abandonner, ils montreront par là que déjà auparavant ils étoient mal disposés, peu attachés à son service, quoiqu'ils eussent été favorisés d'une démonstration évidente de sa Divinité, de son empire unique sur la nature, par les miracles incontestables opérés en leur faveur. C'est à ceux-ci que Moïse en appelle, comme à la preuve décisive & fondamentale des droits qu'a le vrai Dieu à leur obéissance; & tout son raisonnement tend à établir que tout prodige, que l'on voudroit faire valoir en faveur d'une autre Divinité ne peut être surnaturel. C'est encore dans ce sens

Tome XXXIX. Part. II. E qu'il

qu'il faut expliquer le passage *Matth. XXIV: 24.* & son parallèle *Matr XIII: 22.* où le Sauveur avertit ses Disciples, non de ne pas admettre la divinité des miracles réels, mais de ne pas ajouter foi trop légèrement à ceux qui voudroient se faire passer pour Prophètes. Il ne dit pas qu'ils *feront* des miracles comme notre Version traduit, mais qu'ils *donneront* (11), qu'ils promettront, qu'ils en appelleront à de tels signes, déclaration justifiée par l'événement, comme on peut le voir dans Joseph, & nécessaire à ceux d'entre les Juifs qui avoient cru au vrai Messie. Tous les faux Docteurs de la primitive Eglise, sont représentés comme destitués des dons surnaturels (12), que St. Paul fait envisager comme les signes de l'Apostolat (13), opposant le pouvoir qu'il a à celui des séducteurs, qui ne consistoit qu'en

(11) *Δωσσει*, *Dèut. XIII: 2.* dans les LXX.

(12) *Jude* v 19. *1 Jean IV: 3.*

(13) *1 Cor. XII: 12.*

qu'en paroles (14); & dans la seconde Epître aux *Thessaloniens* II: 9. 10. ses expressions qu'on emploie souvent pour prouver que les corrupteurs du Christianisme feront des miracles réels, démontrent évidemment le contraire, il les appelle des miracles de mensonge, hébraïsme ordinaire pour désigner de faux miracles.

Après avoir établi que l'Ecriture Sainte refuse le pouvoir des miracles aux Anges bons ou mauvais, aux âmes humaines séparées de leurs corps, aux Divinités du Paganisme, aux Magiciens qui prétendoient en recevoir une communication, aux faux Prophètes quelconques, c. à d. à tous les Etres que l'on pourroit concevoir capables d'agir indépendamment d'une commission de Dieu ou contre sa volonté; Mr. FARMER pour montrer avec plus d'évidence encore qu'il n'y eut jamais, & qu'il ne peut y avoir de miracle sans une intervention divine, présente avec force les idées que l'Ecriture nous donne de Dieu comme du seul Créateur,

(14) 1 Cor. IV: 19. 20. &c.

du seul Maître de l'Univers, qu'il gouverne par des loix fixes & immuables; il montre par des passages formels que le pouvoir de les suspendre ou de les altérer en général (15), & nommément de telle ou de telle manière, n'appartient qu'à Dieu seul, que les merveilles qu'il opéra en faveur des Israélites contre les Egyptiens & les Cananéens, étoient destinées à le faire connoître comme le seul Etre souverain, que l'état de la question, tel que les Prophètes l'établissent entre les fausses Divinités & le vrai Dieu, n'étoit pas, *qui est le plus puissant?* mais *qui est le Puissant? qui est Dieu?* (16); que c'est au miracle seul, que les Prophètes & le Peuple en rapportent la décision, que par conséquent ils ne supposèrent jamais qu'aucun autre Etre eût le pouvoir d'en opérer. Ce fut sur ce seul pouvoir & sur ses effets uniquement, qu'ils établirent leur commission & leurs loix, & jamais sur l'équité de leurs demandes

ou

(15) *Pf.* CXXXVI. 4. &c.

(16) *1 Rois* XVIII. 21. 24. 36. 37.

ou la vérité de leur doctrine. Les miracles de J. C. étoient destinés à prouver qu'il étoit le Messie, c. à d. revêtu d'une commission céleste, d'une autorité suprême comme Législateur, comme Juge, comme souverain Maître de la vie, de la mort, du temps présent & du temps à venir; c'est à ses miracles qu'il en appelle pour le prouver (18), c'est ce moyen de conviction qui soumet ceux qui s'y refusent à une juste condamnation.

Mr. FARMER n'ignore pas qu'on peut lui objecter le passage *Matth. XII: 26. 27.* où J. C. semble admettre la possibilité de chasser les Démons par un autre pouvoir que par celui de Dieu; il le fait considérer comme un argument *ad hominem*, & il remarque que c'étoit-là le lieu d'en appeller à sa doctrine, si ce moyen étoit capable de prouver la supériorité de ses Oeuvres. Mais cette Doctrine même regardée, chez les Juifs comme absurde & impie, ne pouvoit faire dis-

(18) *Matth. XXII: 28. Luc. XI: 20. &c.*

discerner le miracle. D'ailleurs, J. C. & les Apôtres demandoient aux hommes la foi en conséquence des miracles, avant que de les avoir instruits des articles particuliers de cette doctrine. En un mot, toute l'Ecriture Sainte offre à notre Auteur une démonstration suivie de ces vérités: *Qu'il n'y a qu'un seul Dieu de qui sont toutes choses* (19), & *un seul Seigneur J. C. par lequel sont toutes choses* (20), qui est le seul agent entre le Ciel & la Terre, par le ministère duquel Dieu exerce son empire sur les hommes; que l'une ou l'autre doit être fautive, si quelque être différent change l'ordre établi, par un pouvoir qui lui soit propre & indépendant d'une commission divine; qu'attribuer ce pouvoir, même subordonné & emprunte, aux Esprits, c'est encourir la censure que faisoit St Paul à quelques uns des Colossiens *de ne point retenir le Chef*, de renverser l'autorité de Christ *par le service des Anges* (21).

Mais,

(19) 1 Cor. VIII: 4. 5. 6.

(20) 1 Tim. II: 5. (21) Chyp. II: 13, 19.

Mais, dira-t-on, „ les Auteurs fa-
 „ crés supposent-ils toujours que les
 „ miracles ne viennent que de Dieu
 „ seul, eux qui rapportent des faits in-
 „ contestablement miraculeux opérés
 „ sans ses ordres, contre ses desseins,
 „ & pour soutenir le mensonge & le
 „ vice ”? Et l'on allègue les Magiciens
 de Pharaon, & la Pythonisse d'Endor.
 C'est à examiner attentivement ces
 deux exemples principaux, que Mr.
 FARMER emploie la IV^e. Partie de
 ce Traité. Nous en rendrons compte le
 Trimestre prochain.





ARTICLE QUATRIEME.

ME'MOIRES DE LITTERATURE
tirés des Registres de L'ACADE-
MIE DES INSCRIPTIONS ET
BELLES LETTRES, &c. To-
me XXXV^e.

Second Extrait.

Premier Mémoire sur les Esclaves Ro-
mains, dans lequel on examine quel
étoit leur état avant qu'ils obtinssent l'af-
franchissement; par Mr. DE BURIGNY.

*Conjectures sur les introductions des ac-
cords dans la Musique des Anciens; par
Mr. DE CHABANON. Quatrième &
cinquième Ode Pyrbique de Pindare; par
le même. Depuis la publication de
ce Volume, le savant Académicien
a fait paroître la traduction com-
plette des Odes Pythiques de Pin-
dare*

dare (1). Nous avons fait précédemment connoître les trois premières (2); & nous nous ferions un grand plaisir d'enrichir cet Extrait de quelques morceaux de celles que nous avons sous les yeux, si nous ne présumions que l'Edition in 8. les a mises entre les mains de tous ceux qui font de la lecture quelque chose de plus qu'un vain amusement; & si d'ailleurs le nombre des articles que nous avons encore à parcourir, ne nous obligeoit à nous resserrer. Avertissons néanmoins que l'on trouve dans la nouvelle Edition quelques légères différences, qui ne changent cependant rien au sens. Les Strophes de quelques Odes sont un peu autrement divisées & distribuées. On ne retrouve pas dans les deux Traduc-

(1) *Les Odes Pythiques de Pindare, Traduites avec des Remarques, par Mr. Chabanon, &c. Paris, chez la Combe 1772. Vol. in 8.*

(2) *Bibl. des Scienc. Tome XXXIII. Art. I.*

ductions les mêmes tours de phrase, mais on y retrouve également, quant au fond, les pensées du Poëte Grec, au moins n'y avons nous rien remarqué de plus.

Mémoire sur la manière dont les Anciens rallumoiient le feu sacré, lors qu'il étoit éteint; par Mr. DUBUY.

Le soin avec lequel on veilloit à entretenir le feu de Vesta, n'empêchoit pas qu'il ne vint quelquefois à s'éteindre; & la superstition regardoit cet accident comme le plus sinistre augure. Les Ministres du Temple; ne manquoient pas en effet pour excuser leur négligence, d'attribuer ce malheur à la colère divine. Mais enfin, par quelque cause qu'il fût arrivé, il falloit le réparer. On s'y prenoit de deux manières, l'une fort simple, & rapportée par Festus; „ On prenoit, dit cet Auteur, une „ planche ou table de bois, qu'on frappoit à coups redoublés, ou qu'on perçoit jusqu'à ce que, par un frottement „ violent & continu, la matière prit „ feu. ” L'autre manière, décrite par Plu-

Plutarque (3), est beaucoup plus compliquée; aussi les Traducteurs & les Interpretes sont-ils tous également embarrassés de ces vases creux dont il est dit que l'on se servoit pour enflammer, aux rayons du Soleil, des matières combustibles. Ils ne savent quelle forme leur assigner; partagés sur ce premier point, ils n'est pas étonnant qu'ils le soient sur l'effet qui devoit en résulter, & la description de Plutarque reste toujours obscure. C'est à l'éclaircir que Mr. DUPUY consacre ce Mémoire, dans lequel le savant Auteur réunit le calcul & les discussions mathématiques, aux recherches de l'érudition.

Mémoire sur les nombres Poétiques 63^e
Oratoires; par Mr. l'Abbé BATTUX.
Ce Mémoire, que ne liront ni sans intérêt, ni sans fruit, ceux qui étudient l'art de parler, dans les Ecrits d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, des Anciens
Rhé-

(3) In Numâ, Voy. les Vies des Hommes III.
Tom. Ier. pp. 335. & suiv. de la Trad. de Dacier: Edit. in 8o.

Rhétteurs, n'est pas susceptible d'analyse. Tout y est si lié, si serré que l'on ne sauroit en rien détacher sans le rendre inintelligible: l'ensemble même n'est à la portée que d'un très petit nombre de Lecteurs.

Mémoire sur les Tragiques Grecs; par Mr LE BEAU, le Cadet.

Pour peu qu'on lise avec attention les Pièces du Théâtre Grec qui sont parvenues jusqu'à nous, on reconnoitra que les Poètes ne se propoisoient pas seulement d'amuser & d'émouvoir les Spectateurs; ils cherchoient encore à les intéresser par des allusions à l'Histoire de la Nation, à des faits anciens ou récents, plus ou moins connus, aux circonstances particulières dans lesquelles se trouvoient l'Etat ou le Poète, au moment où il donnoit sa Pièce au public. Ces allusions étoient quelquefois si marquées, qu'elles n'échappoient pas même à la multitude; d'autres fois, plus détournées, elles n'étoient saisies que par les gens bien instruits. Il en est plusieurs qu'encore aujourd'hui les mo-

au-

numens de l'Histoire nous font aisément démêler, & d'autres que l'on ne peut guère découvrir qu'à l'aide de conjectures plus ou moins vraisemblables.

C'est à exposer les unes & les autres, que Mr. DU PUY s'occupe dans ce Mémoire, divisé en deux parties, dont la première a pour objet les allusions fondées sur l'histoire, la seconde celles qui ne sont fondées que sur des conjectures. Nous nous arrêterons sur-tout à celles de la première espèce. La partie de l'histoire où elles peuvent se trouver, comprend l'espace de cent-dix neuf-ans, depuis la naissance d'Eschyle, jusqu'à la mort de Sophocle : car il ne s'agit ici que de ces deux Poètes & d'Euripide. Or Eschyle, le plus ancien des trois, naquit la quatrième année de la 63^e. Olympiade, & Sophocle mourut un an après Euripide, la troisième année de la 93^e. ce qui fait justement 119 ans, à l'histoire desquels le savant Académicien borne ses recherches sur cette matière, & l'examen qu'il fait de chaque Poë.

Poëte en particulier. Observons, avant de l'y suivre, qu'il trouve dans le desir d'amener ces allusions, une raison fort vraisemblable de la différente manière dont le même sujet est traité par différens Poëtes, & quelquefois par le même. Un exemple tiré de chacun des trois Tragiques que l'on vient de nommer, suffira pour donner une idée de ces allusions *historiques*. Il en est de générales, par lesquelles le Poëte se proposoit uniquement de flatter le peuple d'Athènes, en présentant cette ville comme distinguée dès les tems les plus anciens, par la valeur, les vertus, la piété de ses habitans, par le respect & les hommages des autres Etats de la Grèce, ainsi que par la protection spéciale des Dieux, & les hautes destinées que les oracles leur promettoient. Ces sortes d'allusions se trouvent dans toutes les Pièces; elles ne peuvent échapper à personne. Mais celles qui ont trait à quelque événement particulier, demandent & plus d'attention & plus de connoissance de l'histoire soit de la Grèce

en

en général, soit singulièrement de la République d'Athènes. Pour les bien saisir, il faut absolument fixer l'époque des Pièces où elles se trouvent, & rappeler les événemens arrivés à cette époque, auxquels le Poète paroît avoir voulu faire allusion. C'est la méthode que suit Mr. DU PUY. Ainsi par exemple, sur les Euménides, Tragédie d'Eschyle, il établit que cette Pièce fut jouée la seconde année de la 80^e. Olympiade (4). Un fait rapporté par Diodore de Sicile, peut en avoir été l'occasion. L'année précédente, „ Ephialte, Tribun du „ Peuple, avoit, dit cet Historien, „ soulevé les Athéniens contre le Tri- „ bunal

(4) Mr. DUPUY observe ici en note que le P. Brumoy, *Théâtre des Gr.* T. III. place cette Pièce à la 42 Olymp. plus d'un siècle avant la naissance d'Eschyle. Cette erreur que Meursius avoit cependant relevée, se trouve dans une ancienne *Didascalie* que le P. Br. a suivie sans doute par distraction. Nous en avertissons, quoique nous ayons inutilement cherché cette faute dans l'endroit indiqué.

„ bunal des Aréopagites ; on prétend
 „ que ce fut à la sollicitation de Peri-
 „ clès, qui avoit des raisons particulières
 „ pour faire casser ce tribunal si respec-
 „ té & si digne de l'être. Ce projet té-
 „ méraire , ajoute-t-il , n'eut pas son
 „ exécution : Ephialte se trouva tué
 „ dans sa maison pendant la nuit, sans
 „ qu'on ait pu connoître l'Auteur de sa
 „ mort”. Ce trait donne l'intelligen-
 ce de toute la Pièce ; l'exposition du su-
 jet suffit pour s'en convaincre. Oreste
 coupable du meurtre de sa mère, agité
 par les furies vient à Delphes consulter
 l'oracle : Apollon lui conseille d'aller à
 Athènes implorer le secours de Minerve :
 cette Déesse le fait juger par les A-
 réopagites & le renvoie absous. Tout
 se passe dans ce jugement selon les for-
 malités établies dans l'Aréopage ; les
 Lecteurs instruits ne pourront les mé-
 connoître dans la Pièce d'Eschyle, même
 sans le secours du commentaire que
 Mr. DUPUY offre dans son Mémoire à
 ceux qui le sont moins. On n'a qu'à
 voir l'analyse que le P. Brumoy donne
 de

de cette Tragédie (5). Elle contient d'autres allusions assez marquées que Mr. DUPUY indique en passant; bornons nous à celles qui regardent l'Aréopage. On voit d'abord bien clairement, que le but du Poëte est de relever le mérite de ce tribunal dénigré par Ephialte; ce sont les Dieux qui l'ont établi; c'est Minerve elle-même, Déesse protectrice d'Athènes qui lui remet le jugement d'Oreste. „ Je vais, dit-elle, assembler les plus sages de mes Citoyens, afin qu'ils examinent cette affaire selon la vérité, après avoir prêté serment de juger selon la justice”. Le Tribunal est en effet convoqué; on expose la cause; les Euménides accusent Oreste, Apollon le défend, Minerve ordonne qu'on aille aux suffrages; ensuite elle établit en ces termes le Tribunal de l'Aréopage. „ Que le Peuple „ Athénien écoute ma loi, prononcée „ pour la première fois sur le sang répandu! Ce sera ici le sanctuaire de la „ Justice; oui, cet Aréopage, ce lieu „ où

(5) *Tbéat. des Gr. T. 3. Ed. d'Amst.*
Tome XXXIX. Part. II. F

„ où campèrent les Amazones, quand
 „ elles vinrent par jalousie faire la guer-
 „ re à Thésée, & qu'elles élevèrent ain-
 „ si Ville contre Ville (6). Elles fi-
 „ rent un sacrifice à Mars; c'est de son
 „ nom que ce lieu s'appelle *Aréopage*.
 „ On y apprendra à respecter les ci-
 „ toyens; on craindra d'y commettre
 „ des injustices & le jour & la nuit.
 „ Que mes citoyens ne changent pas
 „ mes loix pour de nouvelles, qui les
 „ souilleroient comme une onde claire
 „ se corrompt par la bourbe. Je veux
 „ que mon peuple ne vive ni dans l'a-
 „ narchie, ni dans l'esclavage; mais je
 „ ne veux pas non plus bannir toute
 „ crainte: qui des mortels se soumet à
 „ la justice quand il ne craint plus rien?
 „ Conservez donc, avec une crainte
 „ légitime, ce tribunal, le rempart du
 „ Pays & le salut de la Ville, tel qu'il
 „ n'y en a ni chez les Scythes, ni dans
 „ les

(6) Le Poëte désigne le camp des Amazones
 sous ce nom de Ville. *Note de Mr. DU PUY.*

„ les Terres de Pelops ; tribunal désin-
 „ téressé, respectable, prompt à punir
 „ le crime, & qui veille sans cesse à la
 „ conservation des citoyens ”. Que
 l'on prenne, si l'on veut, ce passage,
 pour un éloge général de l'Aréopage,
 assez conforme aux hautes idées que les
 Athéniens avoient de ce Tribunal, il
 faudra toujours convenir qu'il gagne
 beaucoup à être rapporté, selon la con-
 jecture du savant Académicien, aux
 propositions d'Ephialte.

On a vu plus haut, que les Tragiques
 Grecs se permettoient dans leurs Pièces
 des allusions, soit aux affaires générales
 de la Nation, soit à des circonstances
 particulières d'Athènes, soit à celles où
 ils se trouvoient eux mêmes. Quelque-
 fois on voit ces trois espèces réunies
 dans une même Pièce. Nous citerons
 pour exemple *Oedipe à Colone*, de So-
 phocle. Mr. l'Abbé Sallier, dans une
 Dissertation sur cette Tragédie (7),
 „ in-

(7) *Mém. de l'Acad. des Inscr. & B. Lett.*
 T. VI. pp. 385 & suiv.

indique des allusions bien marquées des deux premières espèces. Il ne touche pas à celles de la troisième, qui ne le sont cependant pas moins, & que plusieurs Anciens ont observées : on fait que c'est une des dernières Pièces de Sophocle. „ Elle porte les caractères d'un „ âge avancé : il y règne une douceur „ aussi naïve que charmante, soit dans „ les pensées, soit dans les expressions. „ Oedipe n'est plus ce fier Roi de Thèbes, qui maltraite de paroles, ou un „ Prince frère de sa femme, ou le Démon Tirésias : c'est un père qui aime „ tendrement ses filles ; c'est un vieillard qui n'est plus occupé que du soin „ de conserver une vie misérable, à la „ vérité, mais dont on n'est jamais „ plus jaloux que quand on est plus près „ de la perdre. Un seul point l'anime & rappelle sa première vigueur, „ c'est quand il pense aux mauvais traitemens qu'il éprouve de la part de „ ses fils ; c'est justement le point de „ ressemblance d'Oedipe & de Sophocle”. Ce Poète, dans les dernières
an-

années de sa vie, eut en effet la douleur de se voir persécuté par ses fils & en particulier par Sophon qui se fit aussi un nom dans le genre Tragique, ils l'appellèrent en justice & voulurent le faire interdire, comme incapable par l'affoiblissement de ses facultés d'administrer ses biens. Pour tout moyen de défense Sophocle produisit son Oedipe à Colone; dont la lecture produisit l'effet du plus éloquent plaidoyer; le père fut mis hors de cour tout d'une voix, & reconduit hors de la place publique, dit Plutarque, au milieu des cris & des applaudissemens, comme s'il fût sorti du Théâtre.

Mille traits répandus dans la Pièce, annoncent que sous le nom d'Oedipe Sophocle exprime ses propres sentimens. Il ne cesse de peindre par tout avec les couleurs les plus vives, la colère d'un père qui a de méchans fils. Alléguons un seul exemple. Oedipe se rend aux instances d'Antigone qui l'a vivement pressé d'écouter Polynice, mais ce n'est qu'à condition qu'on ne le forcera pas à parler malgré lui. Il s'obstine en effet

à garder le silence, & faisant enfin semblant de céder, il donne un libre cours à son ressentiment, & s'énonce contre Polynice avec tant de vivacité, & d'une manière si conforme au ton que Sophocle auroit pris contre Sophon, que ce n'est plus le Héros, c'est le Poète même qu'on croit entendre (8).

Passons maintenant à Euripide, dont Mr. DUPUY examine trois Tragédies *Médée, Hippolyte & les Supplantes*. Dans la seconde, qui parut la troisième année de la 87^e. Olympiade, par conséquent la troisième année de la Guerre du Péloponnèse, le savant Académicien ne trouve pas d'allusions aux affaires générales de la Grèce, mais des rapports particuliers, soit aux Athéniens, soit au Poète. Il y voit d'abord les Athéniens & leurs Orateurs caractérisés tels qu'ils étoient du temps de Démosthène.

II

(8) On peut voir cette réponse dans Brumoi; *Théâtre des Gr.* Tom. III^{me}. ou dans la Traduction des Tragédies de Sophocle par Mr. DUPUY, Tom. II. pp. 122. *ſ^o suiv.*

Il faut avouer que les traits qu'il cite, peuvent en effet convenir aux hommes de ce temps-là; mais leur sont-ils tellement propres que l'on en puisse conclurre que le Poète les ait eus réellement en vue? Phèdre dit, „ nous connois-
 „ sons le meilleur parti, mais nous n'a-
 „ vons garde de le suivre, soit par lâ-
 „ cheté, soit par un certain plaisir que
 „ nous préférons à l'honneur”. Et dans un autre endroit; „ Il n'y a rien
 „ qui contribue plus au renversement
 „ des villes & des familles, que les dis-
 „ cours flatteurs: il ne s'agit cependant
 „ pas de dire ce qui peut plaire davan-
 „ tage, mais ce qui peut piquer d'une
 „ noble ambition”. Démosthène, dit Mr. DUPUY, se plaint souvent que les Athéniens ont assez de sagacité pour voir quel est le meilleur parti; mais qu'une inertie naturelle les empêche de le suivre; que leurs Orateurs, par une basse flatterie, & une lâche complaisance cherchent plus à plaire au peuple, qu'à donner des conseils salutaires. Rien n'est plus vrai: l'est-il moins cependant que

les maximes qu'Euripide met dans la bouche de Phèdre , sont d'une telle généralité , qu'elles conviennent à peu près également à tous les hommes de tous les temps , & de tous les lieux ? Elles ont pu se présenter fort naturellement à Phèdre , entraînée par une passion dont elle ne se déroboit point la turpitude , & séduite par les conseils flatteurs & perfides d'Oenone. Mais n'y a-t-il point trop de subtilité à les convertir en allusions particulières à l'Etat politique d'Athènes du temps du Poète ?

Mr. DUPUY croit , avec plus de fondement , à ce qu'il nous semble , que dans cette même Pièce , Euripide attaque les Philosophes , qui n'étoient pas d'accord avec l'Ecole de Socrate. Il y fait singulièrement une sortie très vive contre les Pythagoriciens , fort postérieurs il est vrai à Thésée , mais ces fortes d'anachronismes n'embarrassoient guère ce Poète , ni les autres ; ils en tiroient même l'avantage de rendre plus frappans les traits qu'ils lançoient. Quoi qu'il en soit , voici le passage dont il est

ques-

question, c'est Thésée qui parle à Hippolyte. « Fais à présent parade de ta
 „ *frugalité*, abstiens toi de la chair des
 „ animaux: va, sous les auspices d'Or-
 „ phée, courir après une vaine fumée
 „ de science: te voilà pris sur le fait:
 „ je conseille à tout le monde de fuir
 „ de pareils séducteurs: ils cherchent à
 „ se faire valoir par de beaux discours,
 „ & ne font en effet que des choses
 „ honteuses ”.

Le savant Académicien croit, que sous le caractère d'Hippolyte Euripide a voulu se peindre lui-même. La vertu un peu farouche du jeune Héros, ses aigres déclamations contre le Sexe, la manière dont il fait ses adieux à la jeunesse d'Athènes, sont les principaux traits de ressemblance qu'il indique.

La seconde partie de ce Mémoire présente plusieurs conjectures ingénieuses & intéressantes, singulièrement sur Euripide. Ses Ouvrages, ainsi que ceux de ses deux rivaux, respirent l'amour de la Patrie. Occupés sans cesse tous les trois de la gloire d'Athènes, ils ne perdent

pas une occasion de la célébrer. Ce qui peut, à cet égard, donner quelque avantage à Euripide, c'est que plusieurs de ses Pièces paroissent uniquement consacrées à l'honneur de sa Patrie. Il se distingue encore par le goût pour la Philosophie, qui le porte à prodiguer dans presque toutes, les maximes, les sentences, les moralités; & par l'antipathie pour les femmes: agri par les infidélités de la sienne, il semble avoit voulu s'en venger sur tout le Sexe.

Il reste encore dans ce Volume un assez bon nombre d'Articles, dont nous ne pourrons rapporter que les titres.

Le Périphe de l'Euxin, tel qu'on peut présumer que Salluste l'avoit décrit vers la fin du III^e. Livre de son Histoire, recueilli sur les fragmens qui nous en restent, à l'aide des anciens Ecrivains que Salluste a pu consulter, & de ceux qui ont eu son Ouvrage entre les mains; Seconde Partie. La corde de l'Arc, formée par la Côte Méridionale, depuis le Bosphore de Thrace, jusqu'à la Colchide; Troisième Partie; Le bois de l'Arc, formé par les Côtes Septentrionales
de

de la Colchide ou Bosphore de Thrace, par Mr. le Président DES BROSES. Mémoire dans lequel on entreprend de fixer la situation de quelques Peuples Scythes, dont il est parlé dans Hérodote, &c de rechercher si du temps de cet Historien, on connoissoit la Chine; par Mr. DE GUIGNES. Examen critique d'Hérodote sur ce qu'il rapporte de la Scythie, Mémoire sur la Mer Erythrée; par Mr. D'ANVILLE. Mémoire sur une Médaille d'Argent de M. Livius Drusus Libo; par Mr. DE LA NAUZE. Observations sur les Médailles &c sur l'Ere d'Antioche sur le Savus, appelé aussi Adana, en Cilicie, seizième Supplément aux Dissertations du Cardinal Noris sur les époques des Syro-Macédoniens. Observations sur la manière dont les habitans de Césarée en Cappadoce, comptoient les années des Empereurs Romains. Observations sur les Médailles &c sur l'Ere d'Hyrgalée, Ville de Phrygie; sur les Médailles de la Ville de Sébaste, en Phrygie; sur les Médailles de la Ville de Cidyessus, en Phrygie; sur le titre de Salutaris, donné à plusieurs Provinces de l'Empire Romain; par Mr. l'Abbé
 BEL-

BELLEY. *Observations sur l'Obélisque interprété par Hermapion ; par Mr. GIBERT. Charte de l'an 1153, qui prouve qu'Adalbert, Comte d'Habsbourg, bisayeul de l'Empereur Rodolphe I. étoit fils de Werner, Comte de Habsbourg, avec une Dissertation Historique & Critique, par Mr. le Baron DE ZURLAUBEN. Eclaircissemens sur l'Histoire de l'Empereur Otton IV. auparavant Duc d'Aquitaine & Comte de Poitiers ; par Mr. BONAMY. Mémoire sur l'étendue de Constantinople, comparée à celle de Paris ; par Mr. D'ANVILLE. Réflexions sur la lecture des anciens Actes, & sur la nécessité de consulter les Originaux ; par Mr. BONAMY. Second Mémoire Historique & Critique sur les Lombards ; par Mr. GAILLARD.*





ARTICLE CINQUIEME.

CONTES MORaux, & NOUVELLES IDYLLES de D... & SALOMON GESNER. A Zurich, chez l'Auteur 1773 in 4°. de pp. 184.

LEs Contes qu'on a placés à la tête de l'Ouvrage, sont de Mr. DIDEROT : le nom de ce Philosophe & celui du Chantre d'*Abel*, ont droit tous deux à l'immortalité ; mais à l'exception du génie & de la célébrité, quelle différence entre ces deux hommes, soit à l'égard de leurs principes, soit encore dans leur *manière* ! Cependant les Contes de Mr. D. & les Nouvelles Idylles du Poëte GESNER iront ensemble à la postérité, qui les comparera peut-être à des Voyageurs, qui n'ont d'autre rapport entr'eux que de se trouver à côté l'un de l'autre.

Les

Les Contes de Mr. DIDEROT sont piquans par la singularité du genre, par les discussions qu'il y fait entrer, surtout par l'énergie du style & la vérité de quelques tableaux. Les héros du premier Conte sont présentés comme des modèles d'amitié : l'un d'eux sauve son ami de la potence ; malheureusement il ne pouvoit pas se dire

Le crime fait la bonte & non pas l'échafaud.

car cet ami étoit contrebandier. Cependant il donne à son tour les preuves d'une amitié sublime ; & quelques plaisans se rappelleront ici une brochure éphémère imaginée pour tourner en ridicule les Drames lugubres, elle avoit pour titre le *Roué vertueux*.

Ce premier morceau est terminé par une dissertation sur les Contes.... « Il y a trois sortes de Contes . . . Je distingue le conte à la manière d'*Homère*, de *Virgile*, du *Tasse* ; & je l'appelle le conte merveilleux. La nature y est exagérée, la vérité y est hypothétique, & si le conteur a bien gardé le module qu'il

a choisi, si tout répond à ce module & dans les actions & dans les discours, il a obtenu le degré de perfection que le genre de son Ouvrage comportoit, & vous n'avez rien de plus à lui demander. En entrant dans son Poëme, vous mettez le pied dans une terre inconnue, où rien ne se passe comme dans celle que vous habitez, mais où tout se fait en grand, comme les choses se font autour de vous en petit. — Il y a le conte plaisant à la façon de *la Fontaine*, de *Vergier*, de *l'Arioste*, de *Hamilton*, où le conteur ne se propose ni l'imitation de la nature, ni la vérité, ni l'illusion; il s'élance dans les espaces imaginaires. Dites à celui-ci: Soyez gai, ingénieux, varié, original, même extravagant j'y consens; mais séduisez-moi par les détails; que le charme de la forme me dérobe toujours l'in vraisemblance du fond; & si ce conteur fait ce que vous en exigez ici, il a tout fait. — Il y a enfin le conte historique, tel qu'il est écrit dans les *Nouvelles de Scarron*, de *Cervantes*, &c. — Au Diable le conte &

& le conteur historiques! C'est un menteur plat & froid. — Oui, s'il ne fait pas son métier. Celui-ci se propose de vous tromper; il est assis au coin de votre âtre, il a pour objet la vérité rigoureuse; il veut être cru, il veut intéresser, toucher, entraîner, émuouvoir, faire frissonner la peau & couler les larmes; effets qu'on n'obtient point sans éloquence & sans poésie. Mais l'éloquence est une sorte de mensonge, & rien de plus contraire à l'illusion que la poésie; l'une & l'autre exagèrent, surfont, amplifient, inspirent la méfiance: Comment s'y prendra donc ce conteur-ci, pour vous tromper? Le voici. Il parsemera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels & toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous même: ma foi, cela est vrai; on n'invente pas ces choses là. C'est ainsi qu'il sauvera l'exagération de l'éloquence & de la poésie, que la vérité de la nature couvrira le prestige de l'art, & qu'il satisfera à deux conditions qui
 sem-

semblent contradictoires, d'être en même temps Historien & Poëte, véridique & menteur. Un exemple emprunté d'un autre art, rendra peut-être plus sensible ce que je veux dire. Un peintre exécute sur la toile une tête; toutes les formes en sont fortes, grandes, & régulières; c'est l'ensemble le plus parfait & le plus rare. J'éprouve en le considérant, du respect, de l'admiration de l'effroi. J'en cherche le modèle dans la nature, & ne l'y trouve pas; en comparaison tout y est foible, petit & mesquin. C'est une tête idéale, je le sens, je me le dis . . . Mais que l'artiste me fasse appercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une couture imperceptible à la lèvre inférieure, & d'idéale qu'elle étoit, à l'instant la tête devient un portrait; une marque de petite-vérole au coin de l'oeil ou à côté du nez, & ce visage de femme n'est plus celui de Vénus, c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos

Tome XXXIX. Part. II. G Con-

Conteurs historiques : Vos figures sont belles, si vous voulez; mais il y manque la verrue à la tempe, la couture à la lèvre, la marque de petite-vérole à côté du nez, qui les rendroient vraies; & comme disoit mon ami Cailleau, un peu de poussière sur mes souliers, & je ne sors pas de ma loge, je reviens de la campagne.

*Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet
-Primo ne medium, medio ne discrepet unum.*

HOR. ART. POET.

Le deuxième Conte a pour titre, *Entretien d'un Père avec ses Enfants. Ou du danger de se mettre au dessus des loix*, & Mr. DIDEROT s'y représente au milieu de sa famille : Ce Conte moitié en récits, moitié en dialogues, débute ainsi.
„ Mon père homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, étoit renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens, & des étrangers qu'il ne connoissoit pas,

lui

lui confièrent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte, lorsqu'il mourut; pendant sa maladie, les grands & les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenoient à sa conservation. Lors qu'on fut qu'il approchoit de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente à ma mémoire: il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille & son visage serein. Il me semble que je l'entends encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, & un modèle de l'emploi des autres. C'étoit en hiver. Nous étions assis autour de lui, devant le feu, l'Abbé, ma sœur & moi. Il me disoit à la suite d'une conversation sur les inconvénients de la célébrité: Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous faisiez avec votre outil vous ôtoit le repos, & que celui que je faisois avec le mien ôtoit le repos aux autres. Après cette plaisanterie bonne ou mauvaise du vieux forgeron, il se mit à

rêver &c ". L'analyse de ce Conte , & l'examen de toutes les questions qu'on y discute , nous mèneraient trop loin ; mais pour donner une idée de ce genre de dissertations , nous allons transcrire un dialogue entre le Philosophe DIDEROT , son père , & le Docteur Bissei l'ami & le Médecin de la maison. Le père demande à celui-ci des nouvelles de quelques uns de ses malades ; „entr'autres d'un vieux fripon d'Intendant d'un Mr. de la Mésangère , ancien Maire de notre Ville. Cet Intendant avoit mis le désordre & le feu dans les affaires de son maître , avoit fait de faux emprunts sous son nom , avoit égaré des titres , s'étoit approprié des fonds , avoit commis une infinité de friponneries dont la plupart étoient avérées , & il étoit à la veille de subir une peine infamante si non capitale. Cette affaire occupoit alors toute la Province. Le Docteur lui dit que cet homme étoit fort mal ; mais qu'il ne désespéroit pas de le tirer d'affaire. MON PERE. C'est un très mauvais service à lui rendre. MOI. Et une mau-

mauvaise action à faire. LE DOCTEUR BISSEI. Une mauvaise action! Et la raison s'il vous plaît? MOI. C'est qu'il y a tant de méchans dans le monde, qu'il n'y faut pas retenir ceux à qui il prend envie d'en sortir. LE DOCTEUR BISSEI. Mon affaire est de le guérir & non de le juger. Je le guérirai, parce que c'est mon métier, ensuite le Magistrat le fera pendre parce que c'est le sien. MOI. Docteur, mais il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi, c'est de travailler de toute notre force à l'avantage de la république, & il me semble que ce n'en est pas un pour elle que le salut d'un malfaiteur dont incessamment les loix la délivreront. LE DOCTEUR BISSEI. Et à qui appartient-il de le déclarer malfaiteur? Est-ce à moi? MOI. Non, c'est à ses actions. LE DOCTEUR BISSEI. Et à qui appartient-il de connoître de ses actions? Est-ce à moi? MOI. Non; mais permettez, Docteur, que je change un peu la thèse, en supposant un malade dont les crimes

soient de notoriété publique. On vous appelle; vous accourez, vous ouvrez les rideaux, & vous reconnoissez *Cartouche* ou *Nivet*. Guérez-vous *Cartouche* ou *Nivet*? . . . Le Docteur *Bis-sei*, après un moment d'incertitude, répondit ferme qu'il les guériroit; qu'il oublieroit le nom du malade pour ne s'occuper que du caractère de la maladie, que c'étoit la seule chose dont il lui fût permis de connoître; que s'il faisoit un pas au delà, bientôt il ne sauroit plus où s'arrêter, que ce seroit abandonner la vie des hommes à la merci de l'ignorance, des passions, du préjugé, si l'ordonnance devoit être précédée de l'examen de la vie & des mœurs du malade. Ce que vous me dites de *Nivet*, un Janséniste me le dira d'un Moliniste; un Catholique, d'un Protestant. Si vous m'écartez du lit de *Cartouche*, un fanatique m'écartera du lit d'un Athée. C'est bien assez que d'avoir à doser le remède, sans avoir encore à doser la méchanceté qui permettroit ou non de l'administrer . . . Mais, Docteur, lui ré-

répondis-je, si après votre belle cure, le premier essai que le scélérat fera de sa convalescence, c'est d'assassiner votre ami, que direz-vous? Mettez la main sur la conscience; ne vous repentez-vous point de l'avoir guéri? Ne vous écrierez-vous point avec amertume: Pourquoi l'ai-je secouru! Que ne le laissois-je mourir! N'y a-t-il pas là de quoi empoisonner le reste de votre vie? LE DOCTEUR BISSET. Affûrément je serai consumé de douleur, mais je n'aurai point de remords. MOI. Et quel remords pourriez-vous avoir, je ne dis pas d'avoir tué, car il ne s'agit pas de cela, mais d'avoir laissé périr un chien enragé? Docteur, écoutez moi. Je suis plus intrépide que vous; je ne me laisse point brider par de vains raisonnemens Je suis Médecin. Je regarde mon malade; en le regardant je reconnois un scélérat, & voici le discours que je lui tiens: Malheureux, dépêche toi de mourir; c'est ce qui peut t'arriver de mieux pour les autres & pour toi. Je sais bien ce qu'il y auroit à faire

pour diffiper ce point de côté qui t'op-
 presse; mais je n'ai garde de l'ordonner;
 je ne hais pas assez mes concitoyens
 pour te renvoyer de nouveau au mi-
 lieu d'eux, & me préparer à moi-mê-
 me une douleur éternelle par les nou-
 veaux forfaits que tu commettras. Je
 ne serai point ton complice. On puni-
 roit celui qui te recèle dans sa maison,
 & je croirois innocent celui qui t'auroit
 sauvé! Cela ne se peut. Si j'ai un re-
 gret, c'est qu'en te livrant à la mort je
 t'arrache au dernier supplice. Je n'em'oc-
 cuperai point de rendre à la vie celui
 dont il m'est enjoint par l'équité natu-
 relle, le bien de la société, le salut de
 mes semblables d'être le denonciateur.
 Meurs, & qu'il ne soit pas dit que par
 mon art & mes soins il existe un mon-
 stre de plus. LE DOCTEUR BISSET.
 Bon jour, papa! Ah ça moins de café
 après diner, entendez vous? — — —
 Moi. Docteur, encore un mot. Pen-
 dant la dernière peste de Marseille, il y
 avoit des brigands qui se répandoient
 dans les maisons, pillant, tuant, pro-
 fi-

fitant du désordre général pour s'enrichir par toutes sortes de crimes. Un de ces brigands fut attaqué de la peste, & reconnu par un des fossoyeurs que la police avoit chargé d'enlever les morts. Ces gens-ci alloient & jettoient les cadavres dans la rue. Le fossoyeur regarde le scélérat & lui dit : Ah ! misérable, c'est toi ; & en même temps il le saisit par les pieds & le traîne vers la fenêtre. Le scélérat lui crie : Je ne suis pas mort. L'autre lui répond : Tu es assez mort , & le précipite à l'instant d'un troisième étage. Docteur, sachez que le fossoyeur qui dépêche si lestement ce méchant pestiféré, est moins coupable à mes yeux qu'un habile Médecin, comme vous, qui l'auroit guéri ; & partez. **LE DOCTEUR.** Cher Philosophe , j'admirerai votre esprit & votre chaleur tant qu'il vous plaira ; mais votre morale ne sera ni la mienne, ni celle de l'Abbé , je gage. **L'ABBÉ.** Vous gagez à coup sûr . . . J'allois entreprendre l'Abbé ; mais mon père s'adressant à moi en souriant, me dit : Tu

plaidés contre ta propre cause. **MOI.** Comment cela ? **MON PERE.** Tu veux la mort de ce coquin d'Intendant de Mr. de la Mésangère, n'est-ce pas ? Eh laisse donc faire le Docteur ».

Il faut convenir que si les rieurs sont pour le Philosophe, la raison est du côté de son adversaire ; peut-être même est-il imprudent au premier de soutenir cette thèse : l'Auteur des *Pensées Philosophiques*, de certains articles de l'*Encyclopédie*, &c ; ou celui de quelque Ouvrage propre à infecter les esprits du poison de l'Athéisme, tel par exemple que le *Système de la Nature*, seroient inquiets sans doute s'ils soupçonnoient leur Médecin d'avoir des principes moins raisonnables que ceux du Docteur Bissei.

Les nouvelles Idylles de Mr. GESSNER, nous paroissent supérieures encore à celles qu'on connoît de lui. Nous avons distingué sur-tout *Ménalque & Alexis*. La *Falausie*. *Gécère*. *Damète* &c. *Milon*. Quelque longue que soit celle d'*Amrytas*, nous allons la mettre sous les yeux de nos Lecteurs, & avec
d'au-

d'autant plus de confiance que cet Ouvrage n'est pas encore entre les mains de tout le monde, & que les gravures dont il est orné en rendent nécessairement l'acquisition coûteuse.

A M Y N T A S.

Nous venions de Milete, Lycas & moi, porter notre offrande à Apollon. Déjà nous appercevions de loin la colline sur laquelle le Temple orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'élève du sein d'un bois de lauriers vers la voûte azurée des cieux ; plus loin nos yeux se perdoient sur la plaine immense des mers. Il étoit midi, Le sable brûloit la plante de nos pieds, & le soleil dardoit si directement ses rayons sur nos têtes, que les boucles de cheveux qui couvroient notre front prolongoient leurs ombres sur tout le visage. Le lézard haletant se traînoit à peine à travers la fougère qui bordoit le sentier. On n'entendoit que la cigale & la sauterelle gazouiller sous l'herbe brûlée des prés. A chaque pas, il s'élevoit une pous-

poussière enflammée qui nous brûloit les
 yeux, & se colloit sur nos lèvres dessé-
 chées. Nous gravissions ainsi, accablés
 de langueur; mais bientôt nous hatâ-
 mes le pas, lors que nous apperçûmes
 devant nous, sur le bord même du che-
 min, quelques arbres hauts & touffus.
 Leur ombrage étoit aussi sombre que la
 nuit. Saisis d'un frémissement religieux,
 nous entrâmes dans ce bocage où l'on
 respiroit la plus douce fraîcheur. Ce
 lieu de délices offroit à la fois tout ce
 qui pouvoit récréer nos sens. Ces ar-
 bres touffus entouroient un parterre de
 gazon, arrosé par une source de l'eau la
 plus pure & la plus fraîche. Des bran-
 ches chargées de poires & de pommes
 dorées s'inclinoient vers le bassin, &
 les troncs des arbres étoient entrelacés
 de fertiles buissons, de l'égantier, de la
 groseille, & du mûrier sauvage. La fon-
 taine sortoit en bouillonnant du pied
 d'un tombeau entouré de chèvrefeuils,
 de saules, & du lierre rampant. O Dieu!
 m'écriai-je, quel charme on respire en
 ce lieu! Mon cœur bénit celui dont la
 main

main bienfaisante a planté ces doux ombrages; c'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caractères que j'apperçois entre ces rameaux de chèvre-feuil, sur le frontispice du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, & lut ces mots :

„ Ici reposent les cendres d'*Amyntas*.
 „ Sa vie entière ne fut qu'une chaîne
 „ de bienfaits; voulant encore faire du
 „ bien long-temps après sa mort, il con-
 „ duisit cette source en ce lieu, il y
 „ planta ces arbres ”.

Que ta cendre soit bénie, homme généreux ! Que tous les tiens, que tous ceux que tu laissas après toi soient bénis à jamais ! En disant ces mots je vis de loin sous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'étoit une femme jeune & belle, d'une taille svelte, d'un port noble & simple; elle portoit un vase de terre sous son bras, & s'approchant de la fontaine: je vous salue, nous dit-elle d'une

ne

ne voix gracieuse. Vous êtes étrangers, accablés sans doute du long chemin que vous avez fait durant la chaleur du jour. Ditez - moi, auriez - vous besoin de quelques rafraîchissemens que vous n'ayez point trouvés ici ? Nous te remercions , lui repondis-je , nous te remercions femme aimable & bienfaisante. Que pourrions nous desirer encore ? L'eau de cette fontaine est si pure , ces fruits si délicieux , ces ombrages si frais ! Nous sommes pénétrés de vénération pour l'homme de bien dont la cendre repose ici : sa bienfaisance a prévenu tous les besoins du voyageur ; tu parois être de cette contrée , tu l'as connu sans doute : Ah ! dis-nous tandis que nous reposons à la fraîcheur de ces ombres , dis-nous quel fut cet homme vertueux. Alors cette femme s'affût sur le pied du tombeau , posa son vase de terre à son côté , & s'appuyant dessus elle reprit avec un sourire gracieux : Amyntas étoit son nom. Honorer les Dieux , faire du bien : aux hommes , c'étoit pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée il n'est pas

pas un berger qui ne révère sa mémoire avec la reconnoissance la plus tendre, il n'en est pas un qui ne raconte, en versant des larmes de joie quelque trait de sa droiture ou de sa bonté. Moi-même je lui dois tout, c'est par lui que je suis la plus heureuse des femmes Ici ses yeux se remplirent de larmes la femme de son fils Mon père étoit mort, il nous avoit laissé ma mère & moi dans la douleur & dans la pauvreté. Retirées dans une cabane solitaire, nous y vivions du travail de nos mains & des bienfaits de la vertu. Deux chèvres nous donnoient leur lait, un petit verger ses fruits. C'étoient là tous nos trésors. Le calme dont nous jouissions ne dura pas long-temps. Ma mère mourut, & je restai seule sans appui, sans consolation ; Amyntas alors me prit dans sa maison, me laissa la conduite du ménage, & fut plutôt mon père que mon maître. Son fils le meilleur, le plus beau berger de ces hameaux, vit la tendre inquiétude avec laquelle je tâchai de mériter un si doux asyle. Il vit

vit mes travaux fidèles & mes soins assidus, il m'aima & me dit qu'il m'aimoit. Je ne voulus point m'avouer à moi même ce que mon cœur éprouva dans ce moment. Damon, lui dis-je, oublie ton amour, je suis née dans l'indigence, & trop heureuse de servir dans ta maison, je le lui répétais souvent avec instance. Mais il n'oublia point son amour; un matin que j'étois à l'entrée de la cabane occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux, Amyntas rentra & s'affit à côté de moi, au soleil du matin; après m'avoir regardée long-temps avec un sourire plein de bonté: Mon enfant, me dit-il, ta candeur, tes soins, ta modestie me charment; je t'aime, & je veux, si les Dieux nous favorisent, je veux te voir heureuse. Puis-je, ô mon cher maître, puis-je être plus heureuse, si je mérite vos bienfaits? c'est tout ce que je pus lui répondre, & des larmes de reconnoissance coulèrent de mes yeux. Mon enfant, me dit-il, je voudrois honorer la mémoire de ton père & de ta mère. Dans
ma

ma vieillesse je voudrois voir le bonheur de mon fils & le tien. Il t'aime, son amour te rendra-t-il heureuse? L'ouvrage échappa de mes mains tremblantes, je rougis & restai immobile devant lui. Il me prit la main, l'amour de mon fils, me dit-il encore une fois, son amour te rendra-t-il heureuse? Je tombai à ses pieds, ma voix expira sur mes lèvres, je pressai sa main contre mes joues mouillées de larmes, & depuis ce jour fortuné, je suis la plus heureuse des femmes. Après un moment de silence elle reprit ainsi, en s'essuyant les yeux, tel étoit l'homme qui repose sous cette tombe. Vous désirez encore de savoir comment il a conduit cette source, comment il a planté ces arbres. Je vais vous le raconter.

Dans ces derniers jours il venoit souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin; d'un air affable & doux il saluoit les passans, & offroit des rafraichissemens au voyageur fatigué. Eh! quoi, dit-il un jour, si je plantois ici quelques arbres fruitiers, si sous leur ombrage, je con-

dulsois une source fraîche & limpide ;
 l'eau & l'ombre sont loin de ces lieux ;
 je soulagerois encore long-temps après
 moi & l'homme fatigué & celui qui lan-
 guit aux ardeurs du midi. Ce dessein
 fut promptement exécuté : il fit condui-
 re ici la source la plus pure , & à l'en-
 tour il planta des arbres fertiles dont les
 fruits mûrissent en différentes saisons.
 L'ouvrage achevé il se rendit au Tem-
 ple d'Apollon , & ayant présenté son
 offrande il fit cette prière. „ O Dieu !
 „ fais prospérer les jeunes arbres que je
 „ viens de planter, que l'homme reli-
 „ gieux qui va à ton Temple puisse se
 „ récréer sous leur ombrage.

Le Dieu avoit exaucé sa prière. A-
 myntas s'étant réveillé de bonne heure
 le jour suivant, ses premiers regards se
 portèrent sur le chemin ; quel fut son
 ravissement, lors qu'à la place des ar-
 brisseaux qu'il avoit plantés la veille , il
 vit des arbres hauts & touffus ; ô Dieux !
 s'écria-t-il que vois-je ? ô mes enfans,
 dites-moi , est-ce un songe qui me trom-
 pe ? Je vois les arbrisseaux que j'ai plan-
 tés

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 273

tés hier, changés en arbres forts & puis-
sans. Remplis d'une sainte admiration
nous allâmes tous au bocage. Déjà
les arbres dans toute leur vigueur éten-
doient au loin leurs branches touffues;
déjà l'extrémité de leurs rameaux cé-
dant au poids des fruits mûrs, se courboit
jusques sur le gazon fleuri. O prodige, dit
le vieillard, dans l'hiver de mes ans, je
me promènerai encore sous ces ombres!
Nous rendîmes grâces & nous sacrifiâ-
mes au Dieu qui avoit accompli, qui
avoit même surpassé les vœux d'Amyn-
tas. Mais, hélas! ce vieillard chéri des
Dieux n'habita plus long-temps sous ces
berceaux. Il mourut, & nous l'avons en-
seveli dans ces lieux, afin que tous ceux
qui reposeront sous cet ombrage bénis-
sent sa cendre.

A ce récit, pénétrés de respect nous
bénîmes la cendre de l'homme de bien
& nous dîmes à sa fille. „ Cette sour-
„ ce nous a paru bien douce, la frai-
„ cheur de cette ombre nous a récréés;
„ mais bien plus encore le récit que tu
„ viens de nous faire; que les Dieux

„ bénissent tous les instans de ta vie ” ,
 & pleins d'un sentiment religieux nous
 portâmes nos pas au Temple d'Apollon ”.

On trouve à la suite des Idylles une
Lettre de Mr. GESSNER à Mr. Fuslin,
Auteur de l'Histoire des Peintres Suisses,
sur le Paysage. Mr. G. y décrit la route
 qu'il a suivie, pour parvenir à pratiquer
 les arts du dessin, dans un âge peu fa-
 vorable aux grands succès. Les gravu-
 res historiques, & les vignettes, dont cet-
 te Edition est embellie, sont de son in-
 vention, & ont été exécutées de sa pro-
 pre main : cet habile observateur de la
 nature, soit qu'il emprunte le secours de
 la plume, ou du burin, parvient toujours
 à bien rendre son modèle. Quelque
 soin qu'on ait eu ici de la partie typo-
 graphique, on a laissé subsister plusieurs
 fautes d'impression, dont quelques unes
 sont assez considérables : par ex. des flê-
 ches *ulcérées*, pour *acérées*.

Nous ne saurions terminer cet Extrait
 sans rendre justice aux talens du Traduc-
 teur : il a imité l'élégance & la noble sim-
 plicité de l'Original, presque aussi bien que
 GESSNER a imité la Nature. AR-

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 373



ARTICLE SIXIEME.

DOCTRINA CHRISTIANAE RELIGIONIS, per Aphorismos summam descripta. Editio Sexta. Cui nunc accedit ΤΠΟΤΥΠΩΣΙΣ Theologiae Elencticae. In usum Scholarum Domesticarum CAMPEGII VITRINGÆ, Theol. & Hist. Sacrae Professoris. Curante MARTINO VITRINGA, qui Praefationem, Prolegomena, & Annotationes adjecit, nec non Analysin V. Cl. Theodori Scheltingae. Pars V.

C'est-à-dire,

LES DOGMES DE LA RELIGION CHRETIENNE proposés en forme d'Aphorismes &c. par feu Mr. C. VITRINGA. Sixième Edition augmentée d'une Pré-

face, de Prolegomènes, & de Notes, par Mr. M. VITRINGA; & d'une Analyse, par Mr. T. Scheltinga. Leyde, chez Jean le Mair 1773. Tome Ve. in 4^o. pp. 619.

A mesure que les précédens Volumes de cet excellent Ouvrage ont paru, nous nous sommes fait un devoir de les annoncer, & d'en recommander l'acquisition à tous les Théologiens. C'est non seulement un Cours de Théologie, mais encore une vraie Bibliothèque Théologique. On peut en voir le plan dans l'Extrait que nous avons donné du premier Tome (1); mais il faut examiner l'Ouvrage même pour sentir combien l'exécution de ce plan doit avoir coûté de travail, de recherches, & de lectures au savant Pasteur d'Arnhem. On est presque effrayé de la multitude im-

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XV. Part. I. Art. XI.

immense de Livres tant anciens que modernes , tant orthodoxes qu'hérétiques, qu'il lui a fallu parcourir pour faire l'histoire des dogmes , pour rapporter les sentimens des diverses Communions Chrétiennes , pour donner enfin une notice exacte des Ouvrages qui ont été faits sur tous les points de Théologie, dont il est traité dans les *Aphorismes* du célèbre C. VITRINGA , son grand Oncle. Le Tome que nous avons sous les yeux, ne contient que le XXI^e. Chapitre de ces Aphorismes ; mais les Notes sont si abondantes & si riches, qu'au lieu que dans l'Edition *in* 8^o. il n'a que 30 pages , il forme à présent avec le Commentaire un Volume de 619 pages *in*-4^o. Il est vrai qu'il s'agit ici de plusieurs dogmes très importants : de la mission de Jésus Christ, de l'incarnation du Fils de Dieu , de l'union des deux Natures, des effets de l'union personnelle, des Charges du Messie, de ses états, de sa naissance, de son ministère, de sa passion, de sa mort, de sa descente aux enfers, de sa résurrection, de

son ascension, de sa séance à la Droite de Dieu. On fait combien de disputes se sont élevées sur plusieurs de ces articles dès les premiers siècles de l'Eglise : il a donc fallu faire l'histoire de toutes ces controverses, & parler des Gnostiques, des Cérinthiens, des Ariens, des Sabelliens, des Nestoriens, des Eutychiens, des Sociniens &c.

Ce seroit nous engager dans une mer immense, que de suivre Mr. VITRINGA dans tous les détails, où il entre sur les erreurs de ces Hérétiques, sur leurs Ouvrages, sur les réfutations qu'on en a faites &c. Il faut donc se borner à rapporter un ou deux morceaux ; & sans chercher plus loin, nous donnerons le précis de ce que le savant Auteur dit tout au commencement de ce Volume, des idées que les Juifs modernes se font du Messie qu'ils attendent toujours. 1. Il n'est pas encore venu, disent-ils, non plus qu'Elie son précurseur, & Dieu diffère leur venue à cause des péchés de la Nation. 2. Il est sévèrement défendu de faire des recherches sur le temps de cet

avec

avenement, & sur les dix signes extraordinaires qui doivent l'annoncer. 3. Le Messie sera un simple homme, il descendra de David par Salomon, & il naîtra à Bethléhem. 4. Après avoir eu les plus heureux succès dans une guerre contre Gog & Magog, il assujettira les Nations & les conduira au culte du vrai Dieu. 5. Il rassemblera les Juifs dispersés par toute la Terre, il les ramènera dans le Pays de Canaan, & il y rétablira la République, Jérusalem, le Temple, & le culte de Dieu. 6. Les Israélites jouiront sous l'Empire du Messie d'une profonde paix, & d'une grande abondance de tous les biens de la terre. Ils seront particulièrement invités & admis par lui à un festin vraiment royal. 7. Son Empire sera temporel, mais il surpassera en grandeur, en gloire, & en majesté tous les Rois qui ont jamais existé. Enfin 8. il épousera plusieurs femmes, & il en aura des enfans qui lui succéderont après sa mort. Mr. VITRINGA rapporte de longs passages du Catéchisme des Juifs, & de divers Auteurs

de cette Nation, d'où il a extrait ce qu'on vient de lire. Quant à la mort du Messie, laquelle doit arriver au bout d'un Règne long & glorieux, *Maimonides* prétend la prouver par *Esaie XLII: 4.*

Il y a cependant des Juifs, qui croient que le Messie est déjà venu; mais ils ne conviennent pas sur le temps de son avènement. Les uns disent que ce fut sous le Règne d'Ezéchias; d'autres qu'il nâquit le jour même de la destruction du second Temple par Titus. Il y en a qui soutiennent qu'il vit dans le Paradis; d'autres qu'il est caché aux environs du fleuve Sabbation; d'autres enfin qu'il se tient aux portes de Rome parmi les pauvres & les impotens &c.

Plusieurs Rabbins supposent qu'il y aura deux Messies: l'un, qu'ils appellent *Ben Joseph* (Fils de Joseph,) ou *Ben Ephraïm*, ou *Nebemie fils d'Usiel*, se manifestera le premier, il délivrera une partie des Israélites, & à la tête de 30000 hommes forts & vaillans de la Tribu d'Ephraïm, il remportera d'abord de grands avan-

avantages sur *Armille* Chef des Armées Chrétiennes, mais dans une seconde bataille il sera tué, & les Enfans d'Israël s'enfuiront dans les déserts, où ils pleureront sa mort pendant quarante cinq jours. Après ce premier Messie viendra le *Fils de David*: celui-ci ressuscitera aux portes de Jérusalem le Fils de Joseph de même qu'Elie, il achevera la délivrance commencée par le premier, il vaincra le Chef des Chrétiens & *Gog* Général de l'Armée des Turcs, il se soumettra tous les Peuples, il rassemblera tous les Israélites & les ramenera dans le Pays de Canaan, & il établira pour son Vice-Roi le Fils de Joseph.

Nous rapprocherons ici ce que Mr. VITRINGA dit dans un autre endroit de l'opinion que les Mahométans ont du Messie. Mahomet & la plupart de ses Disciples ne croient pas que Jésus-Christ soit Dieu: ils le regardent comme un simple homme. Mais il y a une Secte de Mahométans, qui le reconnoissent pour Dieu, & qui disent qu'il jugera tous les hommes au dernier jour.

Notre savant Auteur cite à ce sujet le passage suivant de *Louis Maracci* (2) : *Certum est Mubametanos universaliter Christi Divinitatem negare. Sed hic solum addo, Hajetenses, & Hademienses, quorum alteri Abmedum filium Hajeti; alteri Pbadelum filium Hademi, celeberrimos inter Mobtazelitas, & Discipulos Nadhami sectabantur, Christo Divinitatem constanter asseruisse; affirmantes præterea illum in die judicii creaturas omnes esse judicaturum.* Ceux qui voudront s'instruire plus en détail des opinions des Mahométans sur le Messie, pourront consulter les Ecrivains que Mr. VITRINGA indique. Nous avons dessein de transcrire ici ces citations, pour donner une idée des recherches immenses de notre Auteur. Mais cette liste nous prendroit trop d'espace: il suffira de dire que sur ce seul article, l'un des moins considérables de tout l'Ouvrage, il est au delà de 20 Livres tant anciens que modernes.

(2) In *Refutationibus in Suram Quintam Alcorani*. §. 7.



ARTICLE SEPTIEME.

ELOGE DE RACINE par Mr.
DE LA HARPE.

Omne tulit punctum. HORACE.

Paris, chez Lacombe 1772 ; grand in
8°. de pp. 99. y compris les No-
tes.

Cet Eloge est digne à la fois & du grand Poëte qui en est l'objet, & de l'Orateur éloquent qui a si bien loué *Fénelon*. Il faut avoir bien du génie pour sentir aussi vivement , pour apprécier comme il le fait les productions du génie , & pour rendre compte ainsi de l'admiration qu'elles inspirent. Cet Eloge suppose encore une profonde connoissance de l'Art Dramatique, tel qu'il étoit chez les Anciens , & tel que nous le voyons aujourd'hui perfectionné par les
Mo-

Modernes; il suppose une étude bien plus importante, celle du cœur humain. On y remarque des vues neuves; on y admire des traits d'éloquence, des images sublimes, & quelquefois tant de douceur, & de graces dans le style que l'harmonie des vers de *Racine* semble se communiquer à la prose de Mr. DE LA HARPE. Rien de plus aisé que d'appuyer ce jugement par des exemples, mais prévenu par d'autres Journalistes qui ont transcrit les morceaux les plus faillans de cet Eloge, nous nous attacherons sur-tout à ceux qui caractérisent plus particulièrement la manière de *Racine*.

L'éloge d'un grand homme, dit notre Orateur, est presque toujours un combat contre les préjugés. Mais si jamais cette vérité fut incontestable, c'est sur-tout à l'égard de *Racine*. Il ne fut pas apprécié par son siècle, & il n'y a pas long-temps qu'il l'est par le nôtre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant sa vie; il en a encore après sa mort. On en développe dans ce discours, les raisons & les preuves: on les trouve dans
l'a-

l'amour propre & les intérêts de la médiocrité ; dans l'esprit des Sectes littéraires ; enfin dans le petit nombre des hommes doués de ce sens exquis qu'on appelle le goût. La plus spécieuse des erreurs sur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent déprécier *Racine*, c'est qu'il a été créé par *Corneille*. Pour mieux dissiper ce que Mr. DE LA H. appelle un injuste préjugé, il remonte à l'origine de la Tragédie, examine ce qu'elle étoit avant *Racine* & ce qu'elle a été dans ses mains. „Je suis loin, dit-il, de vouloir affoiblir ce juste sentiment de reconnaissance & d'admiration qui consacre parmi nous le nom de *Corneille* : si j'étois assez malheureux pour pouvoir jamais être le détracteur d'un grand homme, oserois-je louer *Racine*? *Corneille*, s'élevant tout-à-coup au dessus des déclamateurs barbares, qui n'avoient encore pris aux Grecs que la règle des trois unités, jetta le premier de longs sillons de lumière dans la nuit qui couvroit la France. Le premier il mit de la noblesse dans notre versification : il

éle-

éleva notre Langue à la hauteur de ses idées; il l'enrichit de tournures mâles & vigoureuses qui n'étoient que l'expression de sa propre force. Le premier il connut le langage de la grandeur, l'art de lier les scènes, l'art de l'exposition & du dialogue. Il purgea le Théâtre des jeux de mots, & des pointes ridicules, qui font l'éloquence des temps de barbarie. C'est à lui que l'on dut la première Tragédie intéressante qui commença la gloire du Théâtre François, & prépara sa supériorité. Il eut dans *Cinna* le mérite unique jusqu'alors, de remplir l'étendue du Drame avec une action majestueuse & simple. Il puisa dans son génie, les beautés tragiques des *Horaces*, les détails imposans de *Pompée* & de *Sertorius*, le cinquième Acte de *Rodogune*, l'un des plus grands tableaux qu'on ait jamais montrés sur la scène. Il traça des caractères énergiques, tels que *Don Diègue* & le vieil *Horace*, *Emilie* & *Cornélie*; des caractères nobles & vertueux, tels que les deux Frères dans *Rodogune*, *Sévère* & Pau-

Pauline dans Polyeucte. Tous ces différens mérites étoient inconnus avant lui, & il y a joint des traits d'une éloquence frappante & ces mots sublimes qui, s'échappant d'une ame fortement émue, ébranlent fortement la nôtre, lui donnent une plus grande idée d'elle-même, & y laissent un profond souvenir de l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion. Voilà ce qu'avoit fait Corneille. Mais combien il restoit encore à faire! Combien l'art de la Tragédie, qui doit être le résultat de tant de mérites différens, étoit loin de les réunir! Combien y avoit-il encore, je ne dis pas à perfectionner, mais à créer! car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques qui étincelèrent dans le premier chef-d'œuvre de Racine, dans Andromaque, n'est-il pas une véritable *création*? O Racine! un homme tel que toi ne pouvoit être formé que par la Nature; ton excellente organisation fut entièrement son ouvrage, & portoit un caractère original, indépendant de toute imitation".

« Racine s'interrogea dans le silence de la réflexion. Il vit que des conversations politiques n'étoient pas la Tragédie. Averti par son propre cœur, il vit qu'il falloit la puiser dans le cœur humain, & dès ce moment il sentit que la Tragédie lui appartenoit. Il conçut que le plus grand besoin qu'apportent les spectateurs au théâtre, le plus grand plaisir qu'ils puissent y goûter, est de se retrouver dans ce qu'ils voient; que si l'homme aime à être élevé, il aime encore mieux être attendri, peut-être parce qu'il est plus sûr de sa faiblesse que de sa vertu; que le sentiment de l'admiration s'émouffe & s'affoiblit aisément; que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois, sont en un moment séchées: au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur, y porte une émotion qui croit sans cesse & que l'on aime à nourrir, fait couler des larmes délicieuses que l'on ne se lasse point de répandre, & dont l'Auteur Tragique peut sans cesse r'ouvrir la source, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent
des

des traits de lumière pour cette ame si sensible & si féconde, qui, en descendant en elle-même, y trouvoit les mouvemens de toutes nos passions, les secrets de tous nos penchans. Combien un seul principe lumineux embrasé par le génie, avance en peu de temps sa marche vers la perfection! *Le Cid* avoit été la première époque de la gloire du Théâtre François, & cette époque étoit brillante. *Andromaque* fut la seconde, & n'eut pas moins d'éclat: ce fut une espèce de révolution. On s'aperçut que c'étoient là des beautés absolument neuves; mais *Corneille* & *Racine* n'en avoient pas encore appris assez à la Nation, pour qu'elle pût saisir tout ce qu'un pareil Ouvrage avoit d'étonnant. *Racine* étoit dès-lors trop au-dessus de son siècle & de ses juges. Il faut plus d'une génération, pour que les connoissances s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour sur les monumens du génie. Il est bien plus prompt à créer, que nous ne le sommes à le connoître". Ici l'Auteur

passé en revue les divers genres de *création*, qu'on trouve dans *Andromaque*. Racine est le premier qui ait su assembler avec tant d'art les ressorts d'une intrigue tragique; c'est à lui qu'on doit la perfection de cette autre partie du Drame non moins importante, cet art des mœurs & des convenances qui enseigne à faire parler chaque personne selon son caractère & sa situation, & à mettre dans ses discours cette vérité soutenue qui fonde l'illusion du spectateur.

« Un esprit juste & une imagination souple & flexible, naturellement disposée à repousser tout ce qui étoit faux & affecté, à se mettre à la place de chaque personnage, voilà ce qui lui apprit à prêter à *Andromaque*, à *Hermione*, à *Pyrrhus*, à *Oreste* un langage si vrai, si caractérisé, qui semble toujours appartenir à leurs passions, & jamais à l'esprit du Poète — Mais *Hermione*! Ah! c'est ici le triomphe d'un art sublime & nouveau. Parlez, vous qui refusez à l'Auteur d'*Andromaque*, le titre de *Créateur*; dites où est le modèle d'*Hermione*? Qu'y

a-t-il dans *Corneille*, ou dans aucun des Auteurs anciens & modernes, qui ressemble même de loin à cet admirable rôle? Où avoit-on vu avant *Racine* ce développement vaste & profond des replis du cœur humain, ce flux & reflux si continuel & si orageux de toutes les passions qui peuvent bouleverser une ame, ces mouvemens rapides qui se croisent comme des éclairs, ce passage subit des imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour, des effusions de la joie aux transports de la fureur, de l'indifférence & du mépris affectés au désespoir qui se répand en plaintes & en reproches; cette rage tantôt sourde & concentrée, & méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances, tantôt forcenée & jettant des éclats terribles? Et ce fameux, *Qui te l'a dit*, quelle création que ce mot, le plus beau peut-être, que la passion ait jamais prononcé! Seroit-il permis de le comparer au *Qu'il mourut*? Celui-ci est une faillie impétueuse d'une ame vivement frappée; l'autre faisant partie de

la catastrophe , commençant la punition d'*Oreste* , & achevant le caractère d'*Hermione* , est nécessairement le résultat d'une connoissance approfondie des révolutions du cœur humain. — Oui je suis obligé de le dire , *Corneille* n'a presque jamais été le peintre des passions, il étoit né avec beaucoup plus de force dans l'esprit , que de sensibilité dans l'ame. C'est cette dernière qualité qui paroît prédominante dans *Racine* , & qui caractérise son talent — Cet art que *Corneille* avoit établi sur l'étonnement & l'admiration , & sur une nature souvent idéale , il le fonda sur une nature vraie , & sur la connoissance du cœur humain. Il fut *créateur* à son tour comme *Corneille* l'avoit été , avec cette différence , que l'édifice qu'avoit élevé l'un frappoit les yeux par des beautés irrégulières & une pompe informe , au lieu que l'autre attachoit les regards par ces belles proportions & ces formes gracieuses , que le goût fait joindre à la majesté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière es-
pèce

pièce de *création* qui caractérise le talent original de *Racine*, & dont *Andromaque* fut encore l'époque; à celle qui lui est peut-être plus particulière encore que toutes les autres, celle au moins que ne lui disputent point ses plus aveugles détracteurs, & les plus ardens enthousiastes de son rival. Il *créa* l'art du style tragique — Les ennemis de *Racine*, pour se consoler du succès d'*Andromaque*, avoient dit que l'Auteur savoit en effet traiter l'amour, mais que c'étoit-là tout son talent; que d'ailleurs il ne sauroit jamais dessiner des caractères fiers & vigoureux, tels que ceux de *Corneille*, ni traiter comme lui la politique des Cours. Car telle est la marche constante des préjugés; on se venge du talent, qui a signalé un Ecrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. *Burrhus*, *Agrippine*, *Narcisse*, & sur-tout *Néron*, étoient une terrible réponse à ces préventions injustes: mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue &c". C'est dans des vérités humiliantes pour les hommes, que l'Orateur découvre le prin-

cipe des injustices faites à *Racine* & par son siècle & par le nôtre. „ Pourquoi des esprits si distingués , les *Sévi-
gné*, les *Desboulrières*, les *Saint-Evremond*, les *Nevers* répétoient - ils sans cesse qu'il falloit bien se garder de rien comparer à *Corneille*? C'est qu'on ne veut point revenir sur ses pas ; qu'on tient à ses erreurs par amour propre ; qu'après avoir décidé qu'un Auteur a seul atteint les bornes de son art, il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin ; que c'est bien assez d'avoir un grand homme à admirer , & qu'il paroît un peu pénible d'en admirer encore un autre sur lequel on n'a pas compté ; qu'en général dans tous les arts on adopte d'abord un maître , à qui l'on veut bien prodiguer toutes les louanges , pourvu qu'on soit dispensé d'en accorder aucune à tous les autres ; c'est qu'il est beaucoup de juges de certains traits de force & de grandeur , & qu'il en est peu de la perfection ; que les beautés étincèlent davantage dans une multitude de défauts , sont plus

vi-

vivement senties & plus aisément pardonnées ; au lieu que la perfection continue , procurant un plaisir égal , paroît naturelle & simple , charme sans étonner , & a pour ennemis secrets ceux qui pouvant l'apprécier mieux que les autres , ont plus d'intérêt à la rabaisser. Pourquoi enfin aujourd'hui existe-t-il une secte de Littérateurs , qui font profession de regarder Racine comme un Ecrivain élégant , mais non pas comme un homme de génie ? C'est qu'ils sont à peu près sûrs de ne pas écrire comme lui , parce que l'examen du style peut être porté à un certain degré d'évidence ; au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à sa manière , & auquel tout le monde a des prétentions &c". Mr. DE LA H. finit par exhorter ses concitoyens à se méfier de ceux qui justifient l'in vraisemblable , l'outré , le gigantesque sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager , & qu'ils peuvent étonner un moment.

„ Hélas , s'écrie-t-il , la colonne de ce siècle , celle sur laquelle il s'appuyoit,

pour regarder avec assurance le siècle précédent, ne peut pas toujours résister aux années; celui qui pendant quarante ans rendit à *Racine* une si éclatante justice, parce qu'il étoit le seul qui dût n'en être pas épouvanté; ce grand Tragique qui à ce titre sera seul mis dans la balance avec *Racine*, & que tant de titres de gloire, que lui seul a réunis, mettront d'ailleurs hors de toute comparaison; cet Homme à qui l'on refusa si long-temps sa place, parce qu'il mettoit les autres à la leur, & qui n'a du qu'à ses longues années cet avantage qui n'eût pas *Racine*, de se voir enfin à son rang : *Voltaire* préside encore au goût & aux beaux arts. Qui en sera l'arbitre & la lumière après lui? Vous avez élevé un trophée à sa gloire: faites plus, élevez à ses côtés le trophée de *Racine*. Réunissez dans les mêmes honneurs, ces deux Hommes trop grands pour que la nature ait pu les réunir dans un même siècle; & mettez sur leur statues cette inscription qui les caractérise & qui sera la leçon de tous les âges, le **BEAU & le VRAI** ”.

Les

Les Notes, qu'on trouve à la suite de ce Discours sont intéressantes, il y a des choses bien vues & toujours bien exprimées; cependant il ne faudroit pas adopter sans choix tous les jugemens qu'on y prononce.

Par exemple, après avoir dit que l'intrigue la moins défectueuse dans Corneille est celle de *Polyeucte*, Mr. DE LA H. fait sur le personnage de *Félix*, les observations suivantes. „ Félix qui est le grand mobile de l'intrigue, est-il un personnage Tragique? Sa politique si basse & si lâche est-elle digne du Théâtre? Il craint s'il ne fait pas mourir son gendre, de perdre sa place de Gouverneur: car c'est tout ce qu'il peut craindre. Certainement, ce n'est pas là un ressort qui aît beaucoup de force & de dignité. Ses espérances ne sont pas plus nobles que ses craintes: il va jusqu'à dire que, si *Sévère* épousoit sa fille après la mort de *Polyeucte*, cette alliance le rendroit, lui *Félix*, beaucoup plus grand Seigneur. Sont-ce là des intérêts bien tragiques &c? ” Ne peut-on pas répondre à Mr.

DE LA H. que ce n'est point sur Félix, personnage du second ordre, que l'intérêt doit tomber dans cette Pièce. C'est le caractère noble de Sévère, c'est la vertu de Pauline, & le danger de Polyeucte qui intéressent le Spectateur.

L'ambition de Félix, on en convient, le rend lâche & pusillanime ; mais la crainte de perdre un Empire, si elle portoit à commettre des bassesses & des injustices, rendroit aussi méprisable que la crainte de perdre un Gouvernement, quand celle-ci vient à produire de semblables effets.

Mr. DE LA H. nous paroît mieux fondé dans la critique qu'il fait du personnage de *Cléopâtre* dans *Rodogune*.

„ Corneille a peint de grands sentimens ; a-t-il peint de grandes passions ? Il a peint le Patriotisme Romain, vertu républicaine, qui n'appartient qu'aux hommes nés libres, quoique l'amour de la liberté appartienne à tout le monde. L'ambition est chez lui, ou un calcul purement politique, ou une combinaison froide de crimes atroces : elle n'a
ni

ni l'enthousiasme qui l'échauffe , ni les remords qui l'excusent. Est-il naturel, par exemple , qu'une mère qui vient d'égorger son fils , dise si tranquillement :

Enfin , graces aux Dieux , j'ai moins d'un ennemi ,

La mort de Séleucus m'a vengée à demi.

Son ombre , en attendant Rodogune & son frère ,

Peut déjà de ma part les promettre à leur père ,

Ils le suivront de près , &c.

Ces horreurs exprimées dans un style familier , & détaillées avec tant de calme , ne sont - elles pas d'un Rhéteur qui a cru qu'un caractère , pour être fort , devoit être horrible ? L'ambition de Cléopâtre ne seroit-elle pas à la fois , & plus passionnée & plus excusable , si elle étoit combattue par quelqu'un des sentimens inaffaçables dans une mère ? Ne seroit - elle pas bien plus tragique ? Et n'est - ce pas une vérité en morale , que par la même raison qu'il n'y a guère de vertu si pure qui n'ait été quelquefois ébran-

ébranlée, il n'y a point d'ame si perverse qui n'ait eu quelques bons mouvemens? Je dirai plus, il y a telle ame, dont je croirois volontiers que la pureté n'a jamais été ternie par aucun sentiment malhonnête, & je ne crois point de l'homme né le plus méchant, qu'il n'ait jamais été fâché de l'être. L'homme, quoique né susceptible du bien & du mal, est plus aisément disposé à l'un qu'à l'autre; car il fera le premier toutes les fois qu'il n'aura pas de motif pour faire le second. On ne commet jamais le mal, que pour en éviter un qu'on croit plus grand; ce qui a fait dire avec raison, que le crime n'étoit qu'un faux calcul ”.

„ J'appelle déclamation, *dit ailleurs* Mr. DE LA H., tout ce qui étant vuide de sens ou au delà de la vérité, éblouit la multitude par le faste des paroles ou le fracas des figures. Ce défaut est un des caractères les plus marqués de la décadence du goût. Il appartient à cette époque, où des hommes qui ont peu d'idées, & peu de sentimens, succédant
à

à ceux qui ont pensé & senti , enflent
& défigurent ce qui a été dit avant eux.
Si l'homme éloquent fait dire à Phèdre :

Me nourrissant de fiel , de larmes abreuvée, &c.

Le Rhéteur qui vient après dira :

Je nourris mon forfait , j'alimente mon feu.

Il vit de mes soupirs , il brûle de mes larmes.

Il substituera ces expressions bizarres
& bourbousflées , aux expressions heureu-
ses & justes de Racine. Mais pourquoi ?
C'est qu'il n'étoit pas véritablement af-
fecté. Son imagination cherchoit des
sentimens , & son ame ne les éprou-
voit pas. Car lors que le sentiment
est vrai , l'élocution n'est jamais
fausse : elle peut être sans élégance ,
comme dans Ariane , mais elle n'est
ni emphatique , ni recherchée. Ces ca-
ractères sont précisément ceux du déclai-
mateur. Moins il sent , plus il veut ex-
primer. Voulez - vous encore un exem-
ple de déclamation , de celle qui consiste
dans de grands mots qui n'ont point de
sens ?

sens? Je me rappelle un vers fort singulier d'une Tragédie où un Illinois disoit:

Ne rabaissons jamais l'orgueil du nom Sauvage.

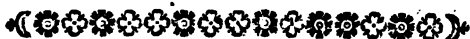
Il est évident que l'Auteur ne s'est point entendu lui-même. Il s'est souvenu d'avoir lu quelque part *l'orgueil du nom Romain*, & il a mis *l'orgueil du nom Sauvage*, sans songer que les Américains indigènes ne s'appellent point eux-mêmes Sauvages, que c'est une épithète par laquelle les Européens les désignent, qu'on n'a point *l'orgueil d'un nom* qu'on ne porte pas, & qu'enfin *l'orgueil du nom Sauvage*, feroit un étrange chose. Mr. de Voltaire a dit:

Le peuple infortuné qu'ils ont nommé Sauvage,

voilà comme parlent la vérité & l'éloquence; & voilà comme on les défigure, quand on ne connoît ni l'une ni l'autre.

Mais l'espèce de déclamation la plus commune aujourd'hui, c'est l'abus des
figu-

figures ,c'est la manie de prodiguer hors de propos les formules les plus oratoires. On veut que tout soit fort, que tout soit grand, & l'on n'est que roide & échassé. ' On perd absolument de vue la variété, les passages, les nuances, la gracieuse facilité du style, tout ce qui soutient & charme le lecteur. On cherche uniquement ce qu'on appelle aujourd'hui *de la chaleur* &c. "



ARTICLE HUITIEME.

MEMOIRES DE MADEMOISELLE DE STERNHEIM, publiés par Mr. WIELAND, & traduits de l'Allemand par Madame ***.
Seconde Partie. *La Haye*, chez *Pierre Frédéric Goffe*, 1773. grand in 12. de pp 312. sans compter une ANECDOTE ALLEMANDE qui en a 60.

Tome XXXIX. Part. II. K Dans

DANS l'Analyse que nous avons donnée du premier Volume de cette Traduction (1), on a vu l'héroïne dans la situation la plus critique, abusée par un scélérat; on la retrouve ici déplorant une démarche inconsidérée, dont cependant elle ignore encore toutes les conséquences. Loin de soupçonner que *Derby* l'ait trompée par un faux mariage, elle s'occupe dans la solitude où il l'a fait conduire, des moyens de rendre heureux celui qu'elle croit son Epoux. *Derby* vient la joindre & trouve que le caractère sérieux de *SOPHIE* s'accorde mal avec le sien; d'ailleurs sa jalousie se réveille, il voit qu'elle préfère *SEYMOUR* au fond du cœur, & ne tient à lui que par les liens de la reconnaissance & du devoir. Bientôt il met le comble à sa trahison, en lui écrivant que leur mariage est supposé, & qu'il renonce à elle pour jamais.

L'infortunée *SOPHIE* va chercher
un

(1) *Bibl. des Sc.* Tom. XXXVIII. Part. I. pag. 192. & suiv.

un asyle entre les bras de l'amitié, elle quitte le Village fatal, où son prétendu mariage s'étoit consommé, pour se rendre à *Vaels*, séjour de son *Emilie*. Ici *Rosine* la femme de chambre reprend son récit. „ Pendant la route, ma Maîtresse étoit à mes côtés, couverte d'une pâleur mortelle, les yeux fixés à terre, ensevelie dans un profond silence; aucune plainte, aucune larme ne soulageoient son cœur oppressé. Deux jours de suite nous traversons les contrées les plus riantes, sans qu'aucun objet fixât son attention; quelquefois seulement elle m'embrassoit avec un mouvement violent & convulsif, & posoit un instant sa tête sur ma poitrine. Mon angoisse augmentoit sans cesse, & je ne pouvois retenir mes gémissemens & mes sanglots; enfin elle me regarda d'un air attendri, & avec un ton céleste elle dit en me pressant contre son sein :

„ O ma *Rosine*, ton affliction me
 „ montre à présent toute l'étendue de
 „ mon malheur! Autrefois tu souriois
 „ en me regardant, & à l'heure qu'il est

„ ma vue attriste ton cœur! ah ne me
 „ laisse point croire que je t'aie aussi ren-
 „ due malheureuse! sois tranquille, tu
 „ vois que le suis aussi ". J'étois char-
 mée de l'entendre parler si long-temps
 de suite, & de voir couler quelques lar-
 mes de ses yeux éteints; je lui répondis:
 Je serai bientôt tranquille, si je vous vois
 moins abattue, & si j'apperçois seule-
 ment une étincelle du contentement
 que vous éprouvez d'ordinaire à la vue
 d'une belle contrée.

Elle se tut pendant quelques minutes,
 & considéra le Ciel autour de nous; puis
 elle dit en répandant des pleurs de sen-
 timent:

„ Il est vrai, ma chère *Rosine*, je vis
 „ comme si mes malheurs eussent ravi
 „ à la terre tous les dons qui l'embel-
 „ lissent, & cependant la cause de mes
 „ peines n'est ni dans les créatures ni
 „ dans leur bienfaisant Auteur. O pour-
 „ quoi me suis-je écartée de la route qui
 „ m'étoit prescrite! — Je gagnai assez
 sur son esprit pour que la vue d'une
 moisson abondante, & le mouvement
 des

des travaux de l'automne dans les Villages que nous traversions, excitât en elle une impression de joie. Mais l'aspect des jeunes filles, sur-tout de celles qui paroissent de son âge, renouvelloit toute sa tristesse; en les regardant elle joignoit les mains, & prioit Dieu qu'il préservât toute ame innocente & pure du tourment qui rongeoit son cœur ”.

Arrivée chez son Amie, Mlle. DE STERNHEIM prend la résolution d'y vivre inconnue, sous le nom de Madame LEIDENS. La perte de ses revenus, qu'elle a abandonnés pour trois ans au Comte de *Loebau*, la place au-dessous de la médiocrité. Mr. Br. Epoux d'*Emilie*, comprend que pour calmer sa douleur, il faut la faire rentrer dans le cercle d'une vie active & lui procurer l'occasion d'exercer sa bienfaisance; il l'engage à vivre chez Mme. *Hills*, femme riche & charitable, pour y diriger l'éducation de treize pauvres filles. SOPHIE s'acquitte de ce soin, forme & accomplit divers autres projets utiles, & en rend compte à son Amie, ainsi que

des réflexions qui l'occupent. „ Je me lève de bonne heure , (écrit-elle dans une de ses Lettres) je m'approche de mes fenêtres , & j'admire combien la nature remplit fidèlement les loix éternelles qui lui prescrivent d'être utile, de travailler au bien-être des créatures dans tous les temps & dans toutes les saisons. L'hiver approche, les fleurs ont disparu , & même aux rayons du Soleil la terre a perdu son aspect brillant ; mais ces champs dépouillés réveillent encore dans un cœur sensible une image de plaisir. C'est ici, dit-il, qu'on a recueilli d'abondantes moissons, & il élève vers le Ciel un œil reconnoissant. Les potagers, les vergers sont nus ; mais l'idée des récoltes qu'ils ont fournies , mêle un doux sentiment de joie au frisson que le vent du Nord commence à faire sentir. Les feuilles des arbres fruitiers sont tombées, l'herbe des prairies se fâne, la terre s'amollit & la promenade devient impraticable : l'insensé en murmure , mais l'être qui pense se réjouit de cette révolution. Ces
 feuil-

Feuilles mortes, dit-il, & cette herbe jaune deviennent par les pluies d'Automne une nourriture pour la terre, & préparent sa fécondité; réflexion qui lui donne un sentiment joyeux des soins du Créateur, & le conduit à l'idée du printemps qui va suivre. Qui, au milieu même du mécontentement des enfans qu'elle nourrit & récréé, la terre travaille dans son intérieur à leur bien-être à venir — Je m'arrête, puis faisant un retour sur moi-même je me dis: l'aspect riant qu'offroit ma destinée s'est également obscurci, & mon éclat extérieur est tombé comme le feuillage qui couronnoit ce jeune arbruste: peut-être le sort de l'homme a-t-il aussi ses saisons. Si cela est, je veux durant les jours lugubres de mon hiver, nourrir mon ame des fruits que l'éducation & l'expérience ont amassés pour moi; & puis que la récolte en est abondante, & qu'au contraire le terroir inculte du pauvre en produit peu, je veux lui faire part de ceux que je possède. En effet,

mon *Emilie*, j'ai trouvé une nouvelle occasion d'être utile &c. ”

Le printemps suivant, *SOPHIE* se rend à *Spa* avec *Me. Hills*, elle y rencontre une *Lady Summers*, Femme respectable qui l'engage à l'accompagner en Angleterre; comme il est question de vivre à la Campagne elle se flatte de n'être point vue des Anglois qui la connoissent. Lord *Rich* devient amoureux de *SOPHIE*, qui sous le nom de *Madame LEIDENS* se fait passer pour veuve. Touchée de son mérite, sans l'être de sa passion, elle étoit prête à lui ouvrir son cœur, & à lui raconter les tristes circonstances de son Histoire, quand un nouveau malheur vient troubler le calme dont elle jouissoit. *Lady Summers* lui apprend que sa Nièce vient d'épouser *Derby*, qu'elle les attend dans quelques jours; & la prie d'arranger une fête pour amuser le jeune Couple. *SOPHIE* prouve en cette occasion toute la noblesse de son ame; après avoir essuyé le plus violent combat, elle se détermine

à ne dévoiler à personne les trahisons de *Derby*, & pour éviter ses regards, à feindre une maladie pendant le séjour qu'il doit faire à *Summerhall*. *John*, confident de ce Lord & aussi coupable que lui, a reconnu Mlle. DE STERNHEIM en venant porter une Lettre à Lady *Summers*; aussitôt il en donne avis à son Maître, qui de peur de rencontrer SOPHIE chez la Tante de sa femme, exécute le projet le plus barbare; c'est de la faire enlever pour la conduire au fond d'un désert, situé dans les Montagnes d'Ecosse. Transportée dans la cabane d'une famille indigente, dont le Père s'occupe à fouiller une mine de plomb, la malheureuse SOPHIE y connoît tous les besoins de la pauvreté. Loin de tout ce qu'elle aime, privée de toutes les douceurs de la vie, sans appui, sans consolation, peu s'en faut durant les premières semaines de son exil que la douleur n'égare sa raison. „Jugez, écrit-elle à son amie, jugez du désordre de mon ame, puis que je me trouvois hors d'état de prier; je n'appellois

pas non plus la mort à mon secours; mais dans le profond sentiment de mon infortune j'eusse vu la foudre menacer ma tête, sans que je me fusse détournée pour éviter ses coups ". Cependant les excellens principes de son éducation, l'habitude ou plutôt le besoin de la bienfaisance, enfin l'idée d'une mort prochaine, rétablissent par degrés dans son cœur tous les ressorts de la vertu. Son Journal, adressé à *Emilie*, sans qu'elle aie pourtant l'espérance de le lui faire parvenir, montre toutes ces gradations, & découvre les ressources qu'une ame noble, sensible & chrétienne peut trouver au sein du malheur. Tout ce morceau est un chef-d'œuvre de sentiment, nous en rapporterons quelques passages. „ O Temps, le plus bienfaisant de tous les êtres, de combien d'avantages ne te suis-je point redevable! tu affoiblis par degrés les sombres impressions de tristesse qui regnoient dans mon ame; insensiblement tu places les objets de ma douleur dans l'obscurité du lointain, tandis que tu répands une douce sérénité

nité sur ceux qui m'environnent. L'ex-
 périence que tu conduis par la main, m'a
 fait avoir recours à l'exercice de la sa-
 gesse & de la patience, & chaque pro-
 grès dans ces vertus adoucit l'amertu-
 me de mes chagrins. O Temps! j'es-
 père que mes amis éprouvent aussi ton
 influence salutaire, qu'elle rétablit le
 calme dans leurs cœurs, que comblés des
 faveurs du Ciel ils goûtent les douceurs
 de la vie, sans que mon souvenir en
 vienne altérer la jouissance! Amour de
 mon Créateur, sentiment de sa bonté,
 de quelles douces consolations n'êtes
 vous point la source! Cette même
 bonté qui met un foible vermicelle
 à couvert sous quelques grains de sable,
 je l'éprouve dans ces montagnes agres-
 tes, où je jouis du retour de ma raison,
 des lumières que j'avois acquises, & où
 se réveillent en moi des vertus qui som-
 meilloient dans le sein du bonheur. Ici,
 où le monde physique avare de ses dons
 semble les partager avec peine entre ses
 tristes habitans, je distribue dans la
 chaumière de mes hôtes les richesses
 mo-

morales, les vertus & les connoissances, & j'en sens avec eux tout le prix. Dépouillée de tout ce qui porte le nom de fortune, d'éclat, de pouvoir, livrée entre les mains de ces étrangers, je deviens leur bienfaitrice en excitant leur amour pour Dieu, en éclairant leur esprit, en intéressant leur cœur par le tableau que je leur offre, dans nos heures de récréation, des autres parties de l'Univers, & des Peuples qui les habitent. Par mes soins, ma tendresse & mes instructions, je répands des douceurs sur les jours d'une jeune Orpheline doublement malheureuse. Ainsi, privée de ce qu'on appelle bonheur dans le monde, je jouis des plus beaux dons du Ciel: de *la paix de l'ame* & du *plaisir de faire le bien* — Doux fruits de la véritable humanité, joie pure, avantages solides, vous me suivrez dans le séjour de l'éternité, & le bonheur de vous avoir connus sera le premier sujet de mes cantiques immortels ”.

La jeune Orpheline dont parle SOPHIE, est le premier objet qui dans cet exil

exil avoit réveillé sa sensibilité; elle apprit dans la suite par ses hôtes que la petite *Lidy* n'étoit point leur enfant, qu'elle appartenoit à *Derby*, & que sa Mère étoit morte chez eux. „ Après avoir reçu ces lumières, écrit *Mlle. DE STERNHEIM*, je fus obligée de chercher la solitude, & je sentis de nouveau toute l'étendue de mon malheur. La pauvre Mère ! elle étoit belle comme son enfant, jeune encore, & d'un bon naturel ; — près de son tombeau sera creusé le mien. O *Emilie*, *Emilie*, comment puis-je soutenir cette épreuve ! La bonne *Lidy* vint me trouver dans ma retraite : elle saisit une de mes mains qui sortoit hors du lit, pendant que mon visage étoit tourné du côté de la muraille. Je l'entendis venir, son action & le son de sa voix me firent frissonner, & par un mouvement involontaire j'arrachai ma main d'entre les siennes : la fille de *Derby* m'inspiroit de l'horreur. Cette pauvre enfant, les yeux en larmes, alla gémir au pied de mon lit. Je sentis alors toute l'injustice qu'il y

avoit

avoit à faire souffrir l'innocence malheureuse , je me promis de surmonter cet éloignement, & de donner des preuves d'affection à la fille de mon meurtrier. Quelle joie pure se fit sentir à mon cœur, quand en me relevant j'appellai la petite *Lidy*, que je la pris dans mes bras, & que je prononçai sur son sein le vœu de lui faire du bien ! Je ne le romprai point ce serment : il m'en a trop coûté pour le former ” !

SOPHIE avoit quelque espérance de recouvrer sa liberté, au moyen d'une Lady *Douglas* qui vient passer quelque temps dans un Château voisin, quand elle voit arriver le perfide *John*. Il est chargé d'une lettre de son maître, qui conjure SOPHIE de venir le trouver à Londres, lui promettant que si elle se sent disposée à l'aimer, il songera à casser son second mariage & à confirmer le premier. SOPHIE rejette ces offres avec indignation, & *John* pour venger son maître lui fait éprouver les traitemens les plus barbares. Enfermée dans une vieille mesure, sa douleur, son effroi,

effroi, l'horreur du lieu où elle se trouve la font tomber évanouie, elle se blesse en tombant. Revenue à elle même, elle croit toucher à son dernier moment, & en effet l'on tremble pour sa vie. Lady *Douglas* vient la voir accompagnée d'un Ecclesiastique. *SOPHIE* fait ses dernières dispositions, & rassemble le peu de forces qui lui restent, pour écrire encore à son *Emilie*. Nous regrettons de ne pouvoir copier tout ce morceau. „ Pour la dernière fois, mon *Emilie*, j'ai étendu mon foible bras vers la contrée que vous habitez. Que Dieu benisse mon Amie, qu'il récompense ses vertus & l'amitié qu'elle a eue pour moi. — Je veux être ensevelie ici, sous cet arbre, au pied duquel si souvent je me suis jetée à genoux ce printemps pour demander à Dieu la patience. Ici, où mon esprit a été tourmenté, mon corps doit se dissoudre. C'est aussi une terre maternelle qui me couvrira, jusqu'au moment où sous un aspect de gloire, revêtue d'une figure brillante, j'irai me réunir à la troupe sacrée des
gens

gens vertueux, & y revoir mon *Emilie*.
 Sauve en attendant, mon Amie, sauve
 ma mémoire de l'atteinte de la calom-
 nie, de la honte qui suit l'apparence du
 vice: dis, que malheureuse, je demeu-
 rai fidèle à la vertu, que plongée dans
 l'abyrne de la plus amère douleur, je re-
 mis une ame pleine de confiance filia-
 le, pleine d'amour pour mes sembla-
 bles, entre les mains de mon Créateur;
 dis, qu'en mourant je bénis tendrement
 mes amis, que je pardonnai sincère-
 ment à ceux qui m'ont fait du mal.
 Plantez, ô ma chère *Emilie*, plantez un
 cyprès dans votre jardin, & qu'il soit
 enlacé par un rosier solitaire. Consa-
 crez cette place à mon souvenir; ve-
 nez y quelquefois, peut-être me sera-
 t-il permis d'errer autour de vous, d'ap-
 percevoir les pleurs que vous fera ré-
 pandre la vue du jeune arbruste dépouillé
 de ses roses. *Moi aussi* vous m'avez vue
 fleurir & dépérir; seulement le dernier
 souffle de ma vie devoit s'exhaler loin
 de vous — c'est un bonheur, mon
Emilie, tu souffrirois trop en me vo-
 yant.

yant. — Au fonds de mon cœur est la paix ; je m'endormirai doucement, car le sort m'a lassée, extrêmement lassée. Adieu, ô la plus tendre des Amies ; que les larmes que tu verseras pour moi, soient des larmes paisibles, comme celles qui coulent pour toi de mes yeux obscurcis! — ”

C'est ici où se termine le Journal de SOPHIE ; la Lettre qui le suit n'est pas moins intéressante , c'est Lord SEYMOUR qui écrit au Docteur B. Depuis long-temps il étoit instruit d'une partie des malheurs de SOPHIE, mais il ignoroit totalement le lieu de sa retraite. De retour en Angleterre il se trouvoit chez Lord Rich son frère aîné, quand un messager de Derby vient apporter une lettre de son maître, dans laquelle il les sollicite tous deux de se rendre incessamment auprès de lui. Arrivés à *Windfor*, ils voient que les excès de Derby l'ont conduit au bord du tombeau, mais son plus grand tourment est l'idée d'avoir causé la mort de la vertueuse SOPHIE. Il veut

au moins honorer sa mémoire, & conjure les deux frères de partir à l'instant pour les Montagnes d'Ecosse, & d'y faire exhumer son corps afin de le transporter à *Dumfries*; là il veut qu'on érige un monument, qui puisse attester à la fois les vertus & les malheurs de SOPHIE DE STERNHEIM, & les remords de son persécuter. Les transports & le désespoir de SEYMOUR, la douleur calme & profonde de Lord *Rich*, sont peints ici des couleurs les plus vives. Les scènes touchantes qui se passent dans la cabane du Mineur, se terminent par la découverte la plus heureuse & la plus inattendue: SOPHIE n'est point morte, c'est pour la soustraire aux poursuites de *Derby*, qu'on a fait accroire à celui-ci qu'elle n'étoit plus. Le délire de la joie succède à la plus sombre tristesse, & les deux frères se rendent chez la Comtesse *Douglas*, libératrice de SOPHIE, SEYMOUR alors craint de découvrir sa passion à celle qui en est l'objet, & se croit indigne d'une femme qu'il a pu soupçonner. Son frère, son rival,

rival, le généreux Lord *Rich* s'immole aux intérêts de *SEYMOUR*, & parle en sa faveur. On apprend que *Derby* vient de mourir. Lady *Douglas* se joint au Lord *Rich* pour solliciter *SOPHIE* d'accepter la main de *SEYMOUR*: Elle ne peut résister ni à l'éloquente amitié, ni au penchant de son cœur, & *SEYMOUR* devient heureux.

Terminons cet Extrait par une observation générale sur les Mémoires de Mlle. DE STERNHEIM. Quelques lecteurs reprochent à l'héroïne sa crédulité & son imprudence, qui la font tomber dans les pièges de *Derby*: ne peut-on pas leur répondre que présenter dans un Roman des Héros absolument parfaits, exempts de fautes & de foiblesses, c'est pécher contre la vraisemblance, anéantir l'illusion, & diminuer par là même le plaisir & l'utilité que ce genre d'Ouvrage doit produire. Pour les rendre intéressans ces Héros il leur faut des malheurs; s'ils ne contribuent en rien à se les attirer, qu'en résultera-t-il, sinon de ramener le lecteur à l'idée désolante

d'une fatalité aveugle qui décide du sort des humains? Supposons au contraire que l'infortune d'un personnage intéressant, tienne à quelque démarche un peu hasardée, ou à quelque défaut inséparable de l'humanité, & qui même peut avoir sa source dans une vertu, tel par exemple que la crédulité de SOPHIE DE STERNHEIM, dont l'ame est trop pure pour soupçonner dans celle de *Derby* le plus haut degré de noirceur; n'est-on pas obligé de convenir que l'exemple d'un tel personnage abonde en leçons de morale, parce qu'il sert à la fois d'avertissement & de modèle. Le grand but de Madame DE LA ROCHE étoit de prouver les avantages d'une bonne éducation, c'est-à-dire de celle qui développe les vertus & les talens, & qui enseigne à voir les choses sous leur vrai point de vue. Ce but est rempli, puis que l'héroïne montre l'usage qu'on doit faire de la prospérité, & découvre les ressources qu'on peut trouver dans l'infortune. Il falloit imaginer une cause qui la fit passer du premier

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 421

mier de ces états dans le second, & l'Auteur lui fait épouser *Derby*. Ce mariage est sans doute imprudent de la part de *SOPHIE*, mais la fuite de *Clarisse* avec *Lovelace* ne l'est pas moins; les deux héroïnes sont bien punies de la seule faute qu'elles aient à se reprocher, & ces fautes sont instructives par la manière dont elles les réparent.



ARTICLE NEUVIEME.

FUNDAMENTA JURISPRUDEN-
TIÆ NATURALIS, a FRIDER.
GUILLIELMO PESTEL *delineata*
in usum Auditorum;

C'est-à-dire,

FONDEMENTS DE JURISPRUDEN-
CE NATURELLE, par Mr.
PESTEL &c. *Leyde*, chez S. &
L 3 J.

J. Luchtman, 1773. grand in 8°. de 172. pp.

L'immortel Ouvrage de *Grotius* sur le *Droit de la Guerre & de la Paix*, est incontestablement un des plus excellens Livres qui aient paru depuis la renaissance des Lettres. Quand l'illustre Auteur n'auroit fait d'autre présent au Public que celui-là, il suffiroit pour lui mériter un des premiers rangs entre ces Hommes rares qui sont les bienfaiteurs du Genre Humain. Le titre de l'Ouvrage fait d'abord croire, que *Grotius* ne veut traiter que de ce qui concerne les affaires de la Guerre & de la Paix; & il se trouve ensuite qu'il y fait entrer les principales matières de la Jurisprudence Naturelle, & qu'il donne des principes suffisans pour établir les Devoirs de l'Homme & du Citoyen. Il faut cependant avouer, que cet admirable Livre ne sauroit être regardé comme un système complet de Droit Naturel. Les principes généraux y sont indiqués, mais il n'entroit pas dans le plan

plan de l'Auteur de les développer, d'en déduire les conséquences, d'en montrer l'enchaînement, & d'en faire l'application aux sujets particuliers. Pour étudier avec fruit le *Droit de la Guerre & de la Paix*, il faut donc le faire précéder d'un Cours de Droit Naturel, où les principes que Grotius a dispersés dans tout son Livre, & sur-tout dans le Discours préliminaire & dans le premier Chapitre, soient systématiquement rassemblés & développés. C'est ce que Mr. le Professeur PESTEL a fait avec le plus grand succès dans l'Ouvrage que nous annonçons. Il explique annuellement Grotius, dans les leçons qu'il donne aux Etudiens que sa réputation attire en foule à Leyde. Mais il étoit obligé de consacrer un temps si considérable à l'explication des *Prolegomènes* & du premier Chapitre de son Auteur, qu'il a pris le parti de faire un Cours particulier de Jurisprudence Naturelle, pour servir d'Introduction à son Cours de Droit Public, & l'Abrégé que nous a-

vous sous les yeux sert de texte à ces leçons préparatoires.

Il est divisé en deux Parties, dont la première a sept sections, & la seconde neuf. Nous en rapporterons les titres au bas de la page, pour montrer quel est le plan de l'habile Auteur, combien les sujets qu'il traite sont intéressans, & comment ils se suivent les uns les autres dans un ordre également naturel & philosophique (1). Nous ne connoissons

(1) Pars I. *Cursum vitæ felicitis prosequitur.*
 Sectio 1. *Felicitas.* 2. *Via ad felicitatem, ejusque certa cognitio.* 3. *Studium hominis, in se ipso reperiendi fontem felicitatis.* 4. *Crescens singulorum felicitas societatis humane auxilio.* 5. *Quantum intersit hominis, homini prodesse.* 6. *Naturale religionis & felicitatis humane connubium.* 7. *Virtus.* Pars II. *Notionem legum naturalium, & modum eas ad facta applicandi, exponit.* Sectio 1. *Obligationis & legum naturalium definitio, origo, perfectio, divisiones.* 2. *Ethicae Philosophicae definitio & perfectio.* 3. *Concensus universorum hominis offi-*

sons point d'Ouvrage élémentaire, qui soit plus méthodique, plus instructif, plus abondant, qui donne plus à penser, & qui renferme tant de choses dans un si court espace. Mr. PESTEL ne fait aucun étalage d'érudition, mais on voit que rien de ce qui a été écrit de solide sur le Droit Naturel & sur la Philosophie Morale, ne lui est inconnu; &, ce qui vaut mieux encore, qu'il a profondément médité lui-même, & qu'il est maître de son sujet. D'un bout à l'autre de l'Ouvrage, règne une justesse & une précision admirable; & si on le trouve quelquefois un peu trop concis, s'il pourroit y avoir un degré de clarté de

officiorum. 4. De officiis erga societatem, & notis, quibus duplex eorum genus internoscitur. 5. Justitia. 6. Æquitas. 7. Imputatio actionum moralium. 8. Juris Naturae definitio ac partes. 9. Jurisprudentiæ naturalis perfectio & usus in studio juris gentium, publici, privati, atque in scientia legum ferendarum, ac disciplina prudentiæ civilis.

de plus dans certains endroits , une seconde lecture éclaircit tout , & l'on est bien dédommagé de quelques embarras de style , par la solidité des pensées , par l'excellence de la méthode , par la sagesse & l'utilité des instructions dont cet Abrégé abonde. En un mot il y a peu de Livres que méritent plus que celui-ci d'être lus & médités avec soin ; & il feroit bien à souhaiter que , pour en rendre l'usage plus général , on en fit une bonne Traduction Françoisse.

Après avoir donné une idée générale de cet Ouvrage , nous voudrions bien pouvoir entrer dans quelques détails. Mais un Livre élémentaire , qui contient autant de choses que de mots , n'est point susceptible d'analyse. Il faut donc se borner à rapporter quelques-uns des principes de Mr. PESTEL. Son principe général est que l'homme doit travailler à se rendre heureux. Il regarde avec raison le desir de la *félicité* , ou du *bonheur* , comme le centre auquel tous les autres desirs de l'homme vont aboutir , comme la source de tous ses pen-

chans ,

chans, comme le principe universel de toutes ses actions. Par la félicité il entend l'état d'un homme, qui est certain de la possession perpétuelle de plaisirs vrais, réels, & dont la somme l'emporte sur celle des douleurs inévitables auxquelles il pourra être sujet. On voit que dans cette définition, l'Auteur suppose l'immortalité de l'âme, sans quoi le bonheur ne sauroit être constant & perpétuel. Il seroit contraire à la Sagesse & à la Bonté de Dieu, d'avoir imprimé dans le cœur de l'homme le desir de la félicité, s'il ne vouloit pas le satisfaire. Il est vrai qu'ici bas les hommes sont exposés à différens maux; mais la notion de la félicité n'emporte pas l'absence de toutes les douleurs: celles qui sont vives ne durent pas long-temps; les douleurs au contraire qui sont de longue durée, ne sauroient avoir une grande intensité, & d'ailleurs elles sont adoucies par l'habitude; enfin, outre le souvenir des plaisirs passés, & la certitude que tout est dirigé par une Providence également sage & bon-

bonne, ce qui soutient & console surtout, c'est l'espérance d'une vie meilleure & éternelle.

Du reste, le desir du bonheur n'est pas le seul que Mr. PESTEL reconnoisse dans l'homme; il convient que nous avons quelques autres penchans naturels, tels que l'humanité, la bienfaisance &c. Mais il ne croit pas avec quelques Philosophes, que ces penchans, ou ces instincts, comme il les appelle, marchent, pour ainsi dire, de front avec le desir de la félicité; il pense qu'ils lui sont subordonnés, & qu'ils en dérivent comme de leur source.

Travaillez, à vous rendre heureux; dirigez vos actions libres de manière que vous puissiez avoir une ferme espérance de faire des progrès continuels dans la félicité :
 • voilà, suivant notre Auteur, le précepte fondamental que la raison donne aux hommes. Ils doivent donc s'appliquer à conserver & à augmenter la somme de leurs biens, tant intérieurs qu'extérieurs, à diminuer la somme de leurs maux, & à se mettre en état de parvenir à un plus haut

haut degré de bonheur dans l'œconomie future. On sait que selon *Wolf* la Loi fondamentale de la nature est:
 „ Perfectionnez-vous ; faites toujours
 „ les choses qui peuvent vous rendre
 „ plus parfait & perfectionner votre
 „ état: évitez au contraire tout ce qui
 „ peut détériorer votre nature, & rendre pire votre état ”. Mr. PESTEL
 admet aussi cette règle, qui dans le fonds est assez conforme à la sienne; elle y est même comprise, car on ne sauroit chercher à augmenter sa félicité, sans s'appliquer à augmenter sa perfection. Mais il croit cependant qu'il est plus simple & plus clair de dire: *travaillez à vous rendre heureux*, ce qui comprend ce précepte général, d'où dérivent tous les devoirs naturels, & toutes les règles particulières touchant la différence des actions bonnes & mauvaises: *Conservez vos forces, augmentez les, & servez vous en de manière, qu'en faisant tout autant de bien qu'il vous est possible, vous vous conformiez à la volonté divine* (2). Mr.

(2) *Conserva & auge vires tuas, inque ita utere,*

Mr. PESTEL pose pour principe du Droit Naturel cette règle ; qui est le fondement de toutes les autres : *Dirigez vos actions libres de manière, qu'elles s'accordent avec la tranquillité* (ou le bonheur) *du genre humain* (3). Il observe ailleurs que rien de ce qui est véritablement nuisible aux particuliers, ne sauroit être utile à la Société ; & que réciproquement rien de ce qui est nuisible à la Société, ne sauroit être véritablement utile aux particuliers. Mais, dira-t-on, le bien de la Société n'exige-t-il pas quelquefois qu'un particulier sacrifie ses bien, sa liberté, sa vie, & ce qu'il a de plus cher ; & cela ne lui est-il pas préjudiciable ? Notre judicieux Auteur répond, que si les maux & la mort même que l'on souffre pour le bien & pour la défense de la Société, détruisoient la félicité de ceux qui les endurent, il seroit

utere, ut tantum boni, quantum potes, efficiendo, voluntati divinae respondeas.

(3) *Sic dirige actiones tuas liberās, ut cum quiete generis humani consentiant.*

roit impossible qu'un homme sage voulût s'y soumettre, car personne ne sauroit renoncer au desir d'être heureux. Mais il peut arriver qu'en se soumettant volontairement à certains maux, on se procure une plus grande félicité, savoir celle qui résulte de la jouissance d'un plaisir vrai & supérieur à ceux que l'on sacrifie. La question : jusques où devons-nous remédier aux maux d'autrui, ou les prévenir, par les nôtres propres, revient donc à celle-ci : jusques où pouvons-nous espérer de perfectionner notre félicité, en souffrant en faveur des autres hommes des maux même très grands, tels que sont la perte de la liberté & celle de la vie ? Or nous pouvons espérer un tel accroissement de félicité, lors que la défense nécessaire de nous mêmes, emporte & suppose celle d'autrui ; ou lors que le mal que nous souffrons est léger, en comparaison de l'avantage qui en résulte pour la Société humaine. Les privations auxquelles nous nous soumettons pour l'amour d'autrui, nous donnent le droit

d'espé-

d'espérer que les autres en useront de même à notre égard , & cette confiance mutuelle est une des plus grandes douceurs de la vie. D'ailleurs le mal passager que nous souffrons pour autrui , ou bien n'est pas à comparer avec les plaisirs & les avantages que nous avons précédemment retirés de la Société ; ou bien il est très inférieur à la satisfaction intérieure que nous éprouvons d'avoir fait la félicité de nos semblables. Et supposé que ces maux soient longs & douloureux , nous en sommes dédommagés par la pensée d'avoir fait une action grande & généreuse. Mais si l'on meurt pour le salut de la Société , quel bien en revient-il à celui qui perd la vie ? Un bien également réel , considérable , & permanent. Il est doux de mourir pour la patrie ; il est doux de mourir pour un ami , lors que sa vie importe plus au bien public que la prolongation de la nôtre. Car la mort ne rompt point le fil de la félicité humaine : elle nous ouvre un nouveau période de bonheur. L'ame qui survivra au corps ,
ne

ne regrettera pas les plaisirs qu'elle auroit pu goûter si elle avoit fait un plus long séjour ici bas: elle se réjouira au contraire de cette perte, puis que son bonheur en sera perfectionné dans l'économie future, & qu'elle aura toujours la douce satisfaction d'avoir, par le sacrifice d'une courte vie, procuré le bonheur d'une multitude de ses semblables. De tout cela il résulte, qu'il y a des cas où nous pouvons & devons préférer la vie d'autrui à la notre propre; mais qu'il ne sauroit jamais arriver que nous préférions réellement la félicité des autres à la notre: nous pouvons sacrifier notre vie, mais non pas notre bonheur.





ARTICLE DIXIEME.

ALMANACH DER DEUTSCHEN
MUSEN, &c.

C'est à dire,

ALMANACH DES MUSES ALLE-
MANDES pour l'Année 1773;
Leipsick, chez *Schwickert*, in 12°.
de 378. pp.

CEt Ouvrage , qui continue sur le même plan , est aussi amusant qu'instructif pour ceux qui s'intéressent à la Littérature Allemande. Toujours animés du même esprit , ces Journalistes sont le fléau des Auteurs médiocres & les admirateurs éclairés des *Klopstock*, des *Wieland*, des *Lessing* & des autres grands Ecrivains dont les talens honorent leur patrie.

On trouve parmi les annonces celle
d'une

d'une nouvelle Tragédie de l'immortel KLOPSTOCK, intitulée *David*, nous allons la traduire: „ Le choix effrayant qui fut imposé à *David* en punition de l'orgueil dont il se rendit coupable en dénombrant son peuple; le récit des effets toujours plus formidables de la peste; enfin la réconciliation de *David* avec Dieu, remplissent les trois Actes de cette Tragédie, dont la conduite & le style sont de la plus grande simplicité. Elle est sans contredit la première qui roule sur le fleau de la peste, car dans l'*Oedipe* de *Sophocle* il n'y entre que comme accessoire; & certaines descriptions qu'on en rencontre ici, surpassent de beaucoup celles que d'autres Poètes & *Ovide* en particulier en ont faites. Cette Pièce est assurément la preuve qu'un Drame peut paroître plein de récits & cependant être plein d'action. Peut-on mieux dépeindre les calamités d'un Peuple qu'en montrant l'impression qu'elles font sur le chef de ce Peuple? *David* souffre plus que les Héros ordinaires des Tragédies, il souffre du malheur de toute

une Nation , & d'un malheur dont il est la cause. Les caractères se perdent dans la grandeur du sujet , excepté celui de *Joab* , que son impétuosité guerrière fait ressortir. La scène la plus intéressante est celle de la mort d'*Husai* , & ce qui achève de la rendre touchante est , que *Joab* ne permet point à *David* d'embrasser le mourant *Husai*. Mr. KLOPSTOCK a encore introduit dans ce Drame des Etres surnaturels ; l'apparition du Démon déguisé , sur-tout les voix d'Etres invisibles qui se font entendre , produisent beaucoup d'effet à la lecture , aussi long-temps qu'on ne se demande point quel effet cela produiroit au Théâtre ”.

On vient de publier deux Traductions Allemandes d'une Tragédie Danoise de JEAN EWALD qui a pour titre *Kolf Krage* : voici en substance le jugement qu'en portent nos Critiques. Cette Pièce méritoit une double Traduction , non seulement parce qu'elle est la première Tragédie Danoise , mais encore parce qu'elle confirme l'observation qu'on a faite , qu'en général chaque Nation

tion

tion réussit mieux d'abord dans le tragique que dans le comique. Que ne doit-on pas attendre des Danois, puis qu'ils débuteht par une semblable Pièce? L'Auteur s'est modelé sur *Shakespear* & sur *Klopstock*, aussi est-il résulté de là qu'une seule de ses scènes founriroit assez d'étoffe pour une Tragédie Française. D'après ces modèles il a embrassé toute l'Histoire de son Héros, ainsi il ne faut point le juger d'après les règles Françaises. Le Poète a toujours été fidèle à la vérité historique; peut-être les allusions aux mœurs & coutumes antiques des Habitans du Nord, sont-elles trop multipliées; au reste on les trouve éclaircies dans des Notes. L'Histoire Ancienne du Nord où *Shakespear* a puisé son *Hamlet* & son *Macbeth*, est très fertile en situations tragiques; ici, elle a fourni la scène d'un fratri-cide; mais à cette scène de terreur, *Ewald* a opposé des exemples de grandeur d'ame, de fidélité, de bonne foi, même des scènes de sentiment d'au-

tant plus touchantes que le Poète a toujours l'art de faire parler ses personnages d'après le caractère qu'il leur a donné.

On rend compte ici non seulement des Traductions Allemandes d'Ouvrages étrangers, mais encore de celles qu'on fait ailleurs des productions Germaniques. Au reste ces Journalistes se trompent en attribuant à la Dame qu'ils nomment, la Traduction *Hollandoise des Memoires de Mlle. de Sternbeim*, c'est en François qu'elle les a traduits.

Cet Almanach est encore le Nécrologe des Allemands célèbres, on y déplore la perte de Mr. *Michaelis*, jeune Poète d'un talent reconnu, enlevé, à l'âge de vingt-six ans, aux Muses & à l'amitié.





ARTICLE ONZIEME.

LETTRE de Mr. le Dr. MUNTER
aux Auteurs de la *Bibliothèque des*
Sciences & des Beaux Arts.

MESSIEURS,

LEs Auteurs du *Journal Encyclo-*
pédique ont publié (1) un Ex-
trait si infidèle de mon *Histoire de*
la Conversion du Comte STRUEN-
SEB, & en même temps ont prononcé
sur l'authenticité de cet Ouvrage un ju-
gement si contraire à la vérité, que je
me trouve obligé de prendre la plume
pour effacer le préjugé défavorable qu'ils
auront pu produire dans l'esprit de ceux
qui n'ont pas lu le Livre en question.
C'est pourquoi, Messieurs, je prends la
liberté de vous adresser cette Lettre, en
vous suppliant de lui accorder une place
dans

(1) *Tom. I. Part. III. 1773.*

dans la *Bibliothèque des Sciences & des Beaux Arts.*

Jamais il ne m'est venu à l'esprit de désavouer cet Ouvrage; au contraire je m'en suis reconnu l'Auteur dans un Avertissement du 22 Juin 1772. que j'ai fait insérer dans la Gazette de Leyde, pour instruire le Public de la fausseté de quelques feuilles volantes qu'on avoit imprimées en Hollande sous mon nom, & où se trouvoient, disoit-on, mes Entretiens avec le Comte STRUENSE'E.

Quant à l'Extrait dont j'ai droit de me plaindre, les gens sensés qui voudront le confronter à l'Original. décideront d'abord, ou bien que Messieurs les Encyclopédistes n'ont pas entendu mon Livre & les passages qu'ils en ont traduits, ou bien que quelque raison secrète les a conduits à en parler comme ils le font. Ils se donnent beaucoup de peine pour prouver l'innocence du Comte par des endroits tirés de mon Livre même, qui cependant n'est écrit ni pour faire son apologie, ni pour l'accuser. Je raconte qu'il m'a prié de déclarer

clarer de sa part, en lieu convenable, que les aveux qu'il a faits devant ses Juges étoient sincères. Voici maintenant l'explication que le Journal Encyclopédique donne à ces paroles, qui certainement n'en ont pas besoin. „ Il „ protesta de nouveau & dans les termes les plus forts, de la sincérité des „ aveux qu'il avoit faits devant ses Juges; c'est-à-dire que jusqu'au dernier „ soupir l'infortuné Comte a déclaré „ hautement son innocence, & qu'il „ a porté jusqu'au Trône du Juge suprême le désaveu des crimes qu'on lui a „ imputés ”. D'où ces Messieurs favent-ils tout cela? Ont-ils trouvé dans tout mon Livre un seul endroit où le Comte prétende être innocent, sinon à l'égard du chef d'accusation intenté contre lui touchant les 50 ou 60 mille écus? Ainsi ces Messieurs placent eux-mêmes des contradictions dans mon Ouvrage, & puis ils s'écrient : „ Il paroitra sans doute fort singulier, qu'après „ près avoir protesté de son innocence le „ ComteSTRUENS&E se déclare cou-

„ pable dans les termes les plus formels ”.

Je passe sur quantité de passages semblables; mais je ne saurois cacher mon étonnement de ce qu'ils ne disent pas un seul mot du *Memoire* écrit de la main de STRUENSE' lui-même, & qui termine mon Livre. Il ne seroit peut-être pas difficile de deviner la raison de ce mystérieux silence. Quoiqu'il en soit, au lieu de renvoyer le lecteur à ce morceau important, ils recommandent une brochure très méprisable, qui ne sauroit obtenir l'approbation d'aucun homme sensé, & qui de notoriété publique ne contient que des fables.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect du à vos lumières & à votre impartialité,

MESSEIERS,

*Votre très-humble & très-
obeissant Serviteur,*

BALTHASAR MUNTER.

Copenhague

le 30 Mai 1773.

NOU-



NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. Mr. J. MACPHERSON, vient de donner au Public une nouvelle Traduction en prose de l'Iliade d'Homère. L'entreprise étoit hardie après le succès de celle de Pope ; mais les secours étoient abondans. L'idée de rendre les vers harmonieux de ce fameux Poëte en prose mesurée, dont le rithme répondit à celui du Grec, de conserver même autant qu'il seroit possible l'arrangement des termes originaux dans la Traduction, étoit sans doute une idée heureuse. Mais l'effet n'a pas entièrement répondu aux promesses, il en est résulté une Traduction qui n'est ni libre ni littérale ; d'un style quelquefois dur , quoiqu'elle ne soit pas absolument sans mérite.

An Introduction to the Study &c. c. à. d. Introduction à l'Etude de l'Histoire & des Antiquités de l'Irlande, par Mr. O HALLORAN, in 40. chez Murray. Un Recueil de fables renouvelées & réfutées il y a longtemps, des combinaisons de mots, des étymolo-

444 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

mologies douteuses pour retrouver la Grèce dans l'Irlande, ou plutôt pour représenter les Irlandois comme les instructeurs de l'Egypte, de l'Espagne & de la Grèce.

A Voyage from England to India in the Year 1754. &c. c. à. d. Voyage d'Angleterre aux Indes fait dans l'année 1754. auquel on a joint le détail des opérations de l'Escadre commandée par le Vice-Amiral Watson & le Colonel Clive dans les Années 1755, 1756, 1757 & un Voyage de Perse en Angleterre par une route extraordinaire, par E. D. W. IVES, in 4°. chez Dilly. Ce Voyage contient des détails intéressans sur les usages, les mœurs, les productions de l'Isle de Madagascar, de Bengale, de l'Isle de Ceylon. Le retour de l'Auteur par Bassora, l'Arabie déserte, la Perse & la Turquie Asiatique, lui a fourni des observations qu'on lira avec plaisir, quoique sa narration n'ait pas tout l'ordre & toute la précision que l'on pourroit desirer.

Memoirs of Great Britain and Ireland, &c. by Sir JOHN DALRYMPLE, c. à. d. Mémoires de la Grande Bretagne & de l'Irlande, depuis la dissolution du dernier Parlement tenu sous le Règne de Charles II jusqu'au Combat Naval de la Hogue; II. Vol. par

par Mr. JEAN DALRYMPLE, in 40. chez Cadell. Les événemens du Règne de *Charles II.* sont infiniment intéressans par eux-mêmes & par leurs suites, mais ils étoient couverts d'une obscurité impénétrable, dès qu'on vouloit en fixer les causes & les principes. L'intrigue, ses détours obliques, ces moyens secrets auxquels ont été toujours réduits les Princes foibles, livrés à de mauvais conseils, qui tendent à l'oppression des peuples & qui en craignent le juste ressentiment, répandent sur leurs démarches ce nuage épais que l'œil de l'Histoire ne peut percer que dans quelques momens favorables. L'Ouvrage de Mr. D. vient enfin lever le voile qui nous déroboit l'intérieur de cette Cour, qui en apparence uniquement occupée des soins de la volupté, travailloit à porter les coups les plus funestes à la liberté de la Nation, par toutes ses négociations & ses entreprises, comme elle pervertissoit les mœurs & la Religion par ses exemples. Ces Mémoires contiennent la correspondance secrète des Ministres, des Ambassadeurs, & d'un très grand nombre de personnes qui eurent part aux affaires de ce temps, une copie fidèle & authentique d'originaux inconnus jusques ici, qui

na

ne laissent aucun doute sur les motifs & le caractère des Auteurs. Mr. D. a rangé les *Mémoires du Règne de Charles II.* sous trois classes générales. La 1^{re}. comprend ceux qui sont relatifs aux événemens arrivés depuis l'année 1667. jusques au mariage du Prince d'Orange dix ans après ; la 2^{de}. ceux qui suivirent jusques à la chute du Comte de Damby ; & la 3^e. s'étend jusques à la dissolution du dernier Parlement sous ce Règne. Mais si le désir de s'instruire & de connoître ces faits extraordinaires est satisfait par le lecture de cet Ouvrage ; que l'humanité & la vertu doivent souffrir en découvrant une corruption si générale que l'Histoire n'en fournit presque aucun autre exemple ! La fausseté, la vénalité, le mépris de tout ce qu'il y a de naturel & de sacré, caractérisent & le Prince & les représentans de la Nation. Mais qui s'attendroit de trouver dans cette longue liste des membres corrompus de ce Parlement acheté par la France, le nom d'*Algernon Sidney*, du martyr de la Liberté ? Aussi Mr. D. nous dit qu'en voyant dans les dépêches des Ministres de Louis XIV. le Lord *Russel* d'intelligence avec la Cour de Versailles, & *Algernon Sidney* en tirer de l'argent, il éprou-

va la même émotion que s'il eût vu son propre-fils lâcher le pied dans une bataille. Il semble cependant qu'une imputation aussi contradictoire avec le caractère reconnu & la conduite toujours intègre de ce Patriote, n'est pas suffisamment prouvée par une simple indication de l'Ambassadeur Barillon, l'Auteur de ces infames pratiques, intéressé lui-même à exagérer aux yeux de son Maître le nombre de ceux qu'il avoit séduits, & à lui persuader que les plus considérés de la Nation étoient favorables à ses vues. Peut-être aussi l'approbation que Sidney put donner à quelque dessein particulier de la France, qui lui sembla avantageux au bien de sa patrie, fut-elle regardée comme un engagement à favoriser tous ceux qu'on lui proposeroit. Nous laissons ces recherches à celui qui entreprendra de traduire cette excellente collection de matériaux; il rendra le plus grand service à l'Histoire moderne & méritera la reconnaissance de ses lecteurs.

Practical observations on the Child Bed Fever, &c. c à d. Observations pratiques sur la fièvre de lait, sur les hémorrhagies de l'Uterus, les convulsions & les autres maladies aiguës qui mettent en danger les femmes enceintes

448 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

ceintes ou accouchées, par Mr. JEAN LEAKE, 80. chez *Walter*. La sage critique qui discerne les symptômes accidentels des essentiels dans ces diverses maladies, la suite des observations exactes qu'a fait l'Auteur depuis l'année 1768. jusques en 1771. sur les personnes qui en ont été attaquées, rendront son Ouvrage précieux aux Médecins, qui cherchent à augmenter leurs connoissances, & qui veulent corriger ce que l'autorité de leurs maîtres a pu leur faire regarder comme incontestable & n'ayant pas besoin d'un nouvel examen.

F R A N C E.

PARIS. *Histoire Naturelle de PLINIE*, traduite en François, avec le Texte Latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de Notes Critiques pour l'éclaircissement du Texte, & d'Observations sur les connoissances des Anciens comparées avec les découvertes des Modernes; Tome Ve. in 40. pp. 648. chez la Veuve Desjaint 1772. Dans ce Volume, qui contient les Livres 13, 14, 15 & 16. de Pline, Mr. POINSINET DE SIVRI se montre toujours aussi habile Traducteur, que savant & judicieux Commen-

mentateur. En parcourant ce Tome nous tombons sur une Note, où l'on rapporte une expérience très curieuse qui a été faite tout nouvellement, & qui justifie un passage de Pline. Ce Naturaliste dit qu'il n'y a rien de meilleur contre la morsure des serpens, que de boire le suc exprimé des feuilles du frêne, & d'appliquer les feuilles mêmes sur la plaie. D'ailleurs, ajoute-t-il, le frêne est si contraire aux serpens, ils le fuient avec une telle aversion, que, ni le matin ni le soir, ils ne se mettent à couvert sous cet arbre, & qu'ils l'évitent de toute l'étendue de son ombre, si loin qu'elle s'étende alors. Voici une expérience que je rapporte, pour l'avoir faite moi-même. Si l'on circonscrit un serpent dans un cercle, dont une partie soit de feuilles de frêne, & l'autre moitié de charbons allumés, le serpent aimera mieux se jeter à travers les charbons qu'à travers les feuilles. On ne sauroit donc trop admirer la bonté de la Nature, qui a voulu que le frêne fleurît toujours avant que les serpens ne sortent de terre, & qu'il ne perde ses feuilles que lors que ces reptiles se sont retirés. Tout cela paroît plus que suspect à Mr. Valmont de Bomare, & il dit que Camerarius & Charas, ont éprouvé plus d'une fois la fausseté de

Tome XXXIX. Part. II. N l'an-

l'antipathie si surprenante que Pline attribue aux serpens pour le frêne. Mr. DE SIVRI prend la défense de son Auteur, & il s'appuye d'une attestation formelle de M. le Comte de Verone, habile Antiquaire & bon Naturaliste, qui lui a certifié que l'expérience faite par Pline lui avoit réussi plusieurs fois à lui-même, sur des couleuvres, aux environs de Grenoble. Voilà qui est bien positif. D'ailleurs un homme tel que Pline lors qu'il s'annonce pour avoir fait lui-même une expérience de cette nature, est pour le moins aussi croyable que Camérarius & que Charas, qui prétendent que cette expérience ne leur a point réussi sur des vipères. Peut-être que ces reptiles ont moins d'antipathie pour le frêne que les autres serpens; ou que cette antipathie n'affecte les serpens que selon l'espèce de frêne, ou selon le climat, ou peut-être même selon la saison.

APOLLONII *Sophiste Lexicon Græcum Iliadis & Odyssæ*, &c. c. à. d. *Dictionnaire Grec de l'Iliade & de l'Odyssée*, Ouvrage du *Sophiste Apollonius*, publié pour la première fois d'après un *Manuscrit* de la Bibliothèque de St. Germain-des-prés, par Mr. DANSE DE VILLOISON, de l'Académie Roy. des Inscr. & B. L. avec des Notes,

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 451

tes, des *Prolegomènes*, des *Tables*, &c. chez *Molini* 1773. deux Vol. in 4°. Ce grand Ouvrage confirme bien, ce que nous avons dit plus d'une fois de l'injustice du reproche que l'on fait aux François modernes, de négliger la Littérature Grecque & Latine. Le jeune Editeur de ce Lexique Homérien, déploie dans ses Notes & dans son Discours préliminaire une érudition, qui auroit fait honneur aux plus célèbres Savans du siècle passé, & un goût, une modestie, une politesse qui ne leur étoient pas ordinaires.

Réflexions sur les Comètes qui peuvent approcher de la Terre, par Mr. DE LA LANDE; chez *Gibert*, 1773. in 8°. pp. 40. Le célèbre Auteur avoit déjà dit, tant dans son *Astronomie*, que dans un excellent Article qui se trouve dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon (Art. *Comète*), que des Comètes (1) qu'on a observées & calculées, de manière à pouvoir les reconnoître lors qu'elles reparaîtroient, il y en a sept ou huit qui ont leurs nœuds

(1) Il y en a actuellement 60, y compris celle de l'année dernière, dont Mr. DE LA LANDE a calculé l'orbite dans la *Connoissance des temps* pour 1774.

nœuds si près de la circonférence de l'orbite terrestre, qu'il seroit très possible de les voir s'approcher de la Terre, la déranger, & même l'entraîner hors de son orbite primitive. Dans les *Réflexions* que nous annonçons, & qui font partie d'un Mémoire qui devoit être lu à l'Académie des Sciences le 21 Avril 1773, Mr. DE LA LANDE parle encore de la possibilité d'une telle catastrophe, qui seroit pour le genre humain l'accomplissement des siècles, la fin du monde, ou le commencement d'un nouvel ordre de choses. Mais il a soin d'avertir que cette possibilité est extrêmement éloignée, & ne sauroit entrer dans l'ordre moral des espérances ni des craintes. On n'a pas laissé de s'alarmer à Paris; ce que notre célèbre Astronome avoit dit à quelques Amis, du résultat de ses calculs, a passé de bouche en bouche, on a exagéré le danger, & bientôt le bruit a couru tant dans la Capitale que dans les Provinces, que le retour prochain d'une Comète alloit détruire ou submerger entièrement notre Globe. Mr. DE LA LANDE a donc cru qu'il étoit devenu indispensable de publier sans délai ces *Réflexions*, pour dissiper les vaines terreurs qu'on avoit conçues. On y verra que les événements dont

il

il avoit parlé dans son Mémoire, sont à la vérité dans l'ordre des possibles, mais qu'ils ne sont point à redouter, parce que le nombre des combinaisons nécessaires pour les produire, est immense, ainsi que le nombre des hazards qui peuvent les éloigner. Quoi qu'il en soit il est bien à présumer, que tout est disposé dans le Système solaire de manière à prévenir les chocs des Comètes & de la Terre; & nous croirions volontiers avec l'un des plus excellens Philosophes de ce siècle (Mr. Lambert), que tous ces corps ont exactement la masse, la position, la direction, la vitesse qu'il leur faut pour éviter les rencontres dangereuses. Les dérangemens que les attractions réciproques peuvent produire, ont été, sans doute, sagement prévus & préordonnés, & ils concourent même peut-être à maintenir l'harmonie du système.

Théorie nouvelle sur les maladies cancéreuses, nerveuses & autres affections du même genre, avec des observations pratiques sur les effets de leur remède approprié; par J. M. GAMET. Usus & impigra simul experientia mentis Paulatim docuit LUCRET. Lib. V. chez Ruault, 1772. grand 8o deux Parties dont la 1e. est de 304. pp. la 2e. de

314. La théorie la plus éclairée n'a pu jusqu'à présent trouver aucun spécifique certain contre les maladies cancéreuses. Ce n'est pas qu'elles soient incurables en elles mêmes : ayant sans doute comme les autres leur commencement, leurs progrès, & un dernier période, elles ne seront pas plus incurables, si dans l'origine on leur applique un remède bien assorti. Lorsque les humeurs sont généralement dépravées, l'organisation des parties essentielles détruites, les forces épuisées, que pourroit-on attendre des ressources de l'art ? Les meilleurs spécifiques deviennent alors impuissans. La fièvre ne cède plus au quinquina, le virus vénérien résiste opiniâtrément au mercure &c. C'est seulement dans cette défaillance de la nature, que le cancer peut devenir vraiment incurable. Il ne l'est jamais dans les premiers périodes, & Mr. GAMET croit avoir un remède sûr pour le guérir lors même que le mal a déjà fait des progrès considérables. Depuis long-temps l'Auteur s'étoit particulièrement appliqué à la cure des affections cancéreuses, & il avoit employé tour-à-tour & avec le plus grand soin tous les remèdes connus. Mais il voyoit avec étonnement & avec douleur, qu'ils
aug-

augmentoient souvent le mal au lieu de le diminuer, & qu'ils n'en détruisoient jamais le principe. Après une multitude de tentatives inutiles, il étoit sur le point d'y renoncer, lors que le hazard secondant ses derniers efforts, il découvrit enfin un spécifique dont il a vu les plus heureux & les plus surprenans effets. Ce spécifique est encore un secret, mais l'Auteur ne demande pas mieux que de le rendre public. „ La possession exclusive de ce remède semble, dit-il, blesser les droits de l'humanité; & je me reproche souvent les victimes que je ne suis pas à portée de secourir. Je n'ignore pas qu'en qualité d'homme & de citoyen, je me dois à mes semblables & à ma patrie; mais un devoir indispensable me lie aussi à une famille; je ne puis, sans injustice, la dépouiller de son unique patrimoine, fruit légitime de mes travaux pénibles & dispendieux. Mes sentimens combattus partagent mon zèle, suspendent ma résolution, & me privent de la gloire d'un sacrifice généreux, infiniment plus conforme à mon inclination. Né sans ambition j'abhorre un lucre affecté sur les misères humaines; je ne cherche qu'à concilier la voix de l'humanité

avec celle de la nature , & je me prêterai volontiers à tous les moyens de faciliter cette conciliation ". Onze Médecins, à la tête desquels se trouve Mr. de l'Épine, ancien Doyen de la Faculté à Paris, & neuf Chirurgiens de réputation, ont cru trouver cette conciliation en présentant au Roi un Placet, pour obtenir en faveur de Mr. GAMET une gratification qui le détermine à publier son spécifique. Ils en parlent avec les plus grands éloges, & ils disent que la publication de ce remède devient indispensable pour le bien de l'humanité qui la réclame. Il faut espérer que cette Requête sera fructueuse: en attendant Mr. GAMET ne refuse ses secours à aucun de ceux qui le consultent, soit personnellement soit par écrit, & il continue à faire des cures admirables à Paris. L'Ouvrage que nous annonçons est bien propre à augmenter sa réputation, & à inspirer de la confiance. Dans le premier Tome il expose sa théorie, & il tâche de prouver que les maladies cancéreuses, squirrheuses, nerveuses, scrophuleuses, &c. proviennent de la dépravation du fluide nerveux. La seconde Partie contient, avec quelques directions sur la manière dont il faut

faut prendre son remède (2), une multitude de certificats sur les heureux effets qu'il a produits. Mr. GAMET, fait l'Histoire de ses principales cures, & l'on trouve ici au delà de 60. observations, dont la plupart sont extrêmement curieuses. Il résulte de ces observations, que cet habile Praticien, par l'usage seul de son Electuaire, a guéri, dans leurs premiers périodes, des maladies can-

(2) Mr. GAMET l'administre sous la forme d'une espèce de confecton ou d'electuaire, qu'on avale dans une enveloppe de pain à chanter. Ce remède doit se prendre à jeun, & dans les intervalles les plus éloignés des repas. Il purge dans certains cas ; mais il agit principalement par la voie des transpirations insensibles, & quelquefois par des sueurs légères. On en prend deux ou trois fois par jour. Le régime qu'il faut observer n'est ni austère, ni gênant. Les tumeurs simples & non invétérées cèdent ordinairement en 3 ou 4 mois de traitement ; les cancers occultes vont jusqu'à 6 ou 8. & les ulcérés n'ont jamais passé un an ou dix huit mois, quand ils se sont trouvés curables. Les passions hystériques & hypocondriaques que Mr. GAMET a guéries, n'ont jamais exigé plus de 6 ou 8 mois. Le traitement des autres affections demande d'ordinaire encore moins de temps.

cancéreuses qui avoient résisté aux autres traitemens ; qu'elles cèdent plus ou moins promptement à l'action de ce remède en raison de leurs progrès , comme aussi en raison de l'âge & de la force des sujets qui en sont attaqués ; que dans des cas mêmes qui paroissent désespérés , lors que Mr. GAMET ne pensoit qu'à soulager des malades presque moribonds , il a eu plus d'une fois le bonheur de les guérir contre son attente ; qu'il est indubitable que son spécifique a la propriété de dissoudre presque toutes les tumeurs , tous les squirrhes tant internes qu'externes , inégaux , douloureux , lancinans , regardés comme incurables , autrement que par des opérations chirurgicales souvent incertaines , lesquelles ne sont pas même praticables , si le squirrhe est situé dans quelque partie interne , telle que l'utérus , le rectum , le foie , &c. ; que quand même les squirrhes trop invétérés ne parviendroient pas à une fonte totale , on n'a plus rien à craindre de l'existence de leur noyau , parce que le remède en question , après qu'on en a fait un usage convenable , a détruit la cause du mal , en corrigeant le vice du sang & des humeurs qui en dérivent ; que la méthode de l'Auteur n'est pas moins

moins efficace contre les affections nerveuses, vaporeuses, & mélancoliques, puis qu'elles ont presque toujours été dissipées, soit qu'elles fissent ou ne fissent pas accompagner de tumeurs sensibles; enfin qu'elle produit les effets les plus salutaires dans les maladies scrophuleuses, & dans celles qui naissent d'obstructions, de l'épaississement, du croupissement, & de l'acrimonie des humeurs, sans exposer le malade à aucune espèce de danger.

Principes de Médecine de Mr. HOME, traduits de Latin en François, par Mr. Gastellier, D. M. auxquels on a joint un Extrait d'un Ouvrage du même Auteur, intitulé Expériences & Observations de Médecine; traduit de l'Anglois; chez Vincent, 1772. in 8o. pp. 623. Mr. HOME a rassemblé dans cet excellent Ouvrage les principes les plus utiles de la Médecine; il les a exposés d'une manière claire & précise; il a tracé le tableau fidèle de chaque maladie, & il a indiqué pour le traitement de chacune les moyens dont une longue expérience a confirmé l'efficacité. On doit savoir d'autant plus de gré à Mr. Gastellier d'avoir traduit ce Livre, qu'il a rendu très exactement les pensées de son Auteur.

Nous

Nous rendrons incessamment compte des trois Ouvrages dont nous allons transcrire les titres: *Chefs-d'Oeuvre Dramatiques, ou Recueil des meilleures Pièces du Théâtre François Tragique, Comique, & Lyrique; avec des Discours préliminaires sur les trois genres, & des Remarques sur la Langue & le Goût. Par Mr. MARMONTEL, Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Française. Dédié à Madame la Dauphine, 1773. in 4^o. de pp. 107. sans les Discours préliminaires &c. qui font pp. 83.*

Fables Nouvelles, par Mr. IMBERT, grand in 8^o. de pp. 232; chez Delalain, 1773.

Fables par Mr. BOISARD, de l'Académie des Belles-Lettres de Caen, Secrétaire du Conseil de Monseigneur le Comte de Provence; chez la Combe, 1773. in 8^o. de pp. 205.

Discours prononcé par Mr. le Président de MONTESQUIEU, à la rentrée du Parlement de Bourdeaux, le jour de la Saint Martin 1725. in 12^o. de 30. pp. chez le Fay, 1772. On retrouve l'ame & le génie de l'illustre Auteur de l'Esprit des Loix, dans les leçons qu'il adresse ici aux Juges aux Plaideurs, aux Avocats &c. Ce n'est point assez, dit-il aux premiers, qu'un
Ma-

Magistrat examine la pureté de ses intentions, il faut qu'il examine son esprit, ses connoissances, ses talens; qu'il porte toute sa vie le poids d'une application sans relâche. „ Il faut encore que la Justice soit prompte: souvent l'injustice n'est pas dans le jugement, elle est dans les délais; souvent l'examen a fait plus de tort qu'une décision contraire ". L'Orateur s'éleve contre l'usage des sollicitations qui semble avoir été fait, dit-il, pour éprouver la patience des Juges qui ont du courage & de la probité. „ O vous qui employez pour nous séduire, tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus inévitable; qui pour nous mieux gagner cherchez toutes nos foiblesses; qui mettez en œuvre la flatterie, les bassesses, le crédit des Grands; le charme de nos amis, l'ascendant d'une épouse chérie, quelquefois même un empire que vous croyez plus fort parce que vous le croyez plus criminel; qui choisissant toutes nos passions, faites attaquer notre cœur par l'endroit le moins défendu, puissiez-vous à jamais manquer tous vos desseins, & n'obtenir que de la confusion dans vos entreprises! Nous n'aurons point à vous faire les reproches que Dieu fait aux pécheurs dans
les

les Livres Saints : vous m'avez fait servir à vos iniquités. Nous résisterons à vos sollicitations les plus hardies, & nous vous ferons sentir la corruption de votre cœur, la droiture du nôtre ". Il faut que la justice soit universelle. Ceux qui ne sont justes que dans les cas où leur profession l'exige, qui prétendent être équitables dans les affaires des autres lors qu'ils ne sont pas incorruptibles dans ce qui les touche eux-mêmes, courent risque de perdre bientôt cette justice même qu'ils rendent sur le Tribunal. „ Des Juges de cette espèce, ressembloit à ces monstrueuses Divinités que la fable avoit inventées, qui mettoient bien quelque ordre dans l'Univers, mais qui chargées de crimes & d'imperfections, troubloient elles-mêmes leurs Loix, & faisoient rentrer le monde dans tous les déreglemens qu'elles en avoient bannis ". Sachez, dit l'Orateur aux Avocats, qu'il ne suffit pas que votre Ministère soit désintéressé pour être pur. „ Vous avez du zèle pour vos Parties, & nous le louons ; mais ce zèle devient criminel, lorsqu'il vous fait oublier ce que vous devez à vos adversaires. Je fais bien que la loi d'une juste défense vous oblige souvent de révéler des cho-

choses que la honte avoit ensevelies, mais c'est un mal que nous ne tolérons que lors qu'il est absolument nécessaire. Apprenez de nous cette maxime, & souvenez vous en toujours. Ne dites jamais la vérité aux dépens de votre vertu. Quel triste talent que celui de savoir déchirer les hommes ! Les saillies de certains esprits sont peut-être les plus grandes épines de notre Ministère ; & bien-loin que ce qui fait rire le peuple puisse mériter nos applaudissemens , nous pleurons toujours sur les infortunés qu'on déshonore ". Ce Discours fut prononcé dans le temps du mariage de *Louis XV* ; les vœux qu'on y adresse au jeune Monarque renferment une belle leçon , enveloppée sous une image sublime. " Puissiez-vous toujours cultiver dans la Paix , des vertus qui ne sont pas moins royales que les vertus militaires ; & n'oublier jamais que le Ciel , en vous faisant naître, a déjà fait toute votre grandeur, & que comme l'immense Océan vous n'avez rien à acquiescir " !

UTRECHT. *A. van Paddenburg* a imprimé: JOHANNIS DAVIDIS HAHNII, *Oratio de usu venenorum in Medicina; habita VII. Calend. Aprilis 1773, cum Magistratu Academico secundum abiret; c. à. d. Harangue sur l'usage des Poisons dans la Médecine, par Mr. HAHN, &c. in 4^o. pp. 128.* Cette Harangue également éloquente, ingénieuse, & docte, roule sur un sujet d'autant plus intéressant aujourd'hui, que jamais peut-être on n'a fait tant d'effais pour tirer parti dans la Médecine des poisons mêmes les plus actifs & les plus violens. On conçoit les expériences du célèbre Mr. Storck sur la ciguë, l'aconit, le stramonium, le colchique, le napel, la jusquiame, &c. D'autres Médecins moins habiles & moins prudents que lui, les ont renouvelées, ont fait des tentatives ultérieures, & y ont procédé avec une hardiesse, une témérité, qui allarme, avec raison, le savant & sage Professeur d'Utrecht. Le but général de sa Harangue est donc, sinon de proscrire entièrement l'usage des poisons dans la Médecine, au moins de recommander à cet égard la plus grande circonspection. Mr. HAHN observe
que

que ce n'est pas seulement dans ce siècle, qu'on a tâché de faire servir les poisons à guérir des maladies rebelles aux remèdes ordinaires; *Dioscoride*, *Galien*, *Pline* (1), nous apprennent que les Anciens avoient souvent recours à la ciguë, à la mandragore, à la morelle (*solanum*), à la jusquiame, & même à l'aconit. Ils croyoient qu'il n'y a point de poison, auquel la bienfaisante Nature n'ait opposé un poison contraire pour lui servir d'antidote (2). C'est ainsi, par ex. qu'ils croyoient que l'ellébore détruit le venin de l'aconit. Les empoisonnemens étoient autrefois bien plus fréquens qu'ils ne le sont à présent, & les Anciens étoient fort versés dans cet art funeste. Ils empoisonnoient leurs ennemis, ils empoisonnoient les criminels, ils s'empoisonnoient eux-mêmes lors qu'ils étoient las de la vie. Dans ce fréquent usage du poison, il peut être arrivé par hazard qu'on ait trouvé un remède, où l'on croyoit trouver la mort.

Des

(1) *Adeo nullus omnia experiendi finis fait, ut cogerentur etiam venena prodesse. Plin. Hist. Nat. Lib. XXV. Cap. 4.*

(2) *Singulis venenis contraria esse beneficiâ Naturâ constituta venena.*

Des gens qui avoient pris, ou à qui l'on avoit donné du poison, y auroient résisté par la vigueur de leur tempérament; après de violens combats la nature victorieuse aura produit une révolution favorable dans le corps, & en expulsant le venin elle aura détruit les causes des maladies dont on étoit précédemment affligé. Il n'en aura pas fallu davantage pour persuader que les poisons pouvoient être quelquefois d'excellens remèdes. Dans la suite on employa aussi dans la Médecine divers poisons que fournit le règne minéral, & les Chymistes substituèrent aux remèdes doux & simples les compositions les plus vénéneuses. *Basile Valentin*, qui vivoit au commencement du **XVe. Siècle**, & qu'on regarde comme le fondateur de la Pharmacie Chymique, recommandoit beaucoup l'antimoine, non pas l'antimoine natif ou crud, & tempéré par le soufre, mais dépouillé de son soufre, calciné & vitrifié, c'est-à-dire un vrai poison. Les Disciples de Valentin, plus hardis encore que lui parce qu'ils étoient plus ignorans, ne tardèrent pas à se servir même de l'arsenic. *Paracelse*, quoiqu'il désapprouvât ces excès, ne laissoit pas d'administrer aussi des remèdes très violens, & fai-

soit

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 467

soit sur-tout grand usage du mercure. *Van Helmont* alloit plus loin encore, & regardoit les poisons mêmes les plus actifs comme destinés par la Bonté Divine à la guérison des maladies. *Matthioli*, *Spigelius*, & divers autres Médecins que Mr. HANN nomme, pensoient de même & agissoient en conséquence. Mais jamais ce système n'a eu plus de partisans que dans ces derniers temps. Au commencement de notre Siècle, *Slevogt*, très habile Médecin, se servoit sans scrupule de toutes sortes de poisons; il prétendoit sur-tout que l'arsenic étoit très utile dans les fièvres intermittentes, & il tâchoit de le prouver par des expériences qu'il avoit faites sur cinquante personnes. Il est à remarquer que l'on déctioit le quinquina dans le même temps qu'on préconisoit l'arsenic. Dans un Traité que *Melchior Frizzius*, célèbre Médecin d'Ulm, publia en 1701 (3), il prit la défense de tous les poisons, & s'efforça d'en prouver l'utilité & même la nécessité. A l'en croire on peut se servir avec confiance non seulement de la

siguè,

(3) *Traité de virtute venenorum medicæ*, Ulm, 1701.

ciguë, de la *morelle*, de la *jusquiame*, de l'*ellébore*, & de la *mandragore*; mais encore du *napel*, de l'*euphorbe*, de la *nicotiane*, de la *noix vomique*, des *cantbarides*, de l'*arsenic*, du *plomb*, du *bismuth*, du *mercure corrosif* &c. Personne n'ignore les expériences multipliées qui ont été faites dans ces dernières années sur la plupart de ces poisons, de même que sur la *belladonna*, le *colchique*, la *pomme épineuse* (*datura*); & tout récemment encore, les Anglois ont célébré avec une sorte d'enthousiasme les vertus médicales de l'*air fixe*, que notre habile Professeur regarde comme un poison très actif. Mais enfin que penser de tout cela? Doit-on faire usage des poisons dans la Médecine? Ne pourroit-elle pas s'en passer? Leurs effets ne sont-ils pas plus préjudiciables que salutaires? Nous avons déjà insinué que Mr. HAHN ne les condamne pas absolument & sans restriction. Il croit même qu'il y a des cas, en très petit nombre, où l'on est obligé de s'en servir, comme on est quelquefois dans la nécessité de recourir au fer & au feu. Mais quand il considère l'abus qu'on fait aujourd'hui de ces moyens violens, la témérité des expériences que l'on hazarde tous les jours, la multitude

de

de jeunes Médecins qui prescrivent les compositions les plus vénéneuses sans prudence & sans nécessité; il ne dissimule pas que l'usage des poisons lui paroît bien plus nuisible qu'avantageux au genre humain. Aussi exhorte-t-il ses Disciples à être extrêmement réservés & circonspects à cet égard, à ne se servir de ces armes si dangereuses que rarement & avec beaucoup de prudence, & à s'en abstenir même entièrement dans les premières années de leur pratique, jusques à ce que l'expérience & une connoissance plus exacte de la nature humaine, leur aient appris l'art difficile de hasarder à propos & avec sagesse, *donec usu & observatione rerum, quas natura humana ferre potest aut recusat* difficilem recte periclitandi artem didicerint. Toute la doctrine du sage Auteur sur cet important sujet, est comprise en substance dans un morceau qui termine cette Harangue: nous le rapporterons dans une Note (4). N'oublions pas d'avertir qu'a-

(4) *Possunt ergo venena praeesse, Commilitones! Neque illicitus eorum usus haberi debet; sed scrupulorum & suspicionum & discriminis plenus est. Magna opus est cautioe multarumque rerum consideratione, non modo antequam adhibentur, sed*

qu'avant de parler des poisons proprement ainsi nommés, Mr. HAHN fait d'excellentes réflexions sur les terribles effets des passions, qu'il appelle des poisons non corporels; poisons néanmoins qui peuvent devenir des remè-

etiam per omnes experimentorum periodos, Et præcipue in subducendis post peracta tentamina rationibus, ne opinionum commenta pro Natura judiciis accipiantur Ipsa veneni materies studiose explorari debet, præsertim si ex herbario Natura thesaurò desumatur; etenim non modo similium plantarum vires sæpe discrepant, sed ejusdem stirpis varia partes dissimilibus Et quandoque contrariis facultatibus prædita sunt; quin etiam solum, colorem, culturam, ipsa planta atas, denique colligendi Et præparandi ratio, haud leves differentias inducant. Et si de specie veneni constat, tamen locus, tempus, modus, ordo applicationis haud facile definiuntur. Ingesta pharmaca extra potestatem Medici sunt. Mirabilis partium, e quibus homo constat, consensus Et sympathia difficultatem augent Corporum differentia innumerabiles sunt, Et sæpe adeo abscondita, ut nulla sensuum aut ingenii acies eas assequatur, nilius solus patet. Satiùs ergo est, venenis omnino abstinere, quam frequenter Et promiscue uti Satiùs est, cunctari quam festinare, Commistiones! Præstat timide quam temere! Experimentum enim fallax & judicium perdifficile est.

remèdes très efficaces, lors que dans certaines maladies un Médecin fait exciter à propos la crainte, la terreur, l'espérance, la joie &c.

LES Volumes de l'excellent *Cours de Mathématique* de Mr. le Professeur HENNERT, se succèdent rapidement. L'habile & laborieux Auteur vient d'en publier le 3^e: c'est le second Tome des Elémens d'Astronomie. Ce que nous avons dit du premier (*), est parfaitement applicable à celui-ci. *Elementorum Universæ Astronomiæ Pars Altera, cui accedit Ars Nautica. Auctore J. F. HENNERT, Phil. Doctore, & Matheseos, Philosophiæ Professore, Societatum Scientiarum quæ Harlemi, Vlissingæ, Rotterodami florent, Socio; chez A. van Paddenburg, 1773. in 8^o. pp. 331. avec-fig.*

Le même Libraire a imprimé: *Dissertatio Medico-Practica Inauguralis de Angina Epidemica Anni 1769 & 1770, quam — pro gradu Doctoratus, summisque in Medicina honor. & privil. rite ac legitime consequendis, Eruditorum examini submittit THEODORUS HENRICUS KEETEL, Ultrajectinus, Die 18 Febr. 1773. in 4^o. pp. 69. L'Angine*

(*) *Bibl. des Sc.* Tom. XXXVII, pag. 268.

gine est une inflammation à la gorge, accompagnée de fièvre, de douleur, & d'étranglement. Il y en a de plusieurs espèces; celle dont il s'agit dans cette Dissertation a beaucoup d'affinité avec le mal de gorge qui fit du ravage aux environs de Lausanne en 1761. & dont Mr. Tiffot parle dans son *Avis au Peuple* (Tom. I. Chap. VI. § 117 & suiv. Edit. de Lyon 1763 : on l'appelle ordinairement *Esquinancie epidémique*, ou *mal de gorge gangreneux, malin, contagieux*. Cette épidémie, qui régna beaucoup à Utrecht dans les années 1769 & 1770, est fort bien décrite par Mr. KARTELL; il en fait l'histoire, il en indique les causes, le siège, les symptômes, la cure; & les détails où il entre sur tout cela sont très instructifs. La Dissertation que nous annonçons fait donc beaucoup d'honneur à ce jeune Médecin; elle donne lieu d'espérer qu'il marchera dignement sur les traces de ses deux célèbres Maîtres, MM. *Hahn*, & *Onsterdyk Schacht*; & elle mérite d'autant plus d'être lue & conservée, qu'on y trouve plusieurs histoires ou cas particuliers de cette épidémie, décrits par Mr. HAHN lui-même, & qu'il a bien voulu communiquer à son Disciple.

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 473

FLESSINGUE. Nous croyons faire plaisir aux Amateurs de la Poésie Latine, en leur communiquant quelques Vers Latins qui se trouvent dans la Chambre Anatomique de cette Ville. Ils méritent assurément d'être plus connus qu'ils ne sont à portée de l'être dans l'armoire qui les renferme avec le squelette qui en fait le sujet. On ne connoît point l'Auteur de ces vers, mais ils doivent être d'assez ancienne date.

Ossea Compages, nostri quæ Corporis orbem

Fulcit, ne propriâ machina mole ruat,

Visceribus nudata suis, nudata lacertis,

Hic paset, & reliquis partibus orba, tibi

Ter tribus banc opifex mater, d. finxit in alvo

Mensibus, & diâ considit arte struem.

Lucibus hæc totidem multo dissecta labore

Membra, at non parili nexuit arte, manus.

*Quæ tamen in parvo hoc Nomen miracula
mundo*

Prodidit. & cunctas, quas cumulavit, opes,

Non humana capit densis mens septa tenebris,

Nec longâ poterit perdidicisse die.

AMSTERDAM. M. M. Rey a imprimé & débite: *Histoire de la Conversion du Comte J. F. STRUENSE'E. ci-devant Ministre Privé du Cabinet de sa Majesté Danoise. Avec une Relation, faite par lui-même, de la manière*

474 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

dont il est parvenu à changer de sentimens par rapport à la Religion. Publiée par Mr. le Docteur BALTHASAR MUNTER, & traduite de l'Allemand par Madame de la Fite, 1773. grand 8°. Nous en rendrons compte.

Nous nous proposons aussi de faire un Extrait d'un bon Ouvrage que D. J. Canguion a imprimé sous ce titre : *Traité du Suicide ou du Meurtre Volontaire de soi-même*; par JEAN DUMAS, 1773. grand 8°.

Bibliotheca Hagana Historico-Philologico-Theologica, ad Continuationem Bibliothecæ Bremensis Novæ Constructa. Classis Quinta Fasciculus Primus; chez H. Vieroot, & à Leyde chez J. le Mair 1773 in 8°. pp. 248. Mr. le Professeur BARKEY a inséré dans cette Partie les Pièces suivantes : I. JOANNIS GEORGII FABER, S. Ministerii Candidati, Bipontini, *Dissertatio de Jure Israëlitarum occupandæ Palaestinae & extirpandorum ejus incolarum*. Cette Dissertation est très intéressante, & nous l'avons lue avec un singulier plaisir. L'Auteur s'y montre aussi bon Logicien qu'habile Critique, & il n'y a rien qu'on ne puisse attendre d'un jeune Homme qui débute d'une manière si distinguée. Nos Lecteurs se rappelleront l'ingénieuse apologie que Mr. MICHAELIS fit il y a quel-

quelques années de la conquête de la Palestine par les Israélites. Nous en rendîmes compte dans le Tome XIII de cette *Bibliothèque*, Part. II *Art IX* Mr. FABER examine en détail cette apologie, & il la réfute avec beaucoup de solidité, mais en même temps avec tous les égards qui sont dus au célèbre Professeur de Göttingue. Il propose ensuite son propre sentiment, qui revient à ceci. Les Enfants d'Israël n'avoient d'autre droit sur la Terre de Canaan, que celui de la donation que Dieu leur en avoit faite. Prévoyant que les Cananéens se rendroient coupables de crimes si énormes & si crians, qu'il ne pourroit se dispenser de les punir exemplairement, le Seigneur avoit promis aux Patriarches, que lors que les iniquités de ces Peuples abominables seroient parvenues à leur comble, il donneroit leur Pays à la postérité d'Abraham. Cette explication revient assez à celle de la plupart des Commentateurs; mais au lieu que plusieurs d'entr'eux remontent jusqu'à l'empire absolu que Dieu a sur toutes les créatures, & au droit qu'il a de reprendre à un Peuple les avantages qu'il lui avoit accordés, pour les donner à un autre, sans avoir égard à leur mérite ou à leur dé-

démérite; Mr. FABER, considère principalement Dieu comme un Juge, qui punit une Nation criminelle & incorrigible pour la faire servir d'exemple aux autres. Or les Cananéens ayant été exterminés ou expulsés de la Palestine, ce Pays n'appartenoit plus à personne, & le Seigneur pouvoit le donner aux Israélites aussi bien qu'à quelque autre Peuple que ce fût. Notre savant Auteur promet encore deux Dissertations: dans l'une il examinera le sentiment de Mr. Nonnen sur le même sujet; dans l'autre il répondra aux reproches, que Tindal & divers Incrédules font aux Israélites sur la rigueur avec laquelle ils traitèrent les Cananéens, & il réfutera l'opinion du Dr. Sykes. 2. JOANNIS CAROLI BONNET, V. D M. *Observatio de διχοτομία animalium* Gen. XV: 10.

Et Jerem. XXXIV: 18. *non symbolo poenæ foedifragi*. 3. B. V. D. SCHULZE, *Gymnasii Regii Joachimici Berolinensis Professoris & Alumnorum Ep̃ori, Dissertatio Philologica. Critica de temporibus τῆς ἀναψυχῆς ad illustrationem Act. III: 19, usque ad finem Capituli*. Dans cette Dissertation, qui est excellente, Mr. SCHULZE tâche de prouver que par ce temps de rafraichissement, dont
St.

St. Pierre parle, il faut entendre le repos de la mort. 3. RUTGERI QUWENSII, *Gymnasii Hagani Rectoris, & Litter. bum. Praelectoris publici, Oratio, demonstrans, hypothesein Ptolemaicam de currente Sole Sacris Literis, esse contrariam, sive cursum solis secundum hypothesein Ptolemaicam male defendi ex Libri Josuæ Cap. X: 12. & 13.* 5. J. N. RICHTERI, *V. D. M. Ernesto-Villani Dissertatio, de viοθεία Israëllitarum ad Rom. X: 4.* 6. B. KENNICOTT, *DD. Programma, quo Impressionem &c.* C'est le même Programme que nous avons inséré dans la Partie précédente de cette Bibliothèque pag. 244 & suiv. 7. *Litteraria.*

VOICI un Programme qui ne sauroit manquer d'intéresser les Savans: *Programma de edendo Museo Critico.* „ Saepius & nuper „ rime adhuc in novis literariis Germaniae „ legimus, quod viri verae eruditionis studiosi magnopere optent, ut ejusmodi editor opus, quale erat illud a BURMANNO & DORVILLIO Amstelodami per aliquot annorum seriem curatum: *Observationes criticae in auctores veteres Graecos & Latinos &c.* Nec tentatum aliquid ejusmodi in hac illave Germaniae urbe „ fuisse

„ fuisse ignoramus. Verum minus optato
 „ successu. Attamen, licet hoc conatus isti
 „ caruerint, id nos non deterret, quo mi-
 „ nus denuo aliquid audeamus, feliciter
 „ que nobis, etsi, spes saepe fallaces esse,
 „ latere nos non possit, promittamus au-
 „ sum.

„ Adjutis itaque a viris quibusdam doc-
 „ tissimis in Germania, Belgio & Suecia ani-
 „ mus est, quorannis duas *Musei critici* in
 „ lucem emittendi partes, unamquamque
 „ sedecim aut plurium plagularum. Conti-
 „ nebunt istae, et, si fatum velit, sequen-
 „ tes:

„ I. Ineditas varias lectiones auctorum
 „ Graecorum, Latinorum, tum sacrorum,
 „ tum profanorum, ut vocant, tum ecclesia-
 „ sticorum.

„ II. Observationes ad istos complures;
 „ grammaticas, criticas, philologicas.

„ III. Elucidationes integrorum in illis
 „ locorum.

„ IV. Dissertationes tum ineditas, tum in
 „ Germania ita raras, ut paucissimis eas vel
 „ oculis usurpare contingat; perutiles tamen
 „ & hoc cupidiarum genere se delectanti-
 „ bus jucundissimas, tum artem ipsam ve-

„ te;

„ terum criticam, tum antiquitates varii ge-
 „ neris, tum denique inscriptiones & nu-
 „ mismata, illustrantes.

„ Suspenſa hedera nobis opus non eſt.
 „ Tirones non ſumus, ſed in his caſtris fer-
 „ me veterani, veterani autum adhuc ve-
 „ geti. Sed, quid ergo, inquierent aliqui,
 „ in prima parte vos nobis exhibituros eſſe
 „ pollicemini? Nihil certo pollicemur. Po-
 „ terunt autem eſſe iſta.

„ I. *Obſervationum miſcellanearum ad auc-
 „ tores varios Graecos & Latinos libellus.*

„ II. *Diſſertatio ad locum PLINII H.
 „ N. l. V. c. XXIX & XXX.*

„ III. *Variae lectiones in epistoſis Theophy-
 „ laſti ex codice in bibliotheca Lugduno-Ba-
 „ ſava excerptae.*

„ IV. *Particula variarum lectionum in my-
 „ thologis Graecis ex codice Regiomontano.*

„ V. PAULLI ERNESTI IABLONS-
 „ KI diſſertatio prior de martyribus quibus-
 „ dam in eccleſia Romana cultis, iis vero
 „ ethnicis, ex Germanico in Latinum trans-
 „ lata ſermonem.

„ VI. *Lectionum Eutropianarum.*

„ VII. *Lectionum Tertullianarum ſciſculi.*

„ VIII. ISAACI DE BEAUSOBRE apo-
 ſpas-

- „ *Spasma de Zonis veterum Christianorum in*
 „ *oriente, ex Gallico versum.*
 „ IX JOH FLODERI *vestigia poeseos*
 „ *Homericæ & Hesiodæ in oraculis sybilli-*
 „ *nis.*
 „ X *Ejusdem dissertatio de Ate Homérica.*
 „ XI. *Quaedam ad numismata Romanorum*
 „ *stellata.*
 „ XII *Fortassis & alia in scriniis nostris*
 „ *adervata.*
 „ Si qui sint viri docti & egregie cordati,
 „ qui suppetias nobis ferre non dedignentur:
 „ gratissimum nobis facient; quum, quid-
 „ quid hoc in literarum optimarum genere
 „ eruditæ civitati utile fore judicant, nun-
 „ dinis *Lipsiensibus* ad *bibliopolium Meyse-*
 „ *rianum*, quod *Lemgoviae* floret, benevo-
 „ le mittant. Gratias non solum agemus
 „ habebimusque, sed referemus etiam quam
 „ lubentissime. Equidem, quae mittere quis
 „ volet, Latina lingua conscripta mittat,
 „ velimus. Interim probe gnari, quod pa-
 „ trio quoque sermone quolibet in auctores
 „ Græcos Latinosve, in antiquitates &
 „ numismata scribi queat, & scriptum sit
 „ quam eruditissime, etiam ejusmodi exa-
 „ rata grati accipiemus, &, qua quis alius
 „ po-

• AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 481

„ pteft, fide, fuaviffimae nobis Latinita-
„ ti dabimus.

„ Et jam patum abeft, quin te publice
„ compellemus, doctiffime H. . . qui in au-
„ lae ftrepitu & mechanicis intentus labo-
„ ribus, Graecos belli Trojani tempore nul-
„ los habuiffe equites, fed non nifi effeda,
„ Gallico probare adniteris fermone, vos-
„ que florentiffimi militiae praefecti! Q. G.
„ & J. V. S. quorum egregios in tacticam
„ veterum labores ut in dias tandem lumi-
„ nis auras prodeant, qui vel fando quid
„ de iis audiverunt, non poffant non opta-
„ re quam cupidiffime.

D. F. S. S. G.

HAARLEM. La Société Hollandoife des
Sciences, établie ici, a (dans son Affem-
blée du 24 Mai 1773.) jugé infuffifantes les
Réponfes, qui lui ont été envoyées à la
Question qu'elle propofa, pour la premiè-
re fois en 1769 & pour la féconde en 1771.
(Quels font les meilleurs moyens de procurer
aux Eaux la profondeur néceffaire, pour
pouvoir y naviger & les nettoyer des Bas-
fonds, qui s'y forment par des dépôts, foit
de fable, foit de terre-glaife, foit de boue;
Tome XXXIX. Part. II. P foit

483 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

soit enfin de quelque autre matière que ce puisse être ?) elle n'en excepte pas même celle, qui a pour Devise *Met een apregt oogmerk*, qu'elle ne croit pas avoir satisfait à ce qu'elle demandoit, avec toute la précision possible; cette Pièce renferme cependant plusieurs remarques très-utiles & quelques expériences curieuses, qui ont fait résoudre la Société à faire à son Auteur (au cas qu'il se fasse connoître dans l'espace de quinze jours) le présent d'une Médaille d'Or, mais sans nom & sans année, qui servira dans les vues de la Société, d'un côté, à témoigner le cas qu'elle fait de son savoir, de son zèle & de son amour pour le bien public, de l'autre à montrer qu'elle n'a pas jugé son Mémoire satisfaisant à tous égards, jugement qu'elle justifiera par les remarques, dont elle accompagnera l'impression du Mémoire susdit.

La Société avoit proposé pareillement en 1771 pour le Prix de l'année 1773, la Question suivante: (Puisqu'il conste par l'expérience, que la constitution naturelle & autres qualités des Rivières du Pays, notamment du *Bas-Rhin*, ou du *Lek*, occasionnent nécessairement quelque'un de ces deux inconvénients, ou bien que d'un côté,

leurs

leurs diverses branches ou canaux, renfermés par les mêmes Dignes, ou par des Dignes pareilles, ne se trouvent pas en état en certains temps d'évacuer la même quantité d'eau, sans danger d'inonder les lieux adjacens, ou bien, que d'un autre côté, les eaux arrêtées par les glaces ne mettent les Dignes mêmes dans l'impuissance de résister :) *Peut-on remédier à ces inconvéniens, ou du moins à leurs suites par quelque autre moyen que par une ou plusieurs saignées ? sinon, la nature des Pays rend-elle ces saignées possibles ? dans ce cas, dans quels endroits & de quelle manière ces saignées pourront-elles se faire & s'exécuter avec succès sans rendre les Rivières mêmes moins navigables ?* Mais les Mémoires que la Société a reçus sur cette Question, ne lui ayant pas non plus paru satisfaisans, elle la propose de nouveau, & elle attendra les nouvelles Réponses qu'on y fera avant le premier Janvier 1776.

La Société suppose déjà dans cette Question, qu'en fermant les diverses ouvertures arrivées aux Dignes, qui renferment le Haut Rhin, ce que l'on indiquera sans doute comme le moyen le plus simple & le plus naturel pour arriver au but proposé, non-seu-

lement la partie supérieure des Rivières dont il s'agit, restera toujours également navigable; mais encore qu'on tâchera en même temps de partager l'eau d'une manière égale, dans leurs diverses branches, ainsi que les Auteurs n'ont pas besoin dans leurs Réponses de faire attention à cette quantité d'eau extraordinaire, qu'on a reçue depuis quelques années dans le *Bas-Rhin* & dans l'*Iffel*, par une suite des ouvertures susdites.

De plus la Société s'attend, que les divers moyens ou projets qui lui seront proposés, seront exposés par leurs Auteurs dans un détail suffisant, & s'ils le jugent utile avec un état des dépenses que l'exécution causeroit.

Actuellement la Société propose cette nouvelle Question, dont les Réponses seront attendues pareillement avant le premier Janvier 1776. *Quels sont les meilleurs moyens de se procurer de la manière la moins dispendieuse un terrain avancé (Voorland) pour la conservation des Dignes qui bordent le Bras de Mer, appelle Zuider-Zee, ou de conserver ce terrain, quand on l'a?*

Et comme un des *Directeurs* de la Société a eu la générosité de la mettre en état
de

de proposer annuellement une seconde Question, qui sera relative au Commerce, ou à l'Histoire Naturelle de notre Pays, elle demande pour ce nouveau prix: *Quels sont les Arbres, Arbustes ou Plantes (outre le Helin, Arundo Arenaria, & le Sledoon, Prunus Silvestris) qu'on pourroit planter sur nos Dunes, pour empêcher autant qu'il est possible, que le sable ne soit emporté par la violence des vents? Est-il quelques autres Plantes, dont on pourroit se servir avec succès pour la conservation de nos rivages, en a-t-on fait quelque'essai dans ce Pays & quel en a été le résultat?*

La Question, proposée en 1771, pour le prix de l'année 1774, a été celle-ci:

Quel est le principe ou le fondement du Commerce de la Hollande aussi bien que de son accroissement, quelles sont les causes & les accidens qui ont produit ses vicissitudes & sa décadence? --- Quels sont les moyens les plus propres & les plus faciles, pour le conserver dans son état présent, l'améliorer & le porter à son plus haut point de perfection? - - -

La Société entend par le fondement du Commerce de la Hollande, son Origine & tout ce qui en conséquence de la position de notre Pays & autres causes occasionnelles, y ont

donné lieu & l'ont avancé le plus.

Celle, qui fut donnée en 1772, pour le prix de 1775, étoit: *Quels Arbres, Graines, Racines, Légumes, (ou Fruits en cosse) & Herbes, non cultivés jusqu'ici dans nos Provinces, pourroit-on y introduire avec fruit? & quels d'entr'eux, ou d'entre ceux que nous possédons déjà, peuvent, d'après la nature du climat & des terrains, y être cultivés avec le plus de profit, pour la nourriture des hommes ou des animaux?*

Finalement, la Société avoit proposé pour la première fois en 1770, la Question: *Quelles sont les Maladies, auxquelles la constitution naturelle de notre Patrie expose ses habitants? Comment peut-on s'en garantir, par quels moyens peut-on s'en guérir?* Et pour la seconde fois en 1772, en déclarant dans son Programme, que quoiqu'elle eût trouvé parmi les Réponses, qui lui avoient été envoyées à la Question susdite, plusieurs, qui faisoient foi du savoir de leurs Auteurs, elle n'avoit pu adjuger le prix à aucune d'elles, parce qu'il n'en étoit point qui fut satisfaisante à tous égards. Les unes s'éten-
dent inutilement sur la description de plusieurs Maladies qui se trouvent dans le Pays, au lieu de se borner à celles qui
pro-

proviennent de la constitution physique de nos Provinces & qui ne sont pas les moins ordinaires : les autres ayant passé plusieurs de ces dernières , ou n'y ayant touché que très-légèrement , observant de plus sur la méthode de quelques Auteurs qui étoient entrés en lice , tant par rapport à l'indication des causes qu'à celle des remèdes des Maladies en question , que tantôt ils avoient donné trop à des suppositions arbitraires & négligé d'appuyer , ce qu'ils avançoient , soit par des autorités , soit par leurs propres expériences ; que d'autres fois , ils avoient été trop diffus & s'étoient répandus en des détails trop connus , enfin , que plusieurs d'entr'eux étoient tombés & dans l'un & dans l'autre de ces défauts.

Ces mêmes considérations ont engagé la Société à proposer de nouveau la même Question , dont elle attendra les Réponses avant le premier Janvier 1775 , & elle prie les Auteurs , qui voudront y répondre , de prêter une nouvelle attention aux remarques qu'elle vient d'articuler , à quoi elle ajoute encore , que par le mot de *Patrie* exprimé dans la Question , elle entend les Sept Provinces-Unies & Pays associés , & qu'elle leur permet en parlant des Maladies qui tirent

leur origine de la constitution physique du Pays, de toucher l'article du régime pour autant qu'il leur paroîtra nécessaire, mais seulement afin de mieux connoître la nature de chacune d'elles, par l'effet combiné de ce régime, avec celui de ladite constitution.

Toute personne pourra entrer en lice, excepté les Membres de la Société même.

Enfin, quelques Personnes zélées pour l'avancement de la Religion Chrétienne, ont prié la Société de vouloir proposer à leurs fraix pour l'année 1775 cette Question: *Quels sont les meilleurs moyens d'instruire avec le plus de succès de la vraie & pure Doctrine de l'Evangile, les Habitans des Colonies de l'Etat, & de la propager dans ces Régions? Les Auteurs aspirant le souviendront dans l'indication de ces moyens, d'insister sur ceux, de trouver en nombre suffisant les sujets les plus propres? Sur ceux de les rendre capables de la manière la moins dispendieuse & de les encourager à cet effet? Enfin sur celui de trouver un fonds suffisant, pour l'exécution non interrompue de ce dessein salutaire?*

Les Personnes susdites ont demandé, & il leur a été accordé, que tout le monde
fut

fut admis au concours, sans en excepter même les Membres de la Société, pourvu qu'ils aient soin de déclarer dans leurs Pièces, n'avoir point lu les Réponses qui seront envoyées à cette Question; outre cela, ils se souviendront de communiquer de manière ou d'autre à la Société, qu'ils sont du nombre des aspirans, & qu'en conséquence ils s'excusent de porter leur jugement sur les Mémoires qui lui seront envoyés, sans cependant faire la moindre mention de la Devise dont ils signeront leurs propres Pièces; ou le dessus du billet cacheté qui les accompagnera: en un mot, ils prendront toutes les précautions possibles, pour qu'on ne les reconnoisse pas comme Auteurs desdites Pièces, le tout afin que la Société puisse juger avec une impartialité parfaite.

Le Prix, destiné à celui qui sera jugé avoir satisfait à quelqu'une de ces Questions, est une Médaille d'Or, frappée au coin ordinaire de la Société, sur le rebord de laquelle se verra avec le nom de l'Auteur, l'année de son Couronnement: à condition, qu'il ne sera permis à ceux qui l'auront remportée, de faire imprimer leurs Dissertations couronnées, soit en tout, soit en partie, soit à part, soit dans quelque'autre Ouvrage, que

lorsqu'ils en auront obtenu l'aveu de la Société. Sans rien déterminer de précis sur la longueur de leurs Réponses, pour ne pas leur ôter les moyens de détailler convenablement leurs raisons, elle les avertit cependant, qu'elle verra avec plaisir, qu'ils ont supprimé avec soin tout ce qui n'appartient pas essentiellement à la Question.

Au reste :

1. Ils signeront comme de coutume leurs Réponses par une simple Devise, & mettront leur Nom & leur adresse dans un Billet cacheté, dont le dessus portera la même Devise. 2. Ils feront tenir leurs Réponses lisiblement écrites en *Hollandois*, en *François* ou en *Latin*, & FRANCHES de port, à Mr. C. C. VAN DER AA, Secrétaire de la Société.

Cette Société a admis au nombre de ses Directeurs : Mr. & Mre. P. de Bleiswyk, Conseiller-Pensionnaire de *Hollande* & de *West-Frise*. Curateur de l'Université de *Leyde* &c.; Mr & Mre. Zach. Henri Alewyn, Seigneur de *Mynde* & des *Deux Loosdrecht*, Echevin & Conseiller de la Ville d'*Amsterdam*; Mrs *Cornelle Jacob van der Lyn*, & *Abraham Barnaart Willemz*; & à celui de ses Membres Mrs. *Job. Burmannus*, Mé-

de-

décin & Professeur à *Amsterdam*; *Nicolas-Laurent Burmannus*, Médecin & Professeur en Botanique à *Amsterdam*; *Rudolp-Eric Raspe*, Bibliothécaire, Professeur en Philosophie & Histoire Naturelle &c. à *Cassel*; *Pierre-Jonas Bergius*, Professeur en Histoire Naturelle &c. à *Stockholm*; *Silberschlag*, Conseiller du Grand Consistoire &c. à *Berlin*; *N. J. de Necker*, Botaniste & Historiographe de S. A. S. l'Electeur Palatin &c. à *Mannheim*; *Hugo Williamson*, Médecin & Professeur à *Philadelphie*; *George-Guillaume Stein*, Médecin de la Cour de *Hesse-Cassel*.

L'Auteur de la Dissertation qui a pour devise, *met een opregt oogmerk*, s'est fait connoître: c'est Mr. *Jean van der Linden Govertz*. demeurant à *Dordrecht*. La Société lui a décerné la Médaille d'or qu'elle avoit promise.

LEYDE. *Specimen Juris Publici Inaugurale, de Imperio ab Ordinibus Belgii Philippo II. Regi Hispaniarum abrogato, ad Edictum Ordinum Generalium Belgii 26 Julii 1581. quod — pro gradu Doctoratus, summisque in utroque Jure honoribus ac privilegio & legit. conseq. Eruditorum examini submittit ad diem 5 Aprilis 1773.* SIMÉON PETRUS VAN SWINDEN, *Hago-Batavi*;

ous, chez J. Haak, in 4°. pp. 53. Cette intéressante Dissertation, dont nous croyons devoir recommander la lecture, suppose dans le jeune Auteur beaucoup de connoissance tant de l'Histoire des Provinces-Unies que du Droit Public. M. VAN SWINDEN, examine le fameux Edit. de 1581. par lequel les Etats Généraux renoncèrent solennellement à l'obéissance de Philippe, & déclarèrent qu'ils ne le reconnoissoient plus pour leur Souverain; il commente cet Edit, il l'éclaircit par l'Histoire, & sur-tout il le justifie, il prouve le droit que ces Provinces avoient de seconquer le joug de leur Tyran, il expose les principes généraux sur lesquels elles se fendoient, & il en montre très bien la solidité.

LA HAYE. *Lectiones Exegeticæ of Uitlegkundige Vermaakelykbeden, bevat in verscheiden Brieven, over veele Bybelplaatsen; en eenige Stukken over de Kerkgeschiedenis, door PETRUS NIEUWLAND, Leeraar der Hervormde Gemeente in 's Gravenhage, en Lid van de Zeeuwscbe Maatschappij der Wetenschappen &c. c. à d. Amusemens Exégétiques &c., par Mr. NIEUWLAND, Pasteur à la Haye &c. chez J. Thierry, 1773. grand 80. de 604. pp. Nous en rendrons compte incessamment.*

J. A.

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 493

J. A. Bouvink a imprimé & débite :
Vyftal van Verhandelingen over eenige gewigtige Waarheden des Chriftelyken Godsdienft, door DAVID KLEMAN, *Leeraar der Gereformeerde Gemeente te Voorburg*; c. à. d. *Cinq Differtations fur quelques Vérités importantes de la Religion Chrétienne*, par Mr. KLEMAN, *Pafteur à Voorburg*; grand 8o. de 341. pp. On devoit déjà à Mr. KLEMAN un bon *Traité de Pſychologie*, qui parut en 1764 (5); & il eft aisé de s'appercevoir en lifant le nouvel Ouvrage que nous annonçons, que la ſaine Philoſophie de l'Auteur a très heureuſement influé ſur ſa manière de traiter les matières théologiques. On ne trouve rien ici de cette méthode ſèche, ſcholastique & contentieuſe, qui ne règne que trop encore dans une partie des Livres qui ſe publient dans ce Pays; point de diſputes de mots, point de zèle amer, point d'inſinuations odieuſes; rien qui ſente l'intolérance & l'eſprit perſécuteur; rien enfin d'offenſant & d'injurieux pour qui que ce ſoit,

(1) Nous en avons donné une notice dans le
XXIe. Tome de cette *Biblioth.* Part. II. pag.
336 & ſuiv.

soit, & de quelque Communion qu'il puisse être. L'Ouvrage de Mr. KLEMAN a quelque rapport avec les *Reflexions Philosophiques* de Mr. Meier sur la Religion Chrétienne, & le Pasteur de Voerburg paroît s'être proposé comme le Professeur de Halle, de montrer que le vrai Christianisme n'a rien qui ne s'accorde parfaitement avec la droite raison & avec la saine Philosophie. Dans la 1^{re}. Dissertation de ce Volume, l'Auteur réfute très solidement la Doctrine des idées innées, & le fameux argument *a priori* de Descartes en faveur de l'existence de Dieu. Dans la 2^{de}. Dissertation il prouve que l'homme n'est pas composé de trois parties l'*esprit*, l'*âme* & le *corps*, comme l'ont prétendu quelques anciens Philosophes, & quelques Anglois modernes. Les trois autres Dissertations roulent sur la corruption originaire de l'homme, sur la justification, & sur la foi. En traitant ces sujets, assez délicats, Mr. KLEMAN suit la voie d'examen, il pose des principes & il en tire des conséquences, il enchaîne ses propositions les unes aux autres, il analyse, il discute, & il fait si bien, il procède avec tant de circonspection, qu'au bout de sa marche il se trouve qu'il n'est pas sorti des étroites limites que les formai-
laires

lares d'union prescrivent aux Théologiens de ce Pays.

ON trouve chez les Libraires de ce Journal le Programme & le premier Volume d'un Ouvrage important qui se publie à Paris sous ce titre : *Monde primitif analysé & comparé avec le Monde moderne, ou Recherches sur les Antiquités du Monde, par Mr. COURT DE GEBELIN, de la Société Economique de Berne, & de l'Acad. Royale de la Rochelle, 1773 in 40.* Nous en rendrons compte le Trimestre prochain.

*Recueil proposé par Souscription: Fragmens d'une Lettre à Mr. **---* Vous trouverez, Monsieur, dans ce *Journal de Lecture* de petites Pièces calculées sur l'horizon des toilettes, des Contes, de petits Romans, des Anecdotes piquantes, des Dialogues, des Lettres, des Poésies légères, des Pièces fugitives, &c. J'y recueillerai préféralement des nouveautés intéressantes, des morceaux précieux mais pas assez connus ou noyés dans des compilations dont le public est dégoûté, & des fragmens tirés de Livres qu'on ne lit plus parce qu'ils sont trop vieux, ou qu'on n'ose pas mettre entre les mains de jeunes gens parce qu'ils
sont

sont trop libres. Mais les meilleures petites Pièces des bons Auteurs, même de ceux qui sont entre les mains de tout le monde, ne seront pas exclues de ma Collection. J'aime mieux courir le risque de faire penser à quelques-uns qu'ils ne feront qu'acheter deux fois la même chose, que de renoncer à une des premières vues de mon Recueil, & négliger mes chers confrères, les lecteurs oisifs & commodes. J'imagine aussi que les jeunes gens, & ceux qui par toute sorte de raisons ne peuvent ou ne veulent point avoir beaucoup de Livres, ne seront pas fâchés, de voir rassemblées des Pièces éparées dans un grand nombre de volumes, & de se procurer par ce moyen à peu de frais une petite Bibliothèque portative de tout ce qu'il y a de mieux en ce genre. Je pourrois encore citer le Patriarche de Ferny, qui prétend qu'il n'y a rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matières.

Je tâcherai de réunir l'unité du plan bien soutenue à une variété piquante, & d'imiter l'irrégularité des jardins Anglais. Peut-être qu'on découvrira de temps en temps, au milieu des fleurs, un temple, un petit
bois

bois consacré aux mystères, quelques ruines, un tombeau — *Ego in Arcadia.* Mais la gaieté & le badinage, enfans de l'esprit philosophique, présideront à l'arrangement de l'ensemble. J'éviterai avec soin le ton larmoyant, & sur-tout la pesanteur & l'ennui. Vous savez, Monsieur, que je suis de la Secte des Pantagruélistes & des Shandistes,

*J'aime à voir le bon sens sous le masque
des ris,*

& je suis très persuadé qu'il n'y a rien de mieux pour conserver & prolonger la vie, que d'être gai & joyeux. Les morceaux qui font rire ou sourire, & qui parlent raison du ton de la folie, seront préférés à ceux qui débitent une morale sublime. Les Odes, les Elégies & les Héroïdes n'ont qu'à être bien bonnes pour être admises.

Il n'y aura point d'Article, dont la lecture puisse durer plus d'une heure. Toute plaisanterie, dit Voltaire, doit être courte; & même le sérieux devrait bien l'être aussi.

Il ne faut pas médire de son prochain.

Tome XXXIX. Part. II.

Q Ainsi

Aussi je ne dirai rien contre Messieurs les Compilateurs, Recueilleurs, Bibliothécaires, Faiseurs d'Amusemens &c. &c. Je les respecte, comme je le dois. Mais il me paroît que nos vues ne sont pas les mêmes. J'avoue que mon Recueil ne sera point le plus joli des Recueils dans le meilleur des mondes possibles, mais il sera amusant, & je le ferai *con Amore*. J'ai pour but mon propre amusement, & celui de mes Amis lecteurs. Si on s'instruit pourtant, ce ne sera pas ma faute, on en conclurra qu'il a plu au bon Dieu d'arranger son monde de manière, que l'utile se trouve presque partout sous l'enveloppe du plaisir.

Mon Recueil formera une espèce de Bibliothèque pour s'amuser ou se délasser à la Ville & la Campagne, dans les Voyages & à la toilette. Je le destine sur-tout à quelques-unes de mes jeunes Amies. Ne croyez vous pas, Monsieur, que, bien exécuté, il pourroit servir à former le goût des jeunes gens, & qu'il fournirait un remède excellent contre les vapeurs, qui commencent à désoler toute l'Europe?

J'aurai soin des yeux de mes chers lecteurs. L'exactitude & la propreté typographique.

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 499

phiques seront pour moi des points essentiels. Il y aura beau papier, des caractères nouveaux, peut-être des vignettes &c.

Vous voyez bien, Monsieur, que si je fais tout au mieux, je serai encore bien loin de pouvoir réaliser les espérances brillantes, que vous paraissez avoir conçues de mon entreprise, & que je n'avais pas tort d'en être un peu effrayé. J'aurais voulu épargner à mon amour propre l'humiliation de vous entendre dire: n'est-ce que cela? Il ne s'agit proprement que d'un *bobbyborse*, dont je viens faire l'acquisition, & que j'espère pouvoir monter pendant deux ou trois Ans, sans m'en dégoûter.

Il y a eu des personnes qui ont été curieuses de savoir, quelle est la Science que j'aime le plus, & quel peut être le but de mes voyages. Dorénavant on sera persuadé, que ma Science favorite est celle de recueillir pour les autres, & que je ne voyage que pour embellir mon Recueil - - - - -

Conditions.

On donnera par An, à commencer par le mois de Juillet, XII. Parties de ce Re-

quel ou Journal de Lecture, chacune de VIII. feuilles in 8°. Le prix de la Souscription est 12. livres de France sur bon Papier ordinaire, 18 liv. sur Papier d'une moyenne espèce, 24 liv. sur grand Papier de Hollande. *Ceux qui desiront des exemplaires de la dernière espèce, les payeront en se faisant inscrire.* Les autres Souscripteurs ne payeront, qu'en recevant les six premiers volumes au commencement de Janvier prochain, mais ils doivent se faire inscrire avant le 15^{me} du mois de Septembre. Après ce temps, le prix sera augmenté d'un tiers. Ceux qui souscrivent pour 10 exemplaires auront l'onzième gratis. On pourra se faire inscrire, à *Amsterdam* chez Mr. Marc Michel Réy; à *Berlin* chez Mrs. Nicolai, Bourdeaux, Jaspers, Voss; à *Berne* chez Mrs. de la Société Typographique; à *Bruxelles* chez Mr. van den Bergen; à *Colmar* chez Mr. Pfeffel; à *Coppenbague* chez Mrs. Philibert, les Héritiers de Rotbens & Proft; aux *Deux-ponts*, chez Mr. Fontanelle; à *Dusseldorp* chez Mr. Jacobi; à *Genève* chez Mr. Jf. Bardin; à *Göttingue* chez Mr. Boje; à *Göttha* chez Mr. Dieterich; à *la Haye* chez Mrs. Gosse & Pinet, Staatsmann; à *Hambourg* chez Mrs. Bodé, Estienne,

AVRIL, MAI, JUIN, 1773. 501

ne, *Petit & Fils*; à *Halberstadt* chez Mr. *Gleim*; à *Leyden* chez Mr. *El Luzac*; à *Londres* chez Mr. *Elmsly*; à *Mastricht* chez Mr. *du Four*; à *Neufchatel* chez Mrs. *de la Société Typographique*; à *Petersbourg* chez Mr. *Weitbrecht*; à *Stockholm* chez Mrs. *Ch. Theop. Olf, Holmberg*; à *Strasbourg* chez Mrs. *Bauer, König*; à *Weimar* chez Mr. *Wieland*; à *Zurich* chez Mrs. *Orell, Gessner, Fuesli & Comp.*

D. ce 30 Avril 1773.

L. (1)

Ceux qui veulent s'adresser directement
à

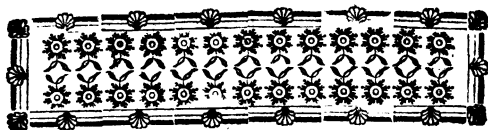
(1) Mr. L. est un homme rempli de lumières, d'esprit & de goût, versé dans toutes les branches de la Littérature & lié avec des Gens de Lettres du premier mérite, ainsi tout doit prévenir en faveur de son Recueil. Cependant le succès en sera plus sûr encore, si Mr. L. ne se borne point à la fonction d'Editeur, si au lieu de se contenter de choisir de bonnes Pièces, il s'occupe à en augmenter le nombre, & qu'il insère dans ce *Journal de Lecture* des morceaux de sa composition.

502 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES, &c.

à l'Editeur du *Journal de Lecture*, sont priés d'affranchir les Lettres & de les recommander, ou à Mr. *Marc Michel Rey*, Libraire à *Amsterdam*, ou à Mr. *Jacobi*, Conseiller des Finances à *Dusseldorf*, ou à Mr. le Conseiller *Gefner* à *Zurich*.



TABLE



T A B L E
D E S
M A T I E R E S,
Contenues dans le Trente & Neuvième Tome
D E C E T T E
B I B L I O T H E Q U E.

A.

A *Académie Royale des Inscrip. & B. L.*
I^r. Extr. du Tome XXXV. de ses Mé-
moires 69 II^d. Extr. 328.

— — — — — *des Sciences & B. L. de*
Berlin, Extr. du Tom. XXIV. de ses Mé-
moires I. du Tom. XXV. 257.

Attes III: 19 explicat. de ce passage 476.

Attrices, combien elles sont dangereuses
36 & suiv.

Air fixe, voyez *Priestley & Smeth.*

Q 4

Al-

T A B L E

Albucca, ann. d'un Mémoire de Mr. Gleditsch sur cette plante 258.

Aletris, notice d'un Mémoire de Mr. Gleditsch sur cette plante 258.

Algernon Sidney, on l'accuse d'avoir été corrompu par la France 446.

Allemands, voyez *Essais*.

Almanach des Muses par l'année 1773.
Extr. 112.

————— *Allemandes*, pour l'année 1773 Extr 434.

Amérique Septentrionale (*Voyage de l'*), par Mr. Kalm, II^e Extr. 158. elle a vraisemblablement été habitée autrefois par des Peuples civilisés 164 & suiv.

Angine, voyez *Kestell*.

Anquetil (Mr.), ann. de ses Réflexions sur l'utilité qu'on peut tirer de la lecture des Ecrivains Orientaux 79.

Ansse, voyez *Villoison*.

Apollonius, son Dictionnaire Grec de l'Iliade & de l'Odyssée, vient d'être publié pour la première fois par Mr. de Villoison 450.

Art & la Nature (L'), Vers de Mr. de Voltaire 112.

Astronomie, voyez *Hennert*.

Avocats, leurs devoirs 462.

Au

DES MATIERES.

Auteurs Dramatiques, ils influent beaucoup sur la perfection ou la corruption d'une Langue 156.

B.

B *Abyloniens*, ils étoient extrêmement corrompus 298.

Barrington (Mylord), nouv. Edit. de ses *Miscellanea Sacra* 192.

Batteux (Mr. l'Abbé), notice d'un Mémoire où il recherche si les *Payens* ont jamais ignoré le vrai Dieu 71. ann. de son Mémoire sur les nombres poétiques & oratoires 331.

Beau. (Mr. le), ann. de son Mémoire sur la *Légion Romaine* 75.

— (Mr. le) le Cadet, notice de son Mémoire sur les *Tragiques Grecs* 332.

Beaufobre (Mr. de), précis de son Mémoire sur les idées obscures 15.

Beguelin (Mr.), ann. de son Mémoire sur les *Lunettes dioptriques* 258. notice de son Mémoire sur l'inertie 271. & d'un autre où il tâche de concilier les idées de *Newton* & de *Leibnitz* sur l'espace & le vuide 273.

T A B L E

- Bernard* (Mr.). ann. de son Poëme intit.
Phrosine & Mélidor 119.
- Bernoulli* (Mr. Jean), ann. de son Mé-
moire sur un problème de la doctrine du
Hazard 14.
- Bestiaux*, observations sur leurs maladies
5 & suiv.
- Bienfaisance* (pensées sur la), 20.
- Bitaubé* (Mr.), précis du Mémoire où il
recherche si le Peuple est juge compétent
de l'Eloquence 23 & suiv. & d'un autre
Mémoire où il recherche pourquoi la Lan-
gue Italienne s'est perfectionnée plutôt que
les autres Langues 284 & suiv.
- Boddaert* (Mr.), notice de son *Abrégé*
du Système de la Nature de Mr. Lin-
næus 224.
- Boileau à Mr. de Voltaire*, jugement sur
cette Epître 120.
- Bonheur* (Le), notice de ce Poëme de Mr.
Helvetius 237. le désir du bonheur est le
principe universel de toutes les actions
des hommes 426 & suiv.
- Broffes* (Mr. des), ann. de son Mémoire
sur l'*Oracle de Dodone* 69.
- Bruns* (Mr.)), ann. de sa Traduct. des
Notes du Dr. *Kennicott* sur quelques Psea-
mes 211.

Bu-

DES MATIÈRES.

Buchan (le Dr.), notice de sa *Médecine domestique* 198 & suiv.

C.

C *Anaan*, voyez *Israélites*.

Canada, pendant que les Français en étoient les maîtres, l'Histoire Natur. y étoit fort cultivée 181 & suiv.

Cancer, notice de l'Ouvrage de Mr. Gamet sur les maladies cancéreuses 453 & suiv.

Catt (Mr de), notice de son Mémoire sur les *Physionomies* 27 & suiv. & d'un second Mémoire sur le même sujet 292.

Cabanon (Mr. de), ann. de sa Traduct. des *Odes Pythiques de Pindare* 328.

Christianisme, voyez *Religion*.

Clément (Mr.), jugement sur son *Epître de Boileau à Mr. de Voltaire* 120.

Comètes, voyez la *Lande*.

Commerce (*Elemens du*), ann. de cet Ouvr. 194 moyens de le rendre florissant 231. & suiv.

Condamine (Mr. de la), vers de sa façon 114 & suiv.

Contes, moyen de les rendre vraisemblables 353.

Con-

T A B L E

Contes Moraux & nouvelles Idylles de MM.

Diderot & Gesner, Extr. 349.

Corneille. son portrait 383 & suiv.

Cotbenius (Mr) précis de son Mémoire sur les Ecoles Vétérinaires 5 & suiv.

Court (Mr.) de Gebelin, ann. de son Monde primitif analysé &c. 495.

Cras (Mr.), précis de sa Harangue sur les moyens de rendre le Commerce florissant 231 & suiv

Critique Sacrée, voyez Segaar.

Curé Gourmand (Le), Conte de Mr. de la Condamine 114.

D.

D*Alrymple (Mr.), notice de ses Mémoires de la Grande Bretagne & de l'Irlande 444 & suiv.*

Druid, notice de cette Tragédie de Mr. Klopstock 435.

Démons, les Payens entendoient par là les ames humaines déifiées 310 & suiv.

Deuteronome XIII: 1-5. explicat. de ce passage 320.

Diable. s'il a le pouvoir de faire des miracles 306 & suiv.

Diction

DES MATIERES.

Dictionnaire Grec de l'Iliade & de l'Odyssée
par Apollonius, 450.

Diderot (Mr.), notice de ses *Contes Moraux* 349.

Dissertation sur les Miracles, Extr. de cet
Ouvrage de Mr. Farmer 47.

Dodone, voyez *Broffes*.

Dorat (Mr.), sa *Recette contre la Satyre*
116. Extr. de son Roman, intit. *les Mal-*
heurs de l'Inconstance 150.

Droit Naturel, voyez *Jurisprudence Na-*
turelle.

Dumas (Mr.), ann. de son *Traité du Sui-*
cide 474.

Dupuy (Mr.), notice de son *Mémoire sur*
la manière dont les Anciens rallumoient le
feu sacré 330. & de son *Mémoire sur les*
Tragiques Grecs 332.

E.

E *Coles vétérinaires*, combien il seroit né-
cessaire d'en établir 5 & suiv.

Eeles (Mr. H.), notice de ses *Essais Phi-*
losophiques 193.

Elémens d'Histoire Générale, par Mr. Millot,
1^r. Extr. 294.

Eloge

T A B L E

Eloge de Racine, par Mr. de la Harpe,
Extr. 381.

Eloquence, le Peuple en est-il juge compétent? 23 & suiv.

Entendement, voyez *Formey*.

Eptre à Mr. de Marmontel 186 & suiv.

Ernesti (Mr.), donne une nouvelle Edition
de *Tacite* 210.

Esquimaux, leurs mœurs & coutumes 169
& suiv., quelques mots de leur Lan-
gue 172.

Esquinancie, voyez *Keetel*.

*Essais du goût actuel des Allemands sur les
matières de Philos. & de Théol.* notice de
cet Ouvr. 226.

Evaporation, combien il s'évapore d'eau
dans l'année, 261 & suiv.

Ewald (Jean), notice de sa Tragédie Da-
noise intit. *Kolf Krage* 436.

F.

F*Aber* (Mr.), notice de sa Dissert. sur
le droit que les Israélites avoient de
s'emparer du Pays de Canaan 474 &
suiv.

Farmer (Mr.), 1r. Extr. de sa Dissert. sur
les *Miracles* 47. 11d. Extr. 305.

Fa.

DES MATIÈRES.

Febronius (Justinus), ann. du 3e. Tome de son Ouvr. intit. *De Statu Ecclesiæ &c.*

210.

Félicité, le desir de la félicité est le principe universel de toutes les actions des hommes 426.

Ferguson, voyez *Garve*.

Feu sacré, voyez *Dupuy*.

Finances (Elemens des), ann. de cet Ouvr. 194.]

Fischer (Mr.), ann. de son Ouvr. sur l'utilité des versions Grecques du V. T. pour l'intelligence de la Langue Hébraïque 211.

Fite (Mme. de la), ann. de sa Trad. Franç. de l'Histoire de la Conversion du Comte Struensée 473.

Flus-Spath, observations sur cette pierre 2,

Formey (Mr.), ann. de son Mémoire sur le but & l'utilité des Académies 13. notice de son Mémoire sur la culture de l'Entendement 264.

Foucher (Mr. l'Abbé), ann. de ses *Recherches sur l'Hellénisme* 69.

Eranchewille (Mr. de), notice de sa *Dissertation sur les Quades* 281 & suiv.

Frêne, les serpens ont une extrême antipathie pour cet arbre 449.

G. G.

T A B L E

G.

G *Alifsonnière* (Mr. le Marquis de la),
son éloge 181 & suiv.

Gamet, voyez *Cancer*.

Garnier (Mr. l'Abbé), précis de son Mé-
moire sur les *Paradoxes Philosophiques* 75.

Garve (Mr.), ann. de sa Trad. Allem. des
Institutions de Philosophie Morale, par Mr.
Ferguson 212.

Gastellier (Mr.), ann. de sa Trad. Franç.
de *Principes de Médecine* de Mr. *Ho-*
me 459.

Gesner (Mr.), Extr. de ses *Nouvelles Idyl-*
les 349.

Gibert (Mr.), ann. de son Mémoire sur
l'*Année Grecque* 70.

Gleditsch (Mr.), précis de son Mémoire
sur le *Riedgras* 3 & suiv. ann. de
son Mémoire sur l'*Albuca* & l'*Aletbris*
258.

Grange (Mr. de la), ann. de quelques uns
de ses Mémoires 13.

Grenouilles mugissantes de la Nouvelle Jer-
sey 176 & suiv.

H. *Habn*

DES MATIÈRES.

H.

H *Abn* (Mr.), précis de sa Harangue
sur l'usage des poisons dans la Médecine
464 5^e suiv.

Hollaran (Mr. O), ann. de son Histoire
de l'Irlande 443.

Harles (Mr.), ann. du 4^e. Tome de ses
Vies des Philologues célèbres de notre Siè-
cle 214.

Harpe (Mr. de la), Extr. de son Eloge de
Racine 381.

Hazard, voyez *Bérndulli*.

Hellénisme, voyez *Foucher*.

Helvétius (Mr.), ann. de son Poème
intit. *Le Bonheur* 237. particul. de sa
vie 240.

Hennert (Mr.), ann. du 2^d. Tome de ses
Elémens d'Astronomie 471.

Hirondelles, si elles passent l'hiver au
fond des eaux dans un état d'engourdisse-
ment? 178.

Histoire, règles qu'il faut suivre dans son
étude 303.

Tome XXXIX. Part. II.

R

Hist.

T A B L E

Histoire Naturelle, elle étoit fort cultivée dans le Canada, pendant que les François y étoient 181.

Histoire de l'Acad. Roy. des Sc. & B. L. de Berlin, Extr. du Tom. XXIV. 1. du Tom. XXV. 257.

Histoire Générale (Elemens d'), 1r. Extr. de cet Ouvr. de Mr. Millot 294.

Histoire de France (en Allemand), par Mr. Meusel, Ouvr. ann. 214.

Horne (Mr), ann de la Trad. Franç. de ses *Principes de Médecine* 459.

Hommes, pour réussir, pour s'éclairer, pour se tirer du pair, ils n'auroient qu'à le vouloir fortement 264. & suiv. ils devroient s'instruire & s'éclairer les uns les autres 269. & suiv. notice des *Considérations* de Mr. Sulzer sur l'Homme moral 276 & suiv.

Humidité, voyez *Hygrométrie*.

Hygrométrie (Essai d') ou sur la mesure de l'humidité, notice de ce Mémoire de Mr. Lambert 259.

TABLE DES MATIERES.

I.

Idées obscures, leur nature & leur nécessité, 15 & suiv.

Jésuites, leurs intrigues en Portugal, 87. & suiv.

Iliade, voyez *Maepberfon*.

Imbert, (Mr.), ann. de son Poëme, intitulé le Jugement de Paris 118.

Inertie, cette propriété des corps est très compatible avec la tendance au changement d'état 271. & suiv.

Instruction, comment il faut s'y prendre pour instruire la jeunesse, 17.

Journal de Lecture, Prospectus de cet Ouvr. 425.

Irlande, voyez *Halloran*.

Israélites, droit qu'ils avoient de conquérir le Pays de Canaan, 474. & suiv.

Italienne (Langue), pourquoi elle s'est perfectionnée plutôt que les autres Langues 284. & suiv.

Ives (Mr. E.), ann. de son Voyage d'Angleterre aux Indes 444.

Jugement de Paris (Le), notice de ce Poëme 118.

R 2

Ju.

T A B L E

Juges, leurs devoirs 461. voyez aussi *Tribunaux*.

Juifs, s'ils avoient deux sortes de caractères, le sacré & le profane? 128. ils n'étoient pas aussi ignorans & aussi méprisables que les Incrédules le prétendent 297. quelles idées les Juifs modernes se font du Messie 376 & *suiv.*

Jurisprudence Naturelle (*Fondemens de*), Extr. de cet Ouvr. de Mr. Pestel, 421.

Jurogne Philosophe (L'), épigramme de Mr. de la Condamine, 114.

K.

Kalm (Mr.), II^d. Extr. de son *Voyage de l'Amérique Septentrionale* 158.

Keetell (Mr), notice de sa Dissertat. sur l'*Angine*, ou l'*Esquinancie épidémique* 471.

Kennicott (le Dr.), Prospectus de l'Edition qu'il va donner de l'A. Testament, avec des variantes 244. & *suiv.* ann. d'une Trad. Latine de ses Notes sur quelques Pseaumes 211.

Kleman (Mr), notice de ses *Dissertations sur quelques vérités de la Religion Chrétienne* 493.

Klop-

DES MATIÈRES.

Klopstock (Mr.), notice de sa Tragédie de
David 435.

L.

L *Ambert* (Mr.), ann. de ses Mémoires
sur la vitesse du Son. 12., & sur la par-
tie photométrique de l'Art du Peintre 13.
& de ses Observations Trigonométriques.
ibid. notice de son *Essai d'Hygrométrie*
259.

Lande (Mr. de la), notice de ses *Réflexions*
sur les Comètes 451 & suiv.

Leake (Mr.), ann. de ses Observations sur
la fièvre de lait &c. 400.

Légion Fulminante, le miracle qu'on lui at-
tribue est fabuleux 282.

—— *Romaine*, ann. d'un Mémoire sur ce
sujet 75.

Leibnitz, voyez *Beguelin*.

Lettres Hébraïques, voyez *Juifs*.

—— sur les Moines, I. Extr. de cet Ou-
vr. 134.

Loix, s'il y a des cas où l'on doit se
mettre au dessus des loix 354 & suiv.

Loix du mouvement, résultent-elles nécessai-

T A B L E

rement de la nature des corps? 14.
Lunettes dioptriques, voyez Beguelin.

M.

M *Acbride* (Mr.) ann. d'un de ses Ouvr.
 198.

Macpherson (Mr.), ann. de sa traduct. Angl. de l'*Iliade* 443.

Mahométans, quelles idées ils se font du Messie, 379.

Makitrick (le Dr.), ann. de ses *Commentaires sur la théorie & la pratique de la Médecine* 198.

Malheurs de l'Inconstance (Les), Extr. de ce Roman de Mr. *Dorat* 150.

Manuscrits Hébreux du V. T. il y en a très peu qui valent mieux que ceux sur lesquels notre Texte imprimé a été formé 123. & suiv. leurs différentes classes 130.

Marc. XIII: 22. explicat. de ce passage 322.

Marggraf (Mr.), notice de son Mémoire sur le *Flus Spasb* 2.

Marmontel (Mr.), Eptre qui lui est adressée 186 & suiv.

Majore (la), est plus ancienne que plusieurs Savans ne le pensent 132.

Mat-

DES MATIÈRES.

Matthieu, XII: 26, 27 & XXIV: 24. explicat. de ces passages 325. 332.

Médecin, s'il doit rendre la santé à un scélerat 356 & suiv.

Médecine (Principes de), par Mr. Home, Trad. Franç. de cet Ouvr. 459.

—— *domestique*, notice de cet Ouvr. du Dr. Buchan 198 & suiv.

Mémoires de Mlle. de Sternheim II. Extr. 401.

—— *de la Grande Bretagne & de l'Irlande*, par Mr. Dalrymple, notice de cet Ouvr. 445.

Messie, quelles idées les Juifs modernes & les Mahométans s'en font 376. 380.

Meusel (Mr.), ann. de son *Histoire de France* 214.

Millot (Mr. l'Abbé), I. Extr. de ses *Elémens d'Histoire Générale* 294.

Miracles (Dissertation sur les), Extr. de cet Ouvr. de Mr. Farmer 47. ce que c'est que les miracles 49. leur possibilité 51. des êtres finis ne peuvent en opérer par eux-mêmes, & ils ne peuvent avoir lieu que par l'intervention de Dieu 55. & suiv.

Moines (Lettres sur les), I. Extr. de cet Ouvr. 134.

T A B L E

Montesquieu (Mr. le Président de), notice de son *Discours prononcé à la rentrée du Parlement de Bordeaux*, 460 & suiv.

Mouvement, voyez *Loix*.

Munter (Mr. le Dr.), sa Lettre aux Auteurs de la *Bibl. des Sc.* sur la conversion du Comte *Struensee* 439.

Museum Criticum, Prospectus de cet Ouvr. 477 & suiv.

N.

Newton, voyez *Baguelin*.

Nieuwland, (Mr.), ann. de ses *Amusemens Exégétiques* 492.

O.

Oelrichs (Mr.) ann. de son Recueil intit. *Germania Litteratae Opuscula &c.* 215.

Orientaux (Ecrivains), voyez *Anquetil*.

P.

Paradoxes Philosophiques, notice d'un Mémoire sur ce sujet, 75 & suiv.

Payens, ont-ils connu le vrai Dieu? 71.

Per.

DES MATIÈRES.

Pernety (Dom), précis de son *Discours sur la Phsyonomie* 287. & suiv.

Pestel, (Mr.), ann. de ses *Fundamenta Jurisprudentiæ Naturalis*, 231. Extr. 421.

Pérosine & Melidor, notice de ce Poëme, 119

Phsyonomies, si elles peuvent faire connoître le caractère des hommes, 28. 288. & suiv. 292.

Pindare, voyez *Chabanon*.

Piron (Mr.), ses Vers à Crébillon 113.

Pleisk (Mr.), ann. de sa *Materia Chirurgica*, 203

Pline, notice du 5e Tome de la Trad. que Mr. *Poinfinet de Sivri* en a faite 400.

Poinfinet, voyez *Pline*.

Poisons, leur usage dans la Médecine 464. & suiv.

Politique (Elemens de la), ann. de cet Ouvr. 194.

Portugal, Relation de la Réforme des Etudes dans ce Royaume 87.

Priestley (Mr. *Joseph*), notice de ses directions pour imprégner l'eau commune d'air fixe 194.

Principe, quel est le principe de toutes les actions des hommes 426.

T A B L E

Principes de Médecine, par Mr. Home, ann.
de la Trad. Franç. de cet Ouvr. 459.
Prochain, on peut lui sacrifier la vie, mais
non pas son bonheur 430.
Puy, voyez *Dupuy*.

Q.

Q *Uades*, notice d'une Dissertat. sur ces
Peuples 281.
Question, voyez *Torture*.

R.

R *Acine*, son Eloge par Mr. de la Harpe,
Extr. 381.
Rats musqués, 179.
Réflexions sur les Comètes, par Mr. de la
Lande 451.
*Relation de la Réforme des études en Por-
tugal* 87.
Religion Chrétienne, combien elle est utile]
à la société 300 & suiv.
Riedgras, usages de cette plante. 3 & suiv.
Romans, quels ils doivent être pour être
bons 419 & suiv.

Rur-

DES MATIÈRES.

Rasfel, (le Lord), on l'accuse d'avoir été corrompu par la France, 446.

S.

SAtyre, voyez Dorat.

Schultz (Mr.), ses Notes sur un Ouvr. du Dr. Kennicott 211.

Scopoli (Mr.), ann. de sa *Flora Carniolica*, 203.

Segear (Mr.), notice de sa Harangue sur la Critique Sacrée 216.

Serpens noirs de la Nouvelle Jersey, 174 & suiv.

—— (les) ont une extrême antipathie pour le frêne 449.

Servan (Mr.). Extr. de son *Discours dans la cause du Comte *** & d'une Chanteuse de l'Opera 30.

Sidney (Algernon), on l'accuse d'avoir été corrompu par la France 446.

Sivry (Mr. Poinfuxet de), notice du 5e Tome de sa Traduct. Franç. de Pline 400. & suiv.

Smetb (Mr. D. de), ann. de sa Dissert. sur l'air fixe 218.

—— (Mr. P. de), ann. de sa Dissert. sur
le

T A B L E

- le feu & sur les moyens de l'éteindre* 219.
Société, on peut lui sacrifier sa vie, mais
 non pas son bonheur 430.
Sen, sa vitesse 11.
Sophie (Voyage de), ann. du 4^e Tome de ce
 Roman 203.
Spath. voyez *Marggraf*.
Squelette, (vers Latins sur un), 473.
Sternhelm (Mémoires de Mlle), 11^d Extr.
 401.
Stoeke (Mr. L.), ann. de son *Discours sur*
l'utilité de la Philosophie &c. 223.
Stoïciens, leurs paradoxes 76.
Struerfée, voyez *Munter*.
Style (réflexions sur le) 154.
Suicide, voyez *Dumas*.
Sulzer (Mr.), notice de ses *Considérations*
sur l'Homme moral 276 & suiv.
Swinden (Mr. S. P. van), ann. de sa *Differt.*
Inaug. 491.
Système de la Nature, par *Mr. Linnaeus*, ann.
 d'un *Abrégé* de ce *Système* par *Mr. Bod-*
daert 224.

DES MATIERES.

T.

Tacite, voyez *Ernesti*.

Tbâtre, voyez *Auteurs Dramatiques*.

Tbéorie nouvelle sur les maladies cancéreuses

&c. notice de cet Ouvr. de Mr. Gamet 453.

Tbunmann (Mr.), ann. de ses *Recherches*
sur l'ancienne *Histoire* de quelques *Peuples*
du Nord 213

Torture, combien elle est odieuse & barbare.
21.

Toursaint (Mr.), notice de son *Mémoire*
sur la *Rienfaisance*, 20. ann. d'un *Mémo-*
re où il montre qu'il faut combiner ensem-
ble les *Lettres* & la *Philosophie* 283.

Töllner (Mr.), ann. d'une *Traduct. Holland.*
de quelques uns de ses Ouvr. 226.

Tragiques Grecs, leurs *Pièces* étoient rem-
plies d'allusions à l'histoire de la Nation
&c. 332. & suiv.

Tribunaux, il faudroit qu'il y eût des fonds
consacrés à réparer les injustices ou les
bévues des *Tribunaux*, 21.

Tycksen (Mr.), Extr. de son *Essai* sur les
MSS. Hébreux du V. Testament. 121.

V.

T A B L E

V.

Vétérinaire, voyez *Ecole*.

Vienne, combien cette Ville a d'habitans.
202.

Villoison (Mr. d'Ansse de), vient de publier
pour la première fois le Lexique Homé-
rien d'*Apollonius* 450.

Vitringa (Mr. M.), ann. du 5^e Tome de son
Commentaire sur les *Aphorismes* de C.

Vitringa 230. Extr. 373.

Voet (Mr. J. E.), notice de son Ouvr. sur
la doctrine de la réconciliation entre Dieu
& les hommes 220 & de son Discours sur
la divinité de l'E. S. confirmée par l'expé-
rience 221 & *suiv.*

Volckman (Mr.), ann. de la Trad. Holland.
de son *Voyage d'Italie* 229.

Voltaire (Mr. de), ses vers intit. *l'Art &
la Nature* 112.

Voyage de l'Amérique Septentrionale, par Mr.
Kalm, II^d Extr. 158.

— de *Sophie*, de *Mammel* en *Saxe*, notice
du 4^e Tome de ce Roman.

Voyage

DES MATIÈRES.

Voyage d'Italie, par Mr. *Volkman*, Ouvr. annoncé 229.

— *d'Angleterre aux Indes*, par Mr. *Ives*,
Ouvr. ann. 444.

Vuide, voyez *Beguelin*.



CATA.

CATALOGUE
DE
L I V R E S
N O U V E A U X,

Qui se trouvent

A L A H A Y E,

Chez P. GOSSE Junior & D. PINET,
Libraires de S. A. S. Monseigneur
LE PRINCE STADHOUDER
Héréditaire &c. &c. &c.

ARminius, ou les Cherusques Tragedie,
par Mr. Bauvin, Neuchatel 8. 1773
Bible (la Ste.) avec les Argumens & les
Réflexions par Oſervald, fol. 4e. Edition,
Neuchatel 1772.

Bonheur (le) Poëme en six Chants, avec
des Fragmens de quelques Epitres, ouvra-
ges Poſthumes de Mr. Helvetius, 12. Lon-
dres 1773.

Defense de l'Autorité Apoſtolique, ou Ser-
mon

Catalogue de Livres Nouveaux.

- mon prononcé dans le Temple du Werd
der le Dimanche 30. Mai, Jour de Pente-
cote 1773. par Mr. Formey, 8. *Berlin* 1773.
- Dictionnaire Historique des Cultes Religieux
établis dans le monde depuis son origine
jusqu'à présent, 8. 5 vol. *Paris* 1772.
- Elemens d'Oryctologie, ou distribution me-
thodique des Fossiles, par M. B. C. P.
de la C. de P. 8. *Neuchatel* 1773.
- Geographie Universelle traduit de l'Allemand
de Mr. Busching, 8. tom. 7. *Haye* 1773.
- idem en 7 Volumes.
- Histoire & Memoires de l'Academie Royale
des Sciences Année 1765. 3 vol. fig. *Amst.*
1773.
- moderne, pour servir de suite à l'His-
toire Ancienne de Mr. Rottin, 12. tomes
23 & 24. *Paris* 1773.
- de François Wills ou le Triomphe de
la bienfaisance, par l'Auteur du Ministre
de Wakefield, traduit de l'Anglois, 8. 2 par-
ties *Amst. & Rott.* 1773.
- de Hesse par Mallet, 8. tom. 3. *Paris*,
1773.
- du Parlement de Paris, par Voltaire,
8. *Londres* 1773.

Catalogue de Livres Nouveaux.

- **Loix de Minos , Tragedie avec les Notes de
Moriza , 8. 1773.**

**Memoires de Mlle. de Sternheim , publiées
par Mr. Wieland & traduits de l'Allemand
par Madame D***. 12. 2 vol. Haye 1773.**

**Metbode Nouvelle & facile pour justifier les
Places par Pirscher , 8. fig. Berlin 1773.**

**Mentor moderne (le) ou Instructions pour
les Garçons & pour ceux qui les Elevent
par Mme le Prince de Beaumont , 12.
4 parties Lauzanne 1773.**

**Oeuvres diverses de Mr. Abauzit , 8. 2 vol.
Londres 1773.**

**———— Complettes de Mr. Desmahis , 12. N.
Ed. Maastricht , 1773.**

**———— de Madame Riccoboni , 8. 6 vol. Neu-
chatel 1773.**

**Phédon , ou Entretiens sur la Spirualité
& l'immortalité de l'Ame , par Moses
Mendels-Sohn , 8. fig. Amst. 1773.**

**Recherches Philosophiques sur les Eryp-
tiens & Chinois , par Mr. de P***. 8. 2
vol. Berlin 1773.**

**Recherches sur les Fièvres , par Mr. Grand ,
12. 2 vol. Paris 1770.**

———— Le même Livre , en Veau.

Re.

Catalogue de Livres Nouveaux.

Recueil des Pièces, concernant la Compagnie Royale asiatique du Dannemarc, 8. *Copenhague* 1773.

Reflexions sur l'Economie Politique, Traduit de l'Italien, 12. *Lausanne* 1773.

Religion Chrétienne, (de la) ouvrage traduit de l'Anglois de Mr. Addisou, par G. Seigneur de Correvon, 8. 3 vol. *Geneve* 1771.

Selle (C. G.) Rudimenta Pyretologiae Methodicae, 8. *Berolini & Hagæ Comitum* 1773.

Théisme (le) Essai Philosophique, 8. 2 vol. *Londres* 1773.

Traduction de l'Eloge funebre de Gerard Baron van Swieten, *Vienne* 1773.

Traité de Suicide, ou du meurtre Volontaire de soi-même par du mal, 8. *Amsterdam* 1773.

Voyages de Richard Pockocke, traduit de l'Anglois de Mons: Eydous, 12. tome 4. 5. 6. *Neuchatel* 1773.

Voyage en Sicile & dans la Grande Grèce, trad. de l'Allemand, 12. *Lausanne* 1773.

— d'Italie, ou Recueil de Notes sur les Ouvrages de Peinture & de Sculpture